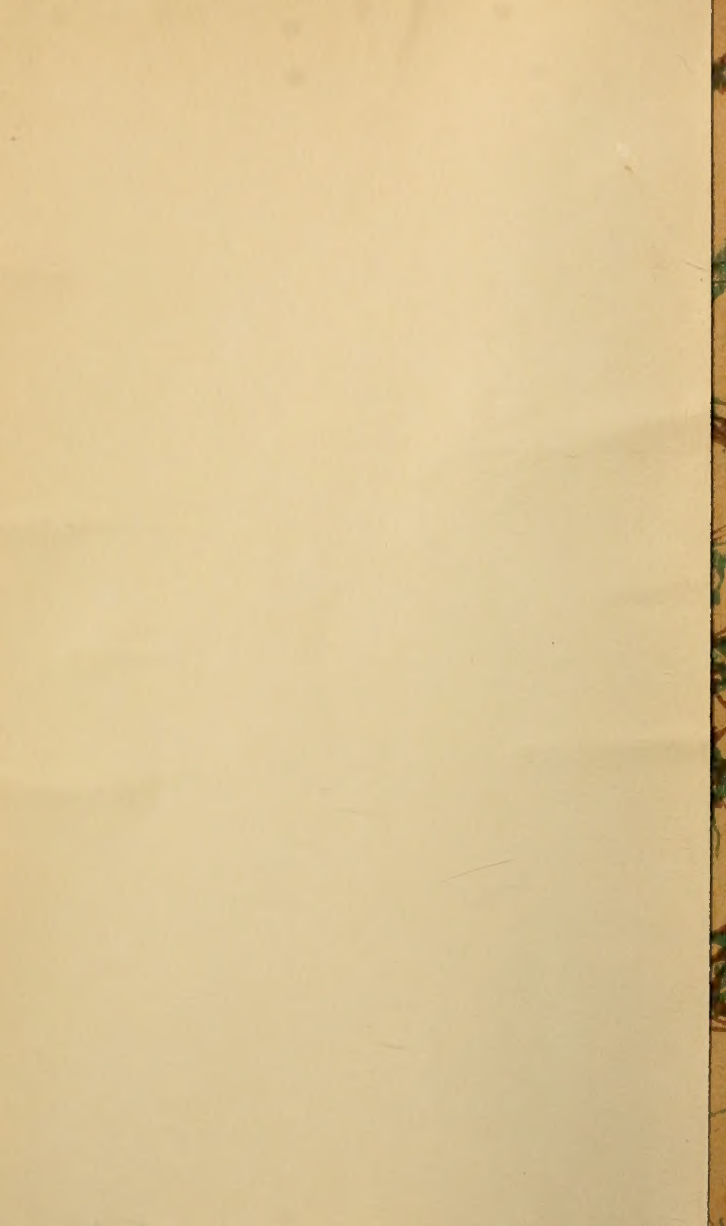
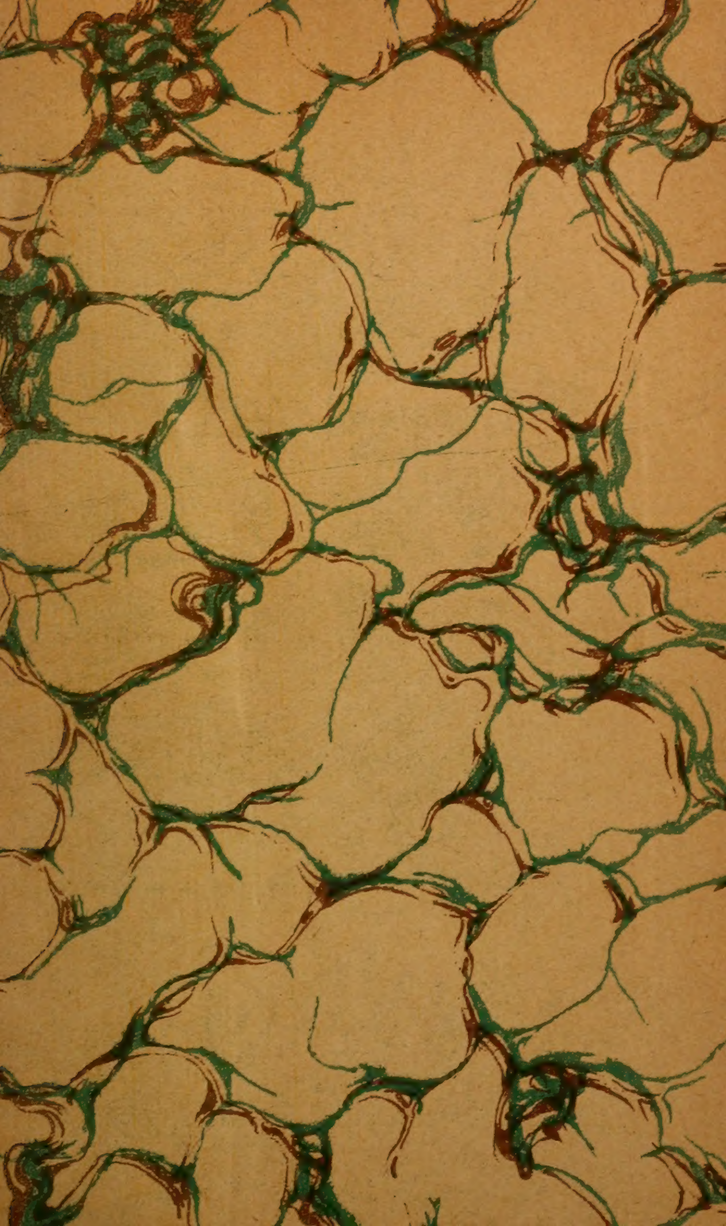

U d'/of OTTAWA
39003003419321





Pages choisies

des

Auteurs contemporains

~~~~~~~

Pierre Loti
~~~~~~~

Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD. — 565-1902.

Pages choisies

des

Auteurs contemporains

Pierre Loti

Avec une étude biographique par Henri **BONNEMAIN**

PARIS

LIBRAIRIE
ARMAND COLIN
5, rue de Mézières, 5

LIBRAIRIE
CALMANN LEVY
3, rue Auber, 3

1902

ÉTUDE BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

Pierre Loti est un des écrivains les plus aimés de ce temps. Il n'en est guère qui soit arrivé plus rapidement à la célébrité. Son premier roman, *Aziyadé*, date de 1879. Douze ans plus tard, l'Académie française lui ouvrait ses portes.

Nous ne nous étendrons pas longuement sur la biographie de Pierre Loti : sa vie est liée à ses écrits, et chacun des incidents de son existence se rattache aux phases de sa vie littéraire.

Tout le monde sait que Loti — de son vrai nom Julien Viaud — est né à Rochefort en 1850. Il eut une enfance choyée, ouatée de soins et d'affection, dans cette grande et vieille maison de province, habitée de père en fils par toute une génération de huguenots austères. Là, au milieu des enveloppantes caresses d'une famille de grand'mères, de tantes et de grand'tantes, il eut, en plus d'un père et d'une mère, la sollicitude aimante d'un frère et d'une sœur beaucoup plus âgés que lui, de sorte, dit-il, dans le *Roman d'un enfant*, qu'il semblait « que je fusse d'une génération suivante... et, seul enfant au milieu d'eux tous, je poussais comme un petit ar-

buste trop soigné en serre, trop garanti, trop ignorant des halliers et des ronces ».

Il était timide et réservé comme une petite fille. Il était très pieux, appartenant, nous l'avons dit, à une famille protestante très austère, et jamais petit être n'eut une conscience plus timorée que la sienne. A propos de tout, c'étaient des excès de scrupules qui, souvent incompris de ceux qui l'aimaient le plus, lui rendaient le cœur très gros. A cette époque, si on lui demandait ce qu'il voulait être dans l'avenir, sans hésiter il répondait : « Je serai pasteur ». Puis, par je ne sais quelle transformation, lente ou subite, sa vocation de pasteur devint une vocation plus militante de missionnaire. C'étaient bien les lointains voyages, la vie aventureuse et sans cesse risquée, un je ne sais quoi de tourmenté et de tout à fait impossible à démêler encore, qui troublaient déjà cette âme de sensitive, ce frêle organisme nerveux que l'obscurité de la nuit tombante affectait comme un malaise. Cet enfant rêvait déjà de voyages féeriques, de plages ensoleillées et de forêts primitives.

La rêverie, chez lui si fertile, ne devait-elle pas s'éveiller rapidement dans ce tranquille petit coin de province, où la promenade méditative occupait la plus grande part? Déjà du côté de l'ouest, au bout des lointains, il cherchait des yeux la mer, attirante à la longue comme un grand aimant patient, sûr de sa puissance et pouvant attendre. Cet isolement était propre à développer, par une concentration salutaire, cette faculté, non seulement de rêver, mais de voir et de réfléchir qui constitue le poète, La vie trop active des familles parisiennes eût peut-

être fait échec à la vocation de Loti. Pour devenir et surtout pour rester poète, il faut des loisirs. Cette facilité de s'abstraire et de se posséder fut, à n'en pas douter, l'occasion déterminante du génie de Loti.

Il aimait à s'égarer dans les profondeurs ombreuses des bois de la Limoise[1], qui lui donnaient l'impression de forêts tropicales, de solitudes d'Afrique; à rêver, grimpé sur un vieux mur couronné de lierre, à des sites ensoleillés de pays lointains. Il avait déjà la vague conception de ces paysages exotiques avant de les avoir vus.

Cette obsession de l'*ailleurs*, de l'inconnu, nous la retrouvons à chaque page, dans le *Roman d'un enfant* :

« Oh! ce qu'il avait de troublant et de magique, dans mon enfance, ce simple mot « les colonies » qui, en ce temps-là, désignait pour moi l'ensemble des lointains pays chauds, avec leurs palmiers, leurs grandes fleurs, leurs nègres, leurs bêtes, leurs aventures! De la confusion que je faisais de ces choses se dégageait un sentiment d'ensemble absolument juste, une intuition de leur morne splendeur et de leur amolissante mélancolie. »

Quand il regardait les hommes d'un certain âge qui l'entouraient, même ceux qui occupaient les positions les plus honorables, les plus justement respectées auxquelles il pût prétendre et qu'il se disait : « Il faudra être un jour comme l'un d'eux, vivre utilement, posément, dans un lieu donné, dans une sphère déterminée, et puis vieillir, et ce sera tout... », alors une désespérance le prenait; il

1. Un domaine où s'était installée sa famille.

n'avait envie de rien de possible ni de raisonnable; il aurait voulu rester un enfant.

Ne l'oublions pas, Loti avait du sang de marin dans les veines. Il rêvait, lui aussi, de courir le monde, à l'aventure, comme ce frère aîné qu'il suivait par la pensée sur les mers lointaines, jusqu'à Tahiti, « l'île délicieuse ».

Rêveur incorrigible, âme de marin et de voyageur. La lecture d'un livre de bord, trouvé dans une vieille armoire de campagne et jauni par le temps, décidera de sa vocation.

Citons encore :

« Une idée, que je n'avais jamais eue, me vint de fureter dans cette bibliothèque Louis XV qui était près de mon lit. Là, parmi les livres aux reliures d'un autre siècle, où les vers, jamais dérangés, perçaient lentement des galeries, je trouvai un cahier en gros papier rude d'autrefois et l'ouvris distraitement. J'appris alors avec un tressaillement d'émotion que de *midi à quatre heures du soir, le 20 juin 1813, par 110 degrés de longitude et 15 de latitude australe* (entre les Ilyriques par conséquent et dans les parages du Grand Océan), il faisait *beau temps, belle mer, jolie brise de sud-est*, qu'il y avait au ciel plusieurs de ces petits nuages blancs nommés *queues de chat* et que, le long du navire, des dorades passaient.

« Morts sans doute depuis longtemps, ceux qui avaient noté ces formes fugitives de nuages et qui avaient regardé passer des dorades! Ce cahier, je le compris, était un de ces registres appelés « journaux de bord » que les marins tiennent chaque jour; je ne m'en étonnais même pas comme d'une

chose nouvelle, bien que n'en ayant encore jamais eu entre les mains. Mais c'était étrange et inattendu pour moi de pénétrer ainsi tout à coup dans l'intimité de ces aspects du ciel et de la mer, au milieu du Grand Océan, et à une date si précise d'une année déjà si lointaine!... Oh! voir cette mer « belle » et tranquille, ces « queues de chat » jetées sur l'immensité de ce ciel bleu, et ces dorades rapides traversant les solitudes australes!

« Dans cette vie des marins, dans leur métier qui m'effrayait et qui m'était défendu, que de choses charmantes! (Je ne l'avais jamais si bien senti que ce soir) ».

Un jour — il avait alors quatorze ans et demi — il fit à sa famille l'aveu de la décision qu'il avait prise au fond de lui-même. Ce fut pour tous les siens un cruel déchirement; mais ils n'opposèrent pas une longue résistance, et ils s'inclinèrent devant cette détermination qu'ils devinaient irrévocable.

Il lui restait trois années pour préparer l'École navale. Que de choses à apprendre pour entrer au *Borda*! Loti n'avait pas encore fait d'études bien sérieuses. Oh! ces premières années d'études — dans la famille — quels souvenirs platement maussades elles lui ont laissés! Il avait pour les livres obligatoires et pour le travail une aversion insurmontable. Et ce vieux professeur, le premier qui lui fit commencer le latin (*rosa*, la rose; *cornu* la corne; *tonitru*, le tonnerre), ce grand vieux voûté, mal tenu, dont le nez était orné d'une verrue où s'érigeaient trois poils menaçants, comme il le détestait! Rien de drôle comme le malicieux por-

trait qu'il nous en a laissé. Cependant il serait inexact de dire que Loti ait été un mauvais élève. Plus tard, au collège, il se maintint dans une moyenne acceptable, avec toujours, à la fin de l'année, les prix de version. Rien que ceux-là, par exemple : il avait le thème extrêmement rebelle; la narration — qui le croirait? — encore davantage.

La multiplicité des devoirs, des leçons et... des pensums tenait en bride son imagination, toujours prête à s'envoler sur l'aile du rêve. C'est là, à n'en pas douter, le secret de son aversion pour l'étude.

Enfin le voilà à l'École navale, puis en route à travers le monde.

A vingt-neuf ans, Loti avait déjà parcouru l'univers en tous sens, rêvé sur toutes les mers du globe, mené la vie la plus extraordinaire dans les pays les plus étranges, grillé sa peau à tous les vents, à tous les soleils, et rôti par tous les bouts le balai de la vie.

Or, un jour, il s'avisa d'écrire ses impressions et de livrer au public, sans oser d'abord les signer d'aucun nom, ces fragments du journal de sa vie intime qui ont été ses premiers livres. Et — le croirait-on? — cet officier de marine qui ne lisait pas, qui n'avait jamais ouvert un livre ni de Flaubert, ni des Goncourt, ni de Daudet, se révéla d'emblée comme un des écrivains les plus pittoresques, comme un des plus grands peintres qu'on eût vus des paysages exotiques.

Comme Théophile Gautier, Loti est le type du voyageur artiste. Sa palette est moins riche, peut-être, moins éclatante, moins variée; sa plume est moins souple, mais elle est moins froide, plus

émue. Gautier se contentait d'être un coloriste et un descriptif; Loti est un réaliste puissant, un inquiet, un tourmenté, qui donne à ses lecteurs le frisson des choses qu'il a vues et vécues, car il a mis dans son œuvre ses entrailles et son cœur.

Loti continue chez nous la tradition de la littérature exotique, mise à la mode par Bernardin de Saint-Pierre et Chateaubriand; mais aucun de ses devanciers, dit M. Albalat, « n'inspire le saisissement qu'il nous apporte des terres océaniennes comme des pluvieux crépuscules de Paimpol ». « Le secret de ce procédé, ajoute le distingué critique que nous avons plaisir à citer, c'est que regardant la nature à travers les nostalgies de l'exil et les mélancolies de la passion, Loti a donné malgré lui à ses peintures le ton de sa propre désolation. Il a pétri la nature avec son propre cœur; il l'a fondue dans son imagination, et il lui a fait rendre le son même de son âme. Ces larmes des choses dont parle le poète, Loti les a exprimées goutte à goutte, et il en a imprégné son œuvre. Sa description n'est que de l'angoisse écrite. Il n'est ni un coloriste dilettante comme Gautier, ni un réaliste impersonnel comme Flaubert, ni un descriptif accumulatif comme Zola. Loti n'étudie pas, il sent. La nature vient à lui, demeure en lui et se fait douloureuse sous sa plume. La plasticité n'est pour lui qu'un moyen de rendre douloureusement les choses : voilà le fond de son originalité. Au lieu de chercher exclusivement le relief, le trompe-l'œil, le détail net et précis, il a trouvé l'*émotion* dans la nature : car, si la nature a des harmonies et des couleurs, elle a aussi l'émotion, ce je ne sais quoi

d'inexprimable qui produit l'union étroite, l'identification complète d'une âme d'artiste avec le paysage ».

Oui, c'est dans la nature, et dans la nature seule que Loti a trouvé l'émotion. Il n'a jamais songé à explorer le monde moral avec la curiosité aiguisée d'un psychologue; il s'est contenté d'explorer le monde physique. Presque pas d'affabulations dans ses livres, et jamais de conclusion. Il n'a point mis son talent au service d'une thèse morale; il n'a su que chanter son admiration épouvantée devant l'immensité changeante du monde, ou jeter son cri de révolte et de détresse devant la mort.

Son style merveilleux est d'une admirable souplesse et d'une élégante simplicité : style qui sait tout peindre comme l'œil sait tout voir. Les négligences sont plus rares que ne voudraient le prétendre certains puristes moroses; et les tranches, les grandes beautés de style et de pensée dominent et enlèvent l'admiration comme une barque lancée sur un rapide courant.

Loti « demeurera, dans cette seconde moitié du XIXe siècle, une des ciselures les plus fines de l'anneau littéraire, la branchette unique, un peu de côté, à la japonaise, qui rompt la symétrie et fait sourire en admirant[1] ».

HENRI BONNEMAIN

1. Léon Daudet.

I

LE FOYER

Les pages qui suivent sont empruntées, pour la plupart au *Roman d'un enfant*, œuvre curieuse en ceci qu'elle participe bien moins du roman que de l'autobiographie. Loti, qui peut-être ici inaugure ses « confessions », retrace les souvenirs de sa première enfance et de ses années de collège.

Ce grand charmeur nous donne dans ce livre la genèse de sa nature troublante et troublée, à la fois naïve et compliquée, triste et fière, qui s'est épanouie depuis en tant de fleurs exquises aux capiteux parfums.

LA MÈRE DE LOTI

Loti nous parle toujours de sa mère avec une émotion sincère; il voudrait, dans ce livre, la saluer avec des mots à part, des mots faits pour elle et comme il n'en existe pas: des mots qui, à eux seuls, feraient couler des larmes bienfaisantes. L'amour qu'on a pour sa mère est, en effet, le seul amour qui soit vraiment pur, vraiment immuable. Loti n'en est-il pas lui-même l'exemple le plus vivant?

Ma mère!... Il semble qu'au début elle n'ait été pour moi que le refuge naturel, l'asile contre toutes les frayeurs de l'inconnu, contre tous les chagrins noirs qui n'avaient pas de cause définie.

Mais je crois que la plus lointaine fois où son image m'apparaît bien réelle et vivante, dans un rayon de vraie et ineffable tendresse, c'est un matin du mois de mai, où elle entra dans ma chambre suivie d'un rayon de soleil et m'apportant un bouquet de jacinthes roses. Je relevais d'une de ces petites maladies d'enfant — rougeole ou bien coqueluche, je ne sais quoi de ce genre, — on m'avait condamné à rester couché pour avoir bien chaud, et, comme je devinais, à des rayons qui filtraient par mes fenêtres fermées, la splendeur nouvelle du soleil et de l'air, je me trouvais triste entre les rideaux de mon lit blanc; je voulais me lever, sortir;

je voulais surtout voir ma mère, ma mère à tout prix...

La porte s'ouvrit, et ma mère entra, souriante. Oh ! je la revois si bien encore, telle qu'elle m'apparut là, dans l'embrasure de cette porte, arrivant accompagnée d'un peu du soleil et du grand air du dehors. Je retrouve tout, l'expression de son regard rencontrant le mien, le son de sa voix, même les détails de sa chère toilette, qui paraîtrait si drôle et si surannée aujourd'hui. Elle revenait de faire quelque course matinale en ville. Elle avait un chapeau de paille avec des roses jaunes et un châle en *barège* lilas (c'était l'époque du châle) semé de petits bouquets d'un violet plus foncé. Ses papillottes noires — ses pauvres bien-aimées papillottes qui n'ont pas changé de forme, mais qui sont, hélas! éclaircies et toutes blanches aujourd'hui — n'étaient alors mêlées d'aucun fil d'argent. Elle sentait une odeur de soleil et d'été qu'elle avait prise dehors. Sa figure de ce matin-là, encadrée dans son chapeau à grand bavolet, est encore absolument présente à mes yeux.

Avec ce bouquet de jacinthes roses, elle m'apportait aussi un petit pot à eau et une petite cuvette de poupée, imités en extrême miniature de ces faïences à fleurs qu'ont les bonnes gens dans les villages.

Elle se pencha sur mon lit pour m'embrasser, et alors je n'eus plus envie de rien, ni de pleurer, ni de me lever, ni de sortir; elle était là, et cela me suffisait; je me sentais entièrement consolé, tranquillisé, changé, par sa bienfaisante présence...

Je devais avoir un peu plus de trois ans lorsque

ceci se passait, et ma mère environ quarante-deux. Mais j'étais sans la moindre notion sur l'âge de ma mère; l'idée ne me venait seulement jamais de me demander si elle était jeune ou vieille; ce n'est même qu'un peu plus tard que je me suis aperçu qu'elle était bien jolie. Non, en ce temps-là, c'était elle, voilà tout; autant dire une figure tout à fait unique, que je ne songeais à comparer à aucune autre, d'où rayonnaient pour moi la joie, la sécurité, la tendresse, d'où émanait tout ce qui était bon, y compris la foi naissante et la prière.

Je ne comprends pas très bien pourquoi cette apparition de ma mère auprès de mon petit lit de malade, ce matin, m'a tant frappé, puisqu'elle était presque constamment avec moi. Il y a là encore des dessous mystérieux; c'est comme si, à ce moment particulier, elle m'avait été révélée pour la première fois de ma vie.

Et pourquoi, parmi mes jouets d'enfant conservés, ce pot à eau de poupée a-t-il pris, sans que je le veuille, une valeur privilégiée, une importance de relique? Tellement qu'il m'est arrivé, au loin, sur mer, à des heures de danger, d'y repenser avec attendrissement et de le revoir, à la place qu'il occupe depuis des années dans une certaine petite armoire jamais ouverte, parmi d'autres débris : tellement que, s'il disparaissait, il me manquerait une amulette que rien ne me remplacerait plus.

Et ce pauvre châle de barège lilas, reconnu dernièrement parmi des vieilleries qu'on voulait donner à des mendiantes, pourquoi l'ai-je fait mettre de côté comme un objet précieux?... Dans sa couleur

aujourd'hui fanée, dans ses petits bouquets rococo d'un dessin indien, je retrouve encore comme une protection bienfaisante et un sourire; je crois même que j'y retrouve du calme, de la confiance douce, presque de la foi; il s'en échappe pour moi toute une émanation de ma mère enfin, mêlée peut-être aussi à un regret mélancolique pour les matins de mai d'autrefois qui étaient plus lumineux que ceux de nos jours...

(*Le Roman d'un enfant.*)

UNE GRAND'MÈRE DE LOTI

Loti a conservé un souvenir ému de toutes ces vieilles parentes qui l'entourèrent d'une tendresse affectueuse et protégèrent son enfance contre les premiers chocs de la vie.

C'est confusément que je m'en souviens de cette grand'mère...

Il paraît que jadis, au milieu de toute sorte d'épreuves, elle avait été une vaillante et admirable mère. Après des revers comme on en éprouvait en ces temps-là, ayant perdu son mari tout jeune à la bataille de Trafalgar[1], et ensuite son fils aîné au naufrage de la *Méduse*, elle s'était mise résolument à travailler pour élever son second fils — mon père — jusqu'au moment où, lui, avait pu en échange l'entourer de soins et de bien-être. Vers ses quatre-vingts ans (qui n'étaient pas loin de sonner quand je

1. Victoire navale de Nelson sur les Français et les Espagnols (1805).

vins au monde), l'enfance sénile avait tout à coup terrassé son intelligence; je ne l'ai donc guère connue qu'ainsi, les idées perdues, l'âme absente.

Elle s'arrêtait longuement devant certaine glace, pour causer, sur le ton le plus aimable, avec son propre reflet qu'elle appelait « ma bonne voisine », ou « mon cher voisin ». Mais sa folie consistait surtout à chanter avec une exaltation excessive. *la Marseillaise, la Parisienne, le Chant du Départ*, tous les grands hymnes de transition qui, au temps de sa jeunesse, avaient passionné la France; cependant elle avait été très calme, à ces époques agitées, ne s'occupant que de son intérieur et de son fils, — et on trouvait d'autant plus singulier cet écho tardif des grandes tourmentes d'alors, éveillé au fond de sa tête à l'heure où s'accomplissait pour elle le noir mystère de la désorganisation finale. Je m'amusais beaucoup à l'écouter; souvent j'en riais, — bien que sans moquerie irrévérencieuse, — et jamais elle ne me faisait peur, parce qu'elle était restée absolument jolie : des traits fins et réguliers, le regard bien doux, de magnifiques cheveux à peine blancs, et, aux joues, ces délicates couleurs de rose séchée que les vieillards de sa génération avait souvent le privilège de conserver. Je ne sais quoi de modeste, de discret, de candidement honnête était dans toute sa petite personne encore gracieuse, que je revois le plus souvent enveloppée d'un châle de cachemire rouge et coiffée d'un bonnet de l'ancien temps à grandes coques de ruban vert.

Sa chambre, où j'aimais venir jouer parce qu'il y avait de l'espace et qu'il y faisait soleil toute

l'année, était d'une simplicité de presbytère campagnard : des meubles du Directoire en noyer ciré; le grand lit drapé d'une épaisse cotonnade rouge; des murs peints à l'ocre jaune, auxquels étaient accrochés, dans des cadres d'or terni, des aquarelles représentant des vases et des bouquets. De très bonne heure, je me rendais compte de tout ce que cette chambre avait d'humble et d'ancien dans son arrangement; je me disais même que la bonne vieille aïeule aux chansons devait être beaucoup moins riche que mon autre grand'mère, plus jeune d'une vingtaine d'années et toujours vêtue de noir, qui m'imposait bien davantage.

(*Le Roman d'un enfant.*)

LA MORT D'UNE GRAND'MÈRE

Ce *Roman d'un enfant*, d'une lecture si captivante, vous laisse cependant une désespérante impression de tristesse. Il s'en dégage je ne sais quelle enivrante senteur de néant et de mort.

Le récit de la mort de cette grand'mère dont Loti vient de faire le portrait m'a poigné d'une mystérieuse émotion.

Nous étions auprès de son lit, tous, à la tombée d'un jour de printemps. Il y avait à peine quarante-huit heures qu'elle était alitée, mais, à cause de son grand âge, le médecin avait déclaré que c'était pour elle la fin très prochaine.

Son intelligence venait tout à coup de s'éclaircir; elle ne se trompait plus dans nos noms; elle nous appelait, nous retenait auprès d'elle d'une voix

douce et posée — sa voix de jadis, probablement, — que je ne lui avais jamais connue.

Debout à côté de mon père, je promenais mes yeux sur l'aïeule mourante et sur sa modeste grand'chambre aux meubles anciens. Je regardais surtout ces tableaux des murs représentant des fleurs dans des vases.

Oh! ces aquarelles qui étaient chez grand'mère, pauvres petites choses naïves! Elles portaient toutes cette dédicace : « Bouquet à ma mère », et au-dessous, une respectueuse poésie à elle dédiée, un quatrain, qu'à présent je savais lire et comprendre. Et c'étaient des œuvres d'enfance ou de première jeunesse de mon père, qui, à chaque anniversaire de fête, embellissait ensuite l'humble logis d'un tableau nouveau. Pauvres petites choses naïves, comme elles témoignaient bien de cette vie si modeste d'alors et de cette sainte intimité du fils avec la mère, — au vieux temps, après les grandes épreuves, au lendemain des terribles guerres, des corsaires anglais et des « brûlots »... Pour la première fois peut-être je songeais que grand'mère avait été jeune; que sans doute, avant ce trouble survenu dans sa tête, mon père l'avait chérie comme moi je chérissais maman, et que son chagrin de la perdre allait être extrême; j'avais pitié de lui et je me sentais plein de remords pour avoir ri des chansons, pour avoir ri des causeries avec l'image de miroir...

On m'envoya en bas. Sous différents prétextes on me tint constamment éloigné pendant la fin de la journée sans que je comprisse pourquoi; puis on

me conduisit chez nos amis, les D***, pour dîner avec Lucette [1].

Mais quand je fus ramené par ma bonne, vers huit heures et demie, je voulus monter tout droit chez grand'mère.

Dès l'abord, je fus frappé de l'ordre parfait qui était rétabli dans les choses, de l'air de paix profonde que cette chambre avait pris.... Dans la pénombre du fond, mon père était assis immobile, au chevet du lit, dont les rideaux ouverts se drapaient correctement, et, sur l'oreiller, bien au milieu, j'apercevais la tête de ma grand'mère endormie; sa pose avait je ne sais quoi de trop régulier, — de définitif pour ainsi dire, d'éternel.

A l'entrée, presque à la porte, ma mère et ma sœur travaillaient de chaque côté d'une chiffonnière, à la place qu'elles avaient adoptées pour veiller, depuis que grand'mère était malade. Sitôt que j'avais paru, elles m'avaient fait signe de la main : « Doucement, doucement; pas de bruit, elle dort ». L'abat-jour de leur lampe projetait la lumière plus vive sur leur ouvrage, qui était un fouillis de petits carrés de soie, verts, bruns, jaunes, gris et où je reconnaissais des morceaux de leurs anciennes robes ou de leurs anciens rubans de chapeaux.

Dans le premier moment, je crus que c'étaient des objets qu'il était d'usage de préparer ainsi pour les personnes mourantes; mais, comme je questionnais tout bas, un peu inquiet, elles m'expliquèrent : c'étaient simplement des sachets qu'elles

1 Une petite amie de Loti.

taillaient et qu'elles allaient coudre, pour une vente de charité.

Je leur dis qu'avant de me coucher je voulais m'approcher de grand'mère, pour essayer de lui souhaiter le bonsoir, et elles me laissèrent faire quelques pas vers le lit; mais, comme j'arrivais au milieu de la chambre, se ravisant subitement après un coup d'œil échangé :

— Non, non, dirent-elles à voix toujours basse, reviens, tu pourrais la déranger.

Du reste, je venais de m'arrêter de moi-même, saisi et glacé : j'avais compris...

Malgré l'effroi qui me clouait sur place, je m'étonnais que grand'mère fût si peu désagréable à regarder; n'ayant encore jamais vu de morts, je m'étais imaginé jusqu'à ce jour que, l'âme étant partie, ils devaient faire tous, dès la première minute, un grimacement décharné, inexpressif, comme les têtes de squelettes. Et au contraire, elle avait un sourire infiniment tranquille et doux; elle était jolie toujours, et comme rajeunie, en pleine paix...

Alors passa en moi une de ces tristes petites lueurs d'éclair, qui traversent quelquefois la tête des enfants, comme pour leur permettre d'interroger d'un furtif coup d'œil des abîmes entrevus, et je me fis cette réflexion : Comment grand'mère pourrait-elle être au ciel? Comment comprendre ce dédoublement-là, puisque ce qui reste pour être enterré est tellement elle-même, et conserve, hélas! jusqu'à son *expression*?...

Après je me retirai sans questionner personne,

le cœur serré et l'âme désorientée, n'osant pas demander la confirmation de ce que j'avais deviné si bien, et préférant ne pas entendre prononcer le mot qui me faisait peur.

. . . .

Longtemps, les petits sachets en soie restèrent liés pour moi à l'idée de la mort.

(*Le Roman d'un enfant.*)

L'ENFANCE DE LOTI. — UNE PAGE DE SOUVENIRS

On prétend que Loti, étant tout petit enfant, avait prononcé dans un moment de mélancolie cette phrase de désenchantement amer : « Toujours se lever, toujours se coucher, et toujours manger de la soupe qui n'est pas bonne !... » Ce propos — rapporté par des personnes dignes de foi — ne nous montre-t-il pas l' « état d'âme » de cet enfant qui s'ennuie déjà au seuil de la vie? Il éprouve le besoin de s'isoler, de s'abstraire, de contempler et de rêver — Étrange nature, en vérité!... Les pages suivantes aideront peut-être le lecteur à en saisir l'étonnante complexité.

J'ai été élevé dans ma première enfance comme une petite fleur rare de serre chaude. Si dans la suite j'ai tourné à la brousse de maquis, à la plante de hallier, c'est à l'encontre de toutes les prévisions, au rebours de toutes les probabilités.

Aujourd'hui encore, je retrouve très facilement les façons d'être, les apparences, les intonations, — même les impressions de l'enfant très doux que j'ai été jadis; je mêle cela avec mes sentiments de rouleur, de blasé, d'égoïste et de sauvage. Je suis un composé du tout....

L'homme que je suis devenu couvait déjà, de très bonne heure, sous l'enfant que j'étais; — enfant élevé à l'écart des autres enfants, maintenu dans une extrême ignorance du mal et de la vie; — enfant bien pur, vivant de rêveries et de contemplations de la nature.

Au bord de la mer, je me vois encore à six ou sept ans, étendu au soleil, comme un petit lézard sur la plage de sable, écarquillant mes yeux par les temps bien clairs, pour regarder, derrière les voiles lointaines qui passaient à l'horizon, si je n'apercevais pas par hasard l'Amérique...

Oh! ces régions éloignées où le soleil brûle, ces forêts tropicales, — en ai-je rêvé jadis, en m'isolant pendant de longues heures d'été, dans les recoins solitaires des bois... C'était une fascination et en même temps une mélancolie inexprimable que me jetait de loin cette nature inconnue des tropiques.

Un certain jour d'été, par la grande chaleur de juin, je m'en allais raisonnablement, mon carton de musique sous le bras, prendre ma leçon de piano. J'avais, je pense, environ douze ans. C'était la première fois qu'on me laissait sortir dans la ville sans être accompagné. Je m'en allais à l'ombre, en suivant l'allée du rempart. Par-dessus le parapet de pierres grises, je regardais la campagne, la plaine tranquille, inondée de soleil, avec des bois qui apparaissaient tout au bout de l'horizon.

Il n'y avait personne sur ce rempart, peu fréquenté à l'heure chaude de midi. Cependant deux mousses parurent, qui sortaient de derrière un

talus. Ils firent quelques pas, en causant, et puis s'assirent par terre contre un ormeau. C'étaient deux enfants un peu plus âgés que moi, et déjà brunis par le hâle de la mer.

« Espèce de singe du Brésil! » disait le plus grand à l'autre, en lui tirant une oreille...

Singe du Brésil!... Ce mot de Brésil me rendit rêveur; — et je regardai à l'horizon, du côté du bois ensoleillé; il me passait en tête je ne sais quelle intuition ou quel mystérieux ressouvenir de forêt vierge... Sans doute ils y avaient été, au Brésil, ces mousses pour en parler... Je m'arrêtai timide, derrière eux, désirant encore les entendre.

Eux me virent et engagèrent brusquement la conversation. Mon costume, examiné par eux de la tête aux pieds, parut leur inspirer un certain respect, et ils furent réservés d'abord. Mais je sentais dans leurs questions quelque chose de sourdement moqueur : la pitié et l'ironie des enfants libres, développés déjà sur la grande mer, vis-à-vis de l'enfant privé, choyé dans sa grande cage comme un petit oiseau rare. Et je m'étonnais de leur ton bref, de leurs allures hardies que je n'avais pas.

En effet, ils en revenaient, du Brésil, et me parlèrent de gros fruits très bons à manger, de perroquets verts, de négresses et de singes.

Nous nous quittâmes là-dessus, bons amis, nous promettant de nous revoir au retour d'une campagne que leur navire allait entreprendre.

... J'arrivai en retard ce jour-là à ma leçon de piano, — ayant couru, ayant chaud, — très troublé d'avoir fait connaissance avec des mousses; — et

rêvant de Brésil, de grands arbres, de perroquets verts et de singes. — Je jouai fort mal.

(*Fleurs d'ennui.*)

IMPRESSION QUE CAUSE A LOTI SA PREMIÈRE ENTREVUE AVEC LA MER

C'est le soir, au crépuscule, qu'eut lieu ce lugubre et bref tête-à-tête. On y voyait à peine, et cependant l'image apparue fut si intense qu'elle se grava d'un seul coup pour jamais.

J'étais arrivé le soir, avec mes parents, dans un village de la côte saintongeaise, dans une maison de pêcheurs louée pour la saison des bains. Je savais que nous étions venus là pour une chose qui s'appelait la mer, mais je ne l'avais pas encore vue (une ligne de dunes me la cachait à cause de ma très petite taille) et j'étais dans une extrême impatience de la connaître. Après le dîner donc, à la tombée de la nuit, je m'échappai seul dehors. L'air vif, âpre, sentait je ne sais quoi d'inconnu, et un bruit singulier, à la fois faible et immense, se faisait entendre derrière les petites montagnes de sable auxquelles un sentier conduisait.

Tout m'effrayait, ce bout de sentier inconnu, ce crépuscule tombant d'un ciel ouvert, et aussi la solitude de ce coin de village... Cependant, armé d'une de ces grandes résolutions subites, comme les bébés les plus timides en prennent quelquefois, je partis d'un pas ferme...

Puis, tout à coup, je m'arrêtai glacé, frissonnant

de peur. Devant moi quelque chose apparaissait, quelque chose de sombre et de bruissant qui avait surgi de tous les côtés en même temps et qui semblait ne pas finir; une étendue en mouvement qui me donnait le vertige mortel... Évidemment *c'était ça*; pas une minute d'hésitation, ni même d'étonnement *que ce fût ainsi*, non, rien que de l'épouvante; je *reconnaissais* et je tremblais. C'était d'un vert obscur, presque noir; ça semblait instable, perfide, engloutissant; ça remuait et ça se démenait partout à la fois, avec un air de méchanceté sinistre. Au-dessus s'étendait un ciel tout d'une pièce, d'un gris foncé, comme un manteau lourd.

Très loin, très loin seulement, à d'inappréciables profondeurs d'horizon, on apercevait une déchirure, un jour entre le ciel et les eaux, une longue fente vide, d'une claire pâleur jaune...

Pour la *reconnaître* ainsi, la mer, l'avais-je déjà vue?

Peut-être, inconsciemment, lorsque, vers l'âge de cinq ou six mois, on m'avait emmené dans l'*île* [1], chez une grand'tante, sœur de ma grand'mère. Ou bien avait-elle été si souvent regardée par mes ancêtres marins, que j'étais né ayant déjà dans la tête un reflet confus de son immensité.

Nous restâmes un moment l'un devant l'autre, moi fasciné par elle. Dès cette première entrevue, sans doute, j'avais l'insaisissable pressentiment qu'elle finirait un jour par me prendre, malgré toutes mes hésitations, malgré toutes les volontés

1 L'île d'Oléron.

qui essayeraient de me retenir... Ce que j'éprouvais en sa présence était non seulement de la frayeur, mais surtout une tristesse sans nom, une impression de solitude désolée, d'abandon, d'exil... Et je repartis en courant, la figure très bouleversée, je pense, et les cheveux tourmentés par le vent, avec une hâte extrême d'arriver auprès de ma mère, de me serrer contre elle, de me faire consoler de mille angoisses anticipées, inexpressibles, qui m'avaient étreint le cœur à la vue de ces grandes étendues vertes et profondes.

(*Le Roman d'un enfant.*)

AMOUR DU FOYER

Cet officier de marine a toujours aimé la vieille maison où s'écoula son enfance : il la vénère comme les Arabes leur plus sainte mosquée.

Les pages qui suivent sont d'une fraîcheur exquise. Loti évoque un souvenir de sa huitième année. Après une fièvre scarlatine, qui l'a retenu dans sa chambre pendant plusieurs semaines, on lui permet enfin de prendre l'air dehors, de descendre dans la cour. C'est en avril, et on a choisi pour cette première sortie une journée radieuse, un ciel rare.

... Sous les berceaux de jasmins et de chèvrefeuilles, j'éprouvai des impressions d'enchantement paradisiaque, d'Eden. Tout avait poussé et fleuri; à mon insu, pendant que j'étais cloîtré, la merveilleuse mise en scène du renouveau s'était déployée sur la terre. Elle ne m'avait pas encore leurré bien des fois cette fantasmagorie éternelle, qui berce les hommes depuis tant de siècles et dont les vieillards

seuls peut-être ne savent plus jouir. Et je m'y laissais prendre tout entier, moi aussi, avec une ivresse infinie...

Oh! cet air pur, tiède, suave; cette lumière, ce soleil; ce beau vert des plantes nouvelles, cet épaississement des feuilles donnant partout de l'ombre toute neuve. Et en moi-même, ces forces qui revenaient, cette joie de respirer, ce profond élan de la vie recommencée.

Mon frère était alors un grand garçon de vingt et un ans, qui avait carte blanche dans la maison pour ses entreprises. Tout le temps de ma maladie, je m'étais préoccupé d'une chose qu'il arrangeait dans la cour et que je mourais d'envie de voir. C'était au fond, dans un recoin charmant, sous un vieux prunier, un lac en miniature; il l'avait fait creuser et cimenter comme une citerne; ensuite, de la campagne, il avait fait apporter des pierres rongées et des plaques de mousse pour composer des rivages romantiques alentour, des rochers et des grottes.

Et tout était achevé, ce jour-là; on y avait déjà mis les poissons rouges; le jet d'eau jouait même, pour la première fois, en mon honneur...

Je m'approchai avec ravissement: cela dépassait encore tout ce que mon imagination avait pu concevoir de plus délicieux. Et quand mon frère me dit que c'était pour moi, qu'il me le donnait, j'éprouvai une joie intime qui me sembla ne devoir finir jamais. Oh! la possession de tout cela, quel bonheur inattendu! En jouir tous les jours, tous les jours, pendant ces beaux mois chauds qui allaient venir!... Et recommencer à vivre dehors, à s'amuser comme

l'été dernier, dans tous les recoins de cette cour ainsi embellie....

Je restai longtemps là, au bord de ce bassin, ne me lassant pas de regarder, d'admirer, de respirer l'air tiède de ce printemps, de me griser de cette lumière oubliée, de ce soleil retrouvé, — tandis que, au-dessus de ma tête, le vieil arbre, le vieux prunier, ·planté jadis par quelque ancêtre et déjà un peu à bout de sève, tendait sur le bleu du ciel le rideau ajouré de ses nouvelles feuilles, — et que le jet d'eau continuait son grésillement léger, à l'ombre, comme une petite musique de vielle fêtant mon retour à la vie...

Aujourd'hui, ce pauvre prunier, après avoir langui de vieillesse, a fini par mourir, et son tronc seul encore débout, conservé par respect, est coiffé, comme une ruine, d'une touffe de lierre.

Mais le bassin, avec ses rives et ses îlots, est demeuré intact; le temps n'a pu que lui donner un air de parfaite vraisemblance, ses pierres verdies jouent la vétusté extrême; les vraies mousses d'eau, les petites plantes délicates des sources s'y sont acclimatées, avec des joncs, des iris sauvages, — et des libellules égarées en ville viennent s'y refugier. C'est un tout petit coin de nature agreste qui est installé là et qu'on ne trouble jamais.

C'est aussi le coin du monde auquel je reste le plus fidèlement attaché, après en avoir aimé tant d'autres; comme nulle part ailleurs, je m'y sens en paix, je m'y sens rafraîchi, retrempé de prime jeunesse et de vie neuve. C'est ma sainte Mecque, à moi, ce petit coin-là; tellement que, si on me le

dérangeait, il me semble que cela déséquilibrerait quelque chose dans ma vie, que je perdrais pied, que ce serait presque le commencement de ma fin.

La consécration définitive de ce lieu lui est venue, je crois, de mon métier de mer, de mes lointains voyages, de mes longs exils, pendant lesquels j'y ai repensé et l'ai revu avec amour.

Il y a surtout l'une de ces grottes en miniature à laquelle je tiens d'une façon particulière : elle m'a souvent préoccupé, à des heures d'affaissement et de mélancolie, au cours de mes campagnes... Après que le souffle d'Azraël eut passé cruellement sur nous, après nos revers de toute sorte, pendant tant d'années tristes où j'ai vécu errant par le monde, où ma mère veuve et ma tante Claire sont restées seules à promener leurs pareilles robes noires dans cette chère maison presque vide et devenue silencieuse comme un tombeau, — pendant ces années-là, je me suis senti souvent serrer le cœur à la pensée que le foyer déserté, que les choses familières à mon enfance se délabraient sans doute à l'abandon ; et je me suis inquiété par-dessus tout de savoir si la main du temps, si la pluie des hivers n'allaient pas me détruire la voûte frêle de cette grotte; c'est étrange à dire, mais s'il y avait eu éboulement de ces vieux petits rochers moussus, j'aurais éprouvé presque l'impression d'une lézarde irréparable de ma propre vie.

A côté de ce bassin, un vieux petit mur grisâtre fait, lui aussi, partie intégrante de ce que j'ai appelé ma sainte Mecque; il en est, je crois, le cœur même. J'en connais, du reste, les moindres détails :

les imperceptibles lichens qui y poussent, les trous que le temps y a creusés et où des araignées habitent; — c'est qu'un berceau de lierre et de chèvrefeuille y est adossé, à l'ombre duquel je m'installais jadis pour faire mes devoirs, aux plus beaux jours des étés, et alors, pendant mes flâneries d'écolier peu studieux, ses pierres grises occupaient toute mon attention, avec leur infiniment petit monde d'insectes et de mousses. Non seulement je l'aime et le vénère, ce vieux mur, mais il me semble qu'il me protège; qu'il assure un peu mon existence et prolonge ma jeunesse. Je ne souffrirais pas qu'on m'y fît le moindre changement, et, si on me le démolissait, je sentirais comme l'effondrement d'un point d'appui que rien ne me revaudrait plus. C'est, sans doute, parce que la persistance de certaines choses, de tout temps connues, arrive à nous leurrer sur notre propre stabilité, sur notre propre durée; en les voyant demeurer les mêmes, il nous semble que nous ne pouvons pas changer ni cesser d'être. — Je ne trouve pas d'autre explication à cette sorte de sentiment presque fétichiste.

Et quand je songe pourtant, mon Dieu, que ces pierres-là sont quelconques, en somme, et sortent je ne sais d'où; qu'elles ont été assemblées comme celles de n'importe quel mur, par les premiers ouvriers venus, un siècle peut-être avant qu'il fût question de ma naissance, — alors je sens combien est enfantine cette illusion que je me fais malgré moi d'une protection venant d'elles; je comprends sur quelle instable base, composée de rien, je me figure asseoir ma vie...

Les hommes qui n'ont pas eu de maison paternelle, qui, tout petits, ont été promenés de place en place dans des gîtes de louage, ne peuvent évidemment rien comprendre à ces vagues sentiments-là.

Mais parmi ceux qui ont conservé leur foyer familial, il en est beaucoup, j'en suis sûr, qui, sans se l'avouer, sans s'en rendre compte, éprouvent à des degrés différents des impressions de ce genre : en imagination il étayent comme moi leur propre fragilité sur la durée relative d'un vieux mur de jardin aimé depuis l'enfance, d'une vieille terrasse toujours connue, d'un vieil arbre qui n'a pas changé de forme...

Et peut-être, hélas! avant eux, les mêmes choses avaient déjà prêté leur même protection illusoire à d'autres, à des inconnus maintenant retournés à la poussière, qui n'étaient seulement pas de leur sang, pas de leur famille.

(*Le Roman d'un enfant.*)

DÉPART DE SON FRÈRE

Ce frère, qui partait pour une campagne de quatre années, était son aîné d'environ quatorze ans. Il mourut, à la fleur de l'âge, au cours d'un voyage en Extrême-Orient.

Il causa un profond chagrin à la pauvre mère, ce départ du fils aîné. Elle se consola pourtant en songeant qu'elle pourrait garder son petit Pierre auprès d'elle. Hélas! elle oubliait que celui-là aussi avait dans les veines le sang de plusieurs générations de marins...

Dans le courant de l'hiver qui suivit mon départ à la côte de l'île, un grand événement traversa notre

vie de famille : le départ de mon frère pour sa première campagne.

... L'approche de ce départ doubla mon affection et me causa de vraies tristesses.

Il allait en Polynésie, à Tahiti, juste au bout du monde, de l'autre côté de la terre, et son voyage devait durer quatre ans, ce qui représentait près de la moitié de ma propre vie, autant dire une durée presque sans fin...

Avec un intérêt tout particulier je suivais les préparatifs de cette longue campagne : ses malles ferrées qu'on arrangeait avec tant de précautions; ses galons dorés, ses broderies, son épée, qu'on enveloppait d'une quantité de papiers minces avec des soins d'ensevelissement, et qu'on enfermait ensuite comme des momies dans des boîtes de métal. Tout cela augmentait l'impression que j'avais déjà des lointains et des périls de ce long voyage.

On sentait du reste qu'une mélancolie pesait sur la maison tout entière, et devenait de plus en plus lourde à mesure qu'approchait le jour de la grande séparation. Nos repas étaient silencieux; des recommandations seulement s'échangeaient, et j'écoutais avec recueillement sans rien dire.

La veille de son départ, il s'amusa à me confier — ce qui m'honorait beaucoup — différents petits bibelots fragiles de sa cheminée, me priant de les lui garder avec soin jusqu'à son retour.

Puis il me fit cadeau d'un grand livre doré, qui était précisément un *Voyage en Polynésie*, à nombreuses images; et c'est le seul livre que j'aie aimé dans ma première enfance. Je le feuilletai tout de

suite avec une curiosité empressée. En tête, une grande gravure représentait une femme brune, assez jolie, couronnée de roseaux et nonchalamment assise sous un palmier; on lisait au-dessous : « Portrait de S. M. Pomaré IV, reine de Tahiti ». Plus loin, c'étaient deux belles créatures au bord de la mer, couronnées de fleurs et la poitrine nue avec cette légende : « Jeunes filles tahitiennes sur une plage ».

Le jour du départ, à la dernière heure, les préparatifs étant terminés et les grandes malles fermées, nous étions tous dans le salon, réunis en silence comme pour un deuil. On lut un chapitre de la Bible et on fit la prière en famille... Quatre années! et bientôt l'épaisseur du monde entre nous et celui qui allait partir!

Je me rappelle surtout le visage de ma mère pendant toute cette scène d'adieux; assise dans un fauteuil, à côté de lui, elle avait gardé d'abord son sourire infiniment triste, son expression de confiance résignée, après la prière; mais un changement que je n'avais pas prévu se fit tout à coup dans ses traits; malgré elle les larmes venaient; et je n'avais jamais vu pleurer ma mère, et cela me fit une peine affreuse.

Pendant les premiers jours qui suivirent, je conservai le sentiment triste du vide qu'il avait laissé; j'allais de temps en temps regarder sa chambre, et quant aux différentes petites choses qu'il m'avait données ou confiées, elles étaient devenues tout à fait sacrées pour moi.

Sur une mappemonde, je m'étais fait expliquer sa traversée qui devait durer environ cinq mois.

Quant à son retour, il ne m'apparaissait qu'au fond d'un inimaginable et irréel avenir; et ce qui me gâtait très étrangement cette perspective de le revoir, c'était de me dire que j'aurais douze ou treize ans, que je serais presque un grand garçon quand il reviendrait.

A l'encontre de tous les autres enfants, — de ceux d'aujourd'hui surtout, — si pressés de devenir des espèces de petits hommes, j'avais déjà cette terreur de grandir, qui s'est encore accentuée un peu plus tard; je le disais même, je l'écrivais, et quand on me demandait pourquoi, je répondais, ne sachant pas démêler cela mieux :

« Il me semble que je m'ennuierai tant, quand je serai grand ! » Je crois que c'est là un cas extrêmement singulier, unique peut-être, cet effroi de la vie, dès le début : je n'y voyais pas clair sur l'horizon de ma route; je n'arrivais pas à me présenter l'avenir d'une façon quelconque; en avant de moi, rien que du noir impénétrable, un grand rideau de plomb tendu dans des ténèbres....

(*Le Roman d'un enfant.*)

LE VIEUX CHATEAU DE CASTELNAU

Loti et sa sœur sont en vacances dans une petite ville du Midi chez un cousin germain de leur père. Ah ! la bonne vie, toute nouvelle d'indépendance et de grand air! Cet enfant trop tenu, trop choyé dans sa famille, avait parfois des étiolements, des amollissements de plante enfermée. Aussi, après cette surveillance de tous les instants, trouve-t-il délicieuse la liberté dont il jouit là-bas, où il a pour compagnons de jeux, non plus des petites filles, mais des petits garçons

de son âge, écervelés et tapageurs. Ils partent dès le matin pour des expéditions mystérieuses, pour des dinettes dans les vignes éloignées ou des chasses aux papillons introuvables...

Dans les pages qui suivent, il nous décrit le vieux château de Castelnau, un merveilleux débris de la France féodale. Ces descriptions de Loti éveillent des sensations qui se prolongent en nous très profondément; elles évoquent devant nous des aspects qui vont loin, très loin, presque par delà l'apparence sensible des choses.

Castelnau! c'est un nom ancien qui évoque pour moi des images de soleil, de lumière pure sur des hauteurs, de calme mélancolique dans des ruines, de recueillement devant des splendeurs mortes ensevelies depuis des siècles.

Sur une des montagnes boisées environnantes, ce vieux château du Castelnau était perché, découpant en l'air l'amas rougeâtre de ses terrasses, de ses remparts, de ses tours et de ses tourelles.

Du jardin de mon oncle on le voyait, passant sa tête lointaine au-dessus des murs d'enceinte.

C'était du reste le point marquant dans tout le pays d'alentour, la chose qu'on regardait malgré soi de partout : cette dentelure de pierres de couleur de sanguine émergeant d'un fouillis d'arbres, cette ruine posée en couronne sur un piédestal garni d'une belle verdure de châtaigniers et de chênes.

Dès le jour de mon arrivée, j'avais aperçu cela du coin de l'œil, très étonné et attiré par ce vieux nid d'aigle, qui avait dû être tellement superbe, au sombre moyen âge. Or, c'était précisément une coutume d'été dans la famille de mon oncle de s'y rendre deux ou trois fois par mois pour dîner et passer la journée chez le propriétaire ; un vieux

prêtre qui habitait là-haut un pavillon confortable accroché au flanc des ruines.

Il y avait fête et féerie pour moi, ces jours-là.

Tous ensemble on partait, assez matin pour être sorti de la plaine chaude avant les heures ardentes. Aussitôt arrivé à la base de la montagne, on trouvait la fraîcheur de l'ombre de ce bois qui la couvrait de son beau manteau vert. Sous une voûte de grands chênes, sous une feuillée touffue, on montait, on montait, par des chemins en zigzags, toute la famille à la file et à pied, formant serpent, comme ces pèlerins qui se rendent à des abbayes solitaires sur des cimes, dans les dessins moyen âge de Gustave Doré. Çà et là, entre des fougères, des petites sources suintaient et formaient des ruisseaux sur la terre rougeâtre; entre les arbres, on commençait à avoir par instants des échappées de vue très profondes. Enfin, atteignant le sommet, on traversait le plus vieux et le plus étrange des villages, qui se tenait perché là depuis des siècles; et on sonnait au petit portail du prêtre. Son jardinet et sa maison étaient surplombés par le château, par tout le chaos des murailles et des tours rouges, ébréchées, fendillées, croulantes. Une immense paix semblait sortir de ces ruines aériennes, un immense silence semblait s'en dégager, qui planait, intimidant, sur toutes les choses du voisinage....

Toujours très longs, les dîners que donnait ce bon vieux prêtre; souvent même, c'étaient des bombances méridionales auxquelles plusieurs des notables de la région étaient conviés. Dix ou quinze plats se succédaient accompagnés des fruits les plus

dorés, les plus beaux, et des vins les plus choisis parmi ceux que la contrée produisait si abondamment en ce temps-là.

On restait à table plusieurs heures d'affilée par les chaudes après-midi d'août ou de septembre, et moi, seul enfant dans la compagnie, je ne tenais pas en place, troublé surtout par le voisinage écrasant de ce château : dès le second service je demandais la permission de m'en aller. Une vieille servante sortait alors avec moi et venait m'ouvrir la première porte des murailles féodales de Castelnau ; puis elle me confiait la clef des immenses ruines et je m'y enfonçais seul, avec une délicieuse crainte, par un chemin déjà familier, franchissant des portes à ponts-levis, des remparts qui se superposaient.

Donc, j'étais seul et pour de longs moments, assuré de ne voir paraître personne avant une heure ou deux ; libre d'errer au milieu de ce dédale, maître dans ce haut et triste domaine. Oh ! les moments de rêve que j'ai passés !... D'abord je faisais le tour des terrasses, surplombant l'abîme des bois vus par en dessus ; des étendues infinies se déroulaient de tous côtés ; des rivières traçaient çà et là sur les lointains des lacets d'argent, et, à travers l'atmosphère limpide de l'été, mes yeux plongeaient jusque dans des provinces voisines. Beaucoup de calme semblait répandu sur ce recoin de France, qui vivait de sa petite vie propre, un peu comme au bon vieux temps, et qu'aucune ligne de chemin de fer ne traversait encore...

Puis je pénétrais dans l'intérieur des ruines, dans les cours, les escaliers, les galeries vides ; je mon-

tais dans les tours, faisant lever des vols de pigeons, ou bien dérangeant de leur sommeil des chauves-souris et des chouettes. Il y avait au premier étage des enfilades de salles immenses, encore couvertes, obscures, auvents toujours fermés, où je m'enfonçais avec de délicieuses terreurs, écoutant le bruit de mes pas dans cette sonorité sépulcrale; je passais en revue les étranges peintures gothiques, les fresques effacées ou les ornements encore dorés, chimères et guirlandes de bizarres fleurs, ajoutés là à l'époque de la Renaissance; tout un passé de fantastique et farouche magnificence, agrandi jusqu'à l'épouvante, m'apparaissant alors noyé dans un vague de lointain, mais très éclairé par ce même soleil du Midi qui chauffait autour de moi les pierres rouges de ces ruines abandonnées. Et à présent que je remets ce Castelnau à son vrai point, le regardant en souvenir avec mes yeux qui ont entrevu toutes les splendeurs de la terre, je continue de penser que ce château enchanté de mon enfance était bien, dans son site charmant, un des plus somptueux débris de la France féodale...

Oh! dans une tour, certaine chambre avec poutrelles bleu de roi semées de rosaces et de blasons d'or!... Aucun lieu ne m'a jamais apporté une plus intime impression de moyen âge! Au milieu de ce silence de nécropole, accoudé là, seul, à une petite fenêtre aux épaisses parois, je contemplais les lointains verdoyants d'en dessous, cherchant à me représenter, sur ces sentiers aperçus à vol d'oiseau, des chevauchées d'hommes d'armes, ou des cortèges de nobles châtelaines en hennin... Et, pour moi,

élevé dans les plaines unies, un des plus singuliers charmes de ce lieu était ce grand vide bleuâtre des lointains, qu'on apercevait par toutes les ouvertures, meurtrières, trous quelconques des appartements ou des tours, et qui, tout de suite, me donnait le sentiment si nouveau des excessives hauteurs.

(*Le Roman d'un enfant.*)

LOTI ENTRE AU COLLÈGE

Jusqu'à l'âge de douze ans, Loti travailla dans sa famille sous la direction de quelques vieux professeurs dont il semble avoir conservé un souvenir assez maussade. Ces premières études ne furent pas bien sérieuses. Loti bâclait ses devoirs à la hâte, consacrant la plus grande partie de son temps à son musée et surtout à la rêverie. L'été, pendant les très chaudes journées, c'était dans la cour qu'il faisait mine de travailler. Que de fois il lui arriva de poser le livre taché d'encre, pour regarder les nuages blancs passer sur le ciel bleu ou pour écouter chanter les oiseaux exotiques dans les volières de la maison voisine!

Enfin sa famille résolut de le mettre au collège pour l'habituer aux misères de ce monde.

Nous revînmes au commencement d'octobre. Mais un événement bien pénible pour moi marqua ce retour : on me mit au collège! Comme externe, bien entendu; et encore allait-il sans dire que je serais conduit et ramené, par crainte des mauvaises fréquentations. Mon temps d'études universitaires devait se réduire à quatre années de l'externat le plus libre et le plus fantaisiste.

Mais c'est égal, à partir de cette date fatale, mon histoire se gâte beaucoup.

La rentrée était à deux heures de l'après-midi, et par une de ces délicieuses journées d'octobre, chaudes, tranquillement ensoleillées, qui sont comme un adieu très mélancolique de l'été. Il eût fait si beau, hélas! là-bas, sur les montagnes, dans les bois effeuillés, dans les vignes roussies!

Au milieu d'un flot d'enfants qui parlaient tous à la fois, je pénétrai dans ce lieu de souffrance. Ma première impression fut toute d'étonnement et de dégoût, devant la laideur des murs barbouillés d'encre, et devant les vieux bancs de bois luisants, usés, tailladés à coup de canif, ou l'on sentait que tant d'écoliers avaient souffert. Sans me connaître, ils me tutoyaient, mes nouveaux compagnons, avec des airs protecteurs ou même narquois; moi, je les dévisageais timidement, les trouvant effrontés et, pour la plupart, fort mal tenus.

J'avais douze ans et demi et j'entrais en troisième; mon professeur particulier avait déclaré que j'étais de force à suivre, si je voulais, bien que mon petit savoir fût très inégal. On composait, ce premier jour, en version latine, pour le classement d'entrée, et je me rappelle que mon père m'attendait lui-même assez anxieusement à la sortie de cette séance d'essai. Je lui répondis que j'étais second sur une quinzaine, étonné qu'il parût attacher tant d'importance à une chose qui m'intéressait si peu. Ça m'était bien égal à moi! Navré comme j'étais, en quoi ce détail pouvait-il m'atteindre?

Plus tard, du reste, je n'ai pas connu davantage l'émulation. Être dernier m'a toujours paru le moindre des maux qu'un collégien est appelé à souffrir.

Le semaines qui suivirent furent affreusement pénibles. Vraiment je sentais mon intelligence se rétrécir sous la multiplicité des devoirs et des pensums; même le champ de mes petits rêves se fermait peu à peu. Les premiers brouillards, les premières journées grises ajoutaient à tout cela leur désolée tristesse. Les ramoneurs savoyards étaient aussi revenus, poussant leur cri d'automne, qui déjà, les années précédentes, me serrait le cœur à me faire pleurer. Quand on est enfant, l'approche d'un hiver amène des impressions irraisonnées de fin de toutes choses, de mort, de mort par le sombre et par le froid; les durées semblent si longues à cet âge, qu'on n'entrevoit même pas le renouveau d'après, qui ramènera tout.

Non, c'est quand on est déjà pas mal avancé dans la vie et qu'il faudrait au contraire faire plus de cas de ses saisons comptées, c'est seulement alors qu'on regarde un hiver comme rien.

J'avais un calendrier où j'effaçais lentement les jours; vraiment, au début de cette année de collège, j'étais oppressé par la perspective de tant de mois, et de mois interminables comme ils étaient alors, dont il faudrait subir le passage avant d'atteindre seulement les vacances de Pâques, ce répit de huit jours dans l'ennui et la souffrance; j'étais sans courage, parfois j'avais des instants de désespoir, devant la longueur traînante du temps.

Bientôt le froid, le vrai froid vint, aggravant encore les choses.

Oh ! ces retours du collège, les matins de décembre, quand deux mortelles heures on s'était

chauffé à l'horrible charbon de terre, et qu'il fallait subir le vent glacé de la rue pour rentrer chez soi! Les autres petits gambadaient, sautaient, se poussaient, savaient faire des glissades quand par hasard les ruisseaux étaient gelés... Moi, je ne savais pas, et puis cela m'eût semblé de la plus haute inconvenance; du reste on me ramenait et je revenais posément, transi, humilié d'être conduit, raillé quelquefois par les autres. pas populaire parmi ceux de ma classe, et dédaigneux de ces compagnons de chaîne avec lesquels je ne me sentais pas une idée commune.

Le jeudi même il y avait des devoirs qui duraient tout le jour. Des pensums aussi, d'absurdes pensums que je bâclais d'une informe écriture déformée, ou pour lesquels j'essayais toutes les ruses écolières, décalcages et porte-plumes à cinq becs.

Et dans mon dégoût de la vie, je ne me soignais même plus; je recevais maintenant des remontrances pour être mal peigné, pour avoir les mains sales (d'encre s'entend)... Mais si j'insistais, je finirais par mettre dans mon récit tout le pâle ennui de ce temps-là.

(*Le Roman d'un enfant.*)

LE JOURNAL D'UN ÉCOLIER

De très bonne heure, Loti éprouva le besoin de noter, de fixer des images fugitives. Pendant qu'il était au collège, il commença la rédaction de son journal intime, première manière; mais c'est pour lui seul qu'il écrivait alors, celui qui, plus tard, devait chanter son mal dans des livres inoubliables.

Cependant, après ce pénible hiver, le printemps

revint encore, très troublant toujours pour les écoliers, qui ont des envies de courir, qui ne tiennent plus en place, que les premiers jours tièdes mettent hors d'eux-mêmes. Les rosiers poussaient partout sur nos vieux murs ; ma chère petite cour devenait de nouveau bien tentante, au soleil de mars, et je m'y attardais longuement à regarder s'éveiller les insectes et voler les premiers papillons, les premières mouches.

On ne venait plus me conduire au collège ni m'y chercher ; j'avais obtenu la suppression de cet usage, qui me rendait ridicule aux yeux de mes pareils. Et souvent, pour m'en revenir, je faisais un léger détour par les remparts tranquilles, d'où l'on voyait les villages et un peu les lointains de la campagne.

Je travaillais avec moins de zèle que jamais, ce printemps-là, le beau temps qu'il faisait dehors me mettait la tête à l'envers.

Et une des parties où j'étais le plus nul était assurément la narration française ; je rendais généralement le simple « canevas » sans avoir trouvé la moindre broderie pour l'orner. Dans la classe, il y en avait un qui était l'aigle du genre et dont on lisait toujours à haute voix les élucubrations. Oh ! tout ce qu'il glissait là dedans de jolies choses ! (Il est devenu, dans un village de manufactures, le plus prosaïque des petits huissiers.) Un jour que le sujet proposé était : « Un naufrage », il avait trouvé des accents d'un lyrisme !... et j'avais donné, moi, une feuille blanche avec le titre et ma signature : une espèce de pudeur instinctive m'empêchait d'écrire es banalités courantes, et quant à mettre des choses

de mon cru, l'idée qu'elles seraient lues, épluchées, m'arrêtait net.

Cependant j'aimais déjà écrire, mais pour moi tout seul par exemple, et en m'entourant d'un mystère inviolable. Pas dans le bureau de ma chambre, que souillaient mes livres et mes cahiers de collège, mais dans le très petit bureau ancien qui faisait partie de mobilier de mon musée, existait déjà quelque chose de bizarre qui représentait mon journal intime, première manière. Cela avait des aspects de grimoire de fée ou de manuscrit d'Assyrie ; une bande de papier sans fin s'enroulait sur un roseau ; en tête, deux espèces de sphinx d'Égypte, à l'encre rouge, une étoile cabalistique, — et puis cela commençait, tout en longueur comme le papier, et écrit en une cryptographie de mon invention. Un an plus tard seulement, à cause des lenteurs que ces caractères entraînaient, cela devint un cahier d'écriture ordinaire ; mais je continuai de le tenir caché, enfermé sous clef comme une œuvre criminelle. J'y inscrivais moins les événements de ma petite existence tranquille que mes impressions incohérentes, mes tristesses des soirs, mes regrets des étés passés et mes rêves de lointains pays.... J'avais déjà besoin de noter, de fixer des images fugitives, de lutter contre la fragilité des choses et de moi-même, qui m'a fait poursuivre ainsi ce journal jusqu'à ces dernières années... Mais, en ce temps-là, l'idée que quelqu'un pourrait un jour y jeter les yeux m'était insupportable ; à tel point que, si je partais pour quelque petit voyage dans l'île ou ailleurs, j'avais soin de le cacheter et d'écrire solennellement sur

l'enveloppe : « C'est ma dernière volonté que l'on brûle ce cahier sans le lire ».

Mon Dieu, j'ai bien changé depuis cette époque. Mais ce serait beaucoup sortir du cadre de ce récit d'enfance, que de conter par quels hasards et par quels revirements dans ma manière, j'en suis venu à chanter mon mal et à le crier aux passants quelconques, pour appeler à moi la sympathie des inconnus les plus lointains ; — et appeler avec plus d'angoisse à mesure que je pressens davantage la finale poussière.... Et, qui sait? en avançant dans la vie, j'en viendrai peut-être à écrire d'encore plus intimes choses qu'à présent on ne m'arracherait pas, — et cela pour essayer de prolonger, au delà de ma propre durée, tout ce que j'ai été, tout ce que j'ai pleuré, tout ce que j'ai aimé....

(*Le Roman d'un enfant.*)

LA VOCATION DE LOTI

Quand elle vit partir son fils aîné, la mère de Loti attira à elle son petit Pierre, en disant, d'un accent de complète confiance : « Grâce à Dieu, au moins nous te garderons, toi ! » Hélas! elle comptait sans l'atavisme. Elle comptait sans les fatalités d'un sang qui coulait, depuis des générations, dans des veines de marins. Ce petit dernier devait s'en aller aussi, s'en aller même plus loin que son frère, « et plus partout, par le monde entier ».

Et un jour comme on avait déjà dépassé la mi-septembre, je compris, à l'anxiété particulièrement grande de mon réveil, qu'il n'y avait plus à reculer ;

le terme que je m'étais assigné à moi-même était venu.

Ma décision, elle était déjà prise plus d'à moitié au fond de moi-même; pour la rendre effective, il ne me restait plus guère qu'à en faire l'aveu, et je me promis à moi-même que la journée ne passerait pas sans que cela fût accompli, courageusement. C'était à mon frère que je voulais me confier d'abord, pensant qu'il commencerait, lui aussi, par s'opposer à mon projet de toutes ses forces, mais qu'il finirait par prendre mon parti et m'aiderait à gagner ma cause.

Donc, après le dîner de midi, à la rage ardente du soleil, j'emportai dans le jardin de mon oncle[1] du papier et une plume, — et là, je m'enfermai pour écrire cette lettre. (Cela entrait dans mes habitudes d'enfant d'aller ainsi travailler ou faire ma correspondance en plein air, et souvent même dans les recoins les plus singulièrement choisis, en haut des arbres, sur les toits.)

Une après-midi de septembre brûlante et sans un nuage. Il faisait triste, dans ce vieux jardin plus silencieux que jamais, plus étrange aussi peut-être, me donnant bien plus que de coutume l'impression et le regret d'être loin de ma mère, de passer toute une fin d'été sans voir ma maison, ni les fleurs de ma chère petite cour. — Du reste, ce que j'étais sur le point d'écrire aurait pour résultat de me séparer encore davantage de tout ce que j'aimais tant, et j'en avais l'impression mélancolique. Il me semblait

1. Loti était alors en vacances dans le Midi, chez cet oncle dont il a déjà été question.

même qu'il y eût, dans l'air de ce jardin, je ne sais quoi d'un peu solennel, comme si les murs, les pruniers, les treilles et, là-bas, les luzernes se fussent intéressés à ce premier acte grave de ma vie, qui allait se passer sous leurs yeux.

Pour m'installer à écrire, j'hésitai entre deux ou trois places, toutes brûlantes, avec très peu d'ombre. — C'était encore une manière de gagner du temps, de retarder cette lettre qui, avec mes idées d'alors, rendrait pour moi la décision irrévocable, une fois qu'elle serait ainsi déclarée. Sur la terre sèche, il y avait déjà des pampres roussis, beaucoup de feuilles mortes; des passe-roses, des dahlias devenus hauts comme des arbres fleurissaient plus maigrement au bout de leurs tiges longues; l'ardent soleil achevait de dorer ces raisins à grosses graines qui mûrissent toujours sur le tard et qui ont une senteur musquée; malgré la grande chaleur, la grande limpidité bleue du ciel, on avait bien l'impression de l'été finissant.

Ce fut le berceau du fond que je choisis enfin pour m'y établir; les vignes y étaient très effeuillées, mais les derniers papillons à reflet de métal bleu y venaient encore, avec les guêpes, se poser sur les sarments de muscats.

Là, dans un grand calme de solitude, dans un grand silence d'été rempli de musiques de mouches, j'écrivis et signai timidement mon pacte avec la marine.

De la lettre elle-même je ne me souviens plus mais je me rappelle l'émotion avec laquelle je la cachetai, comme si, sous cette enveloppe, j'avais scellé pour jamais ma destinée.

Après un temps d'arrêt encore et de rêverie, je mis l'adresse : le nom de mon frère et le nom d'un pays d'Extrême-Orient où il se trouvait alors. — Rien de plus à faire maintenant que d'aller porter cela au bureau de poste du village; mais je restai là longtemps assis, très songeur, adossé au mur chaud sur lequel couraient des lézards et gardant sur mes genoux, avec épouvante, le petit carré de papier où je venais de fixer mon avenir. Puis l'envie me prenant de jeter les yeux sur l'horizon, sur l'espace, je mis le pied dans cette brèche familière du mur par laquelle je montais pour regarder fuir les papillons imprenables, et je me hissai des deux mains jusqu'au faîte, où je demeurai accoudé. Les mêmes lointains connus m'apparurent, les coteaux couverts de leurs vignes déjà rousses, les montagnes dont les bois jaunis s'effeuillaient, et là-bas, haut perchée, la grande ruine rougeâtre de Castelnau...

L'heure approchait où la vieille diligence campagnarde allait partir, emportant les lettres au loin. Je descendis de ce mur, je sortis du vieux jardin que je refermai à clef, et me dirigeai lentement vers le bureau de poste.

Un peu comme un petit halluciné, je marchais cette fois sans prendre garde à rien ni à personne. Mon esprit voyageait partout, dans les forêts pleines de fougères de l'*île délicieuse*, dans les sables du sombre Sénégal où avait habité l'oncle au musée [1],

1. Cet oncle — un ancien médecin qui avait longtemps séjourné en Afrique — possédait un musée d'histoire naturelle fort remarquable.

et à travers le Grand Océan austral où *des dorades passaient*.

La réalité assurée et prochaine de tout cela m'enivrait; pour la première fois, depuis que j'avais commencé d'exister, le monde et la vie me semblaient grands ouverts devant moi; ma route s'éclairait d'une lumière toute nouvelle : — une lumière un peu morne, il est vrai, un peu triste, mais puissante et qui pénétrait tout, jusqu'aux horizons extrêmes avoisinant la vieillesse et la mort.

Puis, des petites images très enfantines se mêlaient aussi de temps en temps à mon rêve immense; je me voyais en uniforme de marin, passant au soleil sur des quais brûlants de villes exotiques; ou bien revenant à la maison après de périlleux voyages; rapportant des caisses qui étaient remplies d'étonnantes choses — et desquelles des cancrelats s'échappaient, comme dans la cour de Jeanne [1], pendant les déballages d'arrivée de son père...

Mais tout à coup mon cœur recommença de se serrer : ces retours de campagnes lointaines, ils ne pourraient avoir lieu que dans bien des années.... et alors, les figures qui me recevraient au foyer seraient changées par le temps... Je me les représentai même aussitôt, ces figures chéries; dans une pâle vision, elles m'apparurent toutes ensemble : un groupe qui m'accueillait avec des sourires de douce bienvenue, mais qui était si mélancolique à regarder! Des rides marquaient tous les fronts; ma mère avait ses boucles blanches comme aujour-

1. Une petite amie d'enfance, appartenant à une famille d'officiers de marine.

d'hui... Et grand'tante Berthe, déjà si vieille, pourrait-elle être là encore?... J'en étais à faire rapidement, avec crainte, le calcul de l'âge de grand'tante Berthe, quand j'arrivai au bureau de poste.

Cependant, je n'hésitai pas; d'une main qui tremblait seulement un peu, je glissai ma lettre dans la boîte, et le sort en fut jeté.

(*Le Roman d'un enfant.*)

LE RETOUR DE LOTI A LA MAISON PATERNELLE

Après une longue campagne, Loti revient à la maison familiale, où il est heureux de retrouver, avec les êtres qui lui sont chers, toutes les douces coutumes oubliées. Et pourtant l'ennui ne tarde pas à venir. Il y a toujours ce vent d'inconnu et d'aventures qui talonne l'officier de marine et sans lequel, du reste, son métier ne serait pas possible. Quand une fois on a respiré ce vent-là, on étouffe après, en air calme; toutes les choses douces et aimées, après lesquelles on a soupiré quand on était au loin, deviennent peu à peu monotones, incolores; — et, sourdement, on rêve de repartir.

Un triste matin de mars, au lever incertain d'un jour brumeux, je revins frapper à la porte de ma maison chérie... On ne m'attendait pas encore.

Je tombai dans les bras de ma vieille mère, qui tremblait d'émotion et de surprise. — Le bonheur et l'étonnement furent grands de me revoir.

Après les premiers moments, une impression de tristesse succède à la joie; un serrement de cœur se mêle au charme du retour : des années ont passé depuis le départ; on regarde ceux que l'on chérit :

le temps a laissé sur eux ses traces, — on les trouve vieillis... Heureux encore s'il n'y a point de place vide au foyer...

C'est triste une matinée d'hiver dans nos climats, — surtout quand on a la tête remplie des images ensoleillées des tropiques. C'est triste, le jour pâle, le ciel morne et sans rayons, — le froid qu'on avait oublié, — les vieux arbres sans feuilles, — les tilleuls humides et moussus, — et le lierre sur les pierres grises.

Pourtant, qu'on est bien au foyer! — quelle joie de les revoir tous, y compris les vieux serviteurs qui ont veillé sur votre enfance; de retrouver les douces coutumes oubliées, les bonnes soirées d'hiver d'autrefois, et comme, au coin du feu, l'Océanie semble un rêve singulier!...

Le matin où je revins frapper à la porte de ma maison, j'encombrais la rue de bagages, de colis et de caisses énormes.

Tout ce déballage est une des distractions du retour. Les armes sauvages, les dieux maoris, les coiffures de chefs polynésiens, les coquilles et les madrépores, faisaient bizarre figure, en revoyant la lumière dans ma vieille maison. J'éprouvai surtout une émotion vive, en déballant les plantes séchées, les couronnes fanées, qui avaient conservé leur odeur exotique, et embaumaient ma chambre d'un parfum d'Océanie.

(*Le Mariage de Loti.*)

LA MORT DE TANTE CLAIRE

Les figures chéries et vénérées qui ont entouré l'enfance de Loti disparaissent peu à peu, et font la maison plus grande et plus vide. Cette pauvre tante Claire, qui l'avait tant choyé, tant gâté, qui faisait ses devoirs et ses pensums, la mort inexorable l'emporte à son tour. — En lisant les pages qui suivent, on sent un envahissement de tristesse, et l'on pleure involontairement; car nul, mieux que Loti, n'a eu le don d'émouvoir : ses impressions, ses émotions deviennent les nôtres.

Le médecin déclare le soir qu'elle ne passera pas la nuit, qu'il n'y a plus absolument rien à essayer ni à espérer; on pourra seulement lui éviter la souffrance, avec de la morphine. Sur ce petit lit de hasard, elle est aux prises avec le grand mystère d'épouvantement; elle va finir sa vie qui fut sans joie, même aux heures de sa jeunesse, qui fut toujours humble et sacrifiée, sacrifiée à nous tous.

Dans la maison entière, dans les appartements, dans les escaliers, il fait, cette nuit, un froid qui pénètre jusqu'aux os, qui resserre l'esprit et le tient figé davantage dans l'unique pensée de la mort. On dirait que le soleil s'éloigne de nous pour jamais, comme la vie, — et ces plantes que tante Claire soigne depuis tant d'années dans notre cour vont sans doute aussi mourir.

Vers dix heures, maman, après l'avoir embrassée, consent à la quitter et à descendre se reposer dans une chambre éloignée où elle trouvera plus de silence; elle se laisse emmener par notre fidèle Mélanie — qui est d'une race de vieux serviteurs dévoués, devenus presque des membres de la famille.

Avant de partir, cependant, elle a préparé, avec ce courage tranquille, ce besoin d'ordre qui a présidé à toute sa vie, les choses blanches qui doivent servir à la dernière toilette. Moi, qui n'ai jamais vu mourir qu'au loin, sans apprêts, dans des ambulances ou sur des navires, je me sens étonné et glacé par mille petits détails qui m'étaient tout à fait inconnus...

On tient conseil à voix basse pour cette veillée suprême; il est convenu qu'on laissera, cette nuit, dormir les domestiques; ce sont ses nièces qui resteront là ensemble. Je coucherai tout à côté, dans la chambre arabe, et, quand le moment de l'agonie sera venu, elles me réveilleront. Elles ne frapperont pas à une porte, de peur que maman, d'en bas, dans le silence de la nuit, n'entende et ne comprenne. Non, elles frapperont à certain point du mur qui est voisin de ma tête — et où précisément tante Claire elle-même avait jadis si souvent cogné avec une canne, de grand matin, à des heures toujours exactes de sa grande pendule, quand j'avais quelque corvée au petit jour ou quelque départ; je me fiais beaucoup plus à elle qu'à mon domestique dormeur, — et elle acceptait volontiers cette charge, comme autrefois celle de coiffer les nymphes et les fées de *Peau d'Ane* ou de me faire réciter l'*Iliade*, comme en général toutes les missions que ma fantaisie imaginait de lui confier...

Jeudi 4 décembre. — La même nuit, vers deux heures du matin, après quelques moments de ce sommeil particulier que l'on a lorsque plane une angoisse, une attente de malheur ou de mort, je

m'éveille, frémissant d'une sorte d'horreur glacée : on a frappé derrière ce mur, — qui, de ce côté-ci ressemble à celui de quelque lointaine mosquée blanche, dépayse l'esprit, mais qui, de l'autre, donne dans l'alcôve de tante Claire. Or, j'ai compris presque avant d'avoir entendu ; j'ai compris la même épouvante que si la mort elle-même, de l'os de son doigt, eût frappé ces petits coups inexorables dans cette alcôve...

Et je me lève en hâte, dans la nuit de gelée, les dents claquant de froid, pour courir où l'on m'appelle...

Là, c'est la fin, la sombre lutte de la fin. Cela dure encore quelques secondes à peine; à travers le trouble du réveil, je vois cela comme dans un cauchemar angoissant... Puis la noble immobilité survient, l'apaisement suprême. — Oh! l'horreur de cet instant, l'effroi de cette pauvre tête, si vénérée et si aimée, qui retombe enfin sur son oreiller pour jamais...

Maintenant il faut faire les plus pénibles choses, s'acquitter des plus effroyables soins. Celles qui sont là décident de s'en charger elles-mêmes, sans vouloir que les domestiques s'en mêlent, ni seulement les assistent. Et, jusqu'à ce qu'elles aient fini, je me retire pour attendre dans l'antichambre glaciale, transi d'un froid mortel qui n'est pas seulement physique, qui est aussi un froid d'âme, pénétrant jusqu'aux tréfonds de moi-même. Dans cette antichambre de tante Claire, il y a ces objets familiers que j'ai connus là toute ma vie, mais qu'en cet instant je ne peux plus regarder : ils embrument mes

yeux de larmes... Il y a certain petit pupitre à elle, certains petits livres et une bible, posés là sur une table ancienne; puis surtout, dans un coin, sa propre chaise d'enfant, rapportée de l'*île* [1], conservée depuis soixante-dix ou soixante-quinze années, et dans laquelle, étant tout petit, je venais m'asseoir près d'elle, — essayant de me représenter l'époque si reculée, presque légendaire et merveilleuse à mes yeux d'alors, où, dans cette île d'Oléron, tante Claire avait elle-même été une petite fille...

Quand c'est fini, la suprême toilette, on me rappelle. Alors nous prenons à deux le pauvre corps, maintenant calme et en vêtements blancs, pour l'enlever de l'affreux petit lit de souffrance, qui avait pris, malgré tout ce qu'on avait pu faire, un aspect de grabat, et le porter sur le grand lit, tout blanc et immaculé.

Puis nous commençons, à travers la maison noire et glacée, un va-et-vient étrange, sans éveiller les domestiques, sans bruit, pour que maman n'entende rien : emporter pièce par pièce le lit de mort, toutes les choses sombres qui n'ont plus de raison d'être, charroyer nous-mêmes cela au fond de la maison, dans un chai, traversant vingt fois la cour où commence à tomber une pluie d'hiver plus froide que de la vraie neige. Il est environ trois heures du matin : nous avons l'air de faire je ne sais quoi de clandestin et de criminel; nous accomplissons du reste des besognes dont nous n'avions aucune idée jusqu'à cette nuit, étonnés de le pouvoir sans plus

1. L'île d'Oléron.

de peine ni de dégoût, soutenus par une sorte de pudeur vis-à-vis des gens de service, par une sorte de sentiment pieux qui s'étend à de très petites choses...

Revenus maintenant près du lit où nous l'avons couchée, nous enlevons avec une anxieuse crainte, ce bandeau funèbre que dans les premières minutes on met aux morts, — et le visage réapparaît, immobilisé dans une expression déjà rassérénée, plus du tout pénible à voir.

Elles entreprennent maintenant de recoiffer tante Claire, de refaire pour la dernière fois ces vénérables boucles blanches dont elle était si soigneuse pendant sa vie. Et, sitôt que cette coiffure est terminée, la blancheur des cheveux encadrant le front pâle, c'est une transformation complète, surprenante; le cher visage que, depuis tant de jours, nous n'avions plus vu que contracté par la douleur physique, s'est transfiguré absolument; tante Claire a pris une expression de paix suprême, une distinction tranquille avec un vague sourire très doux, un air de planer au-dessus de toutes choses et de nous-mêmes. C'est apaisant et consolant de la voir ainsi, dans cet apparat blanc comme neige, dans cette majesté tout à coup survenue — après tout l'horrible de ce petit lit sur lequel elle avait voulu rester pour mourir...

Toujours sans bruit, montant et descendant comme des fantômes, nous allons chercher maintenant tout ce qu'il y a de fleurs dans la maison par ce temps de gelée : des bouquets de chrysanthèmes blancs, qui étaient en bas dans le grand salon, des

bouquets très odorants de fleurs d'oranger, venues du jardin de Léo en Provence; puis des primevères, — et nous coupons aussi, pour les jeter sur les draps, les palmes d'un cyca auxquelles nous attachions une valeur de souvenir parce que, contrairement à l'habitude des cycas annuels, elles avaient résisté quatre étés durant, à l'ombre, dans notre cour.

La figure continue de s'affiner, de s'embellir dans une pâleur de cire vierge; jamais morte ne fut plus douce à regarder, et nous pensons que les tout petits enfants de la famille, même mon fils Samuel, pourront très bien entrer demain pour lui dire adieu.

Avant de descendre chez ma mère, pour gagner du temps, pour retarder encore le moment de tout lui dire, nous décidons de mettre dans un cadre parfait la chambre entière; ainsi, quand elle montera revoir sa sœur, l'aspect des choses alentour n'aura plus rien de pénible, sera plus en harmonie avec le visage infiniment calme qui repose sur l'oreiller blanc. Nous ferons tout cela nous-mêmes comme le reste; de cette façon, aucune trace de la lutte de cette nuit ne demeurera apparente pour ceux qui n'y ont pas assisté. Dans le même silence toujours, marchant sur la pointe des pieds, nous nous remettons à l'œuvre avec un besoin d'activité qui est peut-être un peu fiévreux : comme des domestiques, nous voici encore emportant des plateaux, des tasses, des remèdes, tout l'attirail de la maladie et de la mort; puis nous ouvrons les fenêtres au vent glacé de la nuit, nous brûlons de

l'encens, — et je me rappelle avoir balayé moi-même les tapis, trouvant plaisir, en ce moment, à faire pour elle n'importe quelle plus humble besogne.

Cinq heures du matin sonnent quand tout est terminé, dans un ordre parfait, et les fleurs arrangées. Une petite lampe d'argent, placée d'une certaine façon, tamise, à travers un abat-jour, de la lumière rosée sur le visage mort qui achève de se transfigurer, radieusement. Tante Claire est devenue jolie comme jamais nous ne l'avions vue dans sa vie, l'expression de paix suprême et triomphante semble s'être fixée pour toujours comme dans du marbre. Son visage actuel est plutôt une représentation idéale d'elle-même, dans laquelle, en y régularisant tous les traits, on n'aurait conservé que le charme de douceur et de bonté reflété au dehors par son âme. Et ces palmes vertes, posées en croix sur sa poitrine, ajoutent à la tranquille majesté inattendue de son aspect.

. . . .

Allons, maintenant, plus de prétexte pour attendre; il faut se décider à prévenir ma mère, lui dire comment tout s'est passé et quelles choses nous avons faites. — Pour arriver à sa chambre il y a un long détour à prendre, par le rez-de-chaussée, à cause de mon fils qui dort son sommeil léger de tout petit enfant, — et je trouve interminable notre trajet silencieux, une lampe à la main, à cette heure inusitée, dans les appartements, les escaliers qui se succèdent froids et noirs.

C'est horriblement pénible d'apporter un tel message... Dès le premier coup frappé bien douce-

ment à la porte, avant que Mélanie ait eu le temps de se lever pour ouvrir, la voix de maman qui devine pourquoi nous venons, demande, dans ce silence de la nuit, très vite, avec une intonation pressée d'angoisses :

« C'est fini, n'est-ce pas?... »

Le jour d'hiver se lève enfin bien pâle, beaucoup moins froid que les jours précédents, attiédi par cette neige fondue qui est tombée la nuit.

Dès le matin, les domestiques vont de côté et d'autre annoncer la fin à nos amis. On apporte des bouquets, des couronnes de tristes fleurs d'hiver, dont le lit se recouvre peu à peu, en attendant les roses de Provence commandées par dépêche. On vient de photographier le tranquille visage de cire encadré de boucles blanches, qui demain aura disparu pour l'éternité : l'image qu'on va en faire le fixera pour quelques années encore, — pour quelques instants de plus, d'une insignifiante durée dans la suite infinie du temps... Des amis montent et descendent; la maison est pleine d'une agitation particulière, sourde, à pas étouffés — et tante Claire, au milieu de ses fleurs, fait toujours, toujours son même sourire de triomphante et inaltérable paix.

Ma toute petite nièce de cinq ans, qu'on a amenée auprès de ce lit, exprime ainsi son impression à sa plus petite sœur, qui n'est pas montée encore : « On vient de me faire voir tante Claire en ange, qui partait pour le ciel. »

Vendredi 5 décembre. —.... Il y a mille préparatifs à faire qui empêchent de penser. Les paniers de roses et de lilas de Provence viennent d'arriver de

la gare, et c'est presque un enchantement de les ouvrir; le lit, où tante Claire sourit si doucement. est bientôt couvert de toutes ces nouvelles fleurs....

Maintenant on apporte cette chose lourde et banalement sinistre que je n'avais encore jamais vue entrer dans notre maison, — ayant toujours été au loin sur mer quand la mort nous avait visités, — un cercueil.

Et l'heure est venue d'accomplir la plus cruelle besogne : coucher tante Claire dans ce coffre et refermer sur elle le couvercle, pour jamais!....

Avant, il y a le départ de ma mère, que nous avons suppliée de quitter cette chambre pour ne pas voir.

Oh! le chagrin des personnes très âgées, le chagrin des vieillards qui n'ont presque pas de larmes, c'est, avec le chagrin des petits enfants à l'abandon, celui qui me fait le plus de mal à regarder. Et, en ce moment, il s'agit de ma propre mère, de son chagrin à elle; je crois que jamais rien ne m'a déchiré comme son baiser d'adieu à sa sœur et l'impression de ses yeux quand elle s'est retournée sur le seuil pour apercevoir encore, une suprême fois, cette compagne de toute sa vie; jamais ma révolte n'a été plus irritée et plus sombre contre tout l'odieux de la mort....

Nous l'ensevelirons nous-mêmes, sans qu'elle soit touchée par aucune main étrangère, même pas par ces domestiques fidèles qui sont presque des nôtres.

C'est fait très vite, comme automatiquement.

Du reste, il y a là beaucoup de monde, des porteurs, des ouvriers venus pour souder le lourd cou-

vercle, et leur présence neutralise tout. C'est fini, le visage de tante Claire est voilé à jamais, évanoui dans la grande nuit des choses passées....

Le cercueil s'en va; on l'emporte en bas dans la cour. Elle est partie pour l'éternité, de cette chère chambre où, tout enfant, j'étais venu chercher ces gâteries à elle, que rien ne lassait, — et où il semblait que sa présence eût apporté un peu du charme de « l'île », un peu de la vie antérieure de nos ancêtres de là-bas....

Dans la cour, sur des bancs recouverts de verdure, on l'a placée à l'abri d'une tente; par terre, une jonchée de feuillages et, alentour, des arbustes verts. Je fais enlever en hâte tout ce que le rude mois de décembre a détruit à nos espaliers, couper les branches gelées, arracher les feuilles mortes. Pour la dernière fois qu'elle est là, dans cette cour où elle avait jardiné toute sa vie, où chaque plante et même chaque imperceptible mousse devait si bien la connaître, je veux que tout fasse, malgré l'hiver, une toilette pour elle.

De la cérémonie, du convoi, sur lequel tombe une neige fondue, je me souviens à peine. En public, on devient presque inconscient, comme à un enterrement quelconque. — On retient seulement, parmi tant de manifestations extérieures de sympathie, un regard, une poignée de main qui ont été vraiment bons.

Mais le retour!... la maison revue sous ce ciel noir de décembre, sous cette pluie glacée, par ce crépuscule funèbre; la maison en désordre, piétinée par la foule, avec la jonchée de branches vertes qui traîne

dans la cour — et l'odeur des substances employées pour les morts qui reste vaguement dans les escaliers où le cercueil a passé.

Puis le dîner du soir, le premier dîner qui nous rassemble tous, tranquilles maintenant, sans préoccupation d'aller et venir dans la chambre de la malade; le premier dîner qui recommence le train de vie d'autrefois avec une place éternellement vide au milieu de nous.

Et enfin la première nuit qui suit cette journée!...

Couché dans la « chambre arabe », j'ai constamment, à travers mon demi-sommeil fatigué, l'impression obsédante, infiniment triste, du silence inusité qui s'est fait de l'autre côté du mur, — et pour jamais, — dans la chambre de tante Claire. Oh! les chères voix et les chers bruits protecteurs que j'entendais là depuis tant d'années, à travers ce mur, quand le silence de la nuit s'était fait dans la maison! Tante Claire ouvrant sa grande armoire qui criait sur ses ferrures d'une façon particulière; tante Claire échangeant à haute voix quelques mots, que j'arrivais presque à distinguer, avec maman couchée plus loin, dans la chambre voisine : « Dors-tu, ma sœur? » Et sa grosse pendule murale — aujourd'hui arrêtée — qui sonnait si fort; cette pendule qui fait tant de bruit quand on la remonte et qu'il lui arrivait quelquefois, à notre grand amusement, de remonter elle-même avant de s'endormir, au coup de minuit, — si bien que c'était devenu une plaisanterie légendaire à la maison, dès qu'on entendait quelque tapage nocturne, d'en accuser tante Claire et sa pendule... Fini tout cela, éternel-

lement fini. Partie pour le cimetière, tante Claire, — et maman, sans doute, préférera ne plus revenir habiter la chambre voisine de la sienne; alors, le silence s'est fait pour toujours. Depuis tant d'années, c'était ma joie et ma paix, de les entendre toutes deux, de reconnaître leurs chères bonnes vieilles voix, à travers ce mur rendu sonore par la nuit... Fini, à présent; jamais, jamais je ne les entendrai plus....

(*Le Livre de la Pitié et de la Mort.*)

UNE CHATTE DE LOTI

Nous ne sommes plus au temps où Malebranche ne voyait dans son chien qu'une mécanique bien organisée, et à part quelques cartésiens attardés, personne ne songe plus à nier l'intelligence des bêtes. Il n'y a entre elles et nous qu'une différence de degrés. Elles sentent comme nous et souvent plus vivement que nous. Elles ont la mémoire, et une excellente mémoire; elles associent des idées et sont très capables de raisonnement. En un mot, on peut constater chez elles, avec une différence d'intensité, tous les phénomènes psychiques qui constituent chez nous les facultés de l'âme.

Loti aime beaucoup les animaux. « J'ai peut-être eu, dit-il, plus de pitié encore pour ces âmes des bêtes que pour celles de mes frères, parce qu'elles sont sans parole et incapables de sortir de leur demi-nuit, surtout parce qu'elles sont plus humbles et plus dédaignées ».

Il y a, dans *le Livre de la Pitié et de la Mort*, un bien joli chapitre, intitulé : « Vies de deux chattes ». Nous lui empruntons les pages suivantes, qui sont d'une grâce exquise.

Par ordre d'ancienneté c'est Moumoutte[1] Blanche

1. Loti a toujours appelé ses chattes : *Moumoutte*; — et leurs petits, invariablement : *Mimi*. Pour lui, il n'existe pas d'au-

que je dois présenter d'abord; sur ses cartes de visite, elle avait du reste fait mentionner son titre de première chatte de ma maison :

MADAME MOUMOUTTE BLANCHE
Première chatte
CHEZ M. PIERRE LOTI

Il remonte à peu près à une dizaine d'années, l'inoubliable joyeux soir où je la vis pour la première fois. C'était un soir d'hiver, à un de mes retours au foyer, après je ne sais quelle campagne en Orient; j'étais arrivé à la maison depuis quelques minutes à peine et, dans le grand salon, je me chauffais devant une flambée de branches, entre maman et tante Claire assises aux deux coins du feu. Tout à coup quelque chose fit irruption en bondissant comme une paume, puis se roula follement par terre, tout blanc, tout neigeux sur le rouge sombre des tapis :

« Ah! dit tante Claire, tu ne savais pas?... Je te la présente, c'est notre nouvelle « Moumoutte ». Que veux-tu, nous nous sommes décidées à en avoir une autre : jusque dans notre petit salon là-bas, une souris était venue nous trouver! »

.... Je ramassai, pour la voir de près, la belle pelote de fourrure qui s'étalait si blanche sur ces tapis rouges. Je la pris à deux mains, bien entendu,

tres noms qui conviennent mieux, qui soient plus *chat* que ces adorables · *Mimi* et *Moumoutte*.

— avec ces égards particuliers auxquels je ne manque jamais vis-à-vis des chats et qui leur font tout de suite se dire : « Voici un homme qui nous comprend, qui sait nous toucher, qui est de nos amis et aux caresses duquel on peut condescendre avec bienveillance. »

Il était très avenant, le minois de la nouvelle Moumoutte : des yeux tout flambants jeunes, presque enfantins, le bout d'un petit nez rose, — puis plus rien, tout le reste perdu dans les touffes d'une fourrure d'angora, soyeuse, propre, chaude, sentant bon, exquise à frôler et à embrasser... Sur les oreilles, un bonnet bien noir, posé droit et formant bandeau au-dessus des yeux vifs ; une courte pèlerine noire jetée sur les épaules, et enfin une queue noire, en panache superbe, agitée d'un perpétuel mouvement de chasse-mouches. La poitrine, le ventre, les pattes étaient blancs comme le duvet d'un cygne, et l'ensemble donnait l'impression d'une grosse houppe de poils, légère, légère, presque sans poids, mue par un capricieux petit mécanisme de nerfs toujours tendus.

Moumoutte, après cet examen, m'échappa pour recommencer ses jeux. Et, dans ces premières minutes d'arrivée — forcément mélancoliques parce qu'elles marquent une étape de plus dans la vie — la nouvelle chatte blanche tachée de noir m'obligea de m'occuper d'elle, me sautant aux jambes pour me souhaiter la bienvenue, ou s'étalant par terre, avec une lassitude tout à fait feinte, pour me faire mieux admirer les blancheurs de son ventre et de son cou soyeux. Tout le temps gam-

bada cette Moumoutte, tandis que mes yeux se reposaient avec recueillement sur les deux chers visages qui me souriaient là, un peu vieillis et encadrés de boucles plus grises; sur les portraits de famille qui conservaient leur même expression et leur même âge, dans les cadres du mur; sur les objets toujours connus aux mêmes places; sur les mille choses de ce logis héréditaire, restées immuables cette fois encore, pendant que j'avais promené par le monde changeant mon âme changeante...

Et c'est l'image persistante, définitive, qui devait me rester d'elle, même après sa mort : une folle petite bête blanche, inattendue, s'ébattant sur fond rouge, entre les robes de deuil de maman et de tante Claire, le soir d'un de mes grands retours...

Pauvre Moumoutte! pendant les premiers hivers de sa vie, elle fut plus d'une fois le petit démon familier, le petit lutin de cheminée qui égaya dans leur solitude ces deux gardiennes bénies de mon foyer, maman et tante Claire. Quand j'étais errant sur les mers lointaines, quand la maison était redevenue grande et vide, aux tristes crépuscules de décembre, aux veillées sans fin, elle leur tenait fidèle compagnie, les tourmentant à l'occasion et laissant sur leurs irréprochables robes noires, pareilles, des paquets de son duvet blanc. Très indiscrète, elle s'installait de force sur leurs genoux, sur leur table à ouvrage, dans leur corbeille même, par fantaisie, embrouillant leurs pelotons de laine ou leurs écheveaux de soie. Et alors elles disaient, avec des airs terribles et, au fond, avec des envies

de rire : « Oh! mais, cette chatte, il n'y a plus moyen d'en avoir raison!... Allez-vous-en, mademoiselle, allez!... A-t-on jamais vu des façons comme ça!... Ah! par exemple!... »

Il y avait même, à son usage, un martinet qu'on lui faisait voir.

Elle les aimait à sa manière de chatte, avec indocilité, mais avec une constance touchante, et, rien qu'à cause de cela, sa petite âme incomplète et fantasque mérite que je lui garde un souvenir...

... Extrêmement soignée de sa personne, posée, correcte, aristocratique même jusqu'au bout des ongles, elle était intraitable avec les autres chats et devenait brusquement mal élevée quand un visiteur se présentait. Dans cette cour. qu'elle considérait comme son domaine, elle n'admettait point qu'un étranger eût le droit de paraître.

Si, par-dessus le mur du jardin voisin, deux oreilles, un museau de chat, pointaient avec timidité, ou si seulement quelque chose avait remué dans les branches et le lierre, elle se précipitait comme une jeune furie, hérissée jusqu'au bout de la queue, impossible à retenir, plus comme il faut du tout; des cris du plus mauvais goût s'ensuivaient, des dégringolades et des coups de griffes...

En somme d'une indépendance farouche, et le plus souvent désobéissante; mais si affectueuse à ses heures, si caressante et câline, et jetant un si joli petit cri de joie chaque fois qu'elle revenait parmi nous après quelqu'une de ses excursions vagabondes dans les jardins du voisinage.

Elle avait déjà cinq ans, elle était dans l'épanouis-

sement de sa beauté d'angora, avec des attitudes d'une dignité superbe, des airs de reine, et j'avais eu le temps de m'attacher à elle par une série d'absences et de retours, la considérant comme une des choses du foyer, comme un des êtres de la maison — quand naquit à trois mille lieues de chez nous, dans le golfe du Pékin, et d'une famille plus que modeste, celle qui devait devenir son inséparable amie, la plus bizarre petite personne que j'aie jamais connue : la Moumoutte Chinoise.

. . . .

Cinq ans plus tard.

.... Moumoutte Blanche semblait à la fin.

Par fantaisie de mourante, elle avait élu son dernier domicile dans mon cabinet de travail — sur certain lit de repos dont la couleur rose l'avait sans doute charmée. On lui portait là un peu de nourriture, un peu de lait, auquel elle ne touchait même plus; seulement, elle vous regardait quand on entrait, avec de bons yeux contents de vous voir, et faisait encore un pauvre ronron affaibli, quand on la touchait doucement pour une caresse.

Puis, un beau matin, elle disparut clandestinement, et nous pensâmes qu'elle ne reviendrait plus.

Elle devait reparaître cependant, et je ne me rappelle rien de si triste que ce retour.

Ce fut environ trois jours après, par un de ces temps de commencement de juin, qui rayonnent, qui resplendissent, dans un calme absolu de l'air, trompeurs avec des apparences d'éternelle durée, mélancoliques sur les êtres destinés à mourir. Notre cour étalait toutes ses feuilles, toutes ses fleurs,

toutes ses roses sur ses murs, comme à tant de mois de juin passés; les martinets, les hirondelles, affolés de lumière et de vie, tournoyaient avec des cris de joie dans le ciel tout bleu; il y avait pourtant grande fête des choses sans âme et des bêtes légères que la mort n'inquiète pas.

Tante Claire, qui se promenait par là, surveillant la pousse des fleurs, m'appela tout à coup, et sa voix indiquait quelque chose d'extraordinaire :

« Oh!... viens voir!... notre pauvre Moumoutte qui est revenue!... »

Elle était bien là, en effet, réapparue comme un triste petit fantôme, maigre, la fourrure déjà souillée de terre, à moitié morte. Qui sait quel sentiment l'avait ramenée : une réflexion, un manque de courage à la dernière heure, un besoin de nous revoir avant de mourir!

A grand'peine, elle avait franchi encore une fois ce petit mur bas, si familier, que jadis elle sautait en deux bonds, lorsqu'elle revenait de faire sa police extérieure, de gifler quelque voisin, de corriger quelque voisine... Haletante de son grand effort pour revenir, elle restait à demi couchée sur la mousse et l'herbe nouvelle, au bord du bassin, cherchant à se baisser pour y boire une gorgée d'eau fraîche. Et son regard nous implorait, nous appelait au secours : « Vous ne voyez donc pas que je vais mourir? Pour me prolonger un peu, vous ne pouvez donc rien faire?... »

Présages de mort partout, ce beau matin de juin, sous ce calme et resplendissant soleil : tante Claire, penchée vers sa moumoutte finissante, me parais-

sait tout à coup si âgée, affaissée comme jamais, prête à s'en aller aussi...

Nous décidâmes de reporter Moumoutte dans mon cabinet de toilette, sur ce même lit rose dont elle avait fait choix la semaine précédente et qui avait semblé lui plaire. Et je me promis de veiller à ce qu'elle ne partît plus, afin qu'au moins ses os pussent rester dans la terre de notre cour, qu'elle ne fût pas jetée sur quelque fumier. Je la pris à mon cou, avec des précautions extrêmes et, contrairement à son habitude, elle se laissa emporter cette fois, en toute confiance, la tête abandonnée, appuyée sur mon bras.

... Nous allions souvent la voir, et toujours elle essayait de se lever pour nous faire fête, l'air reconnaissant et attendri.

Un matin, je la trouvai raidie, les prunelles vitreuses, devenue une bête crevée, une chose à jeter dehors. Alors je commandai à Sylvestre de faire un trou dans une banquette de la cour, au pied d'un arbuste...

L'enterrement de Moumoutte Blanche, dans la cour tranquille, sous le beau ciel de juin, au grand soleil de deux heures.

... Quand le trou fut creusé à souhait, je montai chercher la Moumoutte, raidie là-haut sur le lit rose.

Et en redescendant avec ce petit fardeau, je trouvai, dans la cour, maman et tante Claire, assises sur un banc, à l'ombre, avec un air d'y être venues par hasard et affectant de parler de n'importe quoi : nous assembler exprès pour cet enterrement de

chat, nous eût peut-être semblé un peu ridicule à nous-mêmes, nous eût fait sourire malgré nous... Jamais il n'y avait eu plus rayonnante journée de juin, jamais plus tiède silence traversé de si grands bourdonnements de mouches, la cour était toute fleurie, les rosiers couverts de roses; un calme de village, de campagne, régnait dans les jardins d'alentour; les hirondelles et les martinets dormaient; seule, la tortue éternelle, Suleïma, d'autant plus éveillée qu'il faisait plus chaud, trottait allègrement, sans but, sur les vieilles pierres ensoleillées. Tout était en proie à la mélancolie des ciels trop tranquilles, des temps trop beaux à l'accablement des milieux de jour. Parmi tant de fraîches verdures, de joyeuses et éblouissantes lumières, les deux robes pareilles de maman et de tante Claire faisaient deux taches intensement noires. Leurs têtes, aux cheveux blancs bien lisses, se penchaient, comme un peu lasses d'avoir vu et revu tant de fois, tant de fois, près de quatre-vingts fois, le renouveau trompeur. Les plantes, les choses, semblaient cruellement chanter le triomphe de leur recommencement perpétuel, sans pitié pour les êtres fragiles qui les écoutaient, déjà angoissés par le présage de leur irrémédiable fin...

Je posai Moumoutte au fond du trou, et sa fourrure blanche et noire disparut tout de suite sous un éboulement et des pelletées de terre. J'étais content d'avoir réussi à la garder, à l'empêcher de s'en aller finir ailleurs; du moins, elle pourrirait là chez nous, dans cette cour où si longtemps elle avait fait la loi aux chats des voisins, où elle avait tant

flâné l'été sur les vieux murs fleuris de roses blanches, et où, les nuits d'hiver, son nom avait résonné tant de fois dans le silence, appelé par la voix vieillie de tante Claire.

Il me semblait que sa mort était le commencement de la fin des habitants de la maison; dans mon esprit, cette Moumoutte était liée, comme un jouet leur ayant longtemps servi, aux deux gardiennes bien-aimées de mon foyer, assises là sur ce banc et à qui elle avait tenu compagnie pendant mes absences au loin. Mon regret était moins pour elle-même, indéchiffrable et douteuse petite âme, que pour sa *durée* qui venait de finir. C'était comme dix années de notre propre vie que nous venions d'enfouir là dans la terre...

(*Le Livre de la Pitié et de la Mort.*)

II

LA MER

La poésie, qui par instinct aime l'immensité, qui, en sa qualité d'esprit ailé, *musa ales*, demande le grand air et le libre espace, qui est une constante et ardente aspiration vers l'infini, ne devait pas négliger le vrai domaine de l'immensité, l'Océan sans limite, qui est la grande et véritable image de l'infini. Aussi la mer a-t-elle eu ses poètes, Byron, Autran, et d'autres encore. Il lui manquait son chantre en prose, et c'est Loti qui a comblé cette lacune. Mais Loti n'est-il pas lui-même poète jusqu'au fond de l'âme, poète par la conception, poète par la forme? Il appartient à la grande famille des poètes qui écrivent en prose, illustre famille qui compte déjà parmi ses enfants Fénelon, Bernardin de Saint-Pierre, Chateaubriand et Renan.

Cette mer changeante, sur laquelle il a promené son « âme changeante », il nous la représente sous tous ses aspects : lumineuse et sereine, écumante et sombre, dans le calme ou la tempête, dorée par le soleil, argentée par la lune, effleurée au vol des goélands ou des damiers, sillonnée de barques aux voiles blanches, belle de sa beauté fluide et multiforme, et cela, non pas d'une manière sèche et didactique, mais avec son âme, son âme de marin et de poète, mêlée à l'immensité, et plus grande qu'elle encore.

UN ÉQUIPAGE. — LA VIE A BORD

Ces matelots et ces pêcheurs, combien vraiment Loti les a aimés! Sa vie s'est écoulée tout entière en dehors des cités. Au cours de ses lointains voyages, il a connu surtout des hommes du peuple, des marins, et il leur a voué une ardente sympathie, parce qu'ils sont beaux et forts, capables de tous les dévouements, et surtout parce que ce sont des êtres simples, plus proches que nous de cette terre qu'il a parcourue en tous sens et qu'il adore.

Au large. Partout alentour, le vide, l'infini cercle bleu de la mer. En haut, l'échafaudage des voiles blanches et des cordes rousses aux senteurs de goudron, domaine des gabiers; mécanisme organisé merveilleusement, presque animé, dont chaque nerf moteur a son nom, sa fonction et sa vie; et circulant dans tout cela, l'*équipage*, c'est-à-dire quelques centaines d'hommes que le hasard a rassemblés, dont les noms sont devenus tout à coup des numéros, et dont les personnalités s'absorbent dans les fonctions remplies. Chez ces jeunes et ces simples, qui vivent là isolés du reste du monde, l'être individuel s'annihile, autant que dans les communautés religieuses; les préoccupations de la vie quotidienne se réduisent pour eux à se demander si l'exercice de manœuvre a marché vite, si le

loch [1] a été *filé* à l'heure, si le *ris* [2] *de chasse* a été bien pris le soir. Chacun, dans ce tout si minutieusement combiné, se borne à jouer son rôle spécial et toujours pareil ; il est le générateur de force physique qu'il faut à tel ou tel point précis, le ressort vivant qui raidit telle corde et jamais telle autre; il est aussi la main qui chaque jour, à l'instant fixé, nettoie et fait reluire telle poulie de bois ou telle boucle de fer ; il accomplit automatiquement la série d'actes que d'autres avant lui — des inconnus qui portaient le même numéro — accomplissaient aux mêmes moments et aux mêmes places. Et dans cette abnégation absolue de leur libre arbitre, la vie saine et fortifiante qu'ils mènent leur épaissit les muscles leur donne la gaieté de surface et le bon rire, les fait tout à coup s'endormir du plus tranquille somme, n'importe où ils se couchent et à des heures quelconques de la nuit ou du jour, dès que les sifflets aigus de la manœuvre ne les appellent plus.

Chez eux qui sont nés songeurs, le rêve prend, en dessous de ces excès de vie matérielle, une intensité plus grande, dans une sphère plus cachée. Chez quelques-uns aussi, il y a comme une sorte de dédoublement de l'être : certain gabier qui ne parle que voilure et cordages, qui ne semble vivre que pour son métier de mer, est, au fond, demeuré un enfant attaché à quelque hameau de la côte bretonne, à des affections ou à de petits intérêts qu'il a

1. Instrument pour mesurer la vitesse d'un vaisseau.
2. On appelle *ris*, la partie de la surface d'une toile qui est destinée à être repliée quand le vent est trop fort.

laissés là-bas, — et cela seul compte pour lui, il parle et travaille ici machinalement, l'âme ailleurs, ne voyant rien du monde qu'il parcourt, ni de l'inconcevable immensité de la mer.

Dans le repos des soirs, un tel, qui était par exemple : « *218, bras de misaine bâbord* », redevient le Pierre ou le Jean-Marie des premières années et s'en va s'asseoir à côté d'un autre garçon de son pays, qui lui-même a repris son être d'autrefois. Ils se cherchent, ils se trient, par âmes à peu près semblables, ou seulement par enfants des mêmes villages, tous ces entraînés aux grandes fatigues d'un métier si dur...

Tous les jours, les grands exercices, les déploiements effrénés de la vie musculaire, les longs cris chantants qui commandent la manœuvre, la musique aiguë des sifflets, le bruit des cordes qui courent, des poitrines qui halètent, des bras qui se contractent ou se tendent sous la toile des vareuses ; tout le travail qu'il faut pour animer ces immenses choses éployées qui sont des voiles, et leur communiquer une vie puissante et légère comme à des ailes d'oiseaux...

Mais les soirs, par les beaux temps délicieux, revenaient les heures tranquilles, les veillées aux étoiles. Sur le pont, après les radieux couchers du soleil, on se réunissait pour flâner, causer ou dormir, au balancement très doux du roulis, dans l'air infiniment pur. Par petits groupes triés, on se contait des histoires, ou l'on se chantait des chansons, en attendant l'insouciant sommeil...

(*Matelot.*)

LA TOILETTE D'UN NAVIRE

C'est dans *Mon frère Yves* surtout, que Loti nous initie à tous les détails de la vie des gens de mer. Le matin, c'est un branle-bas général. Chaque matelot est à son poste : on va procéder à la toilette du navire.

A peine réveillés, on les voyait sauter, courir, pour commencer au plus vite le grand lavage. Tout nus, avec un bonnet à pompons, ou bien habillés d'un *tricot de coubat* (qui est une petite pièce tricotée pour le cou, à peu près comme une bavette de nouveau-né), ils se dépêchaient de tout inonder. Des jets de pompe, des seaux d'eaux lancés à tour de bras. Ils se dépêchaient, s'en jetant dans les jambes, dans le dos, tout éclaboussés, tout ruisselants, chavirant tout pour laver; ensuite, usant le pont, déjà très blanc, avec du sable, des frottes, des grattes, pour le blanchir encore.

On les interrompait pour les envoyer sur les vergues faire quelque manœuvre du matin, larguer le ris de chasse ou rectifier la voilure; alors ils se vêtaient à la hâte, par convenance, avant de monter, et exécutaient vite cette manœuvre commandée, pressés de revenir en bas s'amuser dans l'eau.

A ce métier, les bras se faisaient forts et les poitrines bombées; il arrivait même que les pieds, par habitude de grimper nus, devenaient un peu prenants, comme ceux des singes.

Vers huit heures, ce lavage devait finir, à un certain roulement de tambour. Alors, pendant que l'ardent soleil séchait très vite toutes ces choses

qu'ils avaient mouillées, eux commençaient à fourbir; les cuivres, les ferrures, même les simples boucles, devaient briller clair comme des miroirs. Chacun se mettait à la petite poulie, au petit objet dont la toilette lui était particulièrement confiée, et le polissait avec sollicitude, se reculant d'un air entendu pour voir si ça reluisait, si ça faisait bien. Et autour de ces grands enfants, le monde, c'était toujours le cercle bleu, la solitude, resplendissante, profonde, qui ne finissait pas, où rien ne changeait et où rien ne passait...

(*Mon Frère Yves.*)

A BORD DE LA « SIBYLLE »

Loti possède au plus haut point le sentiment du monde extérieur, et il a porté à sa perfection l'art de décrire. Non seulement il a su rendre le contour précis des objets, leur relief et leur couleur, mais il a su rendre visible ce qui n'a pas de forme, pas de contours arrêtés, pas de couleur tranchée. Et il sait nous faire tout voir, parce qu'il voit tout, parce qu'il sent tout. Nous avons cinq sens : il semble que Loti en ait dix, tant est grande, chez lui, l'acuité de sensation. On trouvera, un peu plus loin, la description d'une nuit dans les mers équatoriales. C'est une page inimitable.

... C'était par le vingtième parallèle de latitude, dans la région des alizés, un matin vers six heures; sur le pont d'un navire qui était là tout seul au milieu d'un bleu immense, un groupe de jeunes hommes se tenait, le torse nu, au soleil levant.

C'était la bande d'Yves, les gabiers de misaine et ceux du beaupré.

Ayant tous attaché sur leurs épaules leur mouchoir, qu'ils venaient de laver, ils restaient gravement le dos au soleil pour le faire sécher. Leur figure brune, leur rire, avaient encore une grâce jeune d'enfant : leur dandinement, la façon souple et soyeuse dont ils posaient leurs pieds nus, avaient quelque chose du chat.

Et, tous les matins, à cette même heure, à ce même soleil, dans ce même costume, ce groupe se tenait sur ces mêmes planches qui les promenaient, insouciants, au milieu des infinis de la mer.

Ce matin-là, ils discutaient sur la lune, sur son visage humain, qui leur était resté de la nuit comme une obsédante image blême gravée dans leur mémoire. Pendant tout leur quart, ils l'avaient vue là-haut, suspendue toute seule, toute ronde, au milieu de l'immense vide bleuâtre; même ils avaient été obligés de se cacher le front (pendant leur sommeil, le ventre en l'air et à la belle étoile) à cause des maladies et maléfices qu'elle jette sur les yeux des matelots, lorsque ceux-ci s'endorment sous son regard.

Ils étaient là quelques-uns qui conservaient toujours et quand même un grand air de noblesse, je ne sais quoi de superbe dans l'expression et la tournure, et le contraste était singulier entre leur aspect et les choses naïves qu'ils faisaient.

Il y avait Jean Barrada, le sceptique de cette compagnie, qui lançait de temps à autre dans la discussion l'éclat mordant de son rire, montrant ses dents blanches toujours et renversant sa belle tête en arrière. Il y avait Clet Kerzulec, un Breton de l'île

d'Ouessant, qui se préoccupait surtout de ces traits humains, estompés sur ce disque pâle. Et puis le grand Barazère, qui jouait le sérieux et l'érudit, leur assurant que c'était un monde beaucoup plus grand que le nôtre et dans lequel vivaient des peuples étranges.

Eux secouaient la tête, incrédules, et Yves disait, très songeur :

« Tout ça, c'est des choses... c'est des choses, vois-tu, Barazère, dans lesquelles je crois que tu ne te connais pas beaucoup. »

Et puis il ajoutait d'un air qui tranchait la discussion, que d'ailleurs il allait venir me trouver et se faire bien expliquer ce que c'était que la lune. Après, il reviendrait le leur apprendre à tous.

Nul doute, en effet, que je ne fusse au courant des choses de la lune comme de tout le reste. D'abord on m'avait souvent vu occupé à la regarder marcher à travers un instrument de cuivre en compagnie d'un timonier qui me comptait tout haut, d'une voix monotone d'horloge, les minutes et les secondes tranquilles de la nuit.

Cependant les petits mouchoirs séchaient sur les dos nus des jeunes hommes, et le soleil montait dans le grand ciel bleu.

Il y en avait de ces petits mouchoirs, qui étaient tout uniment blancs ; d'autres qui avaient des dessins de plusieurs couleurs, et même qui portaient de beaux navires imprimés au milieu dans des cadres rouges.

Moi, qui étais de quart, je commandai :

« A larguer le ris de chasse ! »

Et le maître d'équipage fit irruption au milieu des causeurs en sifflant dans son sifflet d'argent. Alors brusquement, en un clin d'œil, comme une bande de chats sur lesquels on a lancé un dogue, ils se dispersèrent tous en courant dans la mâture.

Yves habitait là-haut, dans sa hune. En regardant en l'air, on était sûr de voir sa silhouette large et svelte sur le ciel; mais on le rencontrait rarement en bas.

C'est moi qui montais de temps en temps lui faire visite, bien que mon service ne m'y obligeât plus depuis que j'avais franchi le grade de midship; mais j'aimais assez ce domaine d'Yves, où l'on était éventé par un air encore plus pur.

Dans cette hune, il avait ses petites affaires : un jeu de cartes dans une boîte, du fil et des aiguilles pour coudre, des bananes volées, des salades prises la nuit dans les réserves du commandant, tout ce qu'il pouvait ramasser de frais et de vert dans ses maraudes nocturnes (les matelots sont friands de ces choses rares qui guérissent les gencives fatiguées par le sel). Et puis il avait sa *perruche* attachée par une patte et fermant sous le soleil ses yeux clignotants.

Sa *perruche* était un hibou à grosse tête des pampas, tombé un jour à bord à la suite d'un grand vent.

Il y a de bizarres destinées sur la terre, mais celle de ce hibou faisant le tour du monde en haut d'un mât. Quel sort inattendu!

Il connaissait son maître et le saluait par de petits

battements d'ailes joyeux. Yves lui faisait régulièrement manger sa propre ration de viande, ce qui pourtant ne l'empêchait pas d'élargir.

Cela l'amusait beaucoup, en le regardant, de tout près, dans les yeux, de le voir se retirer, se cambrer, d'un air de dignité offensée, en dodelinant de la tête avec un tic d'ours. Alors il était pris de fou rire, et il lui disait avec son accent breton :

« Oh! mais comme tu as l'air bête, ma pauvre perruche! »

De là-haut, on dominait comme de très loin le pont de la *Sibylle*, une *Sibylle* aplatie, fuyante, très drôle à regarder de ce domaine d'Yves, ayant l'air d'une sorte de long poisson de bois, dont la couleur de sapin neuf tranchait sur les bleus profonds, infinis de la mer.

Et, dans tous ces bleus transparents au milieu du sillage, derrière, une petite chose grise, ayant la même forme que le navire et le suivant toujours entre deux eaux : le requin. Il y a toujours un requin qui suit, rarement deux; seulement, quand on l'a pêché, il en vient un autre. Il suit pendant des nuits et des jours, il suit sans se lasser pour manger tout ce qui tombe : débris quelconques, hommes vivants, hommes morts.

De temps en temps il y avait de toutes petites hirondelles qui venaient aussi nous faire cortège pour s'amuser, par caprice, picorant les miettes de biscuit que nous semions derrière ce désert d'eau et puis disparaissant au loin en décrivant des courbes joyeuses. Petites bêtes d'une espèce rare, de couleur rousse, à queue blanche, qui vivent on ne sait

comment, perdues au milieu des grandes eaux, toujours au plus large des mers.

Yves, qui en voulait une, leur tendait des pièges; mais elles, très fines, ne venaient pas s'y prendre.

Nous approchions de l'équateur, et le souffle régulier de l'alizé commençait à mourir. C'étaient maintenant des brises folles qui changeaient, et puis des instants de calme où tout s'immobilisait dans une sorte d'immense resplendissement bleu, et alors on voyait les vergues, les hunes, les grandes toiles blanches dessiner dans l'eau des commencements d'images renversées qui ondulaient.

La *Sibylle* ne marchait plus, elle était lente et paresseuse, elle avait les mouvements de quelqu'un qui s'endort. Dans la grande chaleur humide, que les nuits mêmes ne diminuaient plus, les choses, commes les hommes, se sentaient prises de sommeils. Peu à peu il se faisait dans l'air des tranquillités étranges. Et maintenant des nuées lourdes, obscures se traînaient sur la mer chaude comme de grands rideaux noirs. L'équateur était tout près.

Quelquefois des troupes d'hirondelles, de grande taille celles-ci et d'allures bizarres, surgissaient tout à coup de la mer, prenaient un vol effaré avec de longues ailes pointues d'un bleu luisant, et puis retombaient, et on ne les voyait plus; c'étaient des bancs de poissons volants qui s'étaient heurtés à nous et que nous avions réveillés.

Les voiles, les cordages pendaient inertes, comme choses mortes; nous flottions sans vie comme une épave.

En haut, dans le monde d'Yves on sentait encore

des mouvements lents qui n'étaient plus perceptibles en bas. Dans cet air immobile et saturé de rayons, la hune continuait de se balancer avec une régularité tranquille qui portait à dormir. C'étaient de longues oscillations molles qu'accompagnaient toujours les mêmes frôlements des voiles pendantes, les mêmes crissements des bois secs.

Il faisait chaud, chaud, et la lumière avait une splendeur surprenante, et la mer morne était d'un bleu laiteux, d'une couleur de turquoise fondue.

Mais, quand les grosses nuées étranges, qui voyageaient tout bas à toucher les eaux, passaient sur nous, elles nous apportaient la nuit et nous inondaient d'une pluie de déluge.

Maintenant nous étions tout à fait sous l'équateur et il semblait qu'il n'y eût plus un souffle dans l'air pour nous en faire partir.

Cela durait des heures, quelquefois tout un jour, ces obscurités et ces pluies lourdes. Alors Yves et ses amis prenaient une tenue qu'ils appelaient *tenue de sauvage*, et puis s'asseyaient insouciants sous l'ondée chaude, et laissaient pleuvoir.

Cela finissait toujours tout d'un coup; on voyait le rideau noir s'éloigner lentement, continuer sa marche traînante sur la mer couleur de turquoise, et la lumière splendide reparaissait plus étonnante après ces ténèbres, et le grand soleil équatorial buvait très vite toute cette eau tombée sur nous; les voiles, les bois du navire, les tentes retrouvaient leur blancheur sous ce soleil; toute la *Sibylle* reprenait sa couleur claire de chose sèche au milieu de la grande monotonie bleue qui s'étendait alentour.

De la hune où Yves habitait, en regardant en bas, on voyait que ce monde bleu était sans limite, c'étaient des profondeurs limpides qui ne finissaient plus; on sentait combien c'était loin, cet horizon, cette dernière ligne des eaux, bien que ce fût toujours la même chose que de près, toujours la même netteté, toujours la même couleur, toujours le même poli de miroir. Et on avait conscience alors de la *courbure* de la terre, qui seule empêchait de voir au delà.

Aux heures où se couchait le soleil, il y avait en l'air des espèces de voûtes formées par des successions de tout petits nuages d'or : leurs perspectives fuyantes s'en allaient, s'en allaient en diminuant, se perdre dans les lointains du vide; on les suivait jusqu'au vertige; c'étaient comme des nefs de temples apocalyptiques n'ayant pas de fin. Et tout était si pur, qu'il fallait l'horizon de la mer pour arrêter la vue de ces profondeurs du ciel; les derniers petits nuages d'or venaient *tangenter* la ligne des eaux et semblaient, dans l'éloignement, aussi minces que des hachures.

Ou bien quelquefois c'étaient simplement de longues bandes qui traversaient l'air, or sur or : les nuages d'un or clair et comme incandescent, sur un fond byzantin d'or mat et terni. La mer prenait là-dessous une certaine nuance bleue paon avec des reflets de métal chaud. Ensuite tout cela s'éteignait très vite dans des limpidités profondes, dans des couleurs d'ombre auxquelles on ne savait plus donner de nom.

Et les nuits qui venaient après, les nuits mêmes

étaient lumineuses. Quand tout s'était endormi dans des immobilités lourdes, dans des silences morts, les étoiles apparaissaient en haut plus éclatantes que dans aucune autre région du monde.

Et la mer aussi éclairait par en dessous. Il y avait une sorte d'immense lueur diffuse dans les eaux. Les mouvements les plus légers, le navire dans sa marche lente, le requin en se retournant derrière, dégageaient dans le remous tiède des clartés couleur de ver-luisant. Et puis, sur le grand miroir phosphorescent de la mer, il y avait des milliers de flammes folles; c'étaient comme des milliers de petites lampes qui s'allumaient d'elles-mêmes partout, mystérieuses, brûlaient quelques secondes et puis mouraient. Ces nuits étaient pâmées de chaleur, pleines de phosphore, et toute cette immensité éteinte couvait de la lumière, et toutes ces eaux enfermaient de la vie latente à l'état rudimentaire, comme jadis les eaux mornes du monde primitif.

Il y avait quelques jours que nous avions quitté ces tranquillités de l'équateur, et nous filions doucement vers le sud, poussés par l'alizé austral.

Un matin, Yves entra très affairé dans ma chambre pour préparer ses lignes à prendre les oiseaux.

« On a vu, disait-il, les premiers *damiers* derrière. »

Ces damiers sont des oiseaux du large, proches parents des goélands, et les plus jolis de toute cette famille de la mer : d'un blanc de neige, les plumes douces et soyeuses, avec un damier noir finement dessiné sur les ailes.

Les premiers damiers! c'est déjà un grand éloi-

gnement qu'indique leur seule présence, signe qu'on a laissé bien loin derrière soi notre hémisphère boréal et qu'on arrive aux régions froides qui sont sur l'autre versant du monde, là-bas vers le sud.

Ils étaient en avance pourtant, ces damiers-là car nous naviguions encore dans la zone bleue des alizés. Et c'était tous les jours, tous les jours, toutes les nuits, le même souffle régulier, tiède, exquis à respirer ; et la même mer transparente, et les mêmes petits nuages blancs, moutonnés, passant tranquillement sur le ciel profond ; et les mêmes bandes de poissons volants s'enlevant comme des fous avec leurs longues ailes humides et brillant au soleil comme des oiseaux d'acier bleui.

Il y en avait en quantités, de ces poissons volants, et quand il s'en trouvait d'assez étourdis pour s'abattre à bord, vite les gabiers leur coupaient les ailes et les mangeaient.

L'heure qu'Yves affectionnait pour descendre de sa hune et venir rendre visite à ma chambre, c'était le soir, au moment surtout où les appels et le branle-bas venaient de finir. Il arrivait tout doucement. sans faire avec ses pieds nus plus de bruit qu'un chat, Il buvait à même un peu d'eau douce dans une gargoulette à rafraichir qui était pendue à mon sabord et puis il mettait en ordre diverses choses qui m'appartenaient ou bien lisait quelque roman. Il y en avait un surtout de George Sand qui le passionnait : *le Marquis de Villemer*. A première lecture, je l'avais surpris près de pleurer, vers la fin.

Yves savait coudre très habilement, comme tous les bons matelots, et c'était drôle de le voir se livrer

à ce travail, étant donnés son aspect et sa tournure. Il lui arrivait de passer en revue mes vêtements de bord et d'y faire des réparations qu'il jugeait mon domestique incapable d'exécuter comme il convenait.

Nous marchions toujours, toujours, avec toutes nos voiles vers le Sud.

Maintenant, c'étaient des nuées de damiers et d'autres oiseaux qui voyageaient derrière nous. Ils nous suivaient étonnés et confiants, depuis le matin jusqu'à la nuit, criant, se démenant, volant par courbes folles, — comme pour nous souhaiter la bienvenue à nous, autre grand oiseau aux ailes de toile, qui entrions dans leur domaine lointain, l'océan austral.

Et leur troupe grossissait toujours à mesure que nous descendions. Avec les damiers, il y avait les pétrels gris perle, le bec et les pattes légèrement teintés de bleu et de rose; — et les malmochs tout noirs; — et les gros albatros lourds, d'une teinte sale, avec leur air bête de mouton, avec leurs ailes rigides et immenses, fendant l'air, piaulant après nous. Même on en voyait un que les matelots se montraient; un *amiral*, oiseau d'une espèce rare et énorme, ayant sur ses longues pennes les *trois étoiles* dessinées en noir.

Le temps, changé, était devenu calme, brumeux, morne, l'alizé austral était mort à son tour, et la limpidité des tropiques était perdue. Une grande fraîcheur humide surprenait nos sens. On était en août, et c'était le froid de l'autre hémisphère qui commençait. Quand on regardait tout autour de soi

l'horizon vide, il semblait que le Nord, le côté du soleil et des pays vivants, fût encore bleu et clair; tandis que le Sud, le côté du pôle et des déserts d'eau, était ténébreux...

Par ma grande protection, Yves avait obtenu, pour sa *perruche*, un compartiment réservé dans une des cages à poules du commandant, et il allait chaque soir la couvrir avec un morceau de voile, pour qu'elle ne fût pas incommodée par l'air de la nuit.

Tous les jours, les matelots pêchaient avec leurs lignes des damiers et des pétrels. On en voyait des rangées, écorchés comme des lapins, qui pendaient tout rouges dans les haubans de misaine, attendant leur tour pour être mangés. Au bout de deux ou trois jours, quand ils avaient rendu toute l'huile de leur corps, on les faisait cuire.

C'était le garde-manger des gabiers, ces haubans de misaine.

A côté des damiers et des pétrels, on y voyait même des rats quelquefois, déshabillés aussi de leur peau et pendus par la queue.

Une nuit, on entendit tout à coup se lever une grande voix terrible, et tout le monde s'agiter et courir.

En même temps, la *Sybille* s'inclinait toujours, toute frémissante, comme sous l'étreinte d'une ténébreuse puissance.

Alors ceux mêmes qui n'étaient pas de quart, ceux qui dormaient dans les faux ponts, comprirent : c'était le commencement des grands vents et des grandes houles : nous venions d'entrer dans les mau-

vais parages du Sud, au milieu desquels il allait falloir se débattre et marcher quand même.

Et plus nous avancions dans cet océan sombre, plus ce vent devenait froid, plus cette houle était énorme.

Les tombées des nuits devenaient sinistres. C'étaient les parages du cap Horn : désolation sur les seules terres un peu voisines, désolation sur la mer, désert partout. A cette heure des crépuscules d'hiver, où l'on sent plus particulièrement le besoin d'avoir un gîte, de rentrer près d'un feu, de s'abriter pour dormir, — nous n'avions rien, nous, — nous veillions, toujours sur le qui-vive, perdus au milieu de toutes ces choses mouvantes qui nous faisaient danser dans l'obscurité.

On essayait bien de se faire des illusions de *chez soi*, dans les petites cabines rudement secouées, où vacillaient les lampes suspendues. Mais non, rien de stable : on était dans une petite chose fragile, égarée, loin de toute terre, au milieu du désert immense des eaux australes. Et, au dehors, on entendait toujours ces grands bruits de houle et cette grande voix lugubre du vent qui serrait le cœur.

Et Yves, lui, n'avait guère que son pauvre hamac balancé, où, une nuit sur deux, on lui laissait le loisir de dormir un peu chaudement.

(*Mon Frère Yves.*)

LE QUART A BORD DU « PRIMAUGUET »

De minuit à quatre heures du matin, sur la mer de Corail. aux antipodes de notre vieux monde. Loti vient de prendre le quart. Le navire file doucement, avec mille précautions, entre des îles blanches inconnues, à fleur d'eau, qu'aucune carte n'a jamais indiquées.

La nuit est claire et délicieuse.... Le temps du quart se passe à veiller au milieu de ces grandes paix étranges des mers australes.

Tout est d'un bleu vert, d'un *bleu nuit*, d'une couleur de profondeur; la lune qui se tient d'abord très haut, jette sur la mer des petits reflets qui dansent, comme si partout, sur les immenses plaines vides, des mains mystérieuses agitaient sans bruit des milliers de petits miroirs.

Les demi-heures s'en vont l'une après l'autre, tranquilles, la brise égale, les voiles très légèrement tendues. Les matelots de quart, en vêtements de toile, dorment à plat pont, par rangées, couchés sur le même côté tous, emboîtés les uns dans les autres, comme des séries de momies blanches.

A chaque demi-heure, on tressaille en entendant la cloche qui vibre; et alors deux voix viennent de l'avant du navire, chantant l'une après l'autre, sur une sorte de rythme lent : « Ouvre l'œil au bossoir... tribord! » dit l'une. « Ouvre l'œil au bossoir... bâbord ! » répond l'autre.

On est surpris par ce bruit qui paraît une clameur effrayante dans tout ce silence, et puis les vibrations des voix et de la cloche tombent, et on n'entend plus rien.

Cependant la lune s'abaisse lentement, et sa lumière bleue se ternit; maintenant elle est plus près des eaux et y dessine une grande lueur allongée qui traîne.

Elle devient plus jaune, éclairant à peine, comme une lampe qui meurt.

Lentement elle se met à grandir, à grandir, démesurée, et puis elle devient rouge, se déforme, s'enfonce, étrange, effrayante. On ne sait plus ce qu'on voit : à l'horizon, c'est un grand feu terne, sanglant. C'est trop grand pour être la lune, et puis maintenant des choses lointaines se dessinent devant en grandes ombres noires : des tours colossales, des montagnes éboulées, des palais, des Babels!

On sent comme un voile de ténèbres s'appesantir sur les sens; la notion du réel est perdue. Il vous vient comme l'impression de cités apocalyptiques, de nuées lourdes de sang, de malédictions suspendues. C'est la conception des épouvantes gigantesques, des anéantissements chaotiques, des fins de monde...

Une minute de sommeil intérieur qui vient de passer, malgré toute volonté, un rêve de dormeur debout qui s'est envolé très vite.

Mirage!... A présent, c'est fini, et la lune est couchée. Il n'y avait rien là-bas que la mer infinie et les vapeurs errantes, annonçant l'approche du matin; maintenant que la lune n'est plus derrière, on ne les distingue même pas. Tout vient de s'évanouir, et on retrouve la nuit, la vraie nuit, toujours pure et tranquille.

Ils sont bien loin de nous, ces pays de l'Apoca-

lypse : car nous sommes dans la mer de Corail, sur l'autre face du monde, et il n'y a rien ici que le cercle immense, le miroir illimité des eaux....

Un timonier est allé regarder l'heure à la montre. Par déférence pour la lune, il doit noter, sur ce grand registre toujours ouvert, qui est le *journal du bord*, l'instant très précis auquel elle s'est couchée.

Puis il revient pour me dire :

« Capitaine, il est l'heure de *réveiller au quart.* »

Déjà! déjà finies mes quatre heures de nuit, — et l'officier de relève qui va bientôt paraître.

Je commande :

« Chefs et chargeurs à réveiller au quart [1] ! »

Alors, quelques-uns de ceux qui dormaient à plat pont, comme des momies blanches, se lèvent, en éveillant quelques autres; ils partent toute une bande, et descendent. Et puis on entend en bas, dans le faux-pont, une vingtaine de voix chanter l'une après l'autre, — en cascade comme on fait pour *Frère Jacques* — une sorte d'air très ancien, qui est joyeux et moqueur.

Ils chantent :

« As-tu entendu, les tribordais, debout au quart, debout, debout, debout!... as-tu entendu, les tribordais, debout au quart, debout, debout, debout!... »

1. Commandement réglementaire. — A bord, l'équipage est divisé en un certain nombre de *séries* formant chacune l'armement d'une pièce de canon. — Le chef et les chargeurs de cette pièce doivent conduire les hommes de leur série, et réveiller ceux qui les remplacent pour le quart.

Ils vont et viennent, courbés sous les hamas suspendus, et, en passant, secouent les dormeurs à grands coups d'épaule.

Après, je commande, inexorable :

« En haut, les tribordais à l'appel! »

Et ils montent demi-nus; il y en a qui bâillent, d'autres qui s'étirent, qui trébuchent. Ils se rangent par groupes à leur poste, pendant qu'un homme, avec un fanal, les regardant sous le nez, les compte. Les autres, qui dormaient sur le pont, vont aller en bas se coucher à leur place...

(*Mon Frère Yves.*)

L'IMMERSION D'UN MATELOT DÉCÉDÉ A BORD DU « PRIMAUGUET »

La mort l'a surpris là-bas, au milieu des solitudes australes, ce matelot du *Primauguet*. Son cadavre, cousu dans un sac de toile grise, est jeté dans le Grand Océan. C'est une scène poignante dans sa simplicité grandiose. Oh! la triste destinée que celle de ces marins qui n'ont même pas pour y dormir leur dernier sommeil un petit coin de la terre natale!

Plaignez-nous! plaignez-nous! c'est là que nous dormons
Sur un lit de varech, d'algues, de goëmons,
De débris de tous les rivages,
Au fond de cet abîme où s'élève en monceaux
Tout ce qu'ont englouti sous les pesantes eaux
Soixante siècles de naufrages...

Ce soir-là, dans les solitudes australes, le vent s'était mis à gémir. Dans tout cet immense mouvement où habitait le *Primauguet*, on voyait courir l'une après l'autre les longues lames bleu sombre. La brise était humide et donnait froid.

En bas, dans le faux pont, Le Hir se dépêchait, avant la nuit, de coudre un cadavre dans des morceaux de toile grise qui étaient des débris de voiles.

Yves et Barrada, debout, le surveillaient avec horreur. Ils étaient obligés de se tenir tout près de lui, dans une très petite chambre mortuaire qu'on avait faite avec d'autres voiles tendues et dont un canonnier gardait l'entrée, le sabre d'abordage au poing.

C'était Barazère qu'on cousait dans ces toiles grises...

... D'abord les pieds; on avait recommandé à Le Hir de les bien serrer, à cause du boulet qu'on y attache pour faire couler le mort. Ensuite il cousait en remontant le long des jambes; on ne voyait déjà plus le corps, enveloppé dans plusieurs doubles de toile dure; rien que la tête pâle, reposée dans la mort, et restée très belle avec un sourire tranquille. Et puis rudement, par un geste de brute, Le Hir ramena dessus un pan de la toile grise, et ce visage fut voilé à jamais.

Il avait de vieux parents, ce Barazère, qui l'attendaient dans un village de France...

... Le lendemain matin, au lever du soleil, la brise était restée fraîche et vive. Le *Primauguet* filait très vite et se secouait dans sa course, avec ce déhanchement souple et vigoureux des grands coureurs. Sur l'avant du navire, les hommes de la bordée de quart faisaient en chantant leur première toilette. Nus, semblables à des antiques avec leurs bras forts, ils se lavaient à grande eau froide; ils gonailpente de la tête et des épaules dans les bailles,

couvraient leur poitrine d'une mousse blanche de savon, et puis s'associaient deux à deux, naïvement, pour se mieux frotter le dos.

Tout à coup, ils se rappelèrent le mort, et leur chanson gaie s'arrêta. D'ailleurs. ils venaient de voir les hommes de l'autre bordée qui montaient au commandement de l'officier de quart, et se rangeaient en ordre sur l'arrière, comme pour les inspections. Ils devinaient pourquoi et ils s'approchèrent tous.

Une grande planche toute neuve était posée en travers sur les bastingages, débordant, faisant bascule au-dessus de la mer, et on venait d'apporter d'en bas une chose sinistre qui semblait très lourde, une gaine de toile grise, qui accusait une forme humaine...

Quand Barazère fut couché sur la grande planche neuve, en porte-à-faux au-dessus des lames pleines d'écume, tous les bonnets des marins s'abaissèrent pour un salut suprême; un timonier récita une prière, des mains firent des signes de croix, — et puis, à mon commandement, la planche bascula et on entendit le bruit sourd d'un grand remous dans les eaux.

Le *Primauguet* continuait de courir, et le corps de Barazère était tombé dans ce gouffre, immense en profondeur et en étendue, qui est le Grand Océan...

Cependant on regardait avec inquiétude dans le sillage : c'est qu'il arrive, quand le requin est là, qu'une tache de sang remonte à la surface de la mer.

Mais non, rien ne reparut; il était descendu dans les profondeurs d'en dessous.

Descente infinie, d'abord rapide comme une chute; puis lente, lente, alanguie peu à peu dans les couches de plus en plus denses. Mystérieux voyage de plusieurs lieues dans des abîmes inconnus; où le soleil qui s'obscurcit paraît semblable à une lune blême, puis verdit, tremble, s'efface. Et alors l'obscurité éternelle commence; les eaux montent, montent, s'entassent au-dessus de la tête du voyageur mort comme une marée de déluge qui s'élèverait jusqu'aux astres.

(*Mon Frère Yves.*)

LA MORT DE L'AMIRAL COURBET

En 1885, Loti était des combattants de Formose; il faisait partie de l'escadre commandée par l'amiral Courbet. Personne ne lira sans émotion les pages qu'il consacre à cette noble mémoire. Le vaillant officier décédé à son bord revit tout entier dans ces pages magistrales. Une armée commandée par un tel chef ne devait connaître ni hésitation ni défaillance. Aussi les soldats et les marins de l'amiral Courbet firent là-bas, sous ce ciel meurtrier, des prodiges d'héroïsme. C'est par centaines qu'ils tombèrent, sans un murmure et sans une plainte. Et ceux qui survécurent, affaiblis, épuisés par la chaleur, par la dysenterie et par la fièvre, ne trouvèrent de larmes que le jour où ils apprirent la maladie et la mort de leur chef vénéré. Quelle plus belle oraison funèbre, pour un homme de guerre, que ces larmes sliencieuses des matelots du *Bayard*!

... C'était hier, à sept heures du soir, pendant que nous étions à table, dînant assez gaiement, — on entendit un canot accoster le bord, et les timoniers dirent qu'il venait du *Bayard* avec une lettre pour le commandant. Alors il y eut une minute de

curiosité impatiente, car ce devait être une communication grave : la paix signée?... ou bien la guerre reprise?...

Non, rien de tout cela, mais une chose sombre et imprévue : l'amiral était mourant, peut-être mort à cette heure même. Ce canot faisait le tour des bâtiments de l'escadre pour le dire.

Cela se répandit comme une traînée de poudre jusqu'au gaillard d'avant, où les matelots chantaient. Justement ils étaient en train de répéter une grande représentation théâtrale pour dimanche prochain, avec de la musique et des chœurs; tout cela se tut et les chanteurs se dispersèrent; un espèce de silence lourd, que personne n'avait commandé, se fit tout seul, partout...

... Le canot repartit, de bateau en bateau, annonçant le désastre. Le commandant fit armer sa baleinière pour aller vite à bord du *Bayard*; puis nous attendîmes, au carré, en parlant bas.

A huit heures, je montai prendre le quart : une nuit épaisse; les *tauds* faits, à cause de la pluie fine qui tombait depuis le coucher du soleil; une chaleur humide, orageuse, accablante...

Au dehors, on voyait, dans la brume noire, les feux de cette escadre jouant les lumières d'une grande ville, — ville nomade qui est venue se reposer depuis deux mois sur ce point de la mer chinoise. La pluie continuait de tomber lentement, sans un souffle dans l'air; cela ressemblait aux tristes nuits de Bretagne, à part cette chaleur toujours, cette chaleur irrespirable, malsaine, qui pesait sur nous comme du plomb. Et c'est pendant

cette soirée tranquille, au milieu de tout ce calme, que ce chef de guerre était aux prises, dans une toute petite chambre de bord, avec la mort silencieuse et obscure...

Pendant qu'il s'en allait, nous causions de lui.

Sa gloire, elle a tellement couru le monde, tellement, que c'est banal à présent d'en parler entre nous. Elle lui survivra bien un peu, j'espère, car elle est universellement connue.

Mais ceux qui ne l'ont pas vu de près ne peuvent pas savoir combien il était un homme de cœur. Ces existences de matelots et de soldats qui, vraiment, depuis deux années, semblaient ne plus assez coûter à la France lointaine, il les jugeait très précieuses, lui qui était un vrai et grand chef; il se montrait très avare de ce sang français. Ses batailles étaient combinées, travaillées d'avance avec une si rare précision que le résultat, souvent foudroyant, s'obtenait toujours en perdant très peu, très peu des nôtres; et ensuite, après l'action qu'il avait durement menée avec son absolutisme sans réplique, il redevenait un autre homme très doux, s'en allant faire la tournée des ambulances avec un bon sourire triste; il voulait voir tous les blessés, même les plus humbles, leur serrer la main; — et eux mouraient plus contents, tout réconfortés par sa visite...

... Il y a cinq ou six jours à peine, il était encore ici, à notre bord, venu pour un lancement de torpilles, et je me souviens d'avoir, pour la dernière fois, serré sa main, tendue avec une bienveillance toute simple et exquise. Ce jour-là, nous avions été

heureux de le trouver si alerte, si vaillant, si bien remis de ses fatigues passées. En plein midi, en plein soleil, il était monté sur un petit bateau torpilleur pour circuler sur cette rade unie et réfléchissante, chauffée à blanc. — Nous filions d'ailleurs si vite, fendant cet air immobile, excités par notre propre course, qu'on respirait à l'aise, on était presque bien.

Et je le vois encore là, assis à deux pas devant moi, dessinant son buste haut sur tout ce bleu lumineux ; correct dans sa tenue toujours, la redingote boutonnée jusqu'au col, absolument comme en France, et les mains gantées de Suède, suivant des yeux ces espèces de longs poissons d'acier qu'il faisait lancer devant lui...

Je le subissais, moi aussi, le prestige de cet amiral, d'une manière plus raisonnée que nos matelots peut-être, mais complète; et, comme tant d'autres ignorés, je l'aurais suivi n'importe où avec un dévouement absolu.

Je m'inclinais devant cette grande figure du devoir. — Il était à mes yeux une sorte d'incarnation de tous ces vieux mots sublimes d'honneur, d'héroïsme, d'abnégation, de patrie...

Et puis, il avait son secret, cet amiral, pour être en même temps si sévère et si aimé. Comment faisait-il donc, car enfin il était un chef dur, inflexible pour les autres autant que pour lui-même, ne laissant jamais voir sa sensibilité exquise ni ses larmes qu'à ceux qui allaient mourir.

N'admettant jamais la discussion de ses ordres, tout en restant parfaitement courtois, il avait sa

manière à lui, impérieuse et brève, de les donner : « Vous m'avez compris, mon ami?... Allez! » Avec cela, un salut, une poignée de main, — et on *allait*, on allait n'importe où, même à la tête d'un petit nombre d'hommes; on allait avec confiance, parce que le plan était de lui; ensuite, on revenait ayant réussi, même quand la chose avait été terriblement difficile et périlleuse.

... Je ne crois pas que, chez nos ennemis d'Europe, il y ait un chef d'escadre qui lui soit égal ou seulement comparable...

Un bruit d'avirons dehors; un canot qui s'approche. Les factionnaires le hèlent.

« A bord, commandant! »

Aussitôt un groupe se forme près de la coupée, bien que ce ne soit pas très correct : des officiers, des matelots, anxieux de savoir, d'écouter au passage les premiers mots que le commandant va dire.

Il dit que l'amiral respire encore faiblement, mais qu'il est bien perdu; les yeux fermés déjà, ne parlant plus depuis six heures du soir, les mains croisées sur la poitrine et déjà froides; très tranquille, et probablement ne souffrant pas.

De quoi meurt-il, — on ne sait pas bien. — D'épuisement surtout et d'un excès de fatigue intellectuelle...

Les secours humains ne peuvent plus rien pour lui; pas même réchauffer ses membres, qui s'immobilisent de plus en plus et sont couverts d'une sueur glacée, malgré la chaleur de cette nuit d'orage... Un canot du *Bayard* doit venir bientôt nous avertir quand ce sera fini tout à fait.

.... Quelques minutes après minuit, étant déjà redescendu dans ma chambre, j'entendis le bruit d'un canot à vapeur qui s'approchait de nous et je compris ce qu'il venait nous dire.

Je me penchai à mon sabord pour écouter l'accostage.

Une voix, celle du matelot de faction, demanda tout de suite : « Eh bien? » Du canot, une voix répondit : « Il est décédé... » Je m'endormis sur ces mots, et, en rêve, je revis l'amiral, mêlé à des combats et à des funérailles étranges....

... Ce matin vendredi, encore temps gris, petite pluie fine comme en Bretagne. Les vergues sont mises en pantenne, les pavillons en berne, et, de demi-heure en demi-heure, on commence à tirer le canon de deuil.

Cela rappelle le ciel ordinairement sombre et tout l'appareil du vendredi saint dans nos ports français. Cette grande rade des Pescadores ressemble même à certains points de nos côtes, avec ses terres assez basses, sans arbres, où des champs de riz et de maïs dessinent des carrés verts.

Beaucoup de sampans, montés par des Chinois plus ou moins occupés de pêche, circulent sur l'eau calme, rôdent surtout autour du *Bayard*, curieux, flairant notre malheur. Et bientôt, sûrement, la Chine entière saura la mort de l'homme qui la faisait trembler.

A neuf heures, de tous les bâtiments de l'escadre, partent des canots et des baleinières, menant les commandants et les états-majors à une messe privée qui va se dire à bord du *Bayard* pour le repos de

l'amiral. Le temps se maintient couvert, morne, et la mer tranquille; les embarcations accostent doucement, et bientôt tout le vaisseau est rempli d'officiers. Pauvre *Bayard*! autrefois brillant, aujourd'hui défraîchi, éraillé, fatigué par sa campagne glorieuse; et encombré de caisses, de ballots, de barriques, pour le ravitaillement des troupes. Cette foule qui arrive ne ressemble pas à celle des deuils vulgaires; on ne voit pas ces figures composées, on n'entend pas ce courant de conversations à l'oreille, ce bourdonnement d'indifférence. Parmi tous ces officiers qui se rencontrent là, il y a d'anciens camarades qui, depuis longtemps, ne se sont pas vus, et qui se donnent la main simplement, sans causer, presque sans rien se dire. En général, on se tient immobile sur place, encore dans la stupeur que cette mort a jetée.

L'autel de messe est disposé d'abord et il faut se serrer là, dans une sorte de couloir étroit, sous la carapace de fer qui concentre une extrême chaleur. Derrière les officiers viennent se tasser les matelots, sans bruit, consternés eux aussi et silencieux; çà et là, dans cette foule, quelques têtes chinoises, de prisonniers ou d'interprètes, rappelant le pays lointain où l'on est.

La messe est dite à voix basse, au milieu de ce grand silence. Quand elle est achevée, on fait le tour par derrière l'autel pour aller (comme au cimetière on salue la famille) saluer le commandant et le chef d'état-major. Ils pleurent, ceux-ci. Il n'y a ni apparat, ni discours, ni musique; seulement des gens qui passent, atterrés, ne trouvant rien à dire.

Dans les choses extérieures, rien même qui s'associe à l'idée de la mort. Rien que deux couronnes de feuillage posées au pied de la dunette : tout ce qu'on a pu trouver de plus vert dans ce pays nu : un peu de bambou et de tamarin, puis des branches prises aux arbres dans des pagodes, où sont piquées quelques petites pervenches du Cap roses, sur les fleurs de Ma-Kung.

On aurait voulu le voir, lui, l'amiral; mais il n'a pas été possible de l'exposer. Dans ce pays, la mort est trop immédiatement suivie de conséquences sinistres contre lesquelles il faut se précautionner à la hâte. Et le corps du chef est en bas, entre les mains des médecins occupés à une sombre besogne.

Alors c'est fini, on se sépare; les canots accostent les uns après les autres et s'éloignent.

A midi, le *Duguay-Trouin* quitte la rade, s'en allant porter la nouvelle à Hong-Kong, d'où le télégraphe la transmettra à la France.

Trois heures du soir. — Les médecins ayant achevé leur œuvre, les commandants et les officiers qui sont revenus à bord du *Bayard* sont admis à regarder l'amiral une dernière fois.

Il est dans son salon, enveloppé d'un linceul et étendu à terre, formant une longueur blanche sur les tapis rouges. — Et on entre sur la pointe du pied pour contempler une minute ce visage très pâle, très calme, à peine changé; ce front large où tant d'idées, tant de projets merveilleusement étudiés, classés, préparés pour l'avenir, viennent de s'éteindre à jamais.

Quand les officiers se retirent, il y a encore à la

porte un groupe d'hommes qui prient qu'on les laisse entrer : ce sont tous les maîtres du bord qui veulent le voir.

Eux passés, il y a encore plus de monde à cette porte : cette fois ce sont les matelots qui attendent aussi leur tour comme une chose due.

Alors il faut faire défiler, dans ce salon, tout l'équipage du vaisseau, et on voit se succéder lentement des centaines de jeunes figures consternées qui saluent, avec un respect timide, le grand mort.

Ensuite on le met dans son cercueil de plomb et de bois de camphre entouré de fer.

Samedi 13 juin, la *mise en chapelle* et les honneurs militaires.

D'abord, on avait eu l'idée de porter le corps de l'amiral à Ma-Kung, dans une des grandes pagodes, afin qu'il y eût plus d'espace pour les troupes; — on a réfléchi qu'il était mieux de ne pas le laisser reposer, même pour quelques heures, sur une terre chinoise, ni surtout dans un temple bouddhique; — et on l'a laissé sur son vaisseau, qui est une *terre française.*

A Ma-Kung, un peu avant sept heures du matin, tout ce qui reste de notre petite troupe d'occupation est rangé au pied des forts, face à la mer, les armes prêtes pour les salves de mousqueterie. Comme hier, par un temps qui est lourd, des canots et des baleinières amènent à bord du *Bayard* les officiers de l'escadre, qui sont cette fois en épaulettes et en armes. Arrivent aussi des officiers d'artillerie, d'infanterie; des détachements de mate-

lots de tous les bâtiments sur rade, et des soldats de tous les corps campés à Ma-Kung.

Une foule compacte sur le pont du *Bayard*, mais toujours du silence. Le cercueil de l'amiral est là par terre, attendant sous un drap noir, à l'entrée de cette *chapelle*, où un prêtre va tout à l'heure l'introduire.

On se serre les uns contre les autres, dans ces *coursives* étroites, sous cette oppressante carapace de fer. Par ce temps sombre et accablant, tout ce qu'on touche, boiserie ou ferrure, est chaud, humide, avec des gouttelettes, comme si la sueur perlait même sur les choses, et dans cette buée d'étuve, déjà irrespirable, on sent l'odeur sinistre des substances qui servent pour les morts.

La *chapelle* est de la simplicité la plus extrême : deux pavillons d'amiral (tricolores à trois étoiles blanches) formant sous la dunette une sorte de tente; deux rangées de marins armés, deux rangées de flambeaux. et c'est tout. On a même voilé avec de l'étamine cette devise de Bayard, inscrite à l'arrière du vaisseau au milieu de dorures, et qui aurait aussi bien pu être la sienne : « Sans reproche, sans peur. »

Un des monstres en ébène (dépouilles de pagode) qui décorent le couronnement de cette dunette se trouve par hasard juste au-dessus du cercueil, en haut du sanctuaire improvisé, assis comme un gros chien noir. Il a l'air de rire en se moquant, avec cette intensité d'expression méchante qui est le mystère inimitable de l'art chinois. On aurait peut-être dû songer à le voiler, lui plutôt, bien qu'il

représente d'une manière symbolique assez saisissante la Chine à ces funérailles.

La cérémonie religieuse est courte et se fait à voix basse. De minute en minute on entend, plus ou moins dans le lointain, des salves de mousqueterie venues de l'escadre ou des forts de Ma-Kung; elles partent de différents côtés, avec un bruit sec de chose qui se déchire.

Dans les intervalles de silence, il y a un tout petit oiseau qui chante obstinément, attaché à une drisse de pavillon. Les timoniers s'excusent de sa présence : il est là depuis hier, et on a beau le chasser, secouer cette drisse, il revient toujours.

Tout près des assistants, les canons du *Bayard* commencent à grands coups sourds le salut final, et ensuite l'amiral Lespès, qui a pris hier le commandement de l'escadre, vient dire en quelques mots adieu à notre chef mort.

Il le fait avec un tel tremblement de douleur et un si visible besoin de pleurer, qu'en l'entendant les larmes viennent. Ceux qui se raidissaient à grand effort pour garder une figure impassible s'amollissent et pleurent...

Et maintenant, après cet adieu, il n'y a plus que le défilé militaire, et c'est absolument terminé; on se retire, on se disperse dans les canots; les vergues sont redressées et les pavillons hissés partout. Les choses rentrent dans l'ordre, reprennent leur physionomie habituelle; le soleil aussi se met à reparaitre. C'est la fin du deuil, presque le commencement de l'oubli...

Je n'avais encore jamais vu des matelots pleurer

sous les armes, — et ils pleuraient silencieusement tous ceux du piquet d'honneur.

Elle était bien modeste, cette petite chapelle; bien modeste aussi, ce petit drap noir; et, quand le corps de cet amiral reviendra en France, on déploiera, c'est certain, une pompe infiniment plus brillante qu'ici, dans cette baie d'exil.

Mais qu'est-ce qu'on pourra lui faire, qu'est-ce qu'on pourra inventer pour lui qui soit plus beau et plus rare que ces larmes?...

(*Propos d'exil.*)

UNE TEMPÊTE SUR LES COTES DE CHINE

En mai 1877, Pierre Loti se trouvait sur les côtes de Chine, à bord de la *Médée*. Son navire fut assailli par une tempête épouvantable dont il nous a montré, dans une description magistrale, toute la tragique horreur.

Depuis deux jours, la grande voix sinistre gémissait autour de nous. Le ciel était très noir; il était comme dans ce tableau où Le Poussin a voulu peindre le déluge; seulement toutes les nuées remuaient, tourmentées par un vent qui faisait peur.

Et cette grande voix s'enflait toujours, se faisait profonde, incessante : c'était comme une fureur qui s'exaspérait. Nous nous heurtions dans notre marche à d énormes masses d'eau, qui s'enroulaient en volutes à crêtes blanches et qui passaient avec des airs de se poursuivre; elles se ruaient sur nous de toutes leurs forces : alors c'étaient des secousses terribles et de grands bruits sourds.

Quelquefois la *Médée* se cabrait, leur montait dessus, comme prise, elle aussi, de fureur contre elles. Et puis elle retombait toujours, la tête en avant, dans des creux traîtres qui étaient derrière; elle touchait le fond de ces espèces de vallées qu'on voyait s'ouvrir, rapides, entre de hautes parois d'eau et on avait hâte de remonter encore, de sortir d'entre ces parois courbes, luisantes, verdâtres, prêtes à se refermer.

Une pluie glacée rayait l'air en longues flèches blanches, fouettait, cuisait comme des coups de lanières. Nous nous étions rapprochés du nord, en nous élevant le long de la côte chinoise, et ce froid inattendu nous saisissait.

En haut, dans la mâture, on essayait de serrer les huniers, déjà au bas ris; la *cape* était déjà dure à tenir, et maintenant il fallait, coûte que coûte, marcher droit contre le vent, à cause de terres douteuses qui pouvaient être là, derrière nous.

Il y avait deux heures que les gabiers étaient à ce travail, aveuglés, cinglés, brûlés par tout ce qui leur tombait dessus, gerbes d'écume lancées de la mer, pluie et grêle lancées du ciel; essayant, avec leurs mains crispées de froid qui saignaient, de crocher dans cette toile raide et mouillée qui ballonnait sous le vent furieux.

Mais on ne voyait plus, on ne s'entendait plus.

On en aurait eu assez rien que de se tenir pour n'être pas emporté, rien que de se cramponner à toutes ces choses remuantes, mouillées, glissantes d'eau; — et il fallait encore travailler en l'air sur ces vergues qui se secouaient, qui avaient des mouve-

ments brusques, désordonnés, comme les derniers battements d'ailes d'un grand oiseau blessé qui râle.

Des cris d'angoisse venaient de là-haut, de cette espèce de grappe humaine suspendue. Cris d'hommes, cris rauques, plus sinistres que ceux des femmes, parce qu'on est moins habitué à les entendre; cris d'horrible douleur : une main prise quelque part, des doigts accrochés, qui se dépouillaient de leur chair ou s'arrachaient; — ou bien un malheureux, moins fort que les autres, crispé de froid, qui sentait qu'il ne se tenait plus, que le vertige venait, qu'il allait lâcher et tomber. Et les autres, par pitié, l'attachaient, pour essayer de *l'affaler* jusqu'en bas.

... Il y avait deux heures que cela durait; ils étaient épuisés; ils ne pouvaient plus.

Alors on les fit descendre, pour envoyer à leur place ceux de bâbord qui étaient plus reposés et qui avaient moins froid.

... Ils descendirent, blêmes, mouillés, l'eau glacée leur ruisselant dans la poitrine et dans le dos, les mains sanglantes, les ongles décollés, les dents qui claquaient. Depuis deux jours on vivait dans l'eau, on avait à peine mangé, à peine dormi, et la force des hommes diminuait.

C'est cette longue attente, cette longue fatigue dans le froid humide, qui sont les vraies horreurs de la mer. Souvent les pauvres mourants, avant de rendre leur dernier cri, leur dernier hoquet d'agonie, sont restés des jours et des nuits, trempés, salis, couverts d'une couche boueuse de sueur froide et de sel, d'un enduit de mort.

... Le grand bruit augmentait toujours. Il y avait

des moments où ça sifflait aigre et strident, comme dans un paroxysme d'exaspération méchante; et puis d'autres où cela devenait grave, caverneux, puissant comme des sons immenses de cataclysme. Et on sautait toujours d'une lame à l'autre, et, à part la mer qui gardait encore sa mauvaise blancheur de bave et d'écume, tout devenait plus noir. Un crépuscule glacial tombait sur nous; derrière ces rideaux sombres, derrière toutes ces masses d'eau qui étaient dans le ciel, le soleil venait de disparaître, parce que c'était l'heure; il nous abandonnait, et il allait falloir se débrouiller dans cette nuit...

... Yves était monté avec les bâbordais dans ce désarroi de la mâture, et alors je regardais en haut, aveuglé moi aussi, ne percevant plus que par instants la grappe humaine en l'air.

Et tout à coup, dans une plus grande secousse, la silhouette de cette grappe se rompit brusquement, changea de forme; deux corps s'en détachèrent, et tombèrent les bras écartés dans les volutes mugissantes de la mer, tandis qu'un autre s'aplatit sur le pont, sans cri, comme serait tombé un homme déjà mort.

« Encore le *marchepied* cassé! » dit le maître de quart, en frappant du pied avec rage. « Du filin pourri qu'ils nous ont donné dans ce sale port de Brest! Le grand Kerboul, à la mer. Le second, qui est-ce? »

D'autres, raccrochés par les mains à des cordages, un instant balancés dans le vide, remontaient maintenant, à la force des poignets, en se dépêchant, — très vite, comme des singes.

Je reconnus Yves, un de ceux qui grimpaient, — et alors, je repris ma respiration, que l'angoisse avait coupée.

Ceux qui étaient à la mer, on jeta bien des bouées pour eux, — mais à quoi bon? — On aimait encore mieux ne plus les voir reparaître, car alors, à cause de ce danger de *tomber en travers à la lame*, on n'aurait pas pu s'arrêter pour les reprendre, et il aurait fallu avoir ce courage horrible de les abandonner. Seulement on fit l'appel de ceux qui restaient, pour savoir le nom du second qu'on avait perdu : c'était un petit novice très sage, que sa mère, une veuve déjà âgée, était venue recommander au maître avant son départ de France.

L'autre, celui qui s'était écrasé sur le pont, on le descendit tant bien que mal, à quatre, en le faisant encore tomber en route; on le porta dans l'infirmerie, qui était devenue un cloaque immonde, où bouillonnaient deux pieds d'eau boueuse et noire, avec des fioles brisées, des odeurs de tous les remèdes répandus. Pas même un endroit où le laisser finir en paix; la mer n'avait seulement pas de pitié pour ce mourant, elle continuait de le faire danser, de le *sauter* de plus belle. Il avait retrouvé une espèce de son de la gorge, un râlement qui sortait encore, perdu dans tous les grands bruits des choses. On aurait peut-être pu le secourir, prolonger son agonie, avec un peu de calme. Mais il mourut là assez vite, entre les mains d'infirmiers devenus stupides de peur, qui voulaient le faire manger.

Huit heures du soir. — A ce moment, la charge

du quart était lourde, et c'était à mon tour de la prendre.

On se tenait comme on pouvait. On ne voyait plus rien. On était au milieu de tant de bruit, que la voix des hommes semblait n'avoir plus aucun son; les sifflets d'argent, forcés à pleine poitrine, perçaient mieux, comme des chants flûtés de tout petits oiseaux.

On entendait des coups terribles frappés contre les murailles du navire comme par des béliers énormes. Toujours les grands trous qui se creusaient, tout béants, partout; on s'y sentait jeté, tête baissée, dans la nuit profonde. Et puis une force vous heurtait d'une poussée brutale, vous relançait très haut en l'air, et toute la *Médée* vibrait, en ressautant, comme un monstrueux tambour. Alors, on avait beau se cramponner, on se sentait rebondir, et vite on se recramponnait plus fort, en fermant la bouche et les yeux, parce qu'on devinait d'instinct, sans voir, que c'était le moment où une épaisse masse d'eau allait balayer l'air et peut-être vous balayer aussi.

Toujours cela recommençait, ces chutes en avant, et puis ces sauts avec l'affreux bruit de tambour.

Et, après chacun de ces chocs, il y avait encore les ruissellements de l'eau qui retombaient de partout, et mille objets qui se brisaient, mille cassons qui roulaient dans l'obscurité, tout cela prolongeant en queue sinistre l'effroi du premier grand bruit.

Et les gabiers, et mon pauvre Yves, que faisaient-ils là-haut? Les mâts, les vergues, on les apercevait pas instants, dans le noir, en silhouettes, quand

on pouvait encore regarder à travers cette douleur cuisante que causait la grêle; on apercevait ces formes de grandes croix, à deux étages comme les croix russes, agitées dans l'ombre avec des mouvements de détresse, de gestes fous.

« Faites-les descendre », me dit le commandant, qui préférait le danger de ce hunier non serré à la peur de perdre encore des hommes.

Je le donnai vite, avec joie, cet ordre-là. Mais Yves, d'en haut, me répondit, à l'aide de son sifflet, que c'était presque fini; plus que la *jarretière du point*, qui s'était cassée, à remplacer par un *bout* quelconque, et puis ils allaient tous descendre, ayant serré leur voile, achevé leur ouvrage.

... Après, quand ils furent tous en bas et au complet, je respirai mieux. Plus d'hommes en l'air, plus rien à faire là-haut, plus qu'à attendre. Oh! alors, je trouvai qu'il faisait presque beau, qu'on était presque bien sur cette passerelle, à présent qu'on m'avait enlevé le poids si lourd de cette inquiétude...

(*Mon Frère Yves.*)

UNE TROUPE DE BALEINES DANS LES MERS DU SUD

A cent milles au S.-O. des Malouines, Loti fit un jour la rencontre d'une troupe de baleines, tellement nombreuse, qu'on eût dit une véritable migration. Voici la description de cette entrevue :

La scène se passait par 55° de latitude sud. C'était un matin d'hiver, peu après le soleil levé. Il faisait froid assurément, le thermomètre marquait zéro;

mais le temps était si calme qu'on n'en souffrait pas. Il n'y avait aucun souffle dans l'air, et les voiles pendaient avec mille plis, comme des rideaux mal tendus, — et cette grande fraîcheur salée était saine et exquise à respirer.

La grande houle, presque éternelle dans ces régions, était molle, et s'en allait comme en mourant. C'étaient de longues montagnes d'eau, aux formes douces et arrondies, pareilles à des ondulations lourdes de mercure, ou à des coulées de métal, qui se refroidissent. Elles nous soulevaient lentement, comme caressantes, et puis nous laissaient glisser, et nous retombions. Elles passaient, et il en venait toujours. Sous le ciel embrumé, elles étaient d'une couleur d'argent pâle, elles avaient des nuances indécises de miroir terni.

De grandes pannes de brouillard, immobiles, vagues, sans contours, pesaient sur l'horizon qui était noir. Et des traînées de soleil mettaient çà et là des luisants humides, des bandes éclatantes, comme si, par places, ces lames de métal eussent été *brunies*.

C'était un de ces moments rares, où il semble qu'on ait la perception complète et comme l'inquiétude de l'immensité de la mer. Les deux continents, l'ancien et le nouveau, s'avançaient bien là-bas, au nord, comme deux caps gigantesques venant s'abîmer au milieu des eaux; mais nous les avions dépassés; ils étaient loin derrière nous, et il n'y avait plus rien maintenant que ce sombre désert, liquide et mouvant, étendant jusqu'au pôle d'en dessous sa courbure infinie.

Et on avait conscience d'être seul et perdu au milieu de puissances terribles, qui par hasard étaient au repos.

Les pléiades d'oiseaux de mer qui peuplent l'hémisphère austral subissaient, comme toujours, ce calme des choses. Au lieu de tournoyer par milliers, en criant comme des poulies qui grincent, ils étaient tous assis sur l'eau, se taisant et se laissant bercer; on y rencontrait des familles d'albatros, de malamochs, de pétrels gris, de damiers blancs et noirs, qui flottaient à la dérive; ils étaient posés et ils dormaient...

... Je faisais mon quart de midship, et n'avais guère qu'à flâner, en regardant le ciel.

A côté de moi, un timonier promenait sa longue vue sur l'horizon, — je ne sais pourquoi, car on est toujours seul dans ces parages.

« Il y a des baleines dans l'ouest », me dit-il.

En effet, très loin dans l'ouest, on apercevait plusieurs de ces jets d'eau que lancent les gros souffleurs par leurs évents; des gerbes blanches qui brillaient sur le fond obscur du lointain.

Elles se rapprochaient vite, les baleines. Sans doute elles avaient deviné que nous n'étions pas venus là pour leur faire la chasse; elles n'avaient pas peur de nous et voulaient nous voir.

Au milieu de cette immensité morne, et pâle, et grise, elles gambadaient follement, les grosses bêtes. Il y en avait d'énormes, et aussi de toutes jeunes, qui faisaient mille tours et mille plongeons auprès des mamans, avec des airs enfantins.

Et toute cette troupe sautait, se poursuivait,

avec de puissantes gaietés de monstres et des vitesses prodigieuses ; — et les évents de ce monde soufflaient de l'eau de droite et de gauche : c'étaient des grandes fusées qui luisaient au soleil, et s'entrecroisaient comme les jets d'une pièce d'eau changeante et compliquée.

Elles nous regardaient et nous les regardions. Tous les matelots s'étaient rangés le long des bastingages, se poussant pour les mieux voir.

Elles nous regardaient, nous, masse inerte, prise par le calme. Incapables de nous démener comme elles, nous devions leur sembler très ridicules.

Le maître d'équipage, qui avait autrefois couru la grande pêche sur les baleiniers américains, grinçait les dents de les voir si confiantes et de ne pouvoir les attraper. Il avait fait monter de la cale les gros harpons pour prendre les requins ; il avait rallié ses plus fidèles, une dizaine de gabiers prêts à tout, et demandait, les mains jointes, qu'on voulût bien mettre les canots à la mer.

Mais les baleines, jugeant quelles s'étaient assez longtemps oubliées, avaient reformé leur colonne et repris leur course vers le sud, piquant dans les lames molles, filant, filant commes des flèches. Sans doute elles avaient affaire dans les terres antarctiques et elles durent y arriver le soir même, du train dont elles allaient.

Elles se perdirent bientôt dans les infinis sombres des brumes et de la houle, dans la direction du pôle. Sous ce ciel ténébreux, on eût dit une scène reconstituée de la paléontologie, — une de ces bandes de bêtes rudimentaires et monstrueuses

comme il en passait jadis sur la mer sans rivage de l'époque silurienne.

(*Fleurs d'ennui.*)

VIANDE DE BOUCHERIE

Au milieu de l'Océan indien, un soir triste où le vent commençait à gémir. Loti était de quart, et se promenait sur la passerelle pendant qu'on procédait, au-dessous de lui, à l'abatage des bœufs. Oh! le coup de massue frappé entre les cornes, le bruit de la bête qui s'effondre sur le pont en poussant un beuglement de détresse, comme ils émeuvent d'une pitié profonde le cœur de Loti!

Aucun écrivain n'a porté à un plus haut degré le don du pathétique, n'a fait verser plus de larmes. — La description de cette scène de boucherie est de l'angoisse écrite.

Deux pauvres bœufs nous restaient, de douze que nous avions pris à Singapour pour les manger en route. On les avait ménagés, ces derniers, parce que la traversée se prolongeait, contrariée par la mousson mauvaise.

Deux pauvres bœufs étiolés, amaigris, pitoyables, la peau déjà usée sur les saillies des os par les frottements du roulis. Depuis bien des jours ils maigrissaient ainsi misérablement, tournant le dos à leur pâturage de là-bas où personne ne les ramènerait plus jamais, attachés court, par les cornes, à côté l'un de l'autre et baissant la tête avec résignation chaque fois que la mer venait inonder leur corps d'une nouvelle douche si froide; l'œil morne, ils ruminaient ensemble un mauvais foin mouillé de sel, bêtes condamnées, rayées par avance sans rémission du nombre des bêtes vivantes, mais

devant souffrir encore longtemps avant d'être tuées; souffrir du froid, des secousses, de la mouillure, de l'engourdissement, de la peur....

Le soir dont je parle était triste particulièrement. En mer, il y a beaucoup de ces soirs-là, quand de vilaines nuées livides traînent sur l'horizon où la lumière baisse, quand le vent enfle sa voix et que la nuit s'annonce peu sûre.

Alors, à se sentir isolé au milieu des eaux infinies, on est pris d'une vague angoisse que les crépuscules ne donneraient jamais sur terre, même dans les lieux les plus funèbres. — Et ces deux pauvres bœufs, créatures de prairies et d'herbages, plus dépaysées que les hommes dans ces déserts mouvants et n'ayant pas comme nous l'espérance, devaient très bien, malgré leur intelligence rudimentaire, subir à leur façon l'angoisse de ces aspects-là, y voir confusément l'image de leur prochaine mort.

Ils ruminaient avec des lenteurs de malades, leurs gros yeux atones fixés sur ces sinistres lointains de la mer. Un à un, leurs compagnons avaient été abattus sur ces planches à côté d'eux; depuis deux semaines environ, ils vivaient donc plus rapprochés par leur solitude, s'appuyant l'un sur l'autre, au roulis, se frottant les cornes, par amitié.

Et voici que le personnage chargé du service des vivres (celui que nous appelons à bord : le maître-commis) monta vers moi : « Cap'taine, on va tuer un bœuf ». Le diable l'emporte, ce maître-commis! Je le reçus très mal, bien qu'il n'y eût assurément pas de sa faute; mais en vérité, je n'avais pas de

chance depuis le commencement de cette traversée-là : toujours pendant mon quart, l'abatage des bœufs!... Or, cela se passe précisément au-dessous de la passerelle où nous nous promenons, et on a beau détourner les yeux, penser à autre chose, regarder le large, on ne peut se dispenser d'entendre le coup de masse, frappé entre les cornes au milieu du pauvre front attaché très bas à une boucle par terre; puis le bruit de la bête qui s'effondre sur le pont avec un cliquetis d'os. Et sitôt après, elle est soufflée, pelée, dépecée; une atroce odeur fade se dégage de son ventre ouvert, et, alentour, les planches du navire, d'habitude si propres, sont souillées de sang, de choses immondes...

Donc c'était le moment de tuer le bœuf. Un cercle de matelots se forma autour de la boucle où l'on devait l'attacher pour l'exécution, — et, des deux qui restaient, on alla chercher le plus infirme, un qui était déjà presque mourant et qui se laissa emmener sans résistance.

Alors, l'autre tourna lentement la tête, pour le suivre de son œil mélancolique, et, voyant qu'on le conduisait vers ce même coin de malheur où tous les précédents étaient tombés, il comprit; une lueur se fit dans son pauvre front déprimé de bête ruminante et il poussa un beuglement de détresse...

Oh! le cri de ce bœuf, c'est un des sons les plus lugubres qui m'aient jamais fait frémir, en même temps que c'est une des choses les plus mystérieuses que j'aie jamais entendues... Il y avait là dedans du lourd reproche contre nous tous, les hommes, et puis aussi une sorte de navrante rési-

gnation; je ne sais quoi de contenu, d'étouffé, comme s'il avait profondément senti combien son gémissement était inutile et son appel écouté de personne. Avec la conscience d'un universel abandon, il avait l'air de dire : « Oh! oui... voici l'heure inévitable arrivée, pour celui qui était mon dernier frère, qui était venu avec moi de là-bas, de la patrie où l'on courait dans les herbages. Et mon tour sera bientôt, et pas un être au monde n'aura pitié, pas plus de moi que de lui.... »

Oh! si, j'avais pitié! J'avais même une pitié folle en ce moment, et un élan me venait presque d'aller prendre sa grosse tête malade et repoussante pour l'appuyer sur ma poitrine, puisque c'est là une des manières physiques qui nous sont les plus naturelles pour bercer d'une illusion de protection ceux qui souffrent ou qui vont mourir.

Mais, en effet, il n'avait plus aucun secours à attendre de personne, car même moi qui avais si bien senti la détresse suprême de son cri, je restais raide et impassible à ma place en détournant les yeux.... A cause du désespoir d'une bête, n'est-ce pas, on ne va pas changer la direction d'un navire et empêcher trois cents hommes de manger leur ration de viande fraîche! On passerait pour un fou, si seulement on y arrêtait une minute sa pensée.

Cependant un petit gabier, qui peut-être, lui aussi, était seul au monde et n'avait jamais trouvé de pitié, — avait entendu son appel, entendu au fond de l'âme comme moi. Il s'approcha de lui, et, tout doucement, se mit à lui frotter le museau.

Il aurait pu, s'il y avait songé, lui prédire :

« Ils mourront aussi tous, va, ceux qui vont te manger demain; tous, mêmes les plus forts et les plus jeunes; et peut-être qu'alors l'heure terrible sera encore plus cruelle pour eux que pour toi, avec des souffrances plus longues; peut-être qu'alors ils préféreraient le coup de masse en plein front. »

La bête lui rendit bien sa caresse en le regardant avec de bons yeux et en lui léchant la main. Mais c'était fini, l'éclair d'intelligence qui avait passé sous son crâne bas et fermé venait de s'éteindre. Au milieu de l'immensité sinistre où le navire l'emportait toujours plus vite, dans les embruns froids, dans le crépuscule annonçant une nuit mauvaise, — et à côté du corps de son compagnon qui n'était plus qu'un amas informe de viande pendue à un croc, — il s'était remis à ruminer tranquillement, le pauvre bœuf; sa courte intelligence n'allait pas plus loin; il ne pensait plus à rien; il ne se souvenait plus.

(*Le Livre de la Pitié et de la Mort.*)

UNE AURORE BORÉALE

Avec un vocabulaire aussi restreint que celui de Racine, Pierre Loti a su tout peindre et rendre quelquefois même l'insaisissable. — Dans les pages qui suivent, il décrit avec un rare bonheur une de ces aurores boréales qu'il a pu admirer dans les mers du Nord, pendant ses nuits de quart. Avec une grande simplicité de style — sans phrases savantes ni adjectifs chatoyants — il nous montre l'étrange magnificence de cette grande fantasmagorie silencieuse.

La plaine de glace s'étend de tous côtés à perte de vue. La lumière boréale embrase et colore super-

bement cette nuit et ce désert. A travers le cristal étincelant des glaçons qui nous entourent, les reflets d'en haut se décomposent en tant d'arcs-en-ciel, que nous croyons marcher au milieu d'un monde fait tout entier de gemmes précieuses.

Au-dessus de nos têtes, les nuages qui planent sont d'un rouge sombre, d'une intense couleur de sang.

Et de grands rayons pâles traversent le ciel comme des queues de comètes; il y en a des milliers et des milliers, qui divergent tous d'une sorte de centre mystérieux, perdus au fond de l'immensité noire : le pôle magnétique. Des faisceaux, des gerbes de rayons, s'élancent et se déforment, reparaissent et puis s'éteignent. Cette étrange magnificence change et remue.

C'est la splendeur de cette force insaisissable, inconnue, qu'on a appelée magnétisme. Cette puissance occulte se donne ce soir une grande fête, par cette nuit d'hiver, là-bas dans les régions hyperborées. Elle rayonne, elle éblouit, elle inquiète! elle jette son épouvante de chose inexpliquée, incompréhensible, spectrale.

Une sorte de tremblement continu agite toute cette lumière. On croit l'entendre bruire et crépiter; — on écoute, — rien.... Ce n'est qu'une grande fantasmagorie silencieuse. Ce feu est froid et mort, dans ce ciel et sur cette mer gelée, c'est le silence absolu....

... Les nuages, qui d'abord ressemblaient à du sang vu par transparence, ont peu à peu changé de couleur. Les uns sont devenus d'un rouge sombre, les autres d'un rose triste et mourant.

Les grands rayons pâles s'en vont à la débandade dans le ciel immense; on dirait qu'ils ont perdu leur centre; on dirait qu'on les en a détachés enles tranchant : du côté du pôle, leurs sections sont nettes comme des sections faites à coup de ciseaux.

Seulement ils se tiennent encore entre eux, les rayons pâles, juxtaposés en longues séries mouvantes et tremblantes. Cela semble des bandes d'une gaze lumineuse plissée à petits plis.

Des souffles mystérieux, qu'on ne sent pas sur terre, des souffles magnétiques, agitent doucement ces étoffes de feu blême; elles s'enroulent en spirales légères, ou se déploient comme des banderoles impalpables, en s'éteignant toujours.

De dernières rougeurs, presque livides, paraissent encore çà et là sur les nuages.

De derniers lambeaux de cette gaze lumineuse traînent au hasard dans l'espace, en tremblant toujours. Il deviennent de plus en plus diaphanes. Ils sont si vagues, qu'on a peine à les suivre. Ils sont si ténus, que l'œil les perd. Ils ne sont plus rien. La lumière polaire est éteinte. L'aurore boréale vient de mourir.

La nuit noire et glacée nous enveloppe et nous n'y voyons plus, au milieu de ce chaos déchiqueté, qui est une mer figée...

(*Fleurs d'ennui.*)

LA PÊCHE A LA MORUE DANS LES MERS D'ISLANDE

Quel admirable poème, que ce *Pêcheur d'Islande*! Tous les yeux se mouillent en le lisant, car Loti y a répandu une tristesse infinie. Ces grandes douleurs de la vie maritime existaient depuis des siècles; mais nous les connaissions à peine. C'est Loti qui nous les a révélées; c'est lui qui a fixé en traits durables les péripéties émouvantes du double drame qui se joue chaque année sur la mer d'Islande et sur les côtes de Bretagne.

L'affabulation du livre est très simple. C'est l'histoire du pêcheur Yann et de la bonne et sérieuse Gaud, qui s'aiment et qui se marient, de Yann qui s'en va et qui ne revient plus, et d'une vieille femme dont le petit-fils s'en va mourir là-bas, « de l'autre côté de la terre ». Mais nous n'avons qu'à feuilleter le volume pour y cueillir les fleurs les plus rares.

Choisissons-en quelques-unes :

... A bord, ils ne possédaient en tout que trois couchettes, — une pour deux — et ils y dormaient à tour de rôle, en se partageant la nuit.

Quand ils eurent fini leur fête, — célébrée en l'honneur de l'Assomption de la Vierge leur patronne, — il était un peu plus de minuit. Trois d'entre eux se coulèrent pour dormir dans les petites niches noires qui ressemblaient à des sépulcres, et les trois autres remontèrent sur le pont reprendre le grand travail interrompu de la pêche; c'étaient Yann, Sylvestre, et un de leur pays appelé Guillaume.

Dehors il faisait jour, éternellement jour [1].

Mais c'était une lumière pâle, pâle, qui ne ressem-

1. On sait que dans le voisinage du pôle, durant la courte saison de l'été, le soleil est presque toujours sur l'horizon, et que la nuit complète n'existe pas, ou pour ainsi dire pas.

blait à rien ; elle traînait sur les choses comme des reflets de soleil mort. Autour d'eux, tout de suite commençait un vide immense qui n'était d'aucune couleur, et en dehors des planches de leur navire, tout semblait diaphane, impalpable, chimérique.

L'œil saisissait à peine ce qui devait être la mer : d'abord cela prenait l'aspect d'une sorte de miroir tremblant qui n'aurait aucune image à refléter ; en se prolongeant, cela paraissait devenir une plaine de vapeur, — et puis, plus rien ; cela n'avait ni horizon ni contours.

La fraîcheur humide de l'air était plus intense, plus pénétrante que du vrai froid, et, en respirant, on sentait très fort le goût du sel. Tout était calme et il ne pleuvait plus ; en haut, des nuages informes et incolores semblaient contenir cette lumière latente qui ne s'expliquait pas ; on voyait clair, en ayant cependant conscience de la nuit, et toutes ces pâleurs des choses n'étaient d'aucune nuance pouvant être nommée.

Ces trois hommes qui se tenaient là vivaient depuis leur enfance sur ces mers froides, au milieu de leurs fantasmagories qui sont vagues et troubles comme des visions. Tout cet infini changeant, ils avaient coutume de le voir jouer autour de leur étroite maison de planches, et leurs yeux y étaient habitués autant que ceux des grands oiseaux du large.

Le navire se balançait lentement sur place, en rendant toujours sa même plainte, monotone comme une chanson de Bretagne répétée en rêve par un homme endormi. Yann et Sylvestre avaient préparé

très vite leurs hameçons et leurs lignes, tandis que l'autre ouvrait un baril de sel et, aiguisant son grand couteau, s'asseyait derrière eux pour attendre.

Ce ne fut pas long. A peine avaient-ils jeté leurs lignes dans cette eau tranquille et froide, ils les relevèrent avec des poissons lourds d'un gris luisant d'acier.

Et toujours, et toujours les morues vives se laissaient prendre; c'était rapide et incessant, cette pêche silencieuse. L'autre éventrait, avec son grand couteau, aplatissait, salait, comptait, et la saumure qui devait faire leur fortune au retour s'empilait derrière eux, toute ruisselante et fraîche.

Les heures passaient monotones, et dans les grandes régions vides du dehors, lentement la lumière changeait; elle semblait maintenant plus réelle. Ce qui avait été un crépuscule blême, une espèce de soir d'été hyperborée, devenait à présent, sans intermède de nuit, quelque chose comme une aurore, que tous les miroirs de la mer reflétaient en vagues traînées roses...

(*Pêcheur d'Islande.*)

LA DISTRIBUTION DES LETTRES AUX PÊCHEURS

Ils sont là depuis des mois, les pêcheurs, sur cette mer où règne un jour pâle et sans fin. Tout à coup, à l'horizon gris, un vapeur paraît : c'est le croiseur qui apporte aux « Islandais » des nouvelles de leur pays. Alors, de différents côtés de l'étendue, arrivent les bateaux de pêche. Comme

de grands oiseaux aux ailes grisâtres qui se rallient à un rappel, ils se rassemblent à la suite de ce croiseur. Et ils sont là maintenant, tous ces rudes marins aux longues barbes, attendant avec une joie inquiète des nouvelles de ce petit village où ils rêvent d'aller finir leurs jours au milieu de ceux qui leur sont chers. — Rêve, hélas! que bien peu réalisent.

... Ils regardaient à présent, au fond de leur horizon gris, quelque chose d'imperceptible. Une petite fumée, montant des eaux comme une queue microscopique, d'un autre gris, un tout petit peu plus foncé que celui du ciel. Avec leurs yeux exercés à sonder les profondeurs, ils l'avaient vite aperçue :

— Un vapeur, là-bas!

— J'ai idée, dit le capitaine en regardant bien, j'ai idée que c'est un vapeur de l'État, — le croiseur qui vient faire sa ronde...

Cette vague fumée apportait aux pêcheurs des nouvelles de France et, entre autres, certaine lettre de vieille grand'mère, écrite par une main de belle jeune fille [1].

Il se rapprocha lentement; bientôt on vit sa coque noire, c'était bien le croiseur, qui venait faire un tour dans ces fiords de l'ouest.

En même temps, une légère brise qui s'était levée, piquante à respirer, commençait à marbrer par endroits la surface des eaux mortes; elle traçait sur le luisant miroir des dessins d'un bleu vert, qui s'allongeaient en traînées, s'étendaient comme des éventails, ou se ramifiaient en forme de madrépores;

1. La lettre de grand'mère Moan à son cher petit Sylvestre — écrite par Gaud, la fiancée du beau Yann, le pêcheur d'Islande.

cela se faisait très vite avec un bruissement, c'était comme un signe de réveil présageant la fin de cette torpeur immense. Et le ciel, débarrassé de son voile, devenait clair; les vapeurs, retombées sur l'horizon, s'y tassaient en amoncellements de ouates grises, formant comme des murailles molles autour de la mer. Les deux glaces sans fin entre lesquelles les pêcheurs étaient — celle d'en haut et celle d'en bas — reprenaient leur transparence profonde, comme si on avait essuyé les buées qui les avaient ternies. Le temps changeait, mais d'une façon rapide qui n'était pas bonne.

Et, de différents points de la mer, de différents côtés de l'étendue, arrivaient des navires pêcheurs : tous ceux de France qui rôdaient dans ces parages, des Bretons, des Normands, des Boulonnais ou des Dunkerquois. Comme des oiseaux qui rallient à un rappel, ils se rassemblaient à la suite de ce croiseur; il en sortait même des coins vides de l'horizon, et leurs petites ailes grisâtres apparaissaient partout. Ils peuplaient tout à fait le pâle désert.

Plus de lente dérive, ils avaient tendu leurs voiles à la fraîche brise nouvelle et se donnaient de la vitesse pour s'approcher.

L'Islande, assez lointaine, était apparue aussi, avec un air de vouloir s'approcher comme eux; elle montrait de plus en plus nettement ses grandes montagnes de pierres nues, qui n'ont jamais été éclairées que par ce côté, par en dessous et comme à regret. Elle se continuait même par une autre Islande de couleur semblable qui s'accentuait peu à peu; — mais qui était chimérique, celle-ci, et

dont les montagnes plus gigantesques n'étaient qu'une condensation de vapeurs. Et le soleil, toujours bas et traînant, incapable de monter au-dessus des choses, se voyait à travers cette illusion d'île, tellement, qu'il paraissait posé devant et que c'était pour les yeux un aspect incompréhensible. Il n'avait plus de halo, et son disque rond ayant repris des contours très accusés, il semblait plutôt quelque pauvre planète jaune, mourante, qui se serait arrêtée là indécise, au milieu d'un chaos...

Le croiseur, qui avait stoppé, était entouré maintenant de la pléiade des Islandais. De tous ces navires se détachaient des barques, en coquille de noix, lui amenant à bord des hommes rudes aux longues barbes, dans des accoutrements assez sauvages.

Ils avaient tous quelque chose à demander, un peu comme des enfants, des remèdes pour des petites blessures, des réparations, des vivres, des lettres.

D'autres venaient de la part de leurs capitaines se faire mettre aux fers, pour quelque mutinerie à expier; ayant tous été au service de l'État, ils trouvaient la chose bien naturelle. Et quand le faux-pont étroit du croiseur fut encombré par quatre ou cinq de ces grands garçons étendus la boucle au pied, le vieux maître qui les avait cadenassés, leur dit : « Couche-toi de travers, donc, mes fils, qu'on puisse passer »; ce qu'ils firent docilement, avec un sourire.

Il y avait beaucoup de lettres cette fois, pour ces Islandais. Entre autres, deux pour la *Marie, capi-*

taine Guermeur, l'une à *M. Gaos, Yann*, l'autre à *M. Moan, Sylvestre* (celle-ci arrivée par le Danemark à Reickavick, où le croiseur l'avait prise).

Le vaguemestre, puisant dans son sac de toile à voile, leur faisait la distribution, ayant quelque peine souvent à lire les adresses qui n'étaient pas toutes mises par des mains très habiles.

Et le commandant disait :

« Dépêchez-vous, dépêchez-vous, le baromètre baisse. »

Il s'ennuyait un peu de voir toutes ces petites coquilles de noix amenées à la mer, et tant de pêcheurs assemblés dans cette région peu sûre.

Yann et Sylvestre avaient l'habitude de lire leurs lettres ensemble.

Cette fois, ce fut au soleil de minuit, qui les éclairait du haut de l'horizon toujours avec son même aspect d'astre mort.

Assis tous deux à l'écart, dans un coin du pont, les bras enlacés et se tenant par les épaules, ils lisaient très lentement, comme pour se mieux pénétrer des choses du pays qui leur étaient dites.

Dans la lettre d'Yann, Sylvestre trouva des nouvelles de Marie Gaos, sa petite fiancée; dans celle de Sylvestre, Yann lut les histoires drôles de la vieille grand'mère Yvonne, qui n'avait pas sa pareille pour amuser les absents; et puis le dernier alinéa qui le concernait : « Le bonjour de ma part au fils Gaos. »

Et, les lettres finies de lire, Sylvestre timidement montrait la sienne à son grand ami, pour essayer de lui faire apprécier la main qui l'avait tracée :

« Regarde, c'est une très belle écriture, n'est-ce pas, Yann? »

Mais Yann qui savait très bien quelle était cette main de jeune fille, détourna la tête en secouant les épaules, comme pour dire qu'on l'ennuyait à la fin avec cette Gaud [1].

Alors Sylvestre replia soigneusement le pauvre petit papier dédaigné, le remit dans son enveloppe et le serra dans son tricot contre sa poitrine, se disant tout triste :

« Bien sûr, ils ne se marieront jamais... Mais qu'est-ce qu'il peut avoir comme ça contre elle?... »

Minuit sonne à la cloche du croiseur. Et ils restaient toujours là, assis, songeant au pays, aux absents, à mille choses, dans un rêve...

A ce moment, l'éternel soleil, qui avait un peu trempé son bord dans les eaux, recommença à monter lentement.

Et ce fut le matin...

(*Pêcheur d'Islande*).

LE VOYAGE DE SYLVESTRE

Sylvestre a quitté son bateau de pêche. Il est à Brest, maintenant, très dépaysé, mais très sage; portant crânement le col bleu ouvert et le bonnet à pompon rouge des matelots de l'État. — Un jour, on l'appelle au bureau de sa compagnie; on avait à lui anoncer qu'il était désigné pour la Chine, pour l'escadre de Formose!...

Il lui vint alors un trouble extrême : c'était le charme des

1. Il l'aime pourtant, cette Gaud, et il l'épousera un jour. S'il feint l'indifférence, c'est parce qu'on le tourmente avec ce mariage : tout le monde s'y est mis, Sylvestre, ses camarades, et Gaud elle-même.

grands voyages, de l'inconnu, de la guerre; aussi l'angoisse de quitter cette bonne vieille grand'mère Yvonne, avec l'inquiétude vague de ne plus revenir.

Elle vint à Brest, grand'mère Moan, embrasser une dernière fois son petit-fils (on trouvera plus loin cette scène des adieux — un pur chef-d'œuvre.)

Enfin le voilà parti, le petit matelot, parti pour ne plus revenir...

Il avait pris le large, emporté très vite sur des mers inconnues, beaucoup plus bleues que celle de l'Islande.

Le navire qui le conduisait en extrême Asie avait ordre de se hâter, de brûler les relâches.

Déjà il avait conscience d'être bien loin, à cause de cette vitesse qui était incessante, égale, qui allait toujours, presque sans souci du vent ni de la mer. Étant gabier, il vivait dans sa mâture, perché comme un oiseau, évitant ces soldats entassés sur le pont, cette cohue d'en bas.

On s'était arrêté deux fois sur la côte de Tunis, pour prendre encore des zouaves et des mulets; de très loin il avait aperçu des villes blanches sur des sables ou des montagnes. Il était même descendu de sa hune pour regarder curieusement des hommes très bruns, drapés de voiles blancs, qui étaient venus dans des barques pour vendre des fruits; les autres lui avaient dit que c'étaient ça, les Bédouins.

Cette chaleur et ce soleil, qui persistaient toujours, malgré la saison d'automne, lui donnaient l'impression d'un dépaysement extrême.

Un jour, on était arrivé à une ville appelée Port-Saïd. Tous les pavillons d'Europe flottaient dessus au bout de leurs longues hampes, lui donnaient un

air de Babel en fête, et des sables miroitants l'entouraient comme une mer. On avait mouillé là à toucher les quais, presque au milieu de longues rues à maisons de bois. Jamais depuis le départ, il n'avait vu si clair et de si près le monde du dehors, et cela l'avait distrait, cette agitation, cette profusion de bateaux.

Avec un bruit continuel de sifflets et de sirènes à vapeur, tous ces navires s'engouffraient dans une sorte de long canal, étroit comme un fossé, qui fuyait en ligne argentée dans l'infini de ces sables. Du haut de sa hune, il les voyait s'en aller comme une procession pour se perdre dans les plaines.

Sur ces quais circulaient toutes espèces de costumes ; des hommes en robes de toutes les couleurs, affairés, criant, dans le grand coup de feu du transit. Et le soir, aux sifflets diaboliques des machines, étaient venus se mêler les tapages confus de plusieurs orchestres, jouant des choses bruyantes comme pour endormir les regrets déchirants de tous les exilés qui passaient.

Le lendemain, dès le soleil levé, ils étaient entrés eux aussi dans l'étroit ruban d'eau entre les sables, suivis d'une queue de bateaux de tous les pays. Cela avait duré deux jours, cette promenade à la file dans le désert; puis une autre mer s'était ouverte devant eux, et ils avaient repris le large.

On marchait à toute vitesse toujours; cette mer plus chaude avait à la surface des marbrures rouges et quelquefois l'écume battue du sillage avait la couleur du sang. Il vivait presque tout le temps dans sa hune, se chantant tout bas à lui-même

Jean-François de Nantes, pour se rappeler son frère Yann, l'Islande, le bon temps passé.

Quelquefois, dans le fond des lointains pleins de mirages, il voyait apparaître quelque montagne de nuance extraordinaire. Ceux qui menaient le navire connaissaient sans doute, malgré l'éloignement et le vague, ces caps avancés des continents qui sont comme des points de repère éternels sur tous les grands chemins du monde. Mais, quand on est gabier, on navigue emporté comme une chose, sans rien savoir, ignorant les distances et les mesures sur l'étendue qui ne finit pas.

Lui, n'avait que la notion d'un éloignement effroyable qui augmentait toujours; mais il en avait la notion très nette, en regardant de haut ce sillage, bruissant, rapide, qui fuyait derrière; en comptant depuis combien durait cette vitesse qui ne se ralentissait ni jour ni nuit.

En bas, sur le pont, la foule, les hommes entassés à l'ombre des tentes, haletaient avec accablement. L'eau, l'air, la lumière, avaient pris une splendeur morne, écrasante; et la fête éternelle de ces choses était comme une ironie pour les êtres, pour les existences organisées qui sont éphémères.

... Une fois, dans sa hune, il fut très amusé par des nuées de petits oiseaux, d'espèce inconnue, qui vinrent se jeter sur le navire comme des tourbillons de poussière noire. Ils se laissaient prendre et caresser, n'en pouvant plus. Tous les gabiers en avaient sur leurs épaules.

Mais bientôt les plus fatigués commencèrent à mourir.

... Ils mouraient par milliers, sur les vergues, sur les sabords, ces tout petits, au soleil terrible de la mer Rouge.

Ils étaient venus de par delà les grands déserts, poussés par un vent de tempête. Par peur de tomber dans cet infini bleu qui était partout, ils s'étaient abattus, d'un dernier vol épuisé, sur ce bateau qui passait. Là-bas, au fond de quelque région lointaine de la Libye, leur race avait pullulé sans mesure, et il y en avait trop; alors la mère aveugle et sans âme, la mère nature, avait chassé d'un souffle cet excès de petits oiseaux avec la même impassibilité que s'il se fût agi d'une génération d'hommes.

Et ils mouraient tous sur ces ferrures chaudes du navire; le pont était jonché de leurs petits corps qui hier palpitaient de vie, de chants et d'amour...

Petites loques noires, aux plumes mouillées, Sylvestre et les gabiers les ramassaient, étendant dans leurs mains, d'un air de commisération, ces fines ailes bleuâtres, — et puis les poussaient au grand néant de la mer, à coups de balai...

Ensuite passèrent des sauterelles, filles de celles de Moïse, et le navire en fut couvert.

Puis on navigua encore plusieurs jours dans du bleu inaltérable où on ne voyait plus rien de vivant, — si ce n'est des poissons quelquefois, qui volaient au ras de l'eau...

De la pluie à torrents, sous un ciel lourd et tout noir; — c'était l'Inde. Sylvestre venait de mettre le pied sur cette terre-là, le hasard l'ayant fait choisir à bord pour compléter l'*armement* d'une baleinière.

A travers l'épaisseur des feuillages, il recevait l'ondée tiède, et regardait autour de lui des choses étranges. Tout était magnifiquement vert; les feuilles des arbres étaient faites commes des fleurs gigantesques, et les gens qui se promenaient avaient de grands yeux veloutés qui semblaient se fermer sous le poids de leurs cils. Le vent qui poussait cette pluie sentait le musc et les fleurs.

... Un petit coup de sifflet de marin, modelé en trilles d'oiseau, le rappela brusquement dans sa baleinière, qui allait repartir.

... Après une nouvelle semaine de mer bleue, on s'arrêta dans un autre pays de pluie et de verdure. Une nuée de bonshommes jaunes, qui poussaient des cris, envahit tout de suite le bord, apportant du charbon dans des paniers.

« Alors, nous sommes donc déjà en Chine? » demanda Sylvestre, voyant qu'ils avaient tous des magots et des queues.

On lui dit que non : encore un peu de patience : ce n'était que Singapour. Il remonta dans sa hune, pour éviter la poussière noirâtre que le vent promenait, tandis que le charbon des milliers de petits paniers s'entassait fièvreusement dans les soutes.

Enfin on arriva un jour dans un pays appelé Tourane, où se trouvait au mouillage une certaine *Circé* tenant un blocus.

C'était le bateau auquel il se savait depuis longtemps destiné, et on l'y déposa avec son sac.

Il y retrouva des *pays*, même deux *Islandais* qui, pour le moment, étaient canonniers.

Le soir, par ces temps toujours chauds et tran-

quilles où il n'y avait rien à faire, ils se réunissaient sur le pont, isolés des autres, pour former ensemble une petite Bretagne de souvenir.

Il dut passer cinq mois d'inaction et d'exil dans cette baie triste, avant le moment désiré d'aller se battre.

LA MORT DE SYLVESTRE

Blessé à mort dans une reconnaissance, peu de temps après son arrivée au Tonkin, Sylvestre fut d'abord rapporté à Hanoï, puis envoyé en rade d'Ha-Long et mis à bord d'un navire-hôpital qui rentrait en France. Il mourut pendant la traversée.

A bord de ce transport qui allait partir, on le coucha dans l'un des petits lits de fer alignés à l'hôpital, et il recommença en sens inverse sa longue promenade à travers les mers. Seulement, cette fois, au lieu de vivre comme un oiseau dans le plein vent des hunes, c'était dans les lourdeurs d'en bas, au milieu des exhalaisons de remèdes, de blessures et de misères.

Les premiers jours, la joie d'être en route avait amené en lui un peu de mieux. Il pouvait se tenir soulevé sur son lit avec des oreillers, et de temps en temps il demandait sa boîte. Sa boîte de matelot était le coffret de bois blanc, acheté à Paimpol pour mettre ses choses précieuses; on y trouvait les lettres de grand'mère Yvonne, celles d'Yann et de Gaud, un cahier où il avait copié des chansons du bord, et un livre de Confucius en chinois, pris au

hasard d'un pillage, sur lequel, au revers blanc des feuillets, il avait inscrit le journal naïf de sa campagne.

Le mal pourtant ne s'améliorait pas et, dès la première semaine, les médecins pensèrent que la mort ne pouvait plus être évitée.

... Près de l'équateur maintenant; dans l'excessive chaleur des orages. Le transport s'en allait toujours vite, sur une mer remuée, tourmentée encore comme au renversement des moussons.

Depuis le départ d'Ha-Long, il en était mort plus d'un, qu'il avait fallu jeter dans l'eau profonde, sur ce grand chemin de France; beaucoup de ces petits lits s'étaient débarrassés déjà de leur pauvre contenu.

Et ce jour-là, dans l'hôpital mouvant, il faisait très sombre : on avait été obligé, à cause de la houle, de fermer les mantelets de fer des sabords, et cela rendait plus horrible cet étouffoir de malades.

Il allait plus mal, lui; c'était la fin. Couché toujours sur son côté percé, il le comprimait des deux mains, avec tout ce qui lui restait de force, pour immobiliser cette eau, cette décomposition liquide dans ce poumon droit, et tâcher de respirer seulement avec l'autre. Mais cet autre aussi, peu à peu, s'était pris par voisinage, et l'angoisse suprême était commencée.

Toutes sortes de visions du pays hantaient son cerveau mourant; dans l'obscurité chaude, des figures aimées ou affreuses venaient se pencher sur lui; il était dans un perpétuel rêve d'halluciné, où passaient la Bretagne et l'Islande.

Le matin, il avait fait appeler le prêtre, et celui-ci, qui était un vieillard habitué à voir mourir des matelots, avait été surpris de trouver sous cette enveloppe si virile la pureté d'un petit enfant.

Il demandait de l'air, de l'air; mais il n'y en avait nulle part; les manches à vent n'en donnaient plus; l'infirmier qui l'éventait tout le temps avec un éventail à fleurs chinoises, ne faisait que remuer sur lui des buées malsaines, des fadeurs déjà cent fois respirées, dont les poitrines ne voulaient plus.

Quelquefois, il lui prenait des rages désespérées pour sortir de ce lit, où il sentait si bien la mort venir; d'aller au plein vent là-haut, essayer de revivre... Oh! les autres, qui couraient dans les haubans, qui habitaient dans les hunes!... Mais tout son grand effort pour s'en aller n'aboutissait qu'à un soulèvement de sa tête et de son cou affaibli, — quelque chose comme ces mouvements incomplets que l'on fait pendant le sommeil. — Eh! non, il ne pouvait plus, il retombait dans les mêmes creux de son lit défait, déjà englué là par la mort; et chaque fois, après la fatigue d'une telle secousse, il perdait pour un instant conscience de tout.

Pour lui faire plaisir, on finit par ouvrir un sabord, bien que ce fut encore dangereux, la mer n'étant pas assez calmée. C'était le soir, vers six heures. Quand cet auvent de fer fut soulevé, il entra de la lumière seulement, de l'éblouissante lumière rouge. Le soleil couchant apparaissait à l'horizon avec une extrême splendeur, dans la déchirure d'un ciel sombre; sa lueur aveuglante se promenait au

roulis, et il éclairait cet hôpital en vacillant, comme une torche que l'on balance.

De l'air, non, il n'en vint point; le peu qu'il y en avait dehors était impuissant à entrer ici, à chasser les senteurs de la fièvre. Partout, à l'infini, sur cette mer équatoriale, ce n'était qu'humidité chaude, que lourdeur irrespirable. Pas d'air nulle part, pas même pour les mourants qui haletaient.

.... Une dernière vision l'agita beaucoup : sa vieille grand'mère, passant sur un chemin, très vite, avec une expression d'anxiété déchirante; la pluie tombait sur elle, de nuages bas et funèbres; elle se rendait à Paimpol, mandée au bureau de la marine pour y être informée qu'il était mort.

Il se débattait maintenant; il râlait. On épongeait aux coins de sa bouche de l'eau et du sang, qui étaient remontés de sa poitrine, à flots, pendant ses contorsions d'agonie. Et le soleil magnifique l'éclairait toujours; au couchant, on eût dit l'incendie de tout un monde, avec du sang plein les nuages; par le trou de ce sabord ouvert entrait une large bande de feu rouge, qui venait finir sur le lit de Sylvestre, faire un nimbe autour de lui.

.... A ce moment, ce soleil se voyait aussi, lui bas, en Bretagne, où midi allait sonner. Il était bien le même soleil, et au même instant précis de la durée sans fin; là, pourtant, il avait une couleur très différente; il éclairait d'une douce lumière blanche la grand'mère Yvonne, qui travaillait à coudre, assise sur sa porte.

En Islande, où c'était le matin, il paraissait aussi, à cette même minute de mort. Pâli davantage, on

eût dit qu'il ne parvenait à être vu là que par une sorte de tour de force d'obliquité. Il rayonnait tristement, dans un fiord où dérivait la *Marie*, et son ciel était cette fois d'une ces puretés hyperboréennes qui éveillent des idées de planètes refroidies n'ayant plus d'atmosphère. Avec une netteté glacée il accentuait les détails de ce chaos de pierres qui est l'Islande : tout ce pays, vu de la *Marie*, semblait plaqué sur un même plan et se tenir debout. Yann, qui était là, éclairé un peu étrangement lui aussi, pêchait comme d'habitude au milieu de ces aspects lunaires.

Au moment où cette traînée de feu rouge, qui entrait par ce sabord de navire, s'éteignit, où le soleil équatorial disparut tout à fait dans les eaux dorées, on vit les yeux du petit-fils mourant se chavirer, se retourner vers le front comme pour disparaître dans la tête. Alors on abaissa dessus les paupières avec leurs longs cils et Sylvestre redevint très beau et calme, comme un marbre couché....

(*Pêcheur d'Islande.*)

III

LA BRETAGNE

« La Bretagne, que beaucoup de gens me donnent pour patrie, je ne l'ai vue qu'à dix-sept ans [1], et j'ai été très long à l'aimer, — ce qui fait sans doute que je l'ai aimée davantage. Elle m'avait causé d'abord une oppression et une tristesse extrêmes ; ce fut mon frère Yves qui commença à m'initier à son charme mélancolique, de me faire pénétrer dans l'intimité de ses chaumières et de ses chapelles des bois. Et ensuite, l'influence qu'une jeune fille du pays de Tréguier [2] exerça sur mon imagination, très tard, vers mes vingt-sept ans, décida tout à fait mon amour pour cette patrie adoptée » (*Le Roman d'un enfant.*)

Il l'aime, en effet, cette Bretagne monotone et triste, dont il a si bien compris la particulière séduction. Il aime surtout ces antiques populations bretonnes qu'il étudie d'un œil bienveillant ; et c'est d'une plume attendrie qu'il nous dépeint leurs mœurs, leurs coutumes, leurs habitudes.

Il faut lire *Pêcheur D'Islande* et *Mon Frère Yves* pour sentir toute la poésie mélancolique qui s'exhale de cette terre primitive où palpite encore la foi des vieux âges. Il y a, dans ces deux livres, des pages exquises, des tableaux d'une touche incomparable.

Qu'on en juge.

1. Au moment de son entrée au *Borda*.
2. Petite ville des Côtes-du-Nord, où naquit **Ernest Renan.**

LA BÉNÉDICTION DES DÉPARTS

C'est au printemps qu'ils partent, tous ces *Islandais* — une race vaillante de marins qui est répandue surtout au pays de Paimpol et de Tréguier, et qui s'est vouée de père en fils à la pêche. Ils reviennent à la fin d'août, et passent l'hiver au foyer, à Paimpol ou dans les chaumières du pays de Goëlo.

Le départ de tous ces pêcheurs — que l'Islande dévore — s'effectue avec une grande solennité.

A la fin de chaque hiver, ils [1] recevaient avec les autres pêcheurs, dans le port de Paimpol, la bénédiction des départs. Pour ce jour de fête, un reposoir, toujours le même, était construit sur le quai; il imitait une grotte en rochers et, au milieu, parmi des trophées d'ancres, d'avirons et de filets, trônait, douce et impassible, la Vierge, patronne des marins, sortie pour eux de son église, regardant toujours, de génération en génération, avec ses mêmes yeux sans vie, les heureux pour qui la saison allait être bonne, — et les autres, ceux qui ne devaient pas revenir.

Le Saint-Sacrement, suivi d'une procession lente de femmes et de mères, de fiancées et de sœurs, faisait le tour du port, où tous les navires islandais,

1. Les pêcheurs de la *Marie* : Yann, Sylvestre et quelques autres.

qui s'étaient pavoisés, saluaient du pavillon au passage. Le prêtre, s'arrêtant devant chacun d'eux, disait les paroles et faisait les gestes qui bénissent.

Ensuite ils partaient tous, comme une flotte, laissant le pays presque vide d'époux, d'amants et de fils. En s'éloignant, les équipages chantaient ensemble, à pleines voix vibrantes, les cantiques de Marie-Étoile-de-la-Mer.

Et chaque année, c'était le même cérémonial de départ, les mêmes adieux.

Après, recommençait la vie du large, l'isolement à trois ou quatre compagnons rudes, sur des planches mouvantes, au milieu des eaux froides de la mer hyperborée...

LE « PARDON »[1] DES ISLANDAIS

Au *Pardon des Islandais*, Gaud Mevel, une jolie fille de Paimpol, a rencontré une sorte de bon et doux géant, Yann Gaos. D'abord, elle s'est dit, avec une nuance de moquerie : « En voilà un qui est grand ! » Puis — involontairement — elle s'est prise à l'aimer. — Tel est le prologue de ce drame poignant qui a fait verser tant de larmes aux lecteurs de *Pêcheur d'Islande*.

La première fois qu'elle l'avait aperçu, lui, ce Yann, c'était le lendemain de son arrivée, au *Pardon des Islandais*, qui est le 8 décembre, jour de la Notre-Dame de Bonne-Nouvelle, patronne des pêcheurs, — un peu après la procession, les rues sombres encore tendues de draps blancs sur lesquels

1. On appelle *pardons*, en Bretagne, les pèlerinages.

étaient piqués du lierre et du houx, des feuillages et des fleurs d'hiver.

A ce pardon, la joie était lourde et un peu sauvage, sous un ciel triste. Joie sans gaieté, qui était faite surtout d'insouciance et de défi, de vigueur physique et d'alcool; sur laquelle pesait, moins déguisée qu'ailleurs, l'universelle menace de mourir.

Grand bruit dans Paimpol; sons de cloches et chants de prêtres. Chansons rudes et monotones dans les cabarets; vieux airs à bercer les matelots; vieilles complaintes venues de la mer, venues de je ne sais où, de la profonde nuit des temps. Groupes de marins se donnant le bras, zigzaguant dans les rues, par habitude de rouler et par commencement d'ivresse... Groupes de filles en coiffes blanches... Vieilles maisons de granit enfermant ce grouillement de monde; vieux toits racontant leurs luttes de plusieurs siècles contre les vents d'ouest, contre les embruns, les pluies, contre tout ce que lance la mer.

Et un sentiment religieux, une impression de passé, planant sur tout cela, avec un respect du culte antique, des symboles qui protègent, de la Vierge blanche et immaculée. A côté des cabarets, l'église au perron semé de feuillage, toute ouverte en grande baie sombre, avec son odeur d'encens, avec ses cierges dans son obscurité, et ses ex-voto de marins partout accrochés à la sainte voûte. A côté des jeunes filles, les fiancées de matelots disparus, les veuves de naufragés, sortant des chapelles des morts, avec leurs longs châles de deuil et leurs petites coiffes lisses; les yeux à terre, silencieuses,

passant au milieu de ce bruit de vie, comme un avertissement noir. Et là, tout près, la mer toujours, la grande nourrice et la grande dévorante de ces générations vigoureuses, s'agitant elle aussi, faisant son bruit, prenant sa part de la fête...

De toutes ces choses ensemble, Gaud recevait l'impression confuse. Excitée et rieuse, avec le cœur serré dans le fond, elle sentait une espèce d'angoisse la prendre, à l'idée que ce pays maintenant était redevenu le sien pour toujours [1]. Sur la place, où il y avait des jeux et des saltimbanques, elle se promenait avec ses amies qui lui nommaient, de droite et de gauche, les jeunes hommes de Paimpol ou de Ploubazlanec. Devant des chanteurs de complaintes, un groupe de ces « Islandais » était arrêté, tournant le dos. Et d'abord, frappée par l'un d'eux qui avait une taille de géant et des épaules presque trop larges, elle avait simplement dit, même avec une nuance de moquerie :

« En voilà un qui est grand! »

Il y avait à peu près ceci de sous-entendu dans sa phrase :

« Pour celle qui l'épousera, quel encombrement dans son ménage, un mari de cette carrure! »

Lui s'était retourné comme s'il l'eût entendue et, de la tête aux pieds, il l'avait enveloppée d'un regard rapide qui semblait dire :

« Quelle est celle-ci qui porte la coiffe de Paimpol, et qui est si élégante, et que je n'ai jamais vue? »

Et puis ses yeux s'étaient abaissés vite, par poli-

1. Gaud Mevel était revenue en Bretagne après un long séjour à Paris.

tesse, et il avait de nouveau paru très occupé des chanteurs, ne laissant plus voir de sa tête que les cheveux noirs, qui étaient assez longs et très bouclés derrière, sur le cou.

Ayant demandé sans gêne le nom d'une quantité d'autres, elle n'avait pas osé pour celui-là. Ce beau profil à peine aperçu; ce regard superbe et un peu farouche; ces prunelles brunes légèrement fauves, courant très vite sur l'opale bleuâtre de ses yeux, tout cela l'avait intimidée et impressionnée aussi.

Justement c'était ce « fils Gaos » dont elle avait entendu parler chez les Moan comme d'un grand ami de Sylvestre; le soir de ce même pardon, Sylvestre et lui, marchant bras-dessus bras-dessus, les avaient croisés, son père et elle, et s'étaient arrêtés pour dire bonjour...

(*Pêcheur d'Islande.*)

LE COIN DES NAUFRAGÉS DE PORS-EVEN

Oh! combien de marins, combien de capitaines,
Qui sont partis joyeux pour des courses lointaines,
Dans ce morne horizon se sont évanouis!
Combien ont disparu, dure et triste fortune!
Dans une mer sans fond, par une nuit sans lune,
Dans l'aveugle Océan à jamais enfouis!...

(V. Hugo, *les Rayons et les Ombres.*)

Le père de Gaud avait eu jadis des intérêts communs avec celui d'Yann et lui redevait une centaine de francs pour la vente d'une barque qui venait de se faire *à la part*. Sa fille lui demanda d'aller porter elle-même cet argent chez les Gaos. Elle avait une curiosité anxieuse de cette famille d'Yann, où elle entrerait peut-être un jour, de cette maison, de ce village. En outre, elle s'arrêta pour prier devant le

tombeau vide des pêcheurs islandais — le cœur plein de larmes, troublée par de sinistres pressentiments.

... Elle arriva à une chapelle qu'on apercevait sur une hauteur. C'était une chapelle toute grise, très petite et très vieille; au milieu de l'aridité d'alentour, un bouquet d'arbres, gris aussi et déjà sans feuilles, lui faisait des cheveux, des cheveux jetés tous du même côté, comme par une main qu'on y aurait passée.

Et cette main était celle aussi qui fait sombrer les barques des pêcheurs, main éternelle des vents d'ouest qui couche, dans le sens des lames et de la houle, les branches tordues des rivages. Ils avaient poussé de travers et échevelés, les vieux arbres, courbant le dos sous l'effort séculaire de cette main-là.

Gaud se trouvait presque au bout de sa course, puisque c'était la chapelle de Pors-Even; alors elle s'y arrêta pour gagner encore du temps.

Un petit mur croulant dessinait autour un enclos enfermant des croix. Et tout était de la même couleur, la chapelle, les arbres et les tombes; le lieu tout entier semblait uniformément hâlé, rongé par le vent de mer; un même lichen grisâtre, avec ses taches d'un jaune pâle de soufre, couvrait les pierres, les branches noueuses, et les saints en granit qui se tenaient dans les niches du mur.

Sur une de ces croix de bois, un nom était inscrit en grosses lettres : *Gaos. — Gaos, Joël, quatre-vingts ans.*

Ah! oui, le grand-père; elle savait cela. La mer n'en avait pas voulu, de ce vieux marin. Du reste,

plusieurs des parents de Yann devaient dormir dans cet enclos, c'était naturel, et elle aurait dû s'y attendre; pourtant ce nom-là sur cette tombe lui faisait une impression pénible.

Afin de perdre un moment de plus, elle entra dire une prière sous ce porche antique, tout petit, usé, badigeonné de chaux blanche. Mais là elle s'arrêta, avec un plus fort serrement de cœur.

Gaos! encore ce nom, gravé sur une des plaques funéraires comme on en met pour garder le souvenir de ceux qui meurent au large.

Elle se mit à lire cette inscription :

EN MÉMOIRE DE
GAOS, JEAN-LOUIS,
AGÉ DE 24 ANS, MATELOT A BORD DE LA MARGUERITE,
DISPARU EN ISLANDE, LE 3 AOUT 1877.
QU'IL REPOSE EN PAIX!

L'Islande, — toujours l'Islande! — Partout, à cette entrée de chapelle, étaient clouées d'autres plaques de bois, avec des noms de marins morts. C'était le coin des naufragés de Pors-Even, et elle regretta d'être venue, prise d'un pressentiment noir. A Paimpol, dans l'église, elle avait vu des inscriptions pareilles; mais ici, dans ce village, il était plus petit, plus fruste, plus sauvage, le tombeau vide des pêcheurs islandais. Il y avait de chaque côté un banc de granit, pour les veuves, pour les mères : et ce lieu bas, irrégulier comme une grotte, était gardé par une bonne vierge très ancienne, repeinte en rose, avec de gros yeux

méchants, qui ressemblait à Cybèle, déesse primitive de la terre.

Gaos! encore!

EN MÉMOIRE DE
GAOS, FRANÇOIS,
ÉPOUX DE ANNE-MARIE LE GOASTER,
CAPITAINE A BORD DU PAIMPOLAIS,
PERDU EN ISLANDE DU 1er AU 3 AVRIL 1877.
AVEC VINGT-TROIS HOMMES COMPOSANT SON ÉQUIPAGE.
QU'ILS REPOSENT EN PAIX!

Et, en bas, deux os de mort en croix, sous un crâne noir avec des yeux ouverts, peinture naïve et macabre, sentant encore la barbarie d'un autre âge.

Gaos! partout ce nom!

Un autre Gaos s'appelait Yves, *enlevé du bord de son navire et disparu aux environs de Norden-Fiord*, *en Islande*, *à l'âge de vingt-deux ans*. La plaque semblait être là depuis de longues années; il devait être bien oublié, celui-là...

En lisant, il lui venait pour ce Yann des élans de tendresse douce, et un peu désespérée aussi. Jamais, non, jamais il ne serait à elle! Comment le disputer à la mer, quand tant d'autres gens y avaient sombré, des ancêtres, des frères, qui devaient avoir avec lui des ressemblances profondes.

Elle entra dans la chapelle, déjà obscure, à peine éclairée par ses fenêtres basses aux parois épaisses. Et là, le cœur plein de larmes qui voulaient tomber, elle s'agenouilla pour prier devant des saints et des saintes énormes, entourés de fleurs grossières, et

qui touchaient la voûte avec leur tête. Dehors, le vent qui se levait commençait à gémir, comme rapportant au pays breton la plainte des jeunes hommes morts.

(*Pêcheur d'Islande.*)

LES ADIEUX DE GRAND'MERE MOAN A SON PETIT-FILS

Sylvestre va partir. Il est désigné pour l'escadre de Formose. Il voudrait bien aller encore une fois à Ploubazlanec pour dire adieu à sa vieille grand'mère; mais il ne peut obtenir la permission accordée d'ordinaire à ceux qui vont en campagne : dans cinq jours, il faudra faire son sac et s'en aller. Alors, il écrit vite a cette pauvre grand'maman, qui s'empresse d'accourir à l'appel de son petit-fils.

Elle est un peu ancienne, son amoureuse, disaient les autres, deux jours après, en riant derrière lui; c'est égal, ils ont l'air de bien s'entendre tout de même.

Ils s'amusaient de le voir, pour la première fois, se promener dans les rues de Recouvrance avec une femme au bras, comme tout le monde, se penchant vers elle d'un air tendre, lui disant des choses qui avaient l'air tout à fait douces.

Une petite personne à la tournure assez alerte, vue de dos; des jupes un peu courtes, par exemple, pour la mode du jour, un petit châle brun, et une grande coiffe de Paimpolaise.

Elle aussi, suspendue à son bras, se retournait vers lui pour le regarder avec tendresse.

« Elle est un peu ancienne, l'amoureuse! »

Ils disaient cela, les autres, sans grande malice, voyant bien que c'était une bonne vieille grand'-mère, venue de la campagne.

... Venue en hâte, prise d'une épouvante affreuse, à la nouvelle du départ de son petit-fils : — car cette guerre de Chine avait déjà coûté beaucoup de marins au pays de Paimpol.

Ayant réuni toutes ses petites économies, arrangé dans un carton sa belle robe des dimanches et une coiffe de rechange, elle était partie pour l'embrasser au moins encore une fois.

Tout droit elle avait été le demander à la caserne et d'abord l'adjudant de sa compagnie avait refusé de le laisser sortir.

« Si vous voulez réclamer, allez, ma bonne dame, allez vous adresser au capitaine, le voilà qui passe. »

Et carrément, elle y était allée. Celui-ci s'était laissé toucher.

« Envoyez Moan se *changer* », avait-il dit.

Et Moan, quatre à quatre, était monté se mettre en toilette de ville, — tandis que la bonne vieille, pour l'amuser, comme toujours, faisait par derrière à cet adjudant une fine grimace impayable, avec une révérence.

Ensuite, quand il reparut, le petit-fils, bien décolleté dans sa tenue de sortie, elle avait été émerveillée de le trouver si beau : sa barbe noire, qu'un coiffeur lui avait taillée, était en pointe, à la mode des marins cette année-là, les liettes de sa chemise ouverte étaient frisées menu, et son bonnet avait de longs rubans qui flottaient terminés par des ancres d'or.

Un instant elle s'était imaginé voir son fils Pierre qui, vingt ans auparavant, avait été lui aussi gabier de la flotte, et le souvenir de ce long passé déjà enfui derrière elle, de tous ces morts, avait jeté furtivement sur l'heure présente une ombre triste.

Tristesse vite effacée. Ils étaient sortis bras dessus bras dessous, dans la joie d'être ensemble; — et c'est alors que, la prenant pour son amoureuse, on l'avait jugée « un peu ancienne ».

Elle l'avait emmené dîner, en partie fine, dans une auberge tenue par des Paimpolais, qu'on lui avait recommandée comme n'étant pas trop chère. Ensuite, se donnant le bras toujours, ils étaient allés dans Brest, regarder les étalages des boutiques. Et rien n'était si amusant que tout ce qu'elle trouvait à dire pour faire rire son petit-fils, — en breton de Paimpol que les passants ne pouvaient pas comprendre.

Elle était restée trois jours avec lui, trois jours de fête sur lesquels pesait un *après* bien sombre, autant dire trois jours de grâce.

Et enfin il avait bien fallu repartir, s'en retourner à Ploubazlanec. C'est que d'abord elle était au bout de son pauvre argent. Et puis Sylvestre embarquait le surlendemain, et les matelots sont toujours consignés inexorablement dans les quartiers, la veille des grands départs.

Oh! ce dernier jour!... Elle avait eu beau faire, beau chercher dans sa tête pour dire encore des choses drôles à son petit-fils, elle n'avait rien trouvé, non, mais c'étaient des larmes qui avaient envie de

venir, des sanglots qui, à chaque instant, lui montaient à la gorge. Suspendue à son bras, elle lui faisait mille recommandations qui, à lui aussi, donnaient l'envie de pleurer. Et ils avaient fini par entrer dans une église pour dire ensemble leurs prières.

C'est par le train du soir qu'elle s'en était allée. Pour économiser, ils s'étaient rendus à pied à la gare; lui, portant son carton de voyage et la soutenant de son bras fort sur lequel elle s'appuyait de tout son poids. Elle était fatiguée, fatiguée, la pauvre vieille; elle n'en pouvait plus, de s'être tant surmenée pendant trois ou quatre jours. Le dos tout courbé sous son châle brun, ne trouvant plus la force de se redresser, elle n'avait plus rien de jeunet dans la tournure et sentait bien toute l'accablante lourdeur de ses soixante-seize ans. A l'idée que c'était fini, que dans quelques minutes il faudrait le quitter, son cœur se déchirait d'une manière affreuse. Et c'était en Chine qu'il s'en allait, là-bas, à la tuerie! Elle l'avait encore là, avec elle : elle le tenait encore de ses deux pauvres mains... et cependant il partirait; ni toute sa volonté ni toutes ses larmes, ni tout son désespoir de grand'mère ne pourraient rien pour le garder!...

Embarrassée de son billet, de son panier de provisions, de ses mitaines, agitée, tremblante, elle lui faisait ses recommandations dernières auxquelles il répondait tout bas par de petits *oui* bien soumis, la tête penchée tendrement vers elle, la regardant avec ses bons yeux doux, son air de petit enfant.

— Allons, la veille, il faut vous décider si vous voulez partir!

La machine sifflait. Prise de la frayeur de manquer le train, elle lui enleva des mains son carton; — puis laissa retomber la chose à terre, pour se pendre à son cou dans un embrassement suprême.

On les regardait beaucoup dans cette gare, mais ils ne donnaient plus envie de sourire à personne. Poussée par les employés, épuisée, perdue, elle se jeta dans le premier compartiment venu, dont on lui referma brusquement la portière sur les talons, tandis que, lui, prenait sa course légère de matelot, décrivait une courbe d'oiseau qui s'envole, afin de faire le tour et d'arriver à la barrière, dehors, à temps pour la voir passer.

Un grand coup de sifflet, l'ébranlement bruyant des roues, la grand'mère passa. — Lui, contre cette barrière, agitait avec une grâce juvénile son bonnet à rubans flottants, et elle, penchée à la fenêtre de son wagon de troisième, faisait signe avec son mouchoir pour être mieux reconnue. Si longtemps qu'elle put, si longtemps qu'elle distingua cette forme bleu-noir qui était encore son petit-fils, elle la suivit des yeux, lui jetant de toute son âme cet « au revoir » toujours incertain que l'on dit aux marins quand ils s'en vont.

Regarde-le bien, pauvre femme, ce petit Sylvestre; jusqu'à la dernière minute, suis bien sa silhouette fuyante, qui s'efface là-bas pour jamais....

Et, quand elle ne le vit plus, elle retomba assise, sans souci de froisser sa belle coiffe, pleurant à sanglots, dans une angoisse de mort...

Lui, s'en retournait lentement, tête baissée, avec de grosses larmes descendant sur ses joues. La nuit

d'automne était venue, le gaz allumé partout, la fête des matelots commencée. Sans prendre garde à rien, il traversa Brest, puis le pont de Recouvrance, se rendant au quartier....

Il rentra se coucher dans son hamac, et pleura tout seul, dormant à peine jusqu'au matin.

(*Pêcheur d'Islande.*)

LA DOULEUR D'UNE GRAND'MÈRE

Yvonne Moan, une vieille Bretonne, qui habite le hameau de Ploubazlanec, aux environs de Paimpol, a perdu à la mer son mari et ses fils. Il lui reste un petit-fils, Sylvestre. Moan, toute son espérance et tout son amour. Sylvestre, appelé par l'inscription maritime, a été embarqué à bord de la *Circé*, et envoyé au Tonkin. Blessé là sur le champ de bataille, il est mort à bord du navire-hôpital qui le ramenait en France. Yvonne Moan ignore encore ce malheur.

Un jour de la première quinzaine de juin, comme la vieille Yvonne rentrait chez elle, des voisines lui dirent qu'on était venu la demander de la part du commissaire de l'inscription maritime.

C'était quelque chose concernant son petit-fils, bien sûr; mais cela ne lui fit pas du tout peur. Dans les familles des *gens de mer*, on a souvent affaire à l'*Inscription*; elle donc, qui était fille, femme, mère et grand'mère de marin, connaissait ce bureau depuis tantôt soixante ans.

C'était au sujet de sa délégation, sans doute; ou

peut-être un petit décompte[1] de la *Circé* à toucher au moyen de sa *procure*[2]. Sachant ce qu'on doit à M. le commissaire, elle fit sa toilette, prit sa belle robe et une coiffe blanche, puis se mit en route sur les deux heures.

Trottinant, assez vite et menu dans ces sentiers de falaise, elle s'acheminait vers Paimpol, un peu anxieuse tout de même, à la réflexion, à cause de ces deux mois sans lettres.

Le gai temps de juin souriait partout autour d'elle. Sur les hauteurs pierreuses il n'y avait toujours que les ajoncs ras, aux fleurs jaune d'or; mais, dès qu'on passait dans les bas-fonds abrités contre l'âpre vent de mer, on trouvait tout de suite la belle verdure neuve, les haies d'aubépine fleurie, l'herbe haute et sentant bon. Elle ne voyait guère tout cela, elle, si vieille, sur qui s'étaient accumulées les saisons fugitives, courtes à présent comme des jours.

Autour des hameaux croulants aux murs sombres, il y avait des rosiers, des œillets, des giroflées et, jusque sur les hautes toitures de chaume et de mousse, mille petites fleurs qui attiraient les premiers papillons blancs.

En approchant de Paimpol, elle se sentait devenir plus inquiète, et pressait encore sa marche.

La voilà dans la ville grise, dans les petites rues de granit où tombait le soleil, donnant le bonjour à

1. *Décompte*, decompte sur l'argent gagné là bord par le matelot au service de l'État.
2. *Sa procure*, la procuration laissée par Sylvestre à sa grand'mère.

d'autres vieilles, ses contemporaines, assises à leur fenêtre. Intriguées de la voir, elles disaient :

« Où va-t-elle comme ça si vite, en robe du dimanche, un jour sur semaine[1]? »

M. le commissaire de l'inscription ne se trouvait pas chez lui. Un petit être très laid, d'une quinzaine d'années, qui était son commis, se tenait assis à son bureau. Étant trop malvenu pour faire un pêcheur, il avait reçu de l'instruction et passait ses jours sur cette même chaise, en fausses manches noires, grattant son papier.

Avec un air d'importance, quand elle lui eut dit son nom, il se leva pour prendre, dans un casier, des pièces timbrées.

Il y en avait beaucoup.... qu'est-ce que cela voulait dire? Des certificats, des papiers portant des cachets, un livret de marin jauni par la mer, tout cela ayant comme une odeur de mort.

Il les étalait devant la pauvre vieille, qui commençait à trembler et à voir trouble. C'est qu'elle avait reconnu deux de ces lettres que Gaud écrivait pour elle à son petit-fils, et qui étaient revenues là, non décachetées.... Et ça s'était passé ainsi vingt ans auparavant, pour la mort de son fils Pierre : les lettres étaient revenues de la Chine chez M. le commissaire, qui les lui avait remises....

Il lisait maintenant, d'une voix doctorale : « Moan, Jean-Marie-Sylvestre, inscrit à Paimpol, folio 213, numéro matricule 2091, décédé à bord du *Bien-Hoa*, le 14....

1. Un *jour sur semaine*, un jour de la semaine qui n'est pas le dimanche.

— Quoi?... qu'est-ce qui lui est arrivé, mon bon Monsieur?...

— Décédé!... Il est décédé, reprit-il.

Mon Dieu, il n'était sans doute pas méchant, ce commis; s'il disait cela de cette manière brutale, c'était plutôt manque de jugement, inintelligence de petit être incomplet. Et voyant qu'elle ne comprenait pas ce beau mot, il s'exprima en breton :

— *Marw éo*!...

— *Marw éo*!... (Il est mort!...)

Elle répéta après lui, avec son chevrotement de vieillesse, comme un pauvre écho fêlé redirait une phrase indifférente.

C'était bien ce qu'elle avait à moitié deviné, mais cela la faisait trembler seulement; à présent que c'était certain, ça n'avait plus l'air de la toucher. D'abord sa faculté de souffrir s'était vraiment un peu émoussée, à force d'âge, surtout depuis ce dernier hiver. La douleur ne venait pas tout de suite. Et puis quelque chose se chavirait pour le moment dans sa tête, et voilà qu'elle confondait cette mort avec d'autres : elle en avait tant perdu, de fils!... Il lui fallut un instant pour bien entendre que celui-ci était son dernier, si chéri, celui à qui se rapportaient toutes ses prières, toute sa vie, toute son attente, toutes ses pensées, déjà obscurcies par l'approche sombre de l'*enfance* [1]....

Elle éprouvait une honte aussi à laisser paraître son désespoir devant ce petit monsieur qui lui faisait horreur : est-ce que c'était comme ça qu'on

1. *L'approche sombre de l'enfance*, la seconde enfance, où tombent quelquefois les vieillards.

annonçait à une grand'mère la mort de son petit-fils!... Elle restait debout, devant ce bureau, raidie, torturant les franges de son châle brun avec ses pauvres vieilles mains gercées de laveuse.

Et comme elle se sentait loin de chez elle!... Mon Dieu tout ce trajet qu'il faudrait faire, et faire décemment, avant d'atteindre le gîte de chaume où elle avait hâte de s'enfermer — comme les bêtes blessées qui se cachent au terrier pour mourir. C'est pour cela aussi qu'elle s'efforçait de ne pas trop penser, de ne pas encore trop bien comprendre, épouvantée surtout d'une route si longue!

On lui remit un mandat pour aller toucher, comme héritière, les trente francs qui lui revenaient de la vente du sac de Sylvestre; puis les lettres, les certificats et la boîte contenant la médaille militaire. Gauchement elle prit tout cela, avec ses doigts qui restaient ouverts, le promena d'une main dans l'autre, ne trouvant plus ses poches pour le mettre.

Dans Paimpol, elle passa tout d'une pièce et ne regardant personne, le corps un peu penché comme qui va tomber, entendant un bourdonnement de sang à ses oreilles; — et se hâtant, se surmenant, comme une pauvre machine déjà très ancienne qu'on aurait remontée à toute vitesse pour la dernière fois, sans s'inquiéter d'en briser les ressorts.

Au troisième kilomètre, elle allait toute courbée en avant, épuisée; de temps à autre, son sabot heurtait quelque pierre qui lui donnait dans la tête un grand choc douloureux. Et elle se dépêchait de se terrer chez elle, de peur de tomber et d'être rapportée....

« La vieille Yvonne qui est soûle! »

Elle était tombée, et les gamins lui couraient après.

C'était justement en entrant dans la commune de Ploubazlanec, où il y a beaucoup de maisons le long de la route. Tout de même elle avait eu la force de se relever et, clopin-clopant, se sauvait avec son bâton.

« La vieille Yvonne qui est soûle! »

Et de petits effrontés venaient la regarder sous le nez en riant. Sa coiffe était tout de travers.

Il y en avait, de ces petits, qui n'étaient pas bien méchants dans le fond, — et quand ils l'avaient vue de près, devant cette grimace de désespoir sénile, s'en retournaient tout attristés et saisis, n'osant plus rien dire.

Chez elle, la porte fermée, elle poussa son cri de détresse qui l'étouffait, et se laissa tomber dans un coin, la tête au mur. Sa coiffe lui était descendue sur les yeux; elle la jeta par terre, — sa pauvre belle coiffe, autrefois si ménagée. Sa dernière robe des dimanches était salie, et une mince queue de cheveux, d'un blanc jaune, sortait de son serre-tête, complétant ce désordre de pauvresse [1]...

(*Pêcheur d'Islande.*)

1. *Pêcheur d'Islande* a été mis à la scène. C'est du théâtre nouveau jeu, le *théâtre immobile*, sans action, sans nœud, sans dénouement; — une fantasmagorie poétique, grandiose, où quelques belles scènes ont l'air d'être attachées de-ci, de-là aux panneaux qui défilent. — A travers ces belles toiles circule une vie lente et lourde, comme celle des femmes restées à terre, quand leurs maris, leurs fils, leurs fiancés sont là-bas, au large, dans la brume. Dans ce décor de la

LE DÉPART DE YANN

Depuis ce *pardon* des Islandais, où elle l'a vu pour la première fois, Gaud Mevel s'est prise à aimer Yann Gaos, le pêcheur d'Islande. Il l'aime, lui aussi. Mais elle est riche, il est pauvre; sa fierté s'émeut; il la fuit par fausse honte. Ils souffrent tous deux, quand il leur serait si doux de s'entendre. Une circonstance imprévue va les rapprocher. Le père de Gaud meurt ruiné. Voilà la jeune fille plus pauvre encore que Yann Gaos. Celui-ci n'a plus à hésiter. Il demande une main qui brûle depuis longtemps de serrer la sienne. Voilà deux heureux de plus sur la terre. Mais leur bonheur ne dure pas, hélas! Le pêcheur a une autre fiancée — fiancée jalouse qui le veut tout à elle. C'est la mer qui le rappelle. Il quitte sa femme après une semaine de félicité. Il repart pour l'Islande.

Le quai de Paimpol, le lendemain matin, était plein de monde. Les départs d'Islandais avaient commencé depuis l'avant-veille et, à chaque marée, un groupe nouveau prenait le large. Ce matin-là, quinze bateaux devaient sortir avec la *Léopoldine*, et les femmes de ces marins ou les mères, étaient toutes présentes pour l'appareillage. — Gaud s'étonnait de se trouver mêlée à elles, devenue une femme d'Islandais elle aussi, et amenée là pour la même cause fatale. Sa destinée venait de se précipiter tellement en quelques jours, qu'elle avait à peine eu le temps de se bien représenter la réalité des choses; en glissant sur une pente irrésistiblement rapide, elle était arrivée à ce dénouement-là,

nature figée et comme hébétée, la douleur de la grand'mère Moan est un épisode des plus émouvants.

Madame Marie Laurent — dans cette scène — nous a fait frissonner par l'éloquente expression de la douleur maternelle.

qui était inexorable, et qu'il fallait subir à présent — comme faisaient les autres, les habituées...

Elle n'avait jamais assisté de près à ces scènes, à ces adieux. Tout cela était nouveau et inconnu. Parmi ces femmes, elle n'avait point de pareille et se sentait isolée, différente; son passé de *demoiselle*, qui subsistait malgré tout, la mettait à part.

Le temps était resté beau sur ce jour des séparations; au large seulement une grosse houle lourde arrivait de l'ouest, annonçant du vent, et de loin on voyait la mer, qui attendait tout ce monde, briser dehors.

... Autour de Gaud, il y en avait d'autres qui étaient, comme elle, bien jolies et bien touchantes avec leurs yeux pleins de larmes; il y en avait aussi de distraites et de rieuses, qui n'avaient pas de cœur ou qui pour le moment n'aimaient personne. Des vieilles qui se sentaient menacées par la mort, pleuraient en quittant leurs fils; et on entendait des matelots gris chanter pour s'égayer, tandis que d'autres montaient à leur bord d'un air sombre, s'en allant comme à un calvaire.

Et il se passait des choses sauvages : des malheureux qui avaient signé leur engagement par surprise, quelque jour dans un cabaret, et qu'on embarquait par force à présent; leurs propres femmes et des gendarmes les poussaient. D'autres enfin, dont on redoutait la résistance à cause de leur grande force, avaient été enivrés par précaution; on les apportait sur des civières et, au fond des cales des navires, on les descendait comme des morts.

Gaud s'épouvantait de les voir passer : avec quels compagnons allait-il donc vivre, son Yann? et puis quelle chose terrible était-ce donc, ce métier d'Islande, pour s'annoncer de cette manière et inspirer à des hommes de telles frayeurs?...

Pourtant il y avait aussi des marins qui souriaient; qui sans doute aimaient comme Yann la vie au large et la grande pêche. C'étaient les bons, ceux-là; ils avaient la mine noble et belle; s'ils étaient garçons, ils s'en allaient insouciants; s'ils étaient mariés, ils embrassaient leurs femmes ou leurs petits avec une tristesse douce et le bon espoir de revenir plus riches. Gaud se sentit un peu rassurée en voyant qu'ils étaient tous ainsi à bord de cette *Léopoldine*, qui avait vraiment un équipage de choix.

Les navires sortaient deux par deux, quatre par quatre, traînés dehors par des remorqueurs. Et alors, dès qu'ils s'ébranlaient, les matelots, découvrant leur tête, entonnaient à pleine voix le cantique de la Vierge : « Salut, Étoile-de-la-Mer! » Sur le quai, des mains de femme s'agitaient en l'air pour de derniers adieux, et des larmes coulaient sur les mousselines des coiffes.

Dès que la *Léopoldine* fut partie, Gaud s'achemina d'un pas rapide vers la maison des Gaos. Une heure et demie de marche le long de la côte, par les sentiers familiers de Ploubazlanec, et elle arriva là-bas, tout au bout des terres, dans sa famille nouvelle.

La *Léopoldine* devait mouiller en grande rade devant ce Pors-Even, et n'appareiller définitivement que le soir; c'était donc là qu'ils s'étaient

donné un dernier rendez-vous. En effet, il revint, dans la yole de son navire; il revint pour trois heures lui faire ses adieux.

A terre, où l'on ne sentait point la houle, c'était toujours le même beau temps printanier, le même ciel tranquille. Ils sortirent un moment sur la route, en se donnant le bras : cela rappelait leur promenade d'hier, seulement la nuit ne devait plus les réunir. Ils marchaient sans but, en rebroussant vers Paimpol, et bientôt se trouvèrent près de leur maison, ramenés là insensiblement sans y avoir pensé; ils entrèrent donc encore une dernière fois chez eux, où la grand'mère Yvonne[1] fut saisie de les voir reparaître ensemble.

Yann faisait des recommandations à Gaud pour différentes petites choses qu'il laissait dans leur armoire; surtout pour ses habits de noces : les déplier de temps en temps et les mettre au soleil. — A bord des navires de guerre les matelots apprennent ces soins-là. — Et Gaud souriait de le voir faire son entendu; il pouvait être bien sûr pourtant que tout ce qui était à lui serait conservé et soigné avec amour.

D'ailleurs, ces préoccupations étaient secondaires pour eux; ils en causaient pour causer, pour se donner le change à eux-mêmes....

Yann raconta qu'à bord de la *Léopoldine*, on venait de tirer au sort les postes de pêche et que, lui, était très content d'avoir gagné l'un des meil-

1. Après la mort de son père, Gaud était allée habiter avec Yvonne Moan, tombée en enfance depuis la mort de son petit Sylvestre.

leurs. Elle se fit expliquer cela encore, ne sachant presque rien des choses d'Islande :

« Vois-tu, Gaud, dit-il, sur le *plat-bord* de nos navires, il y a des trous qui sont percés à certaines places et que nous appelons *trous de mecques*; c'est pour y planter des petits supports à rouet dans lesquels nous passons nos lignes. Donc, avant de partir, nous jouons ces trous-là aux dés, ou bien avec des numéros brassés dans le bonnet du mousse. Chacun de nous gagne le sien et, pendant toute la campagne après, l'on n'a plus le droit de planter sa ligne ailleurs, l'on ne change plus. Eh bien, mon poste à moi se trouve sur l'arrière du bateau, qui est, comme tu dois savoir, l'endroit où l'on prend le plus de poissons; et puis il touche aux grands haubans où l'on peut toujours attacher un bout de toile, un *cirage*, enfin un petit abri quelconque, pour la figure, contre toutes ces neiges ou ces grêles de là-bas; — cela sert, tu comprends; on n'a pas la peau si brûlée, pendant les mauvais grains noirs, et les yeux voient plus longtemps clair.

.... Ils se parlaient bas, bas, comme par crainte d'effaroucher les instants qui leur restaient, de faire fuir le temps plus vite. Leur causerie avait le caractère à part de tout ce qui va inexorablement finir; les plus insignifiantes petites choses qu'ils se disaient semblaient devenir ce jour-là mystérieuses et suprêmes....

A la dernière minute du départ, Yann enleva sa femme entre ses bras et ils se serrèrent l'un contre l'autre sans plus rien dire, dans une longue étreinte silencieuse.

Il s'embarqua, les voiles grises se déployèrent pour se tendre à un vent léger qui se levait dans l'ouest. Lui, qu'elle reconnaissait encore, agita son bonnet d'une manière convenue. Et longtemps elle regarda, en silhouette sur la mer, s'éloigner son Yann. C'était lui encore, cette petite forme humaine debout, noire sur le bleu cendré des eaux, — et déjà vague, perdue dans cet éloignement où les yeux qui persistent à fixer se troublent et ne voient plus...

... A mesure que s'en allait cette *Léopoldine*, Gaud, comme attirée par un aimant, suivait à pied le long des falaises.

Il lui fallut s'arrêter bientôt, parce que la terre était finie; alors elle s'assit, au pied d'une dernière grande croix, qui est là plantée parmi les ajoncs et les pierres. Comme c'était un point élevé, la mer vue de là semblait avoir des lointains qui montaient, et on eût dit que cette *Léopoldine*, en s'éloignant, s'élevait peu à peu, toute petite, sur les pentes de ce cercle immense. Les eaux avaient de grandes ondulations lentes, — comme les derniers contre-coups de quelque tourmente formidable qui se serait passée ailleurs, derrière l'horizon; mais dans le champ profond de la vue, où Yann était encore, tout demeurait paisible. Gaud regardait toujours, cherchant à bien fixer dans sa mémoire la physionomie de ce navire, sa silhouette de voilure et de carène, afin de le reconnaître de loin, quand elle reviendrait, à cette même place l'attendre.

Des levées énormes de houle continuaient d'arriver de l'ouest, régulièrement, l'une après l'autre, sans arrêt, sans trêve, renouvelant leur effort inu-

tile, se brisant sur les mêmes rochers, déferlant aux mêmes places pour inonder les mêmes grèves. Et à la longue, c'était étrange, cette agitation sourde des eaux avec cette sérénité de l'air et du ciel; c'était comme si le lit des mers, trop rempli, voulait déborder et envahir les plages.

Cependant la *Léopoldine* se faisait de plus en plus diminuée, lointaine, perdue. Des courants sans doute l'entraînaient, car les brises de cette soirée étaient faibles, et pourtant elle s'éloignait vite. Devenue une petite tache grise, presque un point, elle allait bientôt atteindre l'extrême bord du cercle des choses visibles, et entrer dans ces au-delà infinis où l'obscurité commençait à venir.

Quand il fut sept heures du soir, la nuit tombée, le bateau disparu, Gaud rentra chez elle, en somme assez courageuse, malgré les larmes qui lui venaient toujours. Quelle différence, en effet, et quel vide plus sombre s'il était parti encore comme les deux autres années, sans même un adieu! Tandis qu'à présent tout était changé, adouci; il était tellement à elle, son Yann; elle se sentait si aimée malgré ce départ, qu'en s'en revenant toute seule au logis, elle avait au moins la consolation et l'attente délicieuse de cet *au revoir* qu'ils s'étaient dit pour l'automne.

(*Pêcheur d'Islande.*)

HEURES D'ANGOISSE. — YANN NE REVIENT PAS

Gaud attend le re our de son Yann; elle attend de longs mois. Les autres barques sont revenues au port; la sienne est toujours absente. Elle ne veut pas croire à un malheur;

elle s'obstine dans une espérance. Mais les jours, les semaines, les mois s'écoulent, et aucune voile ne parait à l'horizon... La mer a pris son Yann.

Ils revenaient, les Islandais. Deux la seconde journée, quatre le surlendemain, et puis douze la semaine suivante. Et, dans le pays, la joie revenait avec eux, et c'était fète chez les épouses, chez les mères.

La *Léopoldine* restait du groupe des retardataires; il en restait encore dix. Cela ne pouvait tarder, et Gaud à l'idée que, dans un délai extrême de huit jours qu'elle se donnait pour ne pas avoir de déception, Yann serait là, Gaud était dans une délicieuse ivresse d'attente, tenant le ménage bien en ordre, bien propre et bien net, pour le recevoir.

Tout rangé, il ne lui restait rien à faire, et d'ailleurs elle commençait à n'avoir plus la tête à grand' chose dans son impatience.

Trois des retardataires arrivèrent encore, et puis cinq. Deux seulement manquaient toujours à l'appel.

— Allons, lui disait-on en riant, cette année, c'est la *Léopoldine* ou la *Marie-Jeanne* qui *ramasseront les balais* du retour.

Et Gaud se mettait à rire, elle aussi, plus animée et plus jolie, dans sa joie de l'attendre.

Cependant les jours passaient.

Elle continuait de se mettre en toilette, de prendre un air gai, d'aller sur le port causer avec les autres. Elle disait que c'était tout naturel, ce retard. Est-ce que cela ne se voyait pas chaque année? Oh! d'abord, de si bons marins, et deux si bons bateaux!

Ensuite, rentrée chez elle, il lui venait le soir de premiers petits frissons d'anxiété, d'angoisse.

Est-ce que vraiment c'était possible, qu'elle eût peur si tôt?... Est-ce qu'il y avait de quoi?...

Et elle s'effrayait, d'avoir déjà peur...

Le 10 du mois de septembre!... Comme les jours s'enfuyaient!

Un matin, où il y avait déjà une brume froide sur la terre, un vrai matin d'automne, le soleil levant la trouva assise de très bonne heure sous le porche de la chapelle des naufragés, au lieu où vont prier les veuves; — assise, les yeux fixes, les tempes serrées comme dans un anneau de fer.

Depuis deux jours ces brumes tristes de l'aube avaient commencé, et ce matin-là Gaud s'était réveillée avec une inquiétude plus poignante, à cause de cette impression d'hiver... Qu'avait donc cette journée, cette heure, cette minute, de plus que les précédentes?... On voyait très bien des bateaux retardés de quinze jours, même d'un mois.

Ce matin-là avait bien quelque chose de particulier, sans doute, puisqu'elle était venue pour la première fois s'asseoir sous ce porche de chapelle, et relire les noms des jeunes hommes morts...

... Comme un grand frisson, on entendit une rafale de vent se lever de la mer, et en même temps, sur la voûte, quelque chose s'abattre comme une pluie : les feuilles mortes!... Il en entra toute une volée sous ce porche; les vieux arbres ébouriffés du préau se dépouillaient, secoués par ce vent du large.

— L'hiver qui venait!...

... Ses yeux cherchaient au loin la mer : ce matin-là, elle était très vague, sous la brume grise, et une panne suspendue traînait sur les lointains comme un grand rideau de deuil.

... Gaud regardait, avec une persistance involontaire, une place vide, sur le mur, qui semblait attendre avec une obsession terrible, elle était poursuivie par l'idée d'une plaque neuve qu'il faudrait peut-être mettre là, bientôt, avec un autre nom que, même en esprit, elle n'osait pas redire dans un un pareil lieu.

Elle avait froid, et restait assise sur le banc de granit, la tête renversée contre la pierre...

... L'Islande lui apparaissait, avec le petit cimetière de là-bas, — l'Islande lointaine, lointaine, éclairée par en dessous au soleil de minuit... Et tout à coup, — toujours à cette même place vide du mur qui semblait attendre, — elle eut, avec une netteté horrible, la vision de cette plaque neuve à laquelle elle songeait : une plaque fraîche, une tête de mort, des os en croix et au milieu, dans un flamboiement, un nom, le nom adoré, *Yann Gaos*!... Alors elle se dressa tout debout, en poussant un cri rauque de la gorge, comme une folle...

Dehors, il y avait toujours sur la terre la brume grise du matin; et les feuilles mortes continuaient d'entrer en dansant.

Des pas dans le sentier! — Quelqu'un venait? — Alors elle se leva, bien droite; d'un tour de main, rajusta sa coiffe, se composa une figure. Les pas se rapprochaient, on allait entrer. Vite, elle prit un air d'être là par hasard, ne voulant pas encore, pour

rien au monde, ressembler à une femme de naufragé.

Justement c'était Fante Floury, la femme du second de la *Léopoldine*. Elle comprit tout de suite, celle-ci, ce que Gaud faisait là; inutile de feindre avec elle. Et d'abord elles restèrent muettes l'une devant l'autre, les deux femmes, épouvantées davantage et s'en voulant de s'être rencontrées dans un même sentiment de terreur, presque haineuses.

— Tous ceux de Tréguier et de Saint-Brieuc sont rentrés depuis huit jours, dit enfin Fante, impitoyable, d'une voix sourde et comme irritée.

Elle apportait un cierge pour faire un vœu.

Ah! oui... un vœu... Gaud n'avait pas encore voulu y songer, à ce moyen des désolées. Mais elle entra dans la chapelle derrière Fante, sans rien dire, et elles s'agenouillèrent près l'une de l'autre comme deux sœurs.

A la Vierge Étoile-de-la-Mer, elles dirent des prières ardentes, avec toute leur âme. Et puis bientôt on n'entendit plus qu'un bruit de sanglots, et leurs larmes pressées commencèrent à tomber sur la terre...

Elles se relevèrent plus douces, plus confiantes. Fante aida Gaud qui chancelait et, la prenant dans ses bras, l'embrassa.

Ayant essuyé leurs larmes, arrangé leurs cheveux, épousseté le salpêtre et la poussière des dalles sur leur jupon à l'endroit des genoux, elles s'en allèrent sans plus se rien dire, par des chemins différents.

... Un jour enfin, l'un des deux navires retardataires d'Islande fut signalé au large. Lequel?...

Vite, les groupes de femmes s'étaient formés, muets, anxieux, sur la falaise.

Gaud, tremblante et pâlie, était là, à côté du père de son Yann :

— Je crois fort, disait le vieux pêcheur, je crois fort que c'est eux! Un liston rouge, un hunier à rouleau, ça leur ressemble joliment toujours; qu'en dis-tu, Gaud, ma fille?

» Et pourtant non, reprit-il avec un découragement soudain; non, nous nous trompons encore, le bout-dehors n'est pas pareil et ils ont un foc d'artimon. Allons, pas eux, pour cette fois, c'est la *Marie-Jeanne.* Oh! mais bien sûr, ma fille, ils ne tarderont pas.

Et chaque jour venait après chaque jour; et chaque nuit arrivait à son heure, avec une tranquillité inexorable.

Elle continuait de se mettre en toilette, un peu comme une insensée, toujours par peur de ressembler à une femme de naufragé, s'exaspérant quand les autres prenaient avec elle un air de compassion et de mystère, détournant les yeux pour ne pas croiser en route de ces regards qui la glaçaient.

Maintenant elle avait pris l'habitude d'aller dès le matin tout au bout des terres, sur la haute falaise de Pors-Even, passant par derrière la maison paternelle de son Yann, pour n'être pas vue par la mère ni les petites sœurs. Elle s'en allait toute seule à l'extrême pointe de ce pays de Ploubazlanec qui se découpe en corne de renne sur la manche grise, et s'asseyait là tout le jour au pied d'une croix isolée qui domine les lointains immenses des eaux...

... Septembre venait de finir. Elle ne prenait plus aucune nourriture, elle ne dormait plus.

A présent, elle restait chez elle, et se tenait accroupie, les mains entre les genoux, la tête renversée et appuyée au mur derrière. A quoi bon se lever, à quoi bon se coucher; elle se jetait sur son lit sans retirer sa robe, quand elle était trop épuisée. Autrement elle demeurait là, toujours assise, transie; ses dents claquaient de froid, dans cette immobilité; toujours elle avait cette impression d'un cercle de fer lui serrant les tempes; elle sentait ses joues qui se tiraient, sa bouche était sèche, avec un goût de fièvre, et à certaines heures elle poussait un gémissement rauque du gosier, répété par saccades, longtemps, longtemps, tandis que sa tête se frappait contre le granit du mur.

Ou bien elle l'appelait par son nom, très tendrement, à voix basse, comme s'il eût été là, tout près.

... Et toutes les heures passaient, l'une après l'autre, et toutes les heures du soir, et toutes celles de la nuit, et toutes celles du matin. Quand elle comptait depuis combien de temps il aurait dû revenir, une terreur plus grande la prenait; elle ne voulait plus connaître ni les dates, ni les noms des jours.

Pour les naufrages d'Islande, on a des indications ordinairement; ceux qui reviennent ont vu de loin le drame; ou bien ils ont trouvé un débris, un cadavre, ils ont quelque indice pour tout deviner. Mais non, de la *Léopoldine* on n'avait rien vu, on ne savait rien. Ceux de la *Marie-Jeanne*, les derniers qui l'avaient aperçue le 2 août disaient qu'elle avait

dû s'en aller pêcher plus loin, vers le nord, et après, cela devenait le mystère impénétrable.

Attendre, toujours attendre, sans rien savoir! Quand viendrait le moment où vraiment elle n'attendrait plus? Elle ne le savait même pas, et à présent elle avait presque hâte que ce fût bientôt.

Oh! s'il était mort, au moins qu'on eût la pitié de le lui dire!...

Oh! le voir, tel qu'il était en ce moment même, — lui, ou ce qui restait de lui!... Si seulement la Vierge tant priée, ou quelque autre puissance comme elle, voulait lui faire la grâce, par une sorte de double vue, de le lui montrer, son Yann! — lui, vivant, manœuvrant pour rentrer — ou bien son corps roulé par la mer... pour être fixée au moins! pour savoir!!...

Quelquefois il lui venait tout à coup le sentiment d'une voile surgissant du bout de l'horizon : la *Léopoldine*, approchant, se hâtant d'arriver! Alors elle faisait un premier mouvement irréfléchi pour se lever, pour courir regarder le large, voir si c'était vrai...

Elle retombait assise. Hélas! où était-elle en ce moment, cette *Léopoldine*? où pouvait-elle bien être? Là-bas, sans doute, là-bas dans cet effroyable lointain de l'Islande, abandonnée, émiettée, perdue...

Et cela finissait par cette vision obsédante, toujours la même : une épave éventrée et vide, bercée sur une mer silencieuse d'un gris rose; bercée lentement, lentement, sans bruit, avec une extrême douceur, par ironie, au milieu d'un grand calme d'eaux mortes.

... Deux heures du matin. Cette nuit-là comme les autres, les mains jointes, et les yeux ouverts dans l'obscurité, elle écoutait le vent faire sur la lande son bruit éternel.

Des pas d'homme, tout à coup, des pas précipités dans le chemin! A pareille heure, qui pouvait passer? Elle se dressa, remuée jusqu'au fond de l'âme, son cœur cessant de battre...

On s'arrêtait devant la porte, on montait les marches de pierre...

Lui!... oh! joie du ciel, lui! On avait frappé, est ce que ce pouvait être un autre!... Elle était debout, pieds nus; elle, si faible depuis tant de jours, avait sauté lestement comme les chattes, les bras ouverts, pour enlacer le bien-aimé. Sans doute la *Léopoldine* était arrivée de nuit, et mouillée en face dans la baie de Pors-Even, — et lui, il accourait; elle arrangeait tout cela dans sa tête avec une vitesse d'éclair. Et maintenant, elle se déchirait les doigts aux clous de la porte, dans sa rage pour retirer ce verrou qui était si dur...

. . . .

— Ah!... Et puis elle recula lentement, affaissée, la tête retombée sur la poitrine. Son beau rêve de folle était fini. Ce n'était que Fantec, leur voisin... Le temps de bien comprendre que ce n'était que lui, que rien de son Yann n'avait passé dans l'air, elle se sentit replongée comme par degrés dans son même gouffre, jusqu'au fond de son désespoir affreux.

Il s'excusait le pauvre Fantec : sa femme, comme on savait, était au plus mal, et à présent, c'était leur enfant qui étouffait dans son berceau, pris

d'un mauvais mal de gorge; aussi il était venu demander du secours, pendant que lui irait d'une course chercher le médecin à Paimpol...

Qu'est-ce que tout cela lui faisait, à elle? Devenue sauvage dans sa douleur, elle n'avait plus rien à donner aux peines des autres. Effondrée sur un banc, elle restait devant lui les yeux fixes, comme une morte, sans lui répondre, ni l'écouter, ni seulement le regarder. Qu'est-ce que cela lui faisait, les choses que racontait cet homme?

Lui comprit tout alors; il devina pourquoi on lui avait ouvert cette porte si vite, et il eut pitié pour le mal qu'il venait de lui faire.

Il balbutia un pardon :

— C'est vrai qu'il n'aurait pas dû la déranger... elle!...

— Moi! répondit Gaud vivement, et pourquoi donc *pas moi*, Fantec?

La vie lui était revenue brusquement, car elle ne voulait pas être encore une désespérée aux yeux des autres, elle ne le voulait absolument pas. Et puis, à son tour, elle avait eu pitié de lui; elle s'habilla pour le suivre et trouva la force d'aller soigner son petit enfant.

Quand elle revint se jeter sur son lit, à quatre heures, le sommeil la prit un moment parce qu'elle était très fatiguée.

Mais cette minute de joie immense avait laissé dans sa tête une empreinte qui, malgré tout, était persistante; elle se réveilla bientôt avec une secousse, se dressant à moitié, au souvenir de quelque chose...

... Quand il fit jour, le père de Yann entra. Il ôta

son bonnet, releva ses beaux cheveux blancs, qui étaient en boucles comme ceux de son fils, et s'assit près du lit de Gaud.

Il avait le cœur angoissé, lui aussi : car son Yann, son beau Yann était son aîné, son préféré, sa gloire. Mais il ne désespérait pas, non vraiment, il ne désespérait pas encore. Il se mit à rassurer Gaud d'une manière très douce : d'abord les derniers rentrés d'Islande parlaient tous de brumes très épaisses qui avaient bien pu retarder le navire; et puis surtout il lui était venu une idée : une relâche aux îles Feroë, qui sont des îles lointaines situées sur la route et d'où les lettres mettent très longtemps à venir; cela lui était arrivé à lui-même, il y avait une quarantaine d'années, et sa pauvre défunte mère avait déjà fait dire une messe pour le repos de son âme...

La vieille Moan rôdait autour d'eux tout en hochant la tête; la détresse de sa petite-fille lui avait presque rendu de la force et des idées; elle rangeait le ménage, regardant de temps en temps le petit portrait jauni de son Sylvestre accroché au granit du mur, avec ses ancres de marine et sa couronne funéraire en perles noires; non, depuis que le métier de mer lui avait pris son petit-fils, à elle, elle n'y croyait plus, au retour des marins; elle ne priait plus la Vierge que par crainte, du bout de ses pauvres vieilles lèvres, lui gardant une mauvaise rancune dans le cœur.

Mais Gaud écoutait avidement ces choses consolantes, ses grands yeux cernés regardaient avec une tendresse profonde ce vieillard qui ressemblait

au bien-aimé; rien que de l'avoir là, près d'elle, c'était une protection contre la mort, et elle se sentait plus rassurée, plus rapprochée de son Yann. Ses larmes tombaient, silencieuses et plus douces, et elle redisait en elle-même ses prières ardentes à la Vierge Étoile-de-la-Mer.

... C'était bien l'automne, l'arrière automne, les tombées de nuit lugubres où, de bonne heure, tout se faisait noir dans la vieille chaumière, et noir aussi alentour, dans le vieux pays breton...

... Elle était devenue pâle, pâle, et se tenait toujours plus affaissée, comme si la vieillesse l'eût déjà frôlée de son aile chauve. Très souvent elle touchait les effets de son Yann, ses beaux habits de noces, les dépliant, les repliant comme une maniaque, — surtout un de ses maillots en laine bleue qui avait gardé la forme de son corps; quand on le jetait doucement sur la table, il dessinait de lui-même, comme par habitude, les reliefs de ses épaules et de sa poitrine; aussi à la fin elle l'avait posé tout seul dans une étagère de leur armoire, ne voulant plus le remuer pour qu'il gardât plus longtemps cette empreinte.

Chaque soir, des brumes froides montaient de la terre; alors elle regardait par sa fenêtre la lande triste, où des petits panaches de fumée blanche commençaient à sortir çà et là des chaumières des autres : là pourtant les hommes étaient revenus, oiseaux voyageurs ramenés par le froid. Et, devant beaucoup de ces feux, les veillées devaient être douces...

Cramponnée à l'idée de ces îles où il avait dû

relâcher, ayant repris une sorte d'espoir, elle s'était remise à l'attendre...

. . . .

Il ne revint jamais.

Une nuit d'août, là-bas, au large de la sombre Islande, au milieu d'un grand bruit de fureur, avaient été célébrées ses noces avec la mer [1].

Avec la mer qui autrefois avait été aussi sa nourrice; c'était elle qui l'avait bercé, qui l'avait fait adolescent large et fort, — et ensuite elle l'avait repris, pour elle seule. Un profond mystère avait enveloppé ces noces monstrueuses. Tout le temps, des voiles obscurs s'étaient agités au-dessus, des rideaux mouvants et tourmentés, tendus pour cacher la fête; et la fiancée donnait de la voix, faisait toujours son plus grand bruit horrible pour étouffer les cris. — Lui, se souvenant de Gaud, sa femme de chair, s'était défendu, dans une lutte de géant, contre cette épousée du tombeau. Jusqu'au moment où il s'était abandonné, les bras ouverts pour la recevoir, avec un grand cri profond, comme un taureau qui râle, la bouche déjà emplie d'eau, les bras ouverts, étendus et raidis pour jamais.

Et à ses noces, ils y étaient tous, ceux qu'il avait conviés jadis. Tous, excepté Sylvestre, qui, lui, s'en était allé dormir dans des jardins enchantés, — très loin, de l'autre côté de la terre...

(*Pêcheur d'Islande.*)

1. « Moi!.. — avait dit Yann, un jour qu'on lui conseillait de se marier — un de ces jours, je ferai mes noces, mais avec aucune des filles du pays; non, moi, ce sera avec la mer, et je vous invite tous, ici tant que vous êtes, au bal que je donnerai... »

A SAINT-POL-DE-LÉON

A bord, Yves Kermadec était le gabier infatigable, toujours à l'ouvrage, toujours vigilant, toujours leste, toujours propre; à terre, le marin, en bordée, tapageur, ivre, c'était toujours lui. Tous les genres de sottises lui étaient familiers. Un jour, il se mit dans un cas bien grave, et Loti — qui veillait sur lui avec une touchante sollicitude — eut beau intervenir, la punition fut très dure. Quatre mois après il lui fallut repartir sans avoir vu sa vieille mère qui habitait bien loin de Brest, là-bas, à Plouherzel, au fond d'un pays perdu.

Pour le consoler, Loti l'emmena, un dimanche, à Saint-Pol-de-Léon.

Il y avait des années qu'Yves rêvait de revoir ce Saint-Pol-de Léon, le pays de sa naissance.

Du temps que nous naviguions ensemble sur la *mer brumeuse*, souvent en passant au large, balancés par la houle grise, nous avions vu le clocher légendaire de Creizker se dresser dans les lointains noirs au dessus de cette lande triste et monotone qui représentait là-bas la terre de Bretagne, *le pays de Léon.*

Et les nuits de quart, nous chantions la chanson bretonne :

> Je suis natif du Finistère,
> A Saint-Pol j'ai reçu le jour,
> Mon clocher est l'plus beau de la terre,
> Mon pays: est l'plus beau d'alentour
> . . . .
> Rendez-moi ma bruyère,
> Et mon clocher à jour.

Mais c'était comme une fatalité, comme un sort jeté sur nous : jamais nous n'avions pu réussir à y aller, à ce Saint-Pol. Au dernier moment, quand

nous nous mettions en route, toujours des empêchements nouveaux; notre navire recevait des ordres inattendus, et il fallait repartir. Et nous avions fini par attacher je ne sais quelle pensée superstitieuse à ce clocher de Creizker, entrevu seulement, et toujours de loin, en silhouette, au bout de l'horizon sombre.

Cette fois pourtant, cela semble assuré, nous y allons pour tout de bon.

Dans le coupé d'une vieille diligence de campagne, nous sommes assis tous deux à côté d'un curé breton. Les chevaux nous emportent assez bon train vers le pays de Saint-Pol, et tout cela a un air réel.

C'est de bon matin, aux premiers jours de mai; cependant la pluie tombe fine et grise comme une pluie d'hiver. Clopin-clopant, par la route tortueuse, montant les pentes raides, descendant dans les bas-fonds humides, nous roulons au milieu des bois et des rochers. Les hauteurs sont couvertes de sapins noirs. Dans les lieux bas, ce sont de grands chênes ou des hêtres, dont les feuilles toutes neuves, toutes mouillées, sont d'un vert tendre. Le long du chemin, il y a des tapis de marguerites et de fleurs bretonnes : les premiers silènes roses et les premières digitales.

Au détour d'un rocher, la pluie cesse comme le vent et, du même coup, tout change d'aspect.

Nous découvrons à perte de vue un grand pays plat, lande aride, nue comme un désert : le vieux pays de Léon, au fond duquel, tout là-bas, le Creizker dresse sa flèche de granit.

Il a du charme partout, ce pays triste, et Yves sourit en apercevant son clocher qui s'approche.

Les ajoncs sont en fleurs, et toute la plaine est d'une couleur d'or. Par places, il y a des zones roses, qui sont des bruyères. Un voile de vapeurs gris perle, d'une teinte très douce, d'une teinte septentrionale, couvre le ciel tout d'une pièce, et, dans la monotonie de ce pays jaune et rose, tout au bout de l'horizon profond, rien que ces points saillants : la silhouette de Saint-Pol et des trois clochers noirs.

Des petites filles bretonnes chassent devant elles des troupeaux de moutons dans les bruyères; de jeunes gars les effarouchent en caracolant sur des chevaux noirs; des carrioles passent, chargées de femmes en coiffe blanche qui s'en vont entendre la messe à la ville. La cloche sonne, la route s'anime joyeusement, nous arrivons.

Quand nous eûmes déjeuné tous deux dans l'auberge la plus comme il faut, nous trouvâmes que la matinée d'hiver avait fait place à une belle journée de mai. Dans les petites rues solitaires, des branches de lilas, des grappes de glycines, des digitales roses que personne n'avait semées égayaient les murs gris; il y avait du vrai soleil, et tout sentait le printemps.

Et Yves regardait partout, s'étonnant qu'aucun souvenir ne lui revînt de sa petite enfance, cherchant, cherchant très loin dans sa mémoire, ne reconnaissant rien, et alors, peu à peu, se trouvant désenchanté.

Sur la grande place de Saint-Pol, la foule du dimanche était assemblée, et c'était comme un

tableau du moyen âge. La cathédrale des anciens évêques de Léon dominait cette place, l'écrasait de sa masse aux dentelures noires, y jetant une grande ombre des temps passés. Autour, il y avait des maisons antiques à pignons à tourelles; tous les buveurs du dimanche, portant de travers leur feutre large, étaient attablés devant les portes. Cette foule en habits bretons, qui était là vivante et alerte, était encore pareille à celle des anciens jours; dans l'air, on n'entendait vibrer que les syllabes dures, le *ya* septentrional de la langue celtique.

.... Malheureusement Yves a négligé de prendre à Plouherzel, auprès de sa mère, les indications qu'il nous aurait fallu pour retrouver cette maison où ils demeuraient.

Il avait compté sur sa marraine, Yvonne Kergaoc, qui devait habiter précisément sur cette place de l'église. Et, en arrivant, nous avions demandé cette Yvonne Kergaoc : Kergaoc.... on s'en souvenait bien.

— Mais d'où venez-vous donc, mes bons messieurs?... Elle est morte depuis douze ans!

Quant aux Kermadec, non, personne ne se les rappelait, ceux-là. Et il n'y avait guère à s'en étonner : depuis plus de vingt ans, ils avaient quitté le pays.

Nous montâmes au clocher de Creizker; naturellement, c'était haut, cela n'en finissait plus, cette pointe dans l'air.

Nous dérangions beaucoup les vieilles corneilles nichées dans le granit.

Une merveilleuse dentelle de pierre grise, qui

montait, qui montait toujours, et qui était légère à donner le vertige. Nous nous élevions là dedans par une spirale étroite et rapide, découvrant par toutes les découpures du *clocher à jour* des échappées infinies.

En haut, isolés tous les deux dans l'air vif et dans le ciel bleu, nous regardions les choses comme en planant. Sous nos pieds d'abord, il y avait les corneilles qui tournoyaient comme un nuage, nous donnant un concert de cris tristes; beaucoup plus bas, la vieille ville de Saint-Pol, tout aplatie, une foule lilliputienne s'agitant dans ses petites rues grises, comme un essaim de *bugel-noz;* à perte de vue, du côté du sud, s'étendait le pays breton jusqu'aux montagnes Noires; et puis, au nord, c'était le port de Roscoff avec des milliers de petits rochers bizarres criblant de leurs têtes pointues le miroir de lames, — le miroir de la grande mer bleu pâle, qui s'en allait se fondre là-bas, très loin, dans la pâleur semblable du ciel.

Cela nous amusait d'avoir enfin réussi à monter dans ce Creizker, qui nous avait tant de fois regardés passer au milieu de cette eau infinie; lui, planté tranquille, toujours là, inaccessible et immuable, quand nous, pauvres gens de la mer, nous étions malmenés par tous les mauvais vents du large.

Cette dentelle de granit qui nous soutenait en l'air était polie, rougie par les pluies de quatre cents hivers. Elle était d'un gris foncé à reflets roses; il y avait dessus, par plaques, ce lichen jaune, cette mousse de granit qui met des siècles à pousser et qui jette ses tons dorés sur toutes les vieilles églises

bretonnes. Les gargouilles à laide figure, les petits monstres aux traits vagues, qui vivent là-haut dans l'air, grimaçaient à côté de nous au soleil, comme gênés d'être regardés de si près, comme s'étonnant en eux-mêmes d'être si vieux, d'avoir essuyé tant de tempêtes et de se retrouver en pleine lumière. C'était ce monde-là qui avait présidé de haut à la naissance d'Yves; c'était ce monde aussi qui de loin nous regardait avec bienveillance passer sur la mer, quand nous ne distinguions, nous, qu'une indécise flèche noire. Et nous faisions connaissance avec lui.

Yves était toujours très désenchanté pourtant de n'avoir retrouvé aucune trace de son ancienne demeure ni de son père; aucun souvenir, pas plus dans la mémoire des autres que dans la sienne. Et il regardait toujours à ses pieds les maisons grises, celles surtout qui étaient le plus près de la base du clocher, attendant quelque intuition du lieu où il était né.

Nous n'avions plus qu'une demi-heure à passer à Saint-Pol avant de prendre la diligence du soir. Le lendemain matin, nous devions être de retour à Brest, où notre navire nous attendait pour nous emmener encore une fois très loin de la Bretagne.

Nous nous étions attablés à boire du cidre dans une auberge sur la place de l'Église, et, là encore, nous interrogions l'hôtesse, qui était une très vieille femme. Mais celle-ci s'émut tout à coup en entendant le nom d'Yves.

— Vous êtes le fils d'Yves Kermadec? dit-elle. Oh! si j'ai connu vos parents, je crois bien! Nous étions voisins dans ce temps-là, monsieur, et même,

quand vous êtes arrivé au monde, on est venu me chercher. Mais c'est que vous lui ressemblez, à votre père! Aussi je vous regardais quand vous êtes entré. Vous n'êtes pas encore si beau que lui, dame! quoique vous soyez pourtant un bien bel homme.

Yves, à ce compliment, me jette un coup d'œil, avec une envie de rire; et puis la vieille femme, très bavarde, se mit à lui raconter un tas de choses sur lesquelles un peu plus de vingt années ont passé et que lui écoute, recueilli et tout ému.

Ensuite elle appelle encore d'autres femmes qui étaient aussi des voisines, et tout ce monde raconte.

— *Jésus ma Doué!* disent-elles, comment cela se peut-il qu'on ne vous ait pas répondu plus tôt. Tout le monde s'en souvient, de vos parents, mon bon monsieur; mais les gens sont bêtes dans notre pays; et puis, quand on voit des étrangers comme ça, pas étonnant qu'on ne soit pas très causeur.

Le père d'Yves a laissé dans le pays le souvenir un peu légendaire d'une sorte de géant qui était d'une rare beauté, mais qui ne savait rien faire comme les autres.

— Quel dommage, monsieur, qu'un homme comme ça fût si souvent dérangé! Car il s'est ruiné au cabaret, votre pauvre père; pourtant il aimait beaucoup sa femme et ses enfants, il était très doux avec eux, et dans le pays tout le monde l'aimait.

— Un jour, il y avait une bataille, ici, sur la place, en 1848, pour la révolution, votre père avait tenu tête tout seul aux gens du marché et sauvé la vie à M. le maire.

— Il avait un grand cheval, dit l'hôtesse, qui était

si méchant, que personne n'osait l'approcher. Et on se garait allez, quand il passait monté sur cette bête.

— Ah ! dit Yves, frappé tout à coup comme d'une image qui lui serait revenue de très loin, je me souviens de ce cheval, et je me rappelle que mon père me prenait dans ses mains et m'asseyait dessus quand il était amarré à l'écurie. C'est la première fois que je me souviens de mon père, et que je revois un peu sa figure. Il devait être noir, ce cheval, et il avait les pieds blancs.

— C'est cela, c'est cela, dit la vieille femme, noir avec les pieds blancs. C'était une bête terrible, et, *Jésus ma Doué*! quelle idée pour un marin d'avoir un cheval !

L'auberge est remplie de buveurs de cidre qui font un joyeux tapage de verres et de conversations bretonnes. On forme un peu cercle autour de nous.

L'hôtesse a quatre petites-filles, toutes pareilles, qui sont jolies à ravir sous leur coiffe blanche. On ne dirait pas des filles d'auberge; c'est le type accompli de la belle race bretonne du Nord, et puis elles ont l'expression tranquille et réfléchie de ces femmes d'autrefois, que les portraits anciens nous ont conservées. Elles aussi se tiennent près de nous, regardent et écoutent.

A notre tour on nous interroge, Yves répond :

— Ma mère habite toujours à Plouherzel avec mes deux sœurs. Mes deux frères, Gildas et Goulven, naviguent à la grande pêche sur des baleiniers amé ricains. Moi seul, je navigue depuis dix ans à l'État.

Il n'y a pas beaucoup de temps à perdre pour

nous qui voulons aller voir, avant de partir, l'ancienne maison des Kermadec. Elle est là tout près, à toucher l'église; on nous l'indique de la porte, en nous recommandant de demander à entrer dans la chambre à gauche, au premier; c'est celle où Yves est né.

A côté de la maison, il y a le grand parc abandonné de l'évêché de Léon, où, paraît-il, Yves, quand il était tout petit enfant, allait chaque jour se rouler dans l'herbe avec Goulven. Elle est très haute aujourd'hui, cette herbe de mai, remplie de marguerites et de silènes. Dans ce parc, les rosiers, les lilas poussent maintenant au hasard, comme dans un bois.

Nous frappons à la porte de la maison que ces femmes nous ont indiquée, et ceux qui demeurent là s'étonnent un peu de ce que nous venons demander. Mais nous n'inspirons pas de méfiance, et on nous recommande seulement de ne pas faire de bruit en entrant dans cette chambre du premier, à cause d'une vieille grand'mère qui dort là et qui est sur le point de mourir. Et puis on nous laisse seuls, par discrétion. Nous entrons sur la pointe du pied dans cette grande chambre qui est pauvre et presque vide. Les choses ont l'air de pressentir cette visiteuse sombre qui est attendue : on se demande même si elle n'est pas déjà arrivée, et les yeux se portent avec inquiétude vers un lit dont les rideaux sont fermés. Yves regarde partout, essayant de tendre son intelligence vers le passé, s'efforçant de se souvenir. Mais non, c'est fini, et, là même, il ne retrouve plus rien.

Nous descendions pour nous en aller, quand tout à coup quelque chose lui revint comme une lueur lointaine.

— Ah ! dit-il à présent, je crois que je reconnais cet escalier. Tenez, en bas, il doit y avoir une porte de ce côté-là pour entrer dans la cour, et un puits à gauche avec un grand arbre, et au fond, l'écurie où se tenait le cheval aux pieds blancs.

C'était comme si une éclaircie se fût faite tout à coup dans des nuages. Yves s'était arrêté sur ces marches et, les yeux graves, il regardait par cette trouée qui venait de s'ouvrir subitement sur le passé ; il était très saisi de se sentir aux prises avec cette chose mystérieuse qui est le *souvenir*.

En bas, dans la cour nous trouvâmes bien tout comme il l'avait annoncé, le puits à gauche, le grand arbre et l'écurie. Et Yves me dit avec une sorte d'émotion de frayeur, en se découvrant comme sur un tombeau :

— Maintenant, je revois très bien la figure de mon père !

Il était grand temps de partir ; et la diligence nous attendait.

Tout le temps que nous mîmes à traverser la lande couleur d'or, pendant le long crépuscule de mai, nos yeux se fixèrent sur le *clocher à jour* qui s'éloignait, qui se perdait là-bas au fond de l'obscurité limpide. Nous lui faisions nos adieux ; car nous allions partir le lendemain pour des mers très lointaines, où il ne pourrait plus nous voir passer.

— Demain matin, disait Yves, il faudra que vous me permettiez d'entrer de bonne heure dans votre

chambre, à bord, pour écrire sur votre bureau. Je voudrais raconter tout cela à ma mère avant de partir de France. Et, tenez, je suis sûr que les larmes lui viendront aux yeux quand on lui lira ma lettre.

(*Mon Frère Yves.*)

LE BAPTÊME DU PETIT PIERRE KERMADEC

Au retour d'une campagne à bord de la *Médée*, Yves avait épousé une charmante jeune fille du village de Toulven, Marie Keremenen. Deux mois plus tard, il la quittait pour s'embarquer sur l'*Ariane*, qui appareilla vers la mi-novembre.

Yves revint au mois de juin suivant. A l'avis de son arrivée, il reçut de son beau-père la dépêche suivante :

« Petit garçon né cette nuit. Se porte bien. Marie aussi. » A cette nouvelle, son bon et brave cœur déborde de joie Il part immédiatement pour Toulven, où Loti — parrain du petit Kermadec — va le rejoindre pour assister à la cérémonie du baptême.

... Le lendemain jeudi, 16 du mois de juin 1878, par un temps radieux, le cortège de baptême s'organise dans la chaumière des vieux Keremenen.

Anne [1], le dos tourné dans un coin, ajuste sa grande coiffe devant un miroir, un peu embarrassée d'être obligée de faire tout cela devant moi; mais les chaumières de Bretagne ne sont pas grandes, et elles n'ont pas d'autres séparations au dedans que les petites armoires où l'on dort.

Anne est vêtue d'un costume de drap noir dont

1. Belle-sœur d'Yves et marraine de l'enfant.

le corsage ouvert est brodé de soies de toutes couleurs et de paillettes d'argent; elle porte un devantier de moire bleue, et, débordant sur ses épaules, une collerette blanche à mille plis qui se tient rigide comme une fraise du XVIe siècle. Moi, j'ai pris un uniforme aux dorures toutes fraîches, et nous produirons certainement un bon effet tout à l'heure, nous donnant le bras, dans le sentier vert.

Auprès du petit enfant, il y a ce matin un nouveau personnage, une vieille très laide et très extraordinaire, qui fait son entendue, à qui on obéit: — c'est la sage-femme, à ce qu'il paraît.

— Elle a l'air un peu sorcière, dit Anne, qui devine mon impression; mais c'est une très bonne femme.

— Oh! oui, une très bonne femme, appuie le vieux Corentin [1]; c'est un air qu'elle a comme cela, monsieur, mais elle ne manque pas de religion, et même elle a obtenu de grandes bénédictions, l'an passé, au pèlerinage de Sainte-Anne.

Cassée en deux comme Carabosse, un nez crochu en bec de chouette et des petits yeux gris bordés de rouge, qui clignotent très vite comme ceux des poules, elle va de droite et de gauche, affairée, avec sa grande collerette de cérémonie toute raide; quand elle parle, sa voix surprend comme un son de la nuit : on croirait entendre la hulotte des sépulcres.

Yves et moi, nous n'aimions pas d'abord cette vieille auprès du nouveau-né; mais nous songeons ensuite que, depuis cinquante ans, elle préside aux naissances des petits enfants du pays de Toulven,

1. Beau-père d'Yves.

sans avoir jamais porté malheur à aucun, bien au contraire. D'ailleurs, elle observe en conscience tous les rites anciens, tel que faire boire au petit avant le baptême un certain vin dans lequel on a trempé l'anneau de mariage de sa mère, et plusieurs autres qui ne devraient jamais être négligés.

On y voit juste autant qu'il faut, dans cette chaumière, très enterrée et très à l'ombre. Le jour entre un peu par la porte; au fond, il y a aussi une lucarne ménagée dans l'épaisseur du granit, mais les fougères l'ont envahie : on les voit par transparence, comme les fines découpures d'un rideau vert.

... Enfin petit Pierre a terminé sa toilette, et sans pousser un cri. Je l'aurais mieux aimé en petit Breton; mais non, il est tout en blanc, le fils d'Yves, avec une longue robe brodée et des nœuds de ruban, comme un petit monsieur de la ville. Il a l'air encore plus vigoureux et plus brun dans ce costume de poupée; les pauvres petits bébés des villes, qui vont au baptême dans des toilettes pareilles, n'ont pas, en général, un sang si vivace et si fort.

Par exemple, je suis forcé de reconnaître qu'il n'est pas encore bien joli; il est probable que cela viendra plus tard; mais, pour le moment, il a un minois bouffi de petit chat naissant.

... Dehors, dans le sentier plein de fougères, sous la voûte verte, s'agitent déjà quelques grandes coiffes blanches de jeunes filles et des corsages de drap à broderies comme celui d'Anne. Elles sont sorties des chaumières voisines et attendent pour nous voir passer.

Bras dessus bras dessous, Anne et moi, nous nous mettons en route. Petit Pierre prend les devants, sur les bras de la vieille au nez d'oiseau, qui trotte vite et menu, avec un déhanchement bizarre comme les vieilles fées. Et le grand Yves marche derrière nous, dans ses habits de mariage, très grave, un peu étonné d'être à pareille fête, un peu intimidé aussi de défiler tout seul, mais c'est la coutume.

Par le beau matin de juin, nous descendons gaiement le sentier breton; au-dessus de nos têtes, le couvert des chênes et des hêtres tamise des petits ronds de lumière qui tombent par milliers à travers la verdure comme une pluie blanche. Les clématites pendent, mêlées au chèvrefeuille, et les oiseaux chantent tous la bienvenue au petit goéland [1], qui fait sa première apparition au soleil.

... Nous voici dans Toulven, qui est presque une petite ville. Les bonnes gens sont sur leur porte, et nous défilons tout le long de la grand'rue pour aller à l'église.

Elle est très ancienne, cette église de Toulven; elle s'élève toute grise dans le ciel bleu, avec sa haute flèche de granit à jour, que par places les lichens ont dorée. Elle domine un grand étang immobile avec des nénufars, et une série de collines uniformément boisées qui font par derrière un horizon sans âge.

Tout autour, un antique enclos; c'est le cimetière.

1. *Goéland* était le nom qu'on donnait aux gabiers à bord de l'*Ariane*. Yves et Loti, en parlant de l'enfant, ne l'appelaient jamais d'une autre manière.

Des croix bordent la sainte allée; elles sortent d'un tapis de fleurs, d'œillets, de giroflées, de blanches marguerites. Et dans les recoins plus abandonnés où le temps a nivelé les tertres de gazon, il y a des fleurs encore pour les morts : les silènes et les digitales des champs de Bretagne; la terre en est toute rose. Les tombes se pressent là, aux portes de l'église séculaire, comme un seuil mystérieux de l'éternité : cette grande chose grise qui s'élève, cette flèche qui essaye de monter, il semble, en effet, que tout cela protège un peu contre le néant; en se dressant vers le ciel, cela appelle et cela supplie : et c'est comme une éternelle prière immobilisée dans du granit. Et les pauvres tombes enfouies sous l'herbe attendent là, plus confiantes, à ce seuil d'église, le son de la dernière trompette et des voix de l'Apocalypse [1].

Là aussi, sans doute, quand, moi, je serai mort ou cassé par la vieillesse, là on couchera mon frère Yves; il rendra à la terre bretonne sa tête incrédule, et son corps qu'il lui avait pris. Plus tard encore y viendra dormir le petit Pierre, — si la grande mer ne nous l'a pas gardé, — et, sur leurs tombes, les fleurs roses des champs de Bretagne, les digitales sauvages, l'herbe haute de juin, pousseront comme aujourd'hui au beau soleil des étés.

... Sous le porche de l'église, il y avait tous les

1. Loti — dont l'âme est vide de toute foi positive — a écrit quelque part : « Autour des lieux où l'on a longtemps prié, il y a toujours des essences inconnues qui planent. Dans les églises bretonnes très anciennes, dans tous les vieux temples de toutes les religions du monde, j'ai éprouvé cette obsession du surnaturel ».

enfants du village qui semblaient très recueillis. M. le curé était là aussi qui nous attendait dans ses habits de cérémonie.

C'était un porche d'une architecture très primitive, et dont bien des générations bretonnes avaient usé les pierres : il y avait des saints difformes, taillés dans le granit, qui étaient alignés comme des gnomes.

La cérémonie fut longue à cette porte. La vieille à tête de chouette avait posé le petit Pierre dans nos mains, et nous le tenions à deux avec la marraine, comme le veut l'usage, elle du côté des pieds et moi du côté de la tête. Yves, adossé au pilier de granit, nous regardait faire d'un air très rêveur, et Anne était bien jolie, sous ce porche gris, avec son beau costume et sa grande fraise, tout en lumière, dans un rayon de soleil.

Petit Pierre marqua une légère grimace et passa sur sa lèvre le bout de sa petite langue, quand on lui fit goûter le sel, emblème des amertumes de la vie.

M. le curé récita de longs *Oremus* en latin, après quoi, il dit dans la même langue au petit goéland :

— *Ingredere, Petre, in domum Domini.*

Et alors nous entrâmes dans l'église.

Des saintes qui étaient là, dans des niches, en costume du XVIe siècle, regardaient petit Pierre faire son entrée, de ce même air placide et mystique avec lequel elles ont vu naître et mourir dix générations d'hommes.

Sur les fonts baptismaux ce fut encore fort long, et puis, il nous fallut faire station, Anne et moi,

devant la grille du chœur, agenouillés comme deux nouveaux époux.

Enfin, je dus prendre à moi tout seul le fils d'Yves, que je tremblais de briser dans mes mains inhabiles, monter les marches de l'autel avec ce précieux petit fardeau, et lui faire embrasser la nappe blanche sur laquelle pose le Saint-Sacrement. Je me sentais très gauche en uniforme, j'avais l'air de porter un poids des plus lourds. Je ne m'imaginais pas que ce fût si difficile de tenir un nouveau-né; encore il était endormi : s'il eût été en mouvement, jamais je n'aurais pu réussir.

Tous les enfants du village nous quittaient au départ, de petits gars bretons avec des mines effarouchées, des joues bien rondes et de longs cheveux.

Les cloches sonnaient joyeusement en haut de l'antique flèche grise et le *Te Deum* venait d'éclater derrière nous entonné à pleine voix par des petits enfants de chœur en robe rouge et surplis blanc.

On nous laissa passer tranquilles et recueillis, dans l'allée fleurie que bordaient les tombes; — mais après, quand nous fûmes dehors!...

Petit Pierre cause de tout ce tapage, était parti devant, emporté de plus en plus vite par la vieille au nez crochu, et dormant toujours de son sommeil innocent. Anne et moi, nous étions assaillis : petits garçons et petites filles nous entouraient avec des cris et des gambades; il y en avait de ces petites qui avaient bien cinq ans, et qui portaient déjà de grandes collerettes et de grandes coiffes pareilles à celles de leurs mères; et elles sautaient autour de

nous, comme des petites poupées très comiques.

C'était singulier, la joie de ce petit monde breton, rose avec de longs cheveux de soie jaune; à peine éclos à la vie, et déjà dans des costumes du vieux temps; — exubérants d'une joie inconsciente, — comme autrefois leurs ancêtres, et ils sont morts! Joie de la vie toute neuve, joie comme en ont les petits chats, les cabris, et, après dix ans, ils meurent: les petits chiens, les petits moutons ont de ces joies et font de ces sauts d'enfants, — et cela passe et on les tue!

Nous leur jetions des poignées de dragées, et toute notre route était semée de bonbons. On se souviendra longtemps dans Toulven de ce baptême du petit goéland.

... Après, nous retrouvâmes le calme du sentier breton, la longue allée verte, et, au bout, le hameau sauvage.

Il était maintenant près de midi; les papillons et les mouches volaient par bandes le long du chemin. Il faisait très chaud pour un temps de Bretagne.

En plein jour, c'était un vrai jardin que ce toit de chaume des vieux Keremenen; une quantité de petites fleurs blanches, jaunes, roses, s'y étaient installées en compagnie d'une grande variété de fougères, et le soleil s'éparpillait dessus, toujours tamisé par les chênes.

Au dedans, il faisait encore frais, dans le demi-jour un peu vert, sous la voûte basse et noire des vieilles solives.

Le dîner était prêt sur la table, et la femme

d'Yves, qui s'était levée pour la première fois, nous attendait, assise à sa place, dans ses beaux habits de fête. En quelques jours, sa jeunesse s'était envolée, elle était pâle et maigrie...

Toutefois ce dîner de baptême fut gai. Il se composait d'un grand nombre de plats bretons et dura fort longtemps.

Au dessert, on entendit dehors marmotter très vite, à deux voix, en langage de basse Bretagne, des espèces de litanies. C'étaient deux vieilles, deux pauvresses, qui se donnaient le bras, appuyées sur des bâtons, comme font les fées quand elles prennent forme caduque pour n'être pas reconnues.

Elles demandèrent à entrer, étant venues pour dire la bonne aventure du petit Pierre. Sur son berceau de chêne où on le balançait doucement, elles firent des prédictions très heureuses, et puis se retirèrent en bénissant tout le monde.

Alors on leur remit de grosses aumônes, et Anne leur fit des tartines beurrées....

(*Mon Frère Yves.*)

LA MAISON D'YVES, A TOULVEN

Qu'elles sont poignantes et douloureuses, les phases du drame que Loti nous raconte dans *Mon Frère Yves*! Yves Kermadec, poursuivi comme le Coupeau de Zola par un vice héréditaire, l'alcoolisme, ne peut s'empêcher de boire, chaque fois qu'il descend à terre. Ses bonnes résolutions — sans cesse renouvelées — sont toujours vaincues. Ce gabier modèle devient une bête sauvage dès qu'il a quitté sa hune. Mais Loti a juré à la vieille Kermadec de ne pas abandonner son fils; il veille sur lui avec une touchante sollicitude; il

s'efforce de le sauver. — Y a-t-il réussi? Les dernières pages du livre peuvent nous le faire supposer.

Loti a obtenu pour son frère d'adoption les galons d'or de second maître; et ces galons, Yves n'a pas voulu les *arroser*. Il est envoyé en *disponibilité* pendant trois mois; il va passer tout l'été avec sa femme et son fils, dans la petite maison qu'il s'est fait construire, à Toulven. Et c'est là que Loti vient passer un délicieux moment, heureux de ce bonheur auquel il a contribué, et qui durera... peut-être.

... Toulven!... La voiture s'arrête. Yves est là à m'attendre, tenant petit Pierre par la main.

Nous nous regardons tous deux, — et voilà que d'abord une même envie de rire nous prend en même temps, à cause de nos moustaches. Cela change nos figures et nous nous trouvons drôles. Nous ne nous étions pas vus depuis que les marins ont le droit d'en porter. Yves exprime l'avis que cela nous donne un air beaucoup plus dégourdi.

Après, nous nous embrassons.

Comme il est encore devenu beau, le petit Pierre, et plus grand, et plus fort!... Nous partons ensemble, traversant Toulven, où les bonnes gens me connaissent, et sortent sur leur porte pour me voir arriver. Nous défilons dans l'étroite rue grise, aux maisons centenaires, aux murs de granit massif. Je reconnais la vieille à profil de chouette qui a présidé à la naissance de mon filleul; elle me fait bonjour de la tête par une fenêtre ouverte. Les grandes coiffes, les collerettes, les paillettes des corsages, se détachent dans les embrasures profondes, sur les fonds obscurs, et tout cela me jette au passage ces impressions des vieux temps morts qui sont particulières à la Bretagne.

Petit Pierre, que nous tenons par la main,

marche maintenant comme un homme. Il n'avait encore rien dit, un peu saisi de me revoir; mais le voilà qui cause; il lève vers moi sa figure ronde et me regarde déjà comme quelqu'un d'ami à qui on fait part de ses réflexions. Petite voix douce que je n'ai pas encore beaucoup entendue. Comme il a l'accent de Bretagne!

« Parrain, tu m'as apporté mon mouton? »

Heureusement je m'étais rappelé cette promesse de l'an dernier; il était dans ma malle, ce mouton à roulettes, pour mon petit Pierre. Et j'apportais aussi des flambeaux, *ayant des figures de perruches de France* [1], que j'avais promis à mon autre grand enfant, Yves.

Voici la maison, gaie et blanche, toute neuve, avec ses entourages de fenêtres en granit breton, ses auvents verts, son grenier à lucarne et, derrière, l'horizon des bois.

Nous entrons. En bas, dans la cuisine à grande cheminée, Marie et la petite Corentine nous attendent.

Mais tout de suite, Yves me prie de monter, car il a hâte de me faire voir le haut, leur belle chambre blanche avec ses rideaux de mousseline et son meuble de cerisier verni.

Et puis il ouvre une autre porte.

— A présent, frère, voilà chez vous!

Et il me regarde, anxieux de l'effet produit, après tant de mal qu'ils se sont donné, sa femme et lui, pour que je trouve tout à mon goût.

1. Chouettes.

J'entre, touché, ému. Elle est toute blanche, ma chambre, et on y sent un parfum délicieux; il y a partout des fleurs qu'on est allé chercher très loin pour moi; dans les vases de la cheminée, des touffes de réséda et des touffes de gros pois de senteur; dans le foyer, c'est rempli de bruyères.

Ils n'ont pas pu se décider, par exemple, à y mettre des vieux meubles, des vieilleries bretonnes, et ils s'en excusent, n'ayant rien trouvé à leur idée d'assez propre. On est allé à Quimper m'acheter un lit comme le leur, en cerisier, qui est en bois clair, d'une couleur gaie, un peu rose. Les tables et les chaises sont pareilles. Les plus petits détails sont arrangés avec tendresse; sur les murs, il y a, dans des cadres dorés, des dessins que j'ai faits jadis et une grande photographie du clocher à jour de Saint-Pol-de-Léon, que j'avais donnée à Yves du temps que nous naviguions ensemble sur la *mer brumeuse*.

Par terre, les planches sont nettes comme du bois neuf :

— Vous voyez, frère, c'est tout blanc comme à bord, — dit Yves qui a lui-même blanchi partout avec tant de soin, et qui se déchausse chaque fois qu'il monte pour ne pas salir ses escaliers.

Il faut tout voir, tout visiter, même le grenier à lucarne, où sont rangées les pommes de terre et les cosses de bois pour l'hiver; même le vestibule de l'escalier, où est suspendu, comme un *ex-voto* de marin dans une chapelle de la Vierge, le bateau en miniature qu'Yves a construit pendant ses loisirs dans sa hune du *Primauguet*; et puis le jardin où

des fraisiers et de petites salades commencent à pousser le long des allées toutes fraîches.

Maintenant nous sommes à table, Yves, Marie, la petite Corentine, le petit Pierre et moi, autour de la nappe bien blanche sur laquelle le dîner est posé. Yves, mon frère Yves, se trouve drôle et s'intimide tout à coup dans son rôle de maître de maison. Alors c'est moi qui suis obligé de découper, et, comme c'est la première fois de ma vie, je m'embrouille aussi.

A ce dîner, je mange pour leur faire plaisir; mais ce bonheur si complet que je sens là près de moi et dont je suis un peu cause, cette reconnaissance si profonde qui m'entoure, tout cela m'impressionne très étrangement. Être au milieu de ces choses rares, tout cela me surprend comme une nouveauté délicieuse.

— Vous savez, me dit Yves, bas comme en confidence, maintenant je vais à la messe le dimanche avec elle.

Et il fait du côté de sa femme une petite grimace de soumission enfantine, très comique avec son air sérieux. D'ailleurs sa manière d'être avec Marie a tout à fait changé, et j'ai bien vu en entrant que l'amour était enfin venu s'installer pour tout de bon dans la maison neuve....

(*Mon Frère Yves.*)

LA DOULEUR D'UNE MÈRE

Matelot, auquel nous empruntons cette page, est un des plus beaux livres de Loti.

Jean Berny, le héros du roman, partit de bonne volonté en Extrême-Orient, pour servir à bord d'une petite canonnière, *la Gyptis*, sur un de ces fleuves de l'intérieur qui se traînent chauds et lourds, au soleil mortel. Et là, dans l'humidité odorante, sous les arbres oppressants, il contracta une fièvre rebelle, profonde, qui recommençait à intervalles inexorablement réguliers. Le mal fit des progrès rapides, et le petit matelot expira sur le bateau qui le ramenait en France

Un matin, au jour naissant, cousu dans une gaine de toile, son cadavre fut jeté par dessus bord, et disparut dans les ténèbres insondées de l'Océan Indien.

Un mois plus tard, à Brest où la mère attendait, le navire était enfin arrivé, au printemps tout nouveau, par une de ces après-midi, indécises et encore froides, des avrils de Bretagne.

Plus personne de malade à bord. Après Jean, on en avait bien encore jeté trois à l'eau infinie, mais très loin, là-bas, dans l'hémisphère sud où volent les albatros. Les autres s'étaient rétablis; brusquement la forte santé avait en eux repris le dessus.

A cette arrivée, c'était, chez tous les matelots, une excitation, une sorte d'affolement joyeux, chez ceux-là mêmes qui n'avaient ni mère ni fiancée et que personne n'attendait. Après le mouillage, la manœuvre terminée, tout marchait un peu à la diable, à bord; les officiers, distraits eux aussi, la tête ailleurs, laissaient faire, jugeant presque leur longue et rude tâche finie. Là, tout de suite, dès l'entrée en rade, c'était le commencement de la désagrégation du navire et de l'équipage; rien ne

se tenait plus, et on sentait déjà le « désarmement », la dispersion prochaine et définitive de tous ces hommes, de toutes ces choses qui, pendant plus de deux ans, s'étaient promenés sur les mers lointaines si étroitement groupés, formant un ensemble, un même corps, ayant, en commun, un nom, un amour-propre et presque une âme.

Il faisait assez beau, sur cette rade française revue au printemps, avec toutefois des menaces de vent et de pluie, suspendues sous forme de gros nuages voyageurs, dans l'air humide, dans l'air frissonnant et inquiet.

On était allé chercher la *Santé*, c'est-à-dire la permission de communiquer avec le monde extérieur, avec cette France retrouvée. Et quelques canots arrivaient à l'entour de la *Saône*, lourds et rudes canots de la rade de Brest, gréés pour les continuels mauvais temps, voilés de grosse toile brune, et tout éraillés par les coups de mer.

Tout cela n'avait certes pas la gaieté des retours dans les ports de la Méditerannée, dans ces ports du pays de Jean, où des centaines de petites barques frêles, peintes de couleurs claires, en sécurité sur l'eau calme, viennent avec ces joyeux tapages prendre à l'assaut le navire qui arrive.

Dans ces canots qui se rangeaient là, à côté de la *Saône*, tenus à distance jusqu'au retour de la *Santé*, il y avait des femmes, des marchandes, des blanchisseuses, des petites ouvrières, en quête de l'argent des nouveaux venus; et puis aussi, par-ci par-là, une mère, une sœur, qui demandait un matelot par son nom, le voyait bientôt paraître à

un sabord, et échangeait avec lui le gai bonjour, en attendant la permission de monter l'embrasser.

Ceux de l'équipage qui ne pouvaient connaître personne parmi ces Brestoises, regardaient tout de même, penchés sur le bastingage, contents de revoir après si longtemps des figures de femmes françaises, et se communiquant des réflexions d'enfant sur les modes qu'elles portaient, sur certains petits corsages d'une forme inventée pendant leur absence, qui les surprenait...

Pour passer le temps, les Joal, les Marec et les Kerboulhis, le groupe intime qui allait bientôt se séparer pour jamais, regardaient aussi, rieurs et causant de choses quelconques.

Mais tout à coup Pierre Joal, la figure glacée comme s'il avait aperçu un spectre, se rejeta en dedans du navire, tirant les autres par le bras pour les faire se sauver aussi :

« La mère de Jean!!!... »

Et tous les cinq, comme des garçons affolés de peur, se baissèrent d'abord pour se cacher derrière le bastingage, puis se reculèrent, tout courbés, jusqu'au centre où on ne pouvait plus les voir.

La mère de Jean! oui c'était elle, qui arrivait et qui était déjà là tout près, les yeux interrogateurs, les yeux grands ouverts, moitié de joie et moitié d'impatience inquiète : parmi toutes ces têtes, qui souriaient au-dessus du bastingage de la *Saône*, elle cherchait son fils et ne trouvait pas, ne trouvait pas encore...

. . . .

Oh! tout ce qu'elle avait rêvé, combiné, préparé,

pendant des mois, pour ce retour : embelli leur petit logis triste, auquel tous deux commençaient cependant à s'attacher, faute de mieux, pour l'avoir un peu longtemps habité ensemble; embelli surtout sa chambre à lui... Grâce à des miracles d'économie, d'ordre, de travail ingénieux et de goût, elle avait fait tout cela sans toucher à sa délégation qu'elle avait placée. Et ce matin, quand un vieux guetteur, chargé depuis plusieurs jours de ce soin, était venu l'avertir que la *Saône* était signalée aux sémaphores et mouillerait sur rade dans deux heures, elle avait fiévreusement mis tout en ordre, acheté des bouquets pour les vases, loué une femme pour leur faire et leur servir le dîner de ce soir... Sa toilette aussi l'avait beaucoup agitée; comme il tenait à ce qu'elle reprît l'air d'une dame, elle avait fait poser une plume à son nouveau chapeau, — ce qui depuis cinq ans ne lui était plus arrivé, — une plume grise, d'une couleur qu'il trouverait distinguée; mais au moment de s'habiller pour venir au-devant de lui, elle avait hésité longtemps, à cause du ciel incertain, à mettre ce beau chapeau neuf destiné à leurs promenades des dimanches d'été; cependant, elle s'y était décidée, pour faire plus d'honneur à ce fils qui aimait à ce qu'elle eût bonne façon devant les autres marins et les officiers du bord.

Quand le batelier qui l'amenait lui avait montré, au sortir du port, ce navire à peine mouillé, là-bas, en lui disant : « La voilà, votre Saône! » un tremblement subit lui était venu, avec un peu de vertige..

Comment allait-il être, quelle mine rapporterait-il

de là-bas, son Jean? Elle ne se sentirait rassurée qu'après l'avoir bien regardé... Cette dysenterie et ces fièvres de Cochinchine, dont il lui avait avoué être un peu atteint, lui causaient tout à coup un effroi plus grand; elle songeait maintenant à ceux qu'elle avait vu revenir, si blêmes, et qui, les entrailles perdues, déclinaient lentement malgré les soins des mères. Et, à mesure que cette *Saône* se rapprochait, grandissait, grandissait sur la rade houleuse, la joie et l'anxiété de le revoir, alternativement lui revenaient au cœur, toujours plus poignantes; mais c'était encore la joie qui dominait, avec une impatience tremblante, de le tenir et de l'embrasser...

Pour la seconde fois, elle venait de passer en revue, de l'avant à l'arrière, ces têtes qui apparaissaient partout. Pourquoi ne se tenait-il pas sur le pont, son fils, comme tant d'autres?... Une angoisse lui venait, là, tout de suite déchirante, tout de suite affreuse, rien que pour ne l'avoir pas déjà vu — ce qui était pourtant si naturel, comme elle cherchait à se l'expliquer à elle-même, puisqu'il pouvait être de quart, de service en bas dans les faux-ponts... La tête un peu perdue, elle commandait au batelier de s'approcher, malgré les gestes du factionnaire de « coupée », — un tout jeune, un petit Breton tout sauvage qui, d'une main, serrait ferme son fusil, de l'autre, leur faisait signe :

— Au large! faut pas accoster! C'est pas encore permis! »

Au bord, les amis de Jean, réfugiés tous les cinq au pied d'un mât, tenaient conseil rapide, à voix

basse et effarée. Que faire? Prévenir l'officier, proposait Marec; c'était précisément M. Tanguy qui était de quart, un bon celui-là, qui viendrait lui parler, très doucement...

— Ah! ouatte, — répondait Pierre Joal, — pour la chose qu'on a à lui dire, va, doucement ou fort, c'est bien tout comme!

Mon Dieu! et la *Santé* qui arrivait aussi, qui était près d'accoster! Alors on allait la laisser monter à bord cette mère, comme les autres; d'ailleurs elle devait être la plus près de toutes, cramponnée sans doute à l'échelle, malgré la défense, puisqu'on entendait à présent sa voix, sa voix qui commençait à être changée et haletante, demander à ce factionnaire *où était Jean Berny*... Et ce tout jeune et tout sauvage, qui avait pourtant compris du premier coup que c'était la mère, restait là, perché sur sa « coupée », figé par le devoir à son poste, devenu rouge jusqu'au front, feignant de ne pas comprendre ce qu'on lui demandait d'en bas, détournant la tête, les regardant, eux qui avaient été les amis du défunt, avec un air de les appeler à son secours — et vite...

— Jean Berny, vous savez bien, Jean Berny... quartier-maître de manœuvre?... insistait la pauvre voix, maintenant tout étranglée d'angoisse...

Alors, dans sa frayeur folle de la voir monter à bord, Pierre prit une décision brusque et brutale. Au crayon, d'une grosse écriture mal assurée, il écrivit sur son carnet d'appel : « Jean Berny est décédé, à la mer, il y a un mois », déchira la feuille la plia en deux et courut la jeter au factionnaire :

« Donne-lui ça, petit, donne-lui vite! » Et puis se sauva dans la cale, épouvanté comme s'il l'avait égorgée, et suivi des quatre autres, qui ne voulaient pas non plus entendre le cri de cette mère....

. . . .

Quand ils remontèrent sur le pont, quelques minutes après, la pluie tombait, froide, cinglante, et le vent sifflait. Toutes les barques, sans exception, partaient ou allaient partir, effrayées de ce grain qui était venu si vite et qui avait mauvais aspect.

Timidement, ils s'approchèrent de la « coupée », pour voir où était le canot de la mère de Jean Berny, — et ils le reconnurent tout de suite, là, finissant de hausser les voiles à 10 mètres du bord; au fond, sous les bancs, traînait une forme humaine, qu'un des bateliers maintenait parce qu'elle avait des soubresauts comme pour se jeter dehors; on avait étendu dessus une grosse toile d'abri comme sur un cadavre, mais on voyait dépasser un chapeau de femme, tout mouillé, avec une pauvre plume grise qui balayait la vase des planches, et une main, au gant moitié arraché, qui avait du sang plein les doigts... Le petit factionnaire breton, devenu tout pâle à présent, avec une larme sur chaque joue, leur expliqua :

— C'est tout à l'heure, en voulant s'accrocher pour monter à bord, qu'elle s'a enlevé ses ongles, dessus le morceau de fer.

— Mon Dieu, mon Dieu, — dit Pierre Joal, de sa voix lente et profonde, — mon Dieu Seigneur!... Voir des choses comme ça, tout de même!!!...

Il ne les vit pas longtemps, ces choses, du reste,

car ses yeux devinrent troubles tout de suite; au souvenir de sa mère à lui, son cœur se fendit tout à fait, un sanglot s'étouffa dans sa gorge, et ses larmes ruisselèrent, mêlées à la grande pluie qui inondait tout...

. . . .

(*Matelot.*)

IV

L'AFRIQUE

Quittons cette Bretagne monotone et triste, dont Loti nous a révélé la poésie puissante et profonde. Il va nous conduire maintenant sur le continent noir. Suivons-le jusqu'au fond de ce vieil empire du *Moghreb*, immobilisé sous le soleil lourd, dans les grandes villes mortes de l'Islam, que berce un éternel murmure de prières, — et plus loin encore, jusqu'au pays de Diambour, dans les champs de Dialakar, où blanchissent les os de Jean Peytral, le petit paysan cévenol.

Il ne faut point demander à Loti des considérations politiques sur l'avenir du pays qu'il visite, mais de brillants tableaux, donnés avec la sincérité, la fraicheur de couleur et la vivacité qui sont le charme de son talent. C'est un artiste qui voyage, un artiste comme Gautier et comme Fromentin, mais un artiste plus vivant, car Loti a mis dans son œuvre ses entrailles et son cœur.

TANGER

En 1889, Loti fut amené à suivre jusqu'à Fez la mission envoyée au sultan Mouley-Hussein. Quelle bonne fortune pour un artiste qui a la nostalgie du passé, de pénétrer dans ce vieil empire du Moghreb qui ne s'est pas encore modernisé, et où la vie arabe s'est réfugiée dans toute son intensité! Ce voyage nous a valu un très beau livre — *Au Maroc* — qui débute par une description de Tanger.

Des côtes sud de l'Espagne, d'Algésiras, de Gibraltar, on aperçoit là-bas, sur l'autre rive de la mer, Tanger la Blanche.

Elle est tout près de notre Europe, cette première ville marocaine, posée comme en vedette sur la pointe la plus nord de l'Afrique; en trois ou quatre heures, des paquebots y conduisent, et une grande quantité de touristes y viennent chaque hiver. Elle est très banalisée aujourd'hui, et le sultan du Maroc a pris le parti d'en faire le demi-abandon aux visiteurs étrangers, d'en détourner ses regards comme d'une ville infidèle.

Vue du large elle semble presque riante, avec ses villas alentour bâties à l'européenne dans des jardins; un peu étrange encore cependant, et restée bien plus musulmane d'aspect que nos villes d'Algérie, avec ses murs d'une neigeuse blancheur, sa

haute casbah crénelée, et ses minarets plaqués de vieilles faïences.

C'est curieux même comme l'impression d'arrivée est ici plus saisissante que dans aucun des autres ports africains de la Méditerranée. Malgré les touristes qui débarquent avec moi, malgré les quelques enseignes françaises qui s'étalent çà et là devant des hôtels ou des bazars, — en mettant pied à terre aujourd'hui sur ce quai de Tanger au beau soleil de midi, — j'ai le sentiment d'un recul subit à travers les temps antérieurs... Comme c'est loin tout à coup, l'Espagne où l'on était ce matin, le chemin de fer, le paquebot rapide et confortable, l'époque où l'on croyait vivre!... Ici, il y a quelque chose comme un suaire blanc qui tombe, éteignant les bruits d'ailleurs, arrêtant toutes les modernes agitations de la vie : le vieux suaire de l'Islam, qui sans doute va beaucoup s'épaissir autour de nous dans quelques jours quand nous nous serons enfoncés plus avant dans ce pays sombre, mais qui est déjà sensible dès l'abord pour nos imaginations fraîchement émoulues d'Europe.

Deux gardes au service de notre ministre, Sélem et Kaddour, pareils à des figures bibliques dans leurs longs vêtements de laine flottante, nous attendent au débarcadère pour nous conduire à la légation de France.

Ils nous précèdent gravement, écartant de notre route, avec des bâtons, les innombrables petits ânes qui remplacent ici les camions et les chariots tout à fait inconnus. Par une sorte de voie étroite, nous montons à la ville, entre des rangées de murs cré-

nelés, qui s'étagent en gradins les uns au-dessus des autres, tristes et blancs comme des neiges mortes. Les passants qui nous croisent, blancs aussi comme les murs, traînent sans bruit leurs babouches sur la poussière, avec une majestueuse insouciance, et, rien qu'à les voir marcher, on devine que les empressements de notre siècle n'ont pas prise sur eux.

Dans la *grand'rue*, qu'il nous faut traverser, il y a bien quelques boutiques espagnoles, quelques affiches françaises ou anglaises, et, à la foule des burnous, se mêlent, hélas! quelques messieurs en casques de liège, ou quelques gentilles misses voyageuses, ayant des coups de soleil sur les joues. Mais, c'est égal : Tanger est encore très arabe, même dans ses quartiers marchands.

Et plus loin — aux abords de la légation de France où l'hospitalité m'est offerte — commence le dédale des petites rues étroites ensevelies sous la chaux blanche, demeuré intact, comme au vieux temps.

(*Au Maroc*.)

LE DÉPART DE L'AMBASSADE

Huit jours d'attente, de préparatifs, de retard. Cette semaine s'est passée tout entière en allées et venues, pour examiner des tentes, choisir et essayer des chevaux ou des mules Aux abords de la légation, s'entassent par centaines des caisses et des ballots énormes. Enfin le départ est fixé. Au milieu d'un brouhaha sauvage, on charge les mules et les chameaux. Rien de pittoresque comme cette cohue de gens

et d'animaux hurlant à plein gosier. Tout ce train de voyage défile lentement, péniblement, par les rues trop étroites, pour se rendre au point de rendez-vous.

C'est à une heure de l'après-midi que nous devons nous mettre en route. Le point de rendez-vous est la place du *Grand-Marché* — cette place sur laquelle j'ai eu, le soir de mon arrivée, une première et inoubliable audition de musette arabe.

Au-dessus de la ville s'étend cette vaste esplanade terreuse et pierreuse, sans cesse encombrée d'une couche compacte de chameaux agenouillés, et où grouille perpétuellement une foule en capuchons, qui est aussi d'une couleur rousse de terre. Tout ce qui arrive de l'intérieur, de par delà le désert, et tout ce qui va s'y rendre, se groupe, se mêle sur cette place. Et là, du matin au soir, retentit le tambour, gémit la flûte des sorciers jeteurs de sort, des mangeurs de feu et des charmeurs de serpents.

Aujourd'hui, la formation de notre caravane apporte dans ce lieu un surcroît de mouvement et de cohue. Dès midi, au beau soleil, arrivent nos premiers cavaliers, notre escorte d'honneur, nos caïds, et le porte-drapeau du sultan qui, pendant tout le voyage, marchera à notre tête.

Jour de grand marché : des centaines de chameaux, pelés et hideux, sont à genoux dans la poussière, allongeant, de droite ou de gauche, avec des ondulations de chenille, leur long cou chauve; — et la masse des paysans ou des pauvres, en burnous gris, en sayon de laine brune, s'agite confusément parmi ces tas de bêtes couchées. C'est un immense fouillis d'une même nuance terne et neutre,

qui fait davantage resplendir là-bas, dans la magnifique lumière des lointains, la ville toute blanche, surmontée de minarets verts, et la Méditerranée toute bleue. Et, sur le fond monotone de cette foule, éclate aussi plus vivement le coloris oriental des cavaliers de notre suite, les cafetans roses, les cafetans orange, les cafetans jaunes, les selles de drap rouge et les selles de velours.

Notre mission se compose de quinze personnes, parmi lesquelles nous sommes sept officiers; nos uniformes aussi ajoutent à ce tableau de départ un peu de diversité, de couleur et d'or. Cinq chasseurs d'Afrique, en manteau bleu, nous accompagnent. De plus, presque toute la colonie européenne est montée à cheval pour nous faire cortège : des ministres étrangers, des attachés d'ambassade, des peintres, d'aimables gens quelconques.

Et voici le pacha de Tanger, qui vient également nous conduire hors de ses domaines, vieillard à tête de prophète, à barbe blanche, tout de blanc vêtu, sur une mule blanche, à selle rouge, que quatre serviteurs tiennent en main. Notre ensemble a l'air d'une fête travestie, d'un joyeux méli-mélo de cavalcade.

Retournons-nous une dernière fois pour dire adieu à Tanger la Blanche, dont les terrasses dévalent au loin vers la mer, sous nos pieds; disons adieu surtout à ces montagnes bleuâtres qui se dessinent encore de l'autre côté du détroit, et qui sont l'Andalousie, la pointe extrême d'Europe prête à disparaître.

Il est une heure, l'heure fixée pour se mettre en

route. Le drapeau de soie rouge du sultan, qui doit nous guider jusqu'à Fez, se déploie devant nous, surmonté de sa boule de cuivre; pour musique de boute-selle, nous avons les tambourins et les flûtes des sorciers du marché; et notre colonne s'ébranle, en grand désordre, très gaiement.

Dans la banlieue, sur du sable, nos chevaux, fort gais aussi, prennent l'allure sautillante des débuts de promenade. Nous passons d'abord entre des villas à l'européenne, des hôtels, où une quantité de belles dames touristes sont aux balcons, aux vérandas, groupées sous des ombrelles, pour nous regarder défiler. Et vraiment on pourrait se croire tout simplement en Algérie à quelque marche militaire, à quelque parade de fête; bien que, cependant le mauvais état des chemins et l'absence complète de voitures donnent à ces abords de ville quelque chose d'inusité et de singulier...

Du reste, autour de nous, tout change d'aspect bien vite. Au bout de quatre ou cinq cents mètres, l'espèce d'avenue bordée d'aloès par laquelle nous étions partis se perd complètement dans la campagne, à l'abandon, s'efface, n'existe plus. Pas de routes, au Maroc, jamais, nulle part. Des sentiers de chèvres, tracés à la longue par le passage des caravanes; et le droit de traverser à gué les rivières qui se présentent.

Ils sont bien mauvais aujourd'hui, ces sentiers; le sol, détrempé par les pluies de l'hiver, cède partout sous les pieds de nos chevaux, qui s'enfoncent dans de la boue noirâtre, dans de la tourbe molle.

Les uns après les autres, les amis qui nous recon-

duisaient abandonnent la partie, reviennent sur leurs pas, après des poignées de main et des souhaits de bon voyage. Tanger a d'ailleurs très promptement disparu, derrière des collines désertes. Et bientôt nous nous trouvons seuls à suivre l'étendard rouge du sultan, nous qui devons continuer pendant une douzaine de jours la promenade, seuls au milieu d'un grand pays silencieux, sauvage, tout inondé de lumière...

(*Au Maroc.*)

UNE FANTASIA ARA_E

C'est encore un bien beau tableau, d'un vif relief, cette vision des cavaliers de fantasia, aperçus au repos et dans le lointain sur leurs petits chevaux maigres, sur leurs hautes selles à fauteuil. On dirait de vieilles femmes enveloppées de longs voiles blancs, de vieilles poupées à figure noire...

Vers dix heures, sous le ciel toujours gris, dans la campagne toujours verte et sauvage, nous apercevons là-bas, devant nous, une ligne immobile de bonshommes à cheval, postés pour nous attendre. C'est que nous allons changer de territoire, et tous les hommes de la tribu chez laquelle nous arrivons se tiennent sous les armes, caïd en tête, pour nous recevoir. Ainsi qu'il est d'usage pour les ambassades qui passent, ils nous feront escorte à travers leur pays, et les autres, venus de Tanger, s'en retourneront.

Oh! les étranges cavaliers, vus au repos et dans le lointain! Sur leurs petits chevaux maigres, sur

leurs hautes selles à fauteuil, on dirait des vieilles femmes enveloppées de longs voiles blancs, des vieilles poupées à figure noire, des vieilles momies. Ils tiennent en main de très longs bâtons minces recouverts de cuivre brillant — qui sont des canons de fusil, — leur tête est tout embobelinée de mousseline, et leurs burnous, sur la croupe de leurs bêtes, traînent comme des châles.

On s'approche et, brusquement, à un signal, à un commandement jeté d'une voix rauque, tout cela se disperse, essaime comme un vol d'abeilles, gambade avec des cliquetis d'armes, en poussant des cris. Leurs chevaux, éperonnés, se cabrent, sautent, galopent comme des gazelles effarées, queue au vent, crinière au vent, bondissant sur les rochers, sur les pierres. Et, du même coup, les vieilles poupées ont pris vie, sont devenues superbes aussi, sont devenues des hommes sveltes et agiles, à beau visage farouche, debout sur de grands étriers argentés. Et tous les burnous blancs qui les empaquetaient se sont envolés, flottent maintenant avec une grâce exquise, découvrant des robes de dessous en drap rouge, en drap orange, en drap vert, et des selles qui ont des tapis de soie rose, de soie jaune ou de soie bleue à broderies d'or. Et les beaux bras nus des cavaliers, fauves comme du bronze, sortent des manches larges relevées jusqu'aux épaules, brandissant en l'air, pendant la course folle, les longs fusils de cuivre qui semblent devenus légers comme des roseaux...

C'est une première fantasia de bienvenue pour nous faire honneur. Dès qu'elle est finie, le caïd

qui l'avait conduite s'avance vers notre ministre et lui tend la main. Nous disons adieu à nos compagnons d'hier qui s'éloignent, et nous continuons notre route, escortés de nos nouveaux hôtes.

(*Au Maroc.*)

LA MOUNA

La *mouna*, c'est la dîme, la rançon que les ambassades ont le droit de prélever sur les tribus en passant. Sans cette *mouna*, commandée longtemps à l'avance et amenée quelquefois de très loin, les voyageurs risqueraient de mourir de faim dans ce pays sans auberges, sans marchés, presque sans villages, presque désert.

Notre *mouna* de ce soir est d'une abondance royale. Aux dernières heures du jour, nous voyons s'avancer au milieu de notre camp français une théorie d'hommes graves, drapés de blanc; un beau caïd, noble d'allure, marche à leur tête, avec lenteur. En les apercevant, notre ministre est rentré sous sa tente et s'est assis, comme le prescrit l'étiquette orientale, pour les recevoir au seuil de sa demeure. Les dix premiers portaient de grandes amphores en terre, pleines de beurre de brebis; puis viennent des jarres de lait, des paniers d'œufs; des cages rondes en roseau, remplies de poulets attachés par les pattes; quatre mules chargées de pains, de citrons, d'oranges; et enfin douze moutons, tenus par les cornes, qui pénètrent à contre-cœur — les pauvres, — dans ce camp étranger, se méfiant déjà de quelque chose.

Il y a de quoi nourrir dix caravanes comme la nôtre; mais refuser serait un manque absolu de dignité.

D'ailleurs nos gens, nos cavaliers, nos muletiers, attendent avec leurs convoitises d'hommes primitifs, cette *mouna* pour se la partager ; toute la nuit, ils en feront des bombances sauvages, ils en revendront demain, et il en restera encore des débris par terre pour les chiens errants et les chacals. C'est l'usage établi depuis des siècles : dans un camp d'ambassadeur, on doit faire continuelle fête.

A peine le ministre a-t-il remercié les donateurs (d'un simple mouvement de tête comme il convient à un très grand chef), la curée commence. Sur un signe, nos gens s'approchent ; on se partage le beurre, le pain, les œufs ; on en remplit des burnous, des capuchons, des cabas en sparterie, des bâts de mulet. Derrière les tentes de cuisine, dans un petit recoin de mauvais aspect, qui semble se transporter, lui aussi, avec nous chaque jour, on emmène les moutons — et il faut les y traîner, car ils comprennent, se défendent, se tordent. Au crépuscule mourant, presque à tâtons, on les égorge avec de vieux couteaux : l'herbe est toujours pleine de sang, dans ce recoin-là. On y égorge aussi des poulets par douzaines, en les laissant se débattre longuement, le cou à moitié tranché, afin de les mieux saigner. Puis des feux commencent à s'allumer partout, pour des cuisines bédouines qui seront pantagruéliques ; sur des tas de branches sèches, des petites flammes jaunes surgissent çà et là, éclairant brusquement des groupes de chameaux, des groupes de

mules qu'on ne voyait déjà plus dans l'obscurité, ou bien de grands Arabes blancs, aux airs de fantôme. On dirait maintenant d'un camp de gitanos en orgie, au milieu de ce pays désert, qui est déployé en cercle immense alentour et qui, tout à coup, dès que les feux brillent, paraît plus profond et plus noir...

(*Au Maroc.*)

UN SACRIFICE

Une page ravissante, et qui a je ne sais quoi d'antique, est celle qui nous montre, pendant le voyage vers la capitale du Maroc, durant une halte de nuit, une théorie de blanches suppliantes venant trouver le ministre de France. Les femmes avec leurs enfants qui s'accrochent à leurs vêtements immolent une génisse aux pieds de l'ambassadeur — suivant l'usage marocain — et emplissent l'air de leurs lamentations. Ce sont les épouses d'un caïd, enfermé jadis dans les prisons de Tanger, sur la demande de la légation de France. Et, pendant qu'elles enlacent la hampe du pavillon français planté devant la tente du ministre, la génisse meurt doucement, et les lueurs des torches éclairent la blancheur des tuniques flottantes et le rouge de la mare de sang.

Vers huit heures, comme nous finissons de dîner nous-mêmes sous la grande tente commune qui nous sert de salle à manger, quelqu'un avertit le ministre qu'on vient de lui immoler une génisse, là, dehors, à la porte de son propre logis. Et nous sortons, avec une lanterne, pour savoir ce que signifie ce sacrifice et qui l'a accompli.

C'est un usage marocain d'immoler ainsi des animaux aux pieds des grands qui passent, lorsqu'on a une grâce à leur demander. La victime doit râler longuement, en répandant peu à peu son sang sur

la terre. Si le seigneur est disposé à accueillir la supplique, il accepte le sacrifice et autorise ses serviteurs à enlever cette viande abattue pour la manger; dans le cas contraire, il continue son chemin sans détourner la tête et l'offrande dédaignée reste pour les corbeaux. Quelquefois, paraît-il, pendant les voyages du sultan, la route qu'il a suivie est comme jalonnée par les bêtes mortes.

La génisse, encore vivante, est couchée devant la tente du ministre, en travers de sa porte; elle souffle bruyamment, les naseaux ouverts; la lueur du fanal éclaire la mare de sang échappée de sa gorge, qui s'élargit sur l'herbe. Et trois femmes sont là — les suppliantes — enlaçant de leurs bras le mât de notre pavillon de France.

Elles sont de la tribu voisine. Pendant les premiers moments du repas de nos gardes, pendant les premières minutes de gloutonnerie affamée, la nuit aidant, elles ont réussi à pénétrer au milieu de nos tentes sans être aperçues; puis, quand on a voulu les chasser, elles se sont cramponnées à cette hampe du drapeau avec un air de se croire inattaquables sous cette protection-là, et on n'a pas osé les en arracher de force. Elles ont amené avec elles quatre ou cinq petits tout jeunes, qui s'accrochent à leurs vêtements ou qu'elles portent à leur cou. Dans l'obscurité, et avec leurs voiles à moitié baissés, il est impossible de démêler si elles sont jolies et jeunes, ou bien laides et vieilles; d'ailleurs, leurs tuniques flottantes, agrafées aux épaules par de larges plaques d'argent que l'on voit briller, dissimulent toutes les lignes de leur corps.

L'interprète s'approche, et d'autres fanaux sont apportés, éclairant mieux ce groupe de formes blanches autour de cette bête égorgée qui finit de mourir par terre.

Ce sont les trois épouses d'un caïd de la région. Pour des méfaits qu'il ne m'appartient pas d'apprécier, leur mari a été enfermé, depuis déjà deux ans, dans les prisons de Tanger, sur les instances de la légation de France. Et elles voudraient que le nouveau ministre français, comme grâce de joyeux avènement, demandât au sultan de Fez de le remettre en liberté.

Il est peut-être très coupable, ce caïd, je n'en sais rien, mais ses femmes sont touchantes. Autant que je puis juger, c'est aussi l'avis du ministre, et, bien qu'il ne veuille dès maintenant faire aucune promesse formelle, la cause me paraît en voie d'être gagnée.

(*Au Maroc.*)

LE SUPPLICE DU SEL

Le supplice du sel, de tradition fort ancienne au Maroc, nous fait songer aux tortures en usage pendant tout ce moyen âge qui, en fait de supplices, avait l'imagination si inventive. Il faut remarquer, du reste, que cet empire du Moghreb est encore en plein moyen âge, et que notre simple guillotine serait, aux yeux de ces hommes restés primitifs, un châtiment tout à fait anodin.

C'est le barbier du sultan qui en est chargé. Dans un lieu public, sur la place du marché de préférence, on lui amène le coupable garrotté solidement. Avec

un rasoir, il lui taille à l'intérieur de chaque main, dans le sens de la longueur, quatre fentes jusqu'à l'os. En étendant la paume, il fait ensuite bâiller le plus possible les lèvres de ces coupures saignantes, et les remplit de sel. Puis il referme la main ainsi déchiquetée, introduit le bout de chaque doigt replié dans chacune des fentes, et, pour que cet arrangement atroce dure jusqu'à la mort, coud par-dessus le tout une sorte de gant bien serré, en peau de bœuf mouillée qui se rétrécira encore en séchant. La couture achevée, on ramène le supplicié dans son cachot, où, par exception, on lui donne à manger, pour que cela dure. Dès le premier moment, en plus de la souffrance sans nom, il a cette angoisse de se dire que ce gant horrible ne sera jamais retiré, que ses doigts engourdis dans la plaie vive n'en sortiront jamais, que personne au monde n'aura pitié de lui, que ni jour ni nuit il n'y aura trêve à ses crispations ni à ses hurlements de douleur. — Mais le plus effroyable, à ce qu'il paraît, ne survient que quelques jours plus tard, quand les ongles, passant au travers de la main, entrent toujours plus avant dans cette chair fendue... Alors la fin est proche : les uns meurent du tétanos, les autres parviennent à se briser la tête contre les murs...

(*Au Maroc.*)

L'ARRIVÉE A FEZ

Ce tableau d'arrivée, cette multitude silencieuse à cette entrée de ville, et ce déploiement de bannières, tout cela vous laisse une forte impression de moyen âge, tout cela a la grandeur du XVe siècle, sa rudesse et sa naïveté sombre.

Suivant la prière qui nous en a été adressée hier soir de la part du sultan, nous montons à cheval à dix heures précises, afin de ne pas troubler certains offices religieux du matin en arrivant trop tôt, et de ne pas non plus nuire à la grande prière de midi en arrivant trop tard.

Pour atteindre les portes de Fez, nous avons environ trois quarts d'heure de marche lente, au pas ou au petit trot de parade.

Après dix minutes de route, la ville, dont nous n'avions encore vu qu'une partie, nous apparaît tout entière. Elle est vraiment bien grande et bien solennelle derrière ses très hautes murailles noirâtres, que dépassent toutes les vieilles tours de ses mosquées.

Le voile des nuages obscurs est déchiré au-dessus; il laisse voir les neiges de l'Atlas auxquelles ce ciel d'orage donne des teintes changeantes, tantôt cuivrées, tantôt livides. En avant des murs, deux ou trois cents tentes groupées font un amas de choses blanches. Et sur toute cette plaine, sur tous ces champs d'orge si verts, s'agitent des milliers et des milliers de petits points gris, qui sont évidemment des têtes encapuchonnées, des multitudes humaines sorties pour nous regarder venir...

Jamais ciel ne fut plus tourmenté ni plus invrai-

semblablement noir, éclairé par en dessous de lueurs plus tristes. La plaine sur laquelle cette voûte oppressante s'étend est comme murée par de hautes montagnes dont les sommets se perdent dans les ténèbres du ciel. Et tout au bout de l'horizon, en avant de nous, la vieille ville étrange qui est le but de notre voyage découpe sa silhouette dentelée, juste au-dessous de cette déchirure fantastique par laquelle l'Atlas montre ses neiges étincelantes. Un large réseau de petits sentiers parallèles, tracés dans l'herbe par la fantaisie des chameliers, simule presque une route, et le sol est d'ailleurs si uni, qu'on peut marcher partout, en bon ordre même si l'on veut.

Nous commençons à entrer dans la foule : vêtements de laine grise, toujours, burnous gris et capuchons baissés. On nous regarde simplement et, à mesure que nous passons, on se met en marche pour nous suivre; mais les figures demeurent indifférentes, indéchiffrables; il n'est pas possible d'y démêler une expression de sympathie ou de haine. Et d'ailleurs toutes les bouches sont closes; aujourd'hui, c'est partout ce même silence de sommeil qui pèse sur ce peuple, sur ces villes, sur ce pays entier, chaque fois qu'il n'y a pas ivresse momentanée de mouvement et de bruit.

Voici maintenant la tête d'une double ligne de cavaliers, rangés jusqu'à perte de vue, jusqu'aux portes de la ville sans doute, pour nous faire la haie d'honneur. Cavaliers superbes en tenue de fête, les costumes toujours savamment assortis aux harnachements des chevaux : sur des selles vertes,

des cafetans roses; sur des selles jaunes, des cafetans violets; sur des selles orange, des cafetans bleus. Et les transparentes mousselines de laine, qui les enveloppent de leurs plis drapés, éteignent ces nuances, les harmonisent dans une uniforme pâleur de voiles, font de tous ces cavaliers des personnages presque blancs dont on n'aperçoit que par échappées les dessous magnifiques, les éclatantes couleurs.

Leur double alignement forme une sorte d'imposante avenue, large d'une trentaine de mètres, qui se prolonge en avant de nous très loin, et où nous sommes seuls, séparés de la foule toujours grossissante à droite et à gauche dans les champs verts. Les têtes de ces cavaliers et celles de leurs chevaux sont tournées vers nous; ils restent immobiles, tandis que, derrière eux, la multitude grise s'agite immensément, dans un silence qui devient presque une gêne; elle nous suit, à mesure que nous passons, comme si nous l'attirions par quelque aimant pour la traîner après nous; aussi va-t-elle toujours s'épaississant et débordant de plus en plus dans la plaine. Comme pour notre entrée à Czar, il y a des gens à pied et des gens à cheval; d'autres qui sont trois ou quatre ensemble, jambes pendantes, sur un ânon ou sur une mule; des pères ont amené avec eux plusieurs petits accrochés à leur burnous, les uns en croupe, les autres à califourchon sur le cou de leur bête... Là-bas, les murailles de Fez montent de plus en plus dans le ciel, prennent un aspect formidable qui rappelle Damiette ou Stamboul.

Parmi ces milliers de burnous gris, pareillement troués et salis, parmi ces milliers de figures obstinément fixées sur nous, qui nous suivent derrière la haie de cavalerie, je remarque un homme à barbe déjà blanche, monté sur une mule maigre, qui est beau comme un dieu, parmi les plus beaux, avec une distinction suprême et deux grands yeux de flamme. C'est un propre frère du sultan, qui est là, en manteau râpé, pêle-mêle avec des gens du plus bas peuple. Et, au Maroc, on trouve cela tout naturel : les sultans, à cause du grand nombre des épouses de leur père, ont une quantité considérable de frères et de sœurs auxquels il n'est pas toujours possible de donner des richesses; et d'ailleurs, pour beaucoup de ces descendants du Prophète, le grand rêve religieux suffit à remplir l'existence, et volontiers ils vivent pauvres, dédaigneux du bien-être sur la terre.

Notre haie de cavaliers blancs va cesser pour faire place à une haie entièrement rouge, d'un rouge vif qui tranche sur le gris monotone de la foule; on dirait une longue traînée de sang, et cela se prolonge jusqu'à la porte de la ville, dont nous commençons a apercevoir l'ogive monumentale découpée dans les hauts remparts. C'est l'infanterie du sultan (qu'un ex-colonel anglais passé au service du Maroc a équipée dernièrement, hélas! à la mode des cipayes de l'Inde). Pauvres hères, ceux-ci, recrutés Dieu sait comme, nègres pour la plupart, et ridicules sous ce costume nouveau. Leurs jambes nues sortent comme des bâtons noirs des plis écarlates de leurs pantalons à la zouave; après ces beaux

cavaliers, ils paraissent bien piètres; regardés de près, ils donnent l'impression d'une armée de singes. Mais ils font bien dans leur ensemble; leurs longues lignes rouges, bordant les foules grises, ajoutent à cette énorme mise en scène une étrangeté de plus.

Dans l'avenue humaine, toujours ouverte devant nous, des personnages magnifiques, sur des chevaux lancés au galop, viennent les uns après les autres à notre rencontre, augmentant notre troupe, qui a grand'peine à se maintenir en bon ordre. Le coloris oriental de leurs costumes est atténué toujours sous les longs voiles d'un blanc crème, drapés avec une majesté et une grâce inimitables; c'est d'abord le « lieutenant de l'introducteur des ambassadeurs », tout de vert habillé sur un cheval noir harnaché de soie jaune or; puis, c'est le vieux caïd Belaïl, bouffon de la cour, vêtu de rose tendre; sa large figure de nègre, très sinistrement drôle, est surmontée d'un turban en pyramide, en poire, imitant la forme des toits du Kremlin; puis d'autres grands dignitaires accourent aussi, des ministres, des vizirs. Tous portent de longs cimeterres dorés, dont la poignée est faite d'une corne de rhinocéros, et qui sont attachés en bandoulière par des cordes et des glands de soie d'une admirable variété de nuances.

Nous allons passer devant une musique qui fait la haie, elle aussi, encadrée dans les rangs de l'infanterie écarlate. Elle est bien étrange de costume et d'aspect. Des figures nègres, et de longues robes jusqu'à terre, tombant droit, faisant ressembler ces hommes à d'immenses vieilles femmes en peignoir;

leurs couleurs sont extravagantes, sans le moindre voile pour les atténuer, et rangées au contraire comme à dessein pour s'aviver encore les unes par les autres : une robe pourpre à côté d'une robe bleu de roi; une robe orange entre une robe violet-évêque et une robe verte. Sur le fond neutre des foules environnantes, et parmi les cavaliers voilés de mousseline, ils forment le groupe le plus bizarrement éclatant que j'aie jamais vu dans aucun pays du monde.

Ils tiennent en main des instruments de cuivre brillant, tout à fait gigantesques. Et, comme nous arrivons devant eux, ils soufflent dans ces choses, dans leurs longues trompettes, dans leurs serpents, dans leurs trombones monstrueux : il en résulte tout à coup une cacophonie sauvage, presque effrayante... Pendant la première minute, on se demande si l'on va sourire... Mais non, cela frise le grotesque sans l'atteindre; elle est tellement triste, leur musique, et le ciel est si noir, le décor si grandiose, le lieu si rare — qu'on reste saisi et grave.

C'est, du reste, le signal d'une immense clameur, le charme du silence est rompu; un puissant tumulte de voix s'élève de partout; d'autres musiques aussi répondent de différents côtés : les musiques glapissantes en fausset de chacal, les tambourins sourds, et les longs cris en voix traînante : « Hou! qu'Allah rende victorieux notre sultan, Sidi Mouley-Hassan... Hou! » — Un brusquement affolement de bruit a passé dans toute cette foule encapuchonnée, qui nous suit toujours, qui toujours court après nous...

Puis les musiques se taisent, les étranges clameurs s'arrêtent; subitement le silence retombe, nous enveloppe encore; de nouveau, nous n'entendons plus que les innombrables frôlements de ces gens qui se pressent, que leurs milliers de pas amortis par la terre...

Voici maintenant des bannières, de droite et de gauche, alignées, flottant par-dessus la tête des soldats; — bannières de régiments, de corporations, de métiers, en soie de toutes couleurs, avec des emblèmes bizarres; plusieurs sont marquées de deux triangles entrelacés qui forment le sceau de Salomon.

Sur le bord de l'avenue humaine, un superbe et colossal personnage nous attend à cheval, entouré d'autres cavaliers qui lui font une garde d'honneur. C'est le « caïd El-Méchouar », introducteur des ambassadeurs. — Ici, une minute d'hésitation, presque d'anxiété : il reste immobile, voulant évidemment que le ministre français s'arrête et fasse le premier pas vers lui; mais le ministre, soucieux de la dignité de l'ambassade, fait mine de passer fier sur son cheval blanc, sans tourner la tête, comme qui n'a rien vu. Alors le grand caïd se résout à céder, éperonne son cheval et vient à nous : une poignée de main s'échange, et, l'incident terminé à notre satisfaction, nous continuons d'avancer vers les portes.

Cependant, nous allons entrer. A cent mètres à peine en avant de nous, les gigantesques remparts se dressent, ayant l'air de piquer leurs rangées de créneaux pointus dans les nuages sombres du ciel.

De chaque côté de la haute ogive béante par où nous allons passer, sur des talus en gradins, on croirait voir des couches amoncelées de galets blancs — et ce sont des amas de têtes de femmes. Uniformément voilées de laine épaisse, elles se tiennent là, serrées à s'étouffer, et immobiles dans un silence de mort. D'autres sont perchées, par petits groupes, sur la crête des remparts, laissant tomber de haut sur nous des regards plongeants. Les bannières rouges, les bannières vertes, les bannières jaunes s'agitent en l'air, sur le fond noirâtre des murailles. Une « sainte » illuminée, qui a retiré son voile, prophétise à demi-voix, debout sur une pierre, les yeux égarés, le visage peint en vermillon, tenant en main un bouquet de fleurs d'oranger et de soucis. Par-dessus la grande ogive morne et grise, on aperçoit, dans un certain recul, une autre porte aussi immense, mais qui paraît toute blanche, toute fraîche, entourée de mosaïques et d'arabesques bleues et roses — comme une porte de palais enchanté, qui serait cachée derrière le délabrement de cette formidable enceinte...

(*Au Maroc.*)

LA PRÉSENTATION AU SULTAN

Cette présentation au sultan, dans une cour immense entourée de hautes et effroyables murailles à créneaux pointus, tandis qu'un frémissement de religieuse crainte parcourt la foule tassée au pied des murs de l'enceinte, que les musiques, avec leurs cuivres et leurs tambourins, entonnent

un hymne religieux, lent et désolé, est un des morceaux où Loti a déployé toutes les richesses de sa palette incomparable. A cette évocation d'une scène féerique, on croit voir les négrillons en robe rouge qui précèdent le cortège impérial courant, en se déployant, comme un vol d'oiseaux; les chevaux harnachés de soie tenus en main et qui se cabrent; le bouffon noir, sinistre et moqueur, s'avançant seul entre des légions de cavaliers admirables, une trique à la main; les deux géants vêtus de bleu et de rose, portant le parasol sacré au-dessus de la tête du sultan, et tout ce cérémonial antique qui s'harmonise si bien avec cette musique gémissante et ces murailles délabrées...

... Nous arrivons devant la première enceinte du palais et, par une grande porte ogivale, nous entrons dans la cour des ambassadeurs.

Cette cour est tellement immense que je ne connais pas de ville au monde qui en possède une de dimensions pareilles. Elle est entourée de ces hautes et effroyables murailles à créneaux pointus, flanquées de lourds bastions carrés — comme sont les remparts de Stamboul, de Damiette ou d'Aigues-Mortes, — avec quelque chose de plus délabré encore, de plus inquiétant, de plus sinistre; l'herbe sauvage pousse sur cette place et, au milieu, il y a un marais où les grenouilles chantent. Le ciel est tourmenté et noir; des nuées d'oiseaux s'échappent des tours crénelées et tourbillonnent dans l'air.

La place semble vide, malgré les milliers d'hommes qui y sont rangés, sur les quatre faces, au pied des murs. Ce sont les mêmes personnages toujours, et les mêmes couleurs : d'un côté, une multitude blanche, en burnous et en capuchons; de l'autre, une multitude rouge, les troupes du sultan, ayant avec eux leurs musiciens en longues robes orangées, vertes, violettes, capucine ou jaune d'or. La partie

centrale de l'immense cour dans laquelle nous nous avançons reste complètement déserte. Et toute cette foule semble lilliputienne, à si grande distance, tassée au pied de ces écrasantes murailles crénelées.

Par un de ses bastions d'angle, ce lieu communique avec les enceintes du palais. Ce bastion, moins dégradé que les autres, recrépi de chaux blanche, a deux délicieuses grandes portes ogivales entourées d'arabesques bleues et roses ; et c'est par un de ces arceaux que le souverain va paraître.

On nous prie de mettre pied à terre — car nul n'a le droit de rester à cheval devant le chef des croyants, — et on emmène nos bêtes. Nous voici démontés, sur l'herbe mouillée, sur la boue.

Un mouvement se fait dans les troupes : soldats rouges et musiciens multicolores viennent, sur deux rangs, former une large avenue, depuis le centre de la cour où l'on nous a placés jusqu'à ce bastion là-bas, par où le sultan doit venir, et nous regardons tous la porte entourée d'arabesques, attendant l'apparition très sainte.

Elle est bien encore à deux cents mètres de nous, cette porte, tant la cour est immense, et d'abord, nous arrivent par là de grands dignitaires, des vizirs : longues barbes blanchissantes et visages sombres; à pied tous, aujourd'hui, comme nous-mêmes, et marchant à pas lents dans les blancheurs de leurs voiles et de leurs burnous qui flottent. Nous connaissons déjà presque tous ces personnages, que nous avons vus avant-hier, à notre arrivée, mais plus fiers, ce jour-là, montés sur leurs beaux chevaux. — Arrive aussi le caïd Belaïl, bouffon noir

de la cour, la tête toujours surmontée de son invraisemblable turban en forme de dôme; il s'avance seul, dégingandé et dandinant, l'allure inquiétante, appuyé sur une énorme trique assommoir; — je ne sais quoi de sinistre et de moqueur est dans toute sa personne, qui semble avoir conscience de sa faveur extrême.

La pluie reste menaçante; des nuages de tempête, chassés par un grand vent, courent dans le ciel avec les nuées d'oiseaux, laissant voir par places un peu de ce bleu intense qui indique seul le pays de lumière où nous sommes. Les murailles, les tours, sont hérissées partout de leurs créneaux pointus, qui font en l'air comme des rangées de peignes aux dents méchantes; elles paraissent gigantesques, nous enfermant de tous côtés comme dans une citadelle aux dimensions excessives, fantastiques; le temps leur a donné une couleur gris doré très extraordinaire; elles sont lézardées, déchiquetées, branlantes; elles produisent sur l'esprit l'impression d'une antiquité tout à fait perdue dans la nuit. Deux ou trois cigognes, perchées entre des créneaux sur des pointes, regardent en bas cette foule; et une mule, grimpée je ne sais comment sur une des tours, avec sa selle à fauteuil en drap rouge, regarde aussi.

Par cette porte, entourée d'arabesques bleues et roses, sur laquelle notre attention est de plus en plus concentrée, arrivent maintenant une cinquantaine de petits nègres, esclaves, en robe rouge avec surplis de mousseline, comme des enfants de chœur. Ils marchent lourdement, tassés en troupeau de moutons.

Puis six magnifiques chevaux blancs, tout sellés et harnachés de soie, que l'on tient en main et qui se cabrent.

Puis un carrosse doré, d'un style Louis XV — imprévu dans cette mise en scène, et mièvre et ridicule au milieu de toute cette rudesse grandiose — (d'ailleurs l'unique voiture existant à Fez, offerte au sultan par la reine Victoria).

Encore quelques minutes d'attente et de silence. Et, tout à coup, un frémissement de religieuse crainte parcourt la haie des soldats. La musique, avec ses grands cuivres et ses tambourins, entonne quelque chose d'assourdissant et de lugubre. Les cinquante petits esclaves se mettent à courir, à courir, pris d'un affolement subit, se déploient en éventail comme un vol d'oiseaux, comme une grappe d'abeilles qui essaiment. Et là-bas, dans la pénombre de l'ogive que nous regardons toujours, sur un cheval blanc superbe que tiennent quatre esclaves, se dessine une haute momie blanche à figure brune, toute voilée de mousseline; on porte au-dessus de sa tête un parasol rouge de forme antique, comme devait être celui de la reine Saba, et deux géants nègres, l'un en robe rose, l'autre en robe bleue, agitent des chasse-mouches autour de son visage.

Et tandis que l'étrange cavalier s'avance vers nous, presque informe, mais imposant quand même, sous l'amas de ses voiles neigeux, la musique, comme exaspérée, gémit de plus en plus fort, sur des notes plus stridentes; entonne un hymne religieux, lent et désolé, qu'accompagnent à contretemps d'effroyables coups de tambour. Le

cheval de la momie gambade avec rage, maintenu à grand'peine par les esclaves noirs. Et nos nerfs reçoivent je ne sais quelle impression angoissante de cette musique si lugubre et si inconnue.

Enfin voici, arrêté là tout près de nous, ce dernier fils authentique de Mahomet, bâtardé de sang nubien. Son costume, en mousseline de laine fine comme un nuage, est d'une blancheur immaculée. Son cheval est tout aussi blanc; ses grands étriers sont d'or; sa selle et son harnais de soie sont d'un vert d'eau très pâle, brodés légèrement de plus pâle or vert. Les esclaves qui tiennent le cheval. celui qui porte le grand parasol rouge, et les deux — le rose et le bleu — qui agitent des serviettes blanches pour chasser autour du souverain des mouches imaginaires, sont des nègres herculéens qui sourient farouchement; déjà vieux tous, leurs barbes grises ou blanches tranchant sur le noir de leurs joues. Et ce cérémonial d'un autre âge s'harmonise avec cette musique gémissante, cadre on ne peut mieux avec ces immenses murailles d'alentour, qui dressent dans l'air leurs créneaux délabrés...

Cet homme, qu'on a amené devant nous dans un tel apparat, est le dernier représentant fidèle d'une religion, d'une civilisation en train de mourir. Il est la personnification même du vieil Islam ; — car on sait que les musulmans purs considèrent le sultan de Stamboul comme un ursupateur presque sacrilège et tournent leurs yeux et leurs prières vers le Moghreb, où réside pour eux le vrai successeur du Prophète.

A quoi bon une ambassade à un tel souverain, qui

reste, comme son peuple, immobilisé dans les vieux rêves humains presque disparus de la terre? Nous sommes absolument incapables de nous entendre; la distance entre nous est à peu près celle qui nous séparerait d'un calife de Cordoue ou de Bagdad ressuscité après mille ans de sommeil. Qu'est-ce que nous lui voulons, et pourquoi l'avons-nous fait sortir de son impénétrable palais?...

Sa figure brune, parcheminée, qu'encadrent les mousselines blanches, a des traits réguliers et nobles; des yeux morts, dont on voit paraître le blanc, en dessous de la prunelle à demi cachée par la paupière; son expression est une mélancolie excessive, une suprême lassitude, un suprême ennui. Il a l'air doux, et il l'est réellement, au dire de ceux qui l'approchent. (Au dire des gens de Fez, il l'est même trop : il ne fait pas voler assez de têtes pour la sainte cause de l'Islam.) Mais c'est sans doute une douceur relative, comme on l'entendait chez nous au moyen âge, une douceur qui ne se sensibilise pas outre mesure devant du sang répandu, quand cela est nécessaire, ni devant une rangée de têtes humaines accrochées en guirlande au-dessus des belles ogives, à l'entrée d'un palais. Certes, il n'est pas cruel; avec ce regard doucement triste, il ne peut pas l'être; comme son pouvoir divin lui en donne le droit, il châtie quelquefois durement, mais on dit qu'il aime encore mieux faire grâce. Il est prêtre et guerrier ; et il est l'un et l'autre à l'excès; pénétré de sa mission céleste autant qu'un prophète, fidèle aux plus pénibles observances religieuses et très fanatique par hérédité, il cherche à copier

Mahomet le plus possible; on lit d'ailleurs tout cela dans ses yeux, sur son beau visage, et dans son attitude majestueusement droite. Il est quelqu'un que nous ne pouvons plus, à notre époque, ni comprendre, ni juger; mais il est assurément quelqu'un de grand, qui impose...

Et là, devant nous, gens d'un autre monde rapprochés de lui pour quelques minutes, il a je ne sais quoi d'étonné et de presque timide qui donne à sa personne un charme singulier, tout à fait inattendu...

Le ministre présente au sultan, dans un sac de velours brodé d'or, ses lettres de créance, que prend en main l'un des chasseurs de mouches. Puis s'échangent les brefs discours d'usage : celui du ministre d'abord, ensuite la réponse du sultan, affirmant son amitié pour la France, d'une voix basse, fatiguée, condescendante, très distinguée. Puis nos présentations individuelles, nos saluts, auxquels le souverain répond par un signe de tête courtois — et c'est fini : le chef des croyants s'est assez montré pour des Nazaréens que nous sommes. Les esclaves noirs font tourner bride au beau cheval harnaché de soie; la momie chérifienne nous apparait vue de dos, semblable à un grand fantôme, dans de vaporeux linceuls. La musique, qui s'était apaisée en sourdine pendant les discours, reprend un crescendo funèbre; un autre orchestre, de musettes et de tambourins, glapit en même temps sur des notes plus stridentes encore; le canon recommence à tonner tout près de nous, affolant les chevaux; celui du sultan se cabre et rue, essayant de

secouer sa momie neigeuse qui reste impassible; tous les autres, les six belles bêtes blanches qu'on tenait en main, s'échappent en bonds furieux; celui du carosse doré se mâte tout debout sur ses pieds de derrière; les cinquante enfants noirs reprennent leur course échevelée absolument folle (ce qui est une chose d'étiquette chaque fois que le maître est en marche).

Et pendant le crescendo exaspéré de ces musiques, tandis que le canon continue son grand fracas sourd, — le cortège du calife s'éloigne de nous rapidement, comme une apparition qui serait chassée par un excès de mouvement et de bruit; il s'engouffre là-bas, dans l'ombre de l'ogive bordée d'arabesques bleues et roses. — Nous apercevons une dernière ruade du beau cheval essayant toujours de secouer son impassible cavalier blanc; puis tout disparaît, y compris le parasol rouge et les cinquante enfants de chœur qui se sont jetés sous cette porte comme un flot. — Une averse commence à tomber et nous courons à présent sur les hautes herbes mouillées, à la recherche de nos chevaux, au milieu de la débandade subite des soldats nègres habillés de rouge, de toute la pitoyable armée de singes. Un désarroi et un vacarme étranges succèdent au recueillement de tout à l'heure dans le gigantesque carré des murailles et des tours en ruines...

(*Au Maroc.*)

LE SULTAN DES THOLBAS. — L'UNIVERSITÉ DE FEZ

On sait que Fez renferme la plus célèbre Université musulmane. Deux ou trois mille étudiants (*tholbas*), venus de tous les points de l'Afrique du Nord, y suivent les cours de la grande mosquée de Karaouïn, un des sanctuaires les plus saints de l'Islam. — Loti consacre à cette Université une page fort intéressante. La voici.

Le bruit court que le *sultan des tholbas* est en fuite depuis cette nuit.

Il était roi éphémère, un peu en dehors des murs, dans sa ville improvisée, en toile blanche; à la porte de sa hutte, il avait un simulacre de batterie de gros canons, imités avec des morceaux de bois et des roseaux. Il était, avec plus de dignité, quelque chose comme au moyen âge notre *pape des fous*.

Dans l'Université de Fez, conservée telle quelle depuis l'époque de la splendeur arabe, c'est un usage séculaire que, chaque année, aux vacances du printemps, les étudiants font dix jours de grande fête; se choisissent un roi (lequel achète son élection, aux enchères, avec force pièces d'or); s'en vont camper avec lui dans les champs au bord de la rivière; puis rançonnent la population de la ville, pour pouvoir chaque soir se griser de musique, de chant, de couscouss et de tasses de thé. Et c'est avec une soumission souriante que les gens se prêtent à ces amusements-là; ils viennent tous, les vizirs, les marchands, les hommes de métiers, par corporations et bannières en tête, visiter le camp des *tholbas* et apporter des présents. Et enfin, vers

le huitième jour, le sultan en personne, le vrai, vient aussi rendre hommage à celui des étudiants, qui le reçoit à cheval, sous un parasol comme un calife, et le traite d'égal à égal, l'appelant « mon frère ».

Ce sultan des *tholbas* est toujours quelqu'un des tribus éloignées, qui a une grâce suprême à demander pour lui ou pour les siens, et qui profite, pour l'obtenir, de ce tête-à-tête unique avec le souverain. Aussitôt après, de peur qu'on ne la lui reprenne, de peur aussi de représailles de la part des gens qu'il a fait bâtonner pour de bon, une belle nuit, clandestinement, il disparaît (ce qui est très facile au Maroc); à travers les campagnes désertes, il se sauve dans son pays.

A la fin de ces jours de liesse, les étudiants rentrent à Fez; ceux qui n'ont pas terminé leurs études reviennent habiter leurs cellules de travail, dans ces espèces de cloîtres étrangement pauvres qu'on appelle des « mederças », et qui sont, du reste, des lieux presque saints, interdits aux infidèles; le sultan leur envoie là un pain par jour à chacun, et c'est presque tout leur ordinaire; d'autres aussi reçoivent l'hospitalité chez des particuliers : il est très méritoire pour une famille de loger et de nourrir un *tholba*. Tout le jour, ils vivent dans les mosquées, surtout dans l'immense Karaouïn, accroupis pour écouter les cours des savants professeurs, ou agenouillés pour dire des prières. Ceux qui, après sept ou huit ans d'études, ont obtenu leur brevet de lettré et de marabout, retournent dans leur pays entourés d'un haut prestige. Comme

je l'ai dit, ils sont quelquefois venus de très loin, ces *tholbas* de Karaouïn; ils sont accourus des quatre vents de l'Islam, attirés par la renommée de cette sainte mosquée, qui renferme, paraît-il, dans sa bibliothèque, des livres sans âge et sans prix, accumulés là durant la grande époque arabe, apportés d'Alexandrie ou enlevés dans les couvents d'Espagne. — Et lorsqu'ils s'en retournent dans les contrées éloignées d'où ils étaient partis, ils sont devenus des prêtres enclins à prêcher la guerre sainte; ils ont pris la rose dans l'impénétrable mosquée. — C'est Karaouïn qui donne le mot d'ordre farouche à toute l'Afrique musulmane; elle est dans le Moghreb comme un centre d'immobilité et de sommeil...

Parmi les sciences enseignées à Karaouïn, figurent l'astrologie, l'alchimie, la divination. On y étudie les « nombres talismaniques », l'influence des étoiles et des anges, et d'autres ténébreuses choses qui sont momentanément disparues du reste de la terre — jusqu'au jour peut-être où, sous une autre forme, dégagées de leur merveilleux, elles y reparaîtront triomphantes, comme l'au-delà de nos sciences positives. Le Coran et ses commentateurs y sont longuement paraphrasés; de même, Aristote et d'autres philosophes antiques. Et, à côté de tant de choses graves ou arides, d'étonnantes mignardises de style, de diction, de grammaire, des subtilités du moyen âge que nous ne savons plus comprendre — et qui sont comme ces dessins si cherchés et si frêles recouvrant çà et là les lourds bastions et les grands murs arabes.

Et, puisque j'en suis à parler de ces élégances surannées, je cite ce début de réponse d'un vizir, ancien élève de Karaouïn, à un diplomate étranger :

« Nous avons porté votre lettre à la connaissance de notre illustre maître (que Dieu le rende victorieux!) Nous nous sommes fait, en lisant, l'interprète de vos sentiments, en accentuant vos paroles avec art, la douceur d'une bonne diction étant plus suave que l'eau la plus limpide, plus subtile que le philtre le plus délicat. Dictée par les sentiments les plus affectueux, votre lettre nous a paru aussi agréable qu'un zéphyr rafraîchissant, etc., etc. »

(*Au Maroc*).

LE QUARTIER DU BAZAR, A FEZ

La description de ce bazar, de ce quartier si vivant, si pittoresque, où grouille une fourmilière de gens de toutes les tribus, laisse au lecteur une impression ineffaçable. Chez aucun de nos « exotistes » on ne trouvera une page plus belle, écrite dans une langue à la fois si sobre et si colorée.

Oh! le grouillement de ce bazar, le remuement silencieux de ces burnous, dans cette demi-obscurité confuse... Les petites avenues, en dédale, s'en vont de travers, recouvertes de vieilles toitures en bois, ou bien de treillages en roseau sur lesquels s'enroulent des branches de vigne. Et là, tout le long, s'ouvrent les boutiques, grandes à peu près comme des niches, dans lesquelles se tiennent accroupis les vendeurs à turban, impassibles et superbes au milieu de leurs bibelots rares. C'est par quartiers, par séries, que les boutiques de même espèce sont

groupées. Il y a la rue des marchands de vêtements où les échoppes miroitent de soies roses, bleues, orange ou capucine, de broderies d'argent et d'or, et où stationnent les dames blanches, voilées, et drapées en fantômes. Il y a la rue des marchands de cuirs où pendent des milliers de harnachements multicolores pour les chevaux, les mulets ou les ânes; toutes sortes d'objets de chasse ou de guerre, de formes anciennes et étranges, poires à poudre pailletées d'argent et de cuivre, bretelles brodées pour les fusils et les sabres, sacs de voyage pour caravanes, et amulettes pour traverser le désert.

Puis la rue des marchands de cuivre, où du matin au soir on entend, sur des plateaux ou des vases, marteler des arabesques. La rue des brodeurs de babouches, où toutes les petites niches sont remplies de velours, de perles et d'or. La rue des peintres d'étagères; celle des forgerons, nus et noirs; celle des teinturiers aux bras barbouillés d'indigo et de pourpre. Enfin, le quartier des fabricants de fusils, des longs fusils à pierre, minces comme des roseaux, dont la crosse incrustée d'argent s'élargit à l'excès pour embrasser l'épaule. (Les Marocains ne songent nullement à modifier ce système adopté par leurs ancêtres; la forme des fusils est immuable en ce pays comme toutes choses, et on croit rêver en voyant fabriquer encore de telles quantités de ces armes du vieux temps.)

Elle bourdonne et grouille sourdement, la foule vêtue de laine grise, accourue de loin pour acheter ou revendre d'extraordinaires petites choses. Des sorciers font des conjurations; des bandes armées

passent en dansant la danse de guerre, avec des coups de fusil, au son des musettes tristes et des tambourins; des mendiants montrent leurs plaies; des nègres esclaves charroient des fardeaux, des ânes se roulent dans la poussière. Le sol, de même nuance grisâtre que la foule, est semé d'immondices, de fientes d'animaux, de plumes de poules, de souris mortes, et tout ce monde, en babouches traînantes, piétine ces ordures.

Comme cette vie est loin de la nôtre! L'activité de ce peuple nous est aussi étrangère que son immobilité et son sommeil. A l'agitation de ces gens en burnous se mêle encore je ne sais quel détachement, quelle insouciance de tout, qui nous est inconnue. Les têtes encapuchonnées des hommes, les têtes voilées des femmes, poursuivent, à travers leurs marchandages, le même rêve religieux; cinq fois par jour ils font leur prière et songent avant tout à l'éternité et à la mort. Des mendiants sordides ont des yeux d'inspirés; des pouilleux en lambeaux ont des attitudes nobles et des figures de prophètes....

« *Bâleuk! Bâleuk!* » C'est l'éternel cri des foules arabes. (*Bâleuk!* signifie quelque chose comme : gare!)

Bâleuk! quand passent en longues files les petits ânes, chargés de ballots tout en largeur qui accrochent les gens et les renversent. *Bâleuk!* pour les chameaux à l'allure lente, qui se dandinent au bruit de leurs clochettes. *Bâleuk!* pour les beaux chevaux de chefs, harnachés de merveilleuses couleurs, qui galopent et qui se cabrent. — Jamais on ne

revient de ce bazar sans avoir été accroché par quelqu'un ou par quelque chose, heurté par un cheval ou sali par un ânon plein de poussière.

Bâleuk!

Des gens de toutes les tribus se mêlent et se croisent : des nègres du Soudan et des Arabes blonds; des Berbères autochtones, musulmans sans conviction, dont les femmes ne se voilent que la bouche; et des Derkaouas à turban vert, fanatiques sans merci, qui détournent la tète et crachent à la vue d'un chrétien. Tous les jours, on y rencontre « la sainte » qui prophétise dans quelque carrefour, les yeux hagards et les joues peintes de vermillon. Et le « saint », un vieillard complètement nu, sans même une ceinture, qui marche sans cesse comme le Juif errant, très vite, à travers les foules, dans un empressement continuel, en marmottant des prières. De loin en loin, un petit recoin à ciel ouvert, une petite place où pousse un frais mûrier ou bien un énorme tronc de vigne plusieurs fois séculaire sortant ses branches comme un faisceau de serpents. Et puis, on passe devant les *fondaks*, qui sont des espèces de caravansérails pour les marchands étrangers : grandes cours à plusieurs étages, entourées de colonnades et de galeries en cèdre ajouré, et affectées chacune à un genre spécial de marchandises; il y a le *fondak* des marchands de thé et de bois des Indes; celui des marchands de tapis des provinces de l'Ouest; celui des épices et celui de la soie; celui des esclaves et celui du sel.

Tout ce quartier du bazar est réputé peu sûr pour nous : il est considéré comme saint, à cause des

mosquées de Karaouïn et de Mouley-Driss, qui y sont enclavées. Et même, aux abords de Mouley-Driss, la moins grande mais la plus sacrée des deux, les rues sont barrées à la hauteur de ceinture par de grosses pièces de bois, comme celles que l'on met aux champs pour arrêter les bêtes : nous devons nous garder de les franchir au risque de notre vie; les abords de cette mosquée anssi vénérable en Islam que la Casbah de la Mecque, ne doivent être souillés jamais par les pas d'un Nazaréen, ni d'un juif.

(*Au Maroc.*)

SAINT-LOUIS DU SÉNÉGAL

Avec le *Roman d'un Spahi*, Loti nous transporte là-bas, plus au sud, par delà le grand désert, dans un pays stérile, hostile à l'homme, désolé, lugubre sous la lumière aveuglante, où s'étendent des sables fauves sans limites, tachés d'affreux villages nègres ou de marécages pleins de poisons. Ce pays inhospitalier est habité par l'humanité la plus misérable, la plus brutale, la plus proche des bêtes. Et quelle tragique et lamentable histoire que celle du spahi Jean Peyral et de la grimaçante Fatou-Gaye! — C'est un très beau livre ; mais l'impression générale est cruelle.

La description de Saint-Louis vous donne — dès le début — la sensation de cette Afrique desséchée par tous les souffles brûlants du Sahara.

En descendant la côte d'Afrique, quand on dépasse l'extrémité sud du Maroc, on suit pendant des jours et des nuits un interminable pays désolé. C'est le Sahara, la « grande mer sans eau », que les Maures appellent aussi « Bled-el-Ateuch », le pays de la soif.

Ces plages du désert ont cinq cents lieues de long,

sans un point de repère pour le navire qui passe, sans une plante, sans un vestige de vie.

Les solitudes défilent, avec une monotonie triste, les dunes mouvantes, les horizons indéfinis, — et la chaleur augmente d'intensité chaque jour.

Et puis enfin apparaît au-dessus des sables une vieille cité blanche, plantée de rares palmiers jaunes; c'est Saint-Louis du Sénégal, la capitale de la Sénégambie.

Une église, une mosquée, une tour, des maisons à la mauresque. Tout cela semble dormir sous l'ardent soleil, comme ces villes portugaises qui fleurissaient jadis sur la côte du Congo, Saint-Paul et Saint-Philippe de Benguela.

On s'approche, et on s'étonne de voir que cette ville n'est pas bâtie sur la plage, qu'elle n'a même pas de port, pas de communication avec l'intérieur; la côte, basse et toujours droite, est inhospitalière comme celle du Sahara, et une éternelle ligne de brisants en défend l'abord aux navires.

On aperçoit aussi ce que l'on n'avait pas vu du large : d'immenses fourmilières humaines sur le rivage, des milliers et des milliers de cases de chaume, des huttes lilliputiennes aux toits pointus, où grouille une bizarre population nègre. Ce sont deux grandes villes yolofes, Guet-n'dar et N'dartoute, qui séparent Saint-Louis de la mer.

Si on s'arrête devant ce pays, on voit bientôt arriver de longues pirogues à éperon, à museau de poisson, à tournure de requin, montées par des hommes noirs qui rament debout. Ces piroguiers sont de grands hercules maigres, admirables de

formes et de muscles, avec des faces de gorilles. En passant les brisants, ils ont chaviré dix fois pour le moins. Avec une persévérance nègre, une agilité et une force de clowns, dix fois de suite ils ont relevé leur pirogue et recommencé le passage; la sueur et l'eau de mer ruissellent sur leur peau nue, pareille à de l'ébène verni.

Ils sont arrivés, cependant, et sourient d'un air de triomphe, en montrant de magnifiques râteliers blancs. Leur costume se compose d'une amulette et d'un collier de verre; leur chargement, d'une boite de plomb soigneusement fermée : la boite aux lettres.

C'est là que se trouvent les ordres du gouverneur pour le navire qui arrive; c'est là que se mettent les papiers à l'adresse des gens de la colonie.

Lorsqu'on est pressé, on peut se confier sans crainte aux mains de ces hommes, certain d'être repêché toujours avec le plus grand soin, et finalement déposé sur la grève.

Mais il est plus confortable de poursuivre sa route vers le sud, jusqu'à l'embouchure du Sénégal, où des bateaux plats viennent vous prendre et vous mènent tranquillement à Saint-Louis par le fleuve.

Cet isolement de la mer est pour ce pays une grande cause de stagnation et de tristesse; Saint-Louis ne peut servir de point de relâche aux paquebots ni aux navires marchands qui descendent dans l'autre hémisphère. On y vient quand on est forcé d'y venir; mais jamais personne n'y *passe*, et il semble qu'on s'y sente prisonnier, et absolument séparé du reste du monde.

(*Le Roman d'un Spahi.*)

UNE TORNADE

En France, le mois de mai est le beau mois de la verdure et des fleurs : mais dans les campagnes mornes de Dialamban, rien n'a encore verdi. Arbres ou herbages, tout ce qui n'a pas pied dans l'eau jaune des marais reste flétri, desséché et sans vie. Depuis six mois, pas une goutte d'eau n'est tombée, et la terre a affreusement soif. Mais des nuages sombres montent lentement dans le ciel, la pluie tombe à larges gouttes ; c'est la première *tornade*. Bientôt la terre désaltérée va commencer ses enfantements.

... La température s'élevait, les grandes brises régulières du soir avaient cessé, et la saison d'hivernage allait commencer, la saison des chaleurs lourdes et des pluies torrentielles, la saison que, chaque année, les Européens du Sénégal voient revenir avec frayeur, parce qu'elle leur apporte la fièvre, l'anémie, et souvent la mort.

Cependant il faut avoir habité le *pays de la soif* pour comprendre les délices de cette première pluie, le bonheur qu'on éprouve à se faire mouiller par les larges gouttes de cette première ondée d'orage.

Oh ! la première *tornade* !... Dans un ciel immobile, plombé, une sorte de dôme sombre, un étrange signe du ciel monte de l'horizon.

Cela monte, monte toujours, affectant des formes inusitées, effrayantes. On dirait d'abord l'éruption d'un volcan gigantesque, l'explosion de tout un monde. De grands arcs se dessinent dans le ciel, montent toujours, se superposent avec des contours nets, des masses opaques et lourdes ; on dirait des voûtes de pierre près de s'effondrer sur le monde, et tout cela s'éclaire par en dessous de lueurs

métalliques, blêmes, verdâtres ou cuivrées, et monte toujours.

Les artistes qui ont peint le *déluge*, les cataclysmes du monde primitif, n'ont pas imaginé d'aspects aussi fantastiques, de ciels aussi terrifiants.

Et toujours, pas un souffle dans l'air, pas un frémissement dans la nature accablée.

. . . .

Puis tout à coup une grande rafale terrible, un coup de fouet formidable couche les arbres, les herbes, les oiseaux, fait tourbillonner les vautours affolés, renverse tout sur son passage. C'est la tornade qui se déchaîne, tout tremble et s'ébranle; la nature se tord sous la puissance effroyable du météore qui passe.

Pendant vingt minutes environ, toutes les cataractes du ciel sont ouvertes sur la terre; une pluie diluvienne rafraîchit le sol altéré d'Afrique, et le vent souffle avec furie, jonchant la terre de feuilles, de branches et de débris.

. . . .

Et puis, brusquement tout s'apaise. C'est fini. Les dernières rafales chassent les derniers nuages aux teintes de cuivre, balayant les derniers lambeaux déchiquetés du cataclysme, le météore est passé et le ciel redevient pur, immobile et bleu.

(*Le Roman d'un Spahi.*)

LA MUSIQUE ET LES GRIOTS

Loti nous donne des renseignements fort curieux sur la musique soudanienne — très différente de la nôtre — que

nos organisations européennes ne nous permettent guère de comprendre; sur les *griots*, ou chanteurs ambulants, qui vont — insouciantes cigales noires — chanter de village en village leurs romances plaintives ou leurs airs de danse pleins de frénésie. Ils nous rappellent un peu, ces musiciens du Soudan, nos ménestrels du moyen âge, qui allaient, eux aussi, chanter et réciter leurs vers de ville en ville, de château en château.

L'art de la musique est confié, dans le Soudan, à une caste d'hommes spéciaux, appelés *griots*, qui sont, de père en fils, musiciens ambulants et compositeurs de chants héroïques.

C'est aux griots que revient le soin de battre le tam-tam pour les bamboulas [1], et de chanter, pendant les fêtes, les louanges des personnages de qualité.

Lorsqu'un chef éprouve le besoin d'entendre exalter sa propre gloire, il mande ses griots, qui viennent s'asseoir devant lui sur le sable, et composent sur-le-champ, en son honneur, une longue série de couplets officiels, accompagnant leur aigre voix des sons d'une petite guitare très primitive, dont les cordes sont tendues sur des peaux de serpent.

Les griots sont les gens du monde les plus philosophes et les plus paresseux; ils mènent la vie errante et ne se soucient jamais du lendemain. — De village en village, ils s'en vont, seuls ou à la suite des grands chefs d'armée, — recevant par-ci par-là des aumônes, traités partout en parias, comme en Europe les gitanos; — comblés quelquefois d'or et de faveurs; — exclus, pendant leur vie.

1. Danse soudanienne.

des cérémonies religieuses, et, après leur mort, des lieux de sépulture.

Ils ont des romances plaintives, aux paroles vagues et mystérieuses ; — des chants héroïques, qui tiennent de la mélodie par leur monotonie, de la marche guerrière par leur rythme scandé et nerveux; des airs de danse pleins de frénésie.... Mais, dans toute cette musique noire, la mélodie se ressemble; comme chez les peuples très primitifs, elle est composée de phrases courtes et tristes, sortes de gammes plus ou moins accidentées, qui partent des notes les plus hautes de la voix humaine et descendent brusquement jusqu'aux extrêmes basses, en se traînant ensuite comme des plaintes.

Les négresses chantent beaucoup en travaillant, ou pendant ce demi-sommeil nonchalant qui compose leur sieste. Au milieu de ce grand calme de midi, plus accablant là-bas que dans nos campagnes de France, ce chant des femmes nubiennes a son charme à lui, mêlé à l'éternel bruissement des sauterelles. — Mais il serait impossible de le transporter hors de son cadre exotique de soleil et de sable; entendu ailleurs, ce chant ne serait plus lui-même.

Autant la mélodie semble primitive, insaisissable à force de monotonie, autant le rythme est difficile et compliqué. — Ces longs cortèges de noces qu'on rencontre la nuit, cheminant lentement sur le sable, chantent, sous la conduite de griots, des chœurs d'ensemble d'une allure bien étrange, dont l'accompagnement est un contre-temps persistant, et qui semblent hérissés, comme à plaisir, de difficultés rythmiques et de bizarreries.

Un instrument très simple, et réservé aux femmes, remplit dans cet ensemble un rôle important : c'est seulement une gourde allongée, ouverte à l'une de ses extrémités, — objet qu'on frappe de la main, tantôt à l'ouverture, tantôt sur le flanc, et qui rend deux sons différents : l'un sec et l'autre sourd ; on n'en peut tirer rien de plus, et le résultat ainsi obtenu est cependant surprenant. — Il est difficile d'exprimer l'effet sinistre, presque diabolique, d'un bruit lointain de voix nègres, à demi couvertes par des centaines de semblables instruments.

Un *contre-temps* perpétuel des accompagnateurs, et des *syncopes* inattendues, parfaitement comprises et observées par tous les exécutants, sont les traits les plus caractéristiques de cet art, — inférieur peut-être, mais assurément très différent du nôtre, que nos organisations européennes ne nous permettent pas de parfaitement comprendre.

(*Le Roman d'un Spahi.*)

SUR LE SÉNÉGAL, A BORD DE LA « FALÉMÉ »

Une révolte a éclaté dans l'intérieur. Une expédition décidée. Tous les bâtiments de la marine sont requis pour le transport des troupes. Ils se groupent dans le nord de Saint-Louis, au coude du fleuve, près de Pop-n'Kior. Jean Peytral et les spahis sont embarqués à bord de la *Falémé*, qui remonte le fleuve avec toute la vitesse possible.

La *Falémé* cheminait toujours dans le désert immense; elle s'enfonçait rapidement dans l'intérieur, — en suivant l'étroit fleuve aux eaux jaunes

qui sépare le Sahara maure du grand continent mystérieux habité par les hommes noirs.

Et Jean regardait mélancoliquement les solitudes qui passaient après les solitudes. — Il suivait des yeux l'horizon qui s'enfuyait, — le ruban sinueux du Sénégal qui derrière lui se perdait dans des lointains infinis. — Ces plaines maudites, se déroulant sans fin sous sa vue, lui causaient une impression pénible, un indéfinissable serrement de cœur, — comme si, à mesure, tout ce pays se refermait sur lui et qu'il ne dût plus revenir.

Sur les rives mornes, par ci par là, marchaient gravement de grands vautours noirs ou quelques marabouts chauves rappelant des silhouettes humaines. — Quelquefois un singe curieux écartait des broussailles de palétuviers pour regarder filer le navire; — ou bien encore, d'une bouillée de roseaux, sortait une fine aigrette blanche, — un martin-pêcheur nuancé d'émeraude et de lapis, dont le vol éveillait un caïman paresseux endormi sur la vase.

Sur la rive sud, — la rive des fils de Cham, — de loin en loin passait un village, perdu dans cette grande désolation.

La présence de ces habitations d'hommes était toujours annoncée de fort loin par deux ou trois gigantesques palmiers à éventail, — sortes de grands arbres fétiches qui gardaient les villes.

Au milieu de l'immense platitude nue, ces palmiers avaient l'air de colosses postés au guet dans le désert. — Leurs troncs d'un gris rose, bien droits, bien polis, étaient renflés comme des colonnes

byzantines, et portaient, tout en haut, de maigres bouquets de feuilles aussi raides que des palettes de fer.

Et bientôt, en s'approchant davantage, on distinguait une fourmilière nègre, des huttes pointues groupées en masses compactes à leur pied; — tout un ensemble gris sur des sables toujours jaunes.

Elles étaient très grandes quelquefois, ces cités africaines; toutes étaient entourées tristement de *tatas* épaisses, de murs de terre et de bois qui les défendaient contre les ennemis ou les bêtes fauves; — et un lambeau d'étoffe blanche, flottant sur un toit plus élevé que les autres, indiquait la demeure de leur roi.

Aux portes de leurs remparts apparaissaient de sombres figures; de vieux chefs, de vieux prêtres couverts d'amulettes avec de grands bras noirs qui tranchaient sur la blancheur de leurs longues robes. — Ils regardaient passer la *Falémé*, dont les fusils et l'artillerie étaient prêts, au moindre mouvement hostile, à faire feu sur eux.

On se demandait de quoi vivaient ces hommes au milieu de l'aridité de ce pays, — quelles pouvaient bien être leur existence et leurs occupations derrière ces murailles grises, — à ces êtres qui ne connaissaient rien au dehors, rien que les solitudes et l'implacable soleil.

. . . .

Sur la rive nord, celle du Sahara, — plus de sable encore et une autre physionomie de la désolation.

Au loin, tout au loin, de grands feux d'herbages allumés par les Maures; des colonnes de fumée

s'élevant toutes droites, à d'étonnantes hauteurs, dans l'air immobile. — A l'horizon, des chaînes de collines absolument rouges comme des charbons enflammés, simulant, avec toutes ces fumées, des brasiers sans bornes.

Et là où il n'y avait que sécheresse et sables brûlants, un mirage continuel faisant apparaître de grands lacs où tout cet incendie se reflétait la tête en bas.

De petites vapeurs tremblotantes, comme celles qui s'élèvent des fournaises, jetaient sur tout cela leurs réseaux mobiles; ces paysages trompeurs miroitaient et tremblaient sous la chaleur intense; — puis on les voyait se déformer et changer comme des visions; — l'œil en était ébloui et lassé.

De temps à autre apparaissaient sur cette rive des groupes d'hommes de pure race blanche, — fauves et bronzés, — il est vrai, — mais régulièrement beaux, avec de grands cheveux bouclés qui leur donnaient des airs de prophètes bibliques. — Ils allaient tête nue sous ce soleil, vêtus de longues robes d'un bleu sombre, — Maures de la tribu des Braknas ou des Tzarzas, — bandits tous, pillards, détrousseurs de caravanes, — la pire de toutes les races africaines.

(*Le Roman d'un Spahi.*)

UN COMBAT, AU PAYS DE DIAMBOUR

Le récit de ce combat sauvage et terrible est une page épique. Il fallait la plume de Loti pour rendre la tragique horreur de cette mêlée atroce, où l'on se battit avec des couteaux,

des sabres, des coups d'ongles, des morsures : où les spahis vendirent chèrement leur vie, — héros obscurs dont personne ne redira plus les noms, mais qu'un grand maître a glorifiés dans une page immortelle.

Sept heures du matin. — Un site perdu du pays de Diambour. — Un marais plein d'herbages renfermant un peu d'eau. — Une colline basse bornait l'horizon du côté du nord; — du côté opposé, la plaine à perte de vue, — les grands champs de Dialakar.

Tout est silencieux et désert; — le soleil monte tranquillement dans le ciel pur.

Des cavaliers apparaissent dans ce paysage africain, qui eût trouvé aussi bien sa place dans quelque contrée solitaire de l'ancienne Gaule. — Fièrement campés sur leurs chevaux, ils sont beaux, tous, avec leurs vestes rouges, leurs pantalons bleus, leurs grands chapeaux blancs rabattus sur leurs figures bronzées.

Ils sont douze, douze spahis envoyés en éclaireurs, sous la conduite d'un adjudant, — et Jean est parmi eux.

Aucun présage de mort, rien de funèbre dans l'air, — rien que le calme et la pureté de l'air. — Dans le marais, les hautes herbes, humides encore de la rosée de la nuit, brillent au soleil, les libellules voltigent, avec leurs grandes ailes tachetées de noir; les nénuphars ouvrent sur l'eau leurs larges fleurs blanches.

La chaleur est déjà lourde, les chevaux tendent le col pour boire, ouvrant leurs naseaux, flairant l'eau dormante. — Les spahis s'arrêtent un instant

pour tenir conseil; ils mettent pied à terre pour mouiller leurs chapeaux et baigner leurs fronts.

. . . .

Tout à coup, dans le lointain, on entend des coups sourds, — comme le bruit de grosses caisses énormes résonnant toutes à la fois.

— Les *grands tamtams*! dit le sergent Muller, qui avait vu plusieurs fois la guerre au pays nègre.

Et, instinctivement tous ceux qui étaient descendus coururent à leurs chevaux.

Mais une tête noire venait de surgir près d'eux dans les herbages; un vieux marabout avait fait, avec son bras maigre, un signe bizarre, comme un commandement magique adressé aux roseaux du marais, — et une grêle de plomb s'abattait sur les spahis.

. . . .

Les coups, pointés patiemment, sûrement, dans la sécurité de cette embuscade, avaient tous porté. — Cinq ou six chevaux s'étaient abattus; les autres, surpris et affolés, se cabraient, en renversant sous leurs pieds leurs cavaliers blessés, — et Jean s'était affaissé, lui aussi, sur le sol, avec une balle dans les reins.

En même temps, trente têtes sinistres émergeaient des hautes herbes, trente démons noirs, couverts de boue, bondissaient, en grinçant leurs dents blanches comme des singes en fureur.

O combat héroïque qu'eût chanté Homère et qui restera obscur et ignoré, comme tant d'autres de ces combats lointains d'Afrique! — Ils firent des

prodiges de valeur et de force, les pauvres spahis, dans leur défense suprême.

La lutte les enflammait, comme tous ceux qui sont courageux par nature et qui sont nés braves; ils vendirent cher leur vie, ces hommes qui tous étaient jeunes, vigoureux et aguerris! — Et dans quelques années, à Saint-Louis même, ils seront oubliés. — Qui redira encore leurs noms, — à ceux qui sont tombés au pays de Diambour, dans les champs de Dialakar?

. . . .

Cependant le bruit des grands tamtams se rapprochait toujours.

Et tout à coup, pendant la mêlée, les spahis, comme un rêve, virent passer sur la colline une grande troupe noire : des guerriers à moitié nus couverts de gris-gris, courant dans la direction de Dialté, en masses échevelées; — des tamtams de guerre énormes, que quatre hommes ensemble avaient peine à entraîner dans leur course; — de maigres chevaux du désert qui semblaient pleins de feu et de fureur, harnachés d'oripeaux singuliers, tout pailletés de cuivre, — avec de longues queues, de longues crinières, teintes en rouge sanglant, — tout un défilé fantastique, démoniaque; — un cauchemar africain, plus rapide que le vent.

C'était Boubakar-Ségou qui passait!

Il allait s'abattre là-bas sur la colonne française. — Il passait sans même prendre garde aux spahis, les abandonnant à la troupe embusquée qui achevait de les exterminer.

On les poussait toujours, loin des herbages et de l'eau, on les poussait dans les sables arides, là où

une chaleur plus accablante, une réverbération plus terrible les épuisait plus vite.

On n'avait pu recharger les armes; — on se battait avec des couteaux, des sabres, des coups d'ongles et des morsures; il y avait partout de grandes blessures ouvertes et des entrailles saignantes.

Deux hommes noirs s'étaient acharnés après Jean. — Lui était plus fort qu'eux; il les roulait et les chavirait avec rage, — et toujours ils revenaient.

A la fin, ses mains n'avaient plus de prise sur le noir huileux de leur peau nue; ses mains glissaient dans du sang; — et puis il s'affaiblissait par toutes ses blessures.

Il perçut confusément ces dernières images : ses camarades morts, tombés à ses côtés, — et le gros de l'armée nègre qui courait toujours, prête à disparaître; et le beau Muller, qui râlait près de lui, en rendant du sang par la bouche; — et, là-bas, déjà très loin, le grand Nyaor, qui se frayait un chemin dans la direction de Seldé, en fauchant à grands coups de sabre dans un groupe noir.

. . . .

Et puis, à trois, ils le terrassèrent, ils le couchèrent sur le côté, lui tenant les bras, — et l'un d'eux appuya contre sa poitrine un grand couteau de fer.

Une minute effroyable d'angoisse, pendant laquelle Jean sentit la pression de ce couteau contre son corps. Et pas un secours humain, rien, tous tombés, personne!...

Le drap rouge de sa veste, et la grosse toile de sa chemise de soldat, et sa chair, faisaient matelas et résistaient : le couteau était mal aiguisé!

Le nègre appuya plus fort. — Jean poussa un grand cri rauque et tout à coup son flanc se creva. — La lame, avec un petit crissement horrible, plongea dans sa poitrine profonde; — on la remua dans le trou, — puis on l'arracha à deux mains, — et l'on repoussa le corps du pied.

. . . .

C'était lui le dernier. — Les démons noirs prirent leur course en poussant leur cri de victoire; en une minute ils avaient fui comme le vent dans la direction de leur armée.

On les laissa seuls, les spahis, — et le calme de la mort commença pour eux.

. . . .

Le choc des deux armées eut lieu plus loin; il fut très meurtrier, bien qu'il ait fait peu de bruit en France.

Ces combats, livrés en pays si lointain, et où si peu d'hommes sont engagés, passent inaperçus de la foule; ceux-là seuls s'en souviennent qui y ont perdu un fils ou un frère.

La petite troupe française faiblissait, quand Boubakar-Ségou reçut, presque à bout portant, un paquet de chevrotines dans la tempe droite. La cervelle du roi nègre jaillit au dehors en bouillie blanche; — au son du tabala et des cymbales de fer, il tomba au milieu de ses prêtres, empêtré dans ses longs chapelets d'amulettes — et ce fut pour ses tribus le signal de la retraite.

L'armée noire reprit sa course vers les contrées impénétrables de l'intérieur, où on la laissa fuir. — Les Français n'étaient plus en état de la poursuivre.

On rapporta à Saint-Louis le serre-tête rouge du grand chef rebelle. — Il était tout brûlé et criblé de trous de mitraille.

Une longue écharpe de talismans y était attachée : c'étaient des sachets diversement brodés, renfermant des poudres mystérieuses, des dessins cabalistiques et des prières dans la langue du Moghreb.

Cette mort produisit un effet moral assez considérable sur les populations indigènes.

Le combat fut suivi de la soumission de plusieurs chefs insurgés, et on put le considérer comme une victoire.

La colonne rentra promptement à Saint-Louis; on conféra plusieurs grades et des décorations à ceux qui y avaient pris part, — mais les rangs s'étaient bien éclaircis chez les pauvres spahis!...

(*Le Roman d'un Spahi.*)

LA MORT DE JEAN PEYTRAL

Le combat a été rude; Boubakar-Ségou, le chef insurgé, a péri dans la mêlée, la tête fracassée par un paquet de chevrotines. Ses nègres sont en fuite. Le champ de bataille est couvert de morts et de mourants. — Jean Peytral, le héros du roman, réussit — quoique mortellement atteint — à se traîner plus loin; et là, sous les tamaris au feuillage grêle, il meurt doucement, en songeant à sa vieille mère qui attend là-bas, dans les montagnes de son pays, ce fils qui ne reviendra plus.

Jean, se traînant sous les tamaris au feuillage grêle, chercha un endroit où sa tête fût à l'ombre, et s'y installa pour mourir.

Il avait soif, une soif ardente, et de petits mouvements convulsifs commençaient à agiter sa gorge,

Souvent il avait vu mourir de ses camarades d'Afrique, et il connaissait ce signe lugubre de la fin, que le peuple appelle le hoquet de la mort.

Le sang coulait de son côté, et le sable aride buvait ce sang comme une rosée.

Pourtant il souffrait moins; à part cette soif toujours qui le brûlait, il ne souffrait presque plus.

Il avait des visions étranges, le pauvre spahi : la chaîne des Cévennes, les sites familiers d'autrefois, et sa chaumière dans la montagne.

C'étaient surtout les paysages ombreux qu'il voyait là, beaucoup d'ombre, de mousse, de fraîcheur, d'eaux vives, et sa chère vieille mère qui le prenait doucement, pour le ramener par la main, comme dans son enfance.

Oh!... une caresse à sa mère!... oh! sa mère, là, caressant son front dans ses pauvres vieilles mains tremblantes, et mettant de l'eau fraîche sur sa tête qui brûlait!

Et! quoi, plus jamais une caresse de sa mère, plus jamais entendre sa voix!... Jamais, jamais plus!... C'était la fin de toutes choses?... Seul, tout seul, mourir là, au soleil, dans ce désert! Et il se soulevait à demi, ne voulant pas mourir.

. . . .

Devant lui, comme une rafale tournante, comme un vent furieux d'orage, un ronde de fantômes passa.

Du frôlement de ce tourbillon contre les graviers brûlants, des étincelles jaillissaient.

Et les danseurs diaphanes, montant en spirales rapides, comme une fumée balayée par le vent, se perdirent tout en haut, dans l'embrasement de l'astre bleu.

Et Jean eut la sensation de les suivre, la sensation d'être enlevé par des ailes terribles, et il pensa que c'était la minute suprême de la mort.

Mais ce n'était qu'une crispation de ses muscles, un grand spasme horrible de la douleur.

Un jet de sang rouge sortit de sa bouche....

Et, plus calme, souffrant moins, il s'affaissa de nouveau sur son lit de sable.

. . . .

Des souvenirs de son enfance revivaient maintenant en foule dans sa tête, avec une netteté étrange.

Il entendait une vieille chanson du pays, avec laquelle jadis sa mère l'endormait, tout petit enfant, dans son berceau; et puis, tout à coup, la cloche de son village sonnait bruyamment au milieu du désert l'angélus du soir.

Alors, des larmes coulèrent sur ses joues bronzées, ses prières d'autrefois lui revinrent à la mémoire, et lui, le pauvre soldat, se mit à prier avec une ferveur d'enfant; il prit dans ses mains une médaille de la Vierge, attachée à son cou par sa mère; il eut la force de la porter à ses lèvres, et l'embrassa avec un immense amour. Il pria de toute son âme cette Vierge des douleurs, que priait chaque soir pour lui sa mère naïve; il était tout illuminé des illusions radieuses de ceux qui vont mourir, — et, tout haut, dans le silence écrasant de cette solitude;

sa voix qui s'éteignait répétait ces mots éternels de la mort : « Au revoir, au revoir dans le ciel ! »

. . . .

Il était alors près de midi. Jean souffrait de moins en moins; le désert, sous l'intense lumière tropicale, lui apparaissait comme un grand brasier de feu blanc, dont la chaleur ne le brûlait même plus. Pourtant sa poitrine se dilatait comme pour aspirer plus d'air, sa bouche s'ouvrait comme pour demander de l'eau.

. . . .

Et puis la mâchoire inférieure tomba tout à fait, la bouche s'ouvrit toute grande pour la dernière fois, et Jean mourut assez doucement, dans un éblouissement de soleil.

. . . .

(*Le Roman d'un Spahi.*)

OBOCK

Depuis le traité du 11 mars 1862, la France occupe le territoire d'Obock, situé à l'entrée du détroit de Bab-el-Mandeb, presque en face de la ville anglaise d'Aden. En revenant des Indes, Loti s'y arrêta. Il a consacré à ce coin d'Afrique, tout inondé de lumière, tout dévoré de soleil, les curieuses pages qu'on va lire.

Le pays où nous arrivons est celui des Dankalis, dépendant du sultan de Tadjoura, et en redescendant un peu le long de cette côte, nous trouverons l'établissement français d'Obock.

Il apparait bientôt dans une vapeur humineuse

qu'agite sans cesse un tremblement de mirage. C'est d'abord une grande construction neuve à véranda comme celles d'Aden, visible de loin avec sa blancheur sur ces sables. Bâtie par la Compagnie qui fournit du charbon aux navires de passage, elle est là, unique, un peu surprenante par son air de confort et de sécurité au milieu de ce pays maudit.

Ensuite un enclos à murailles de terre séchée, avec, au milieu, les débris comme d'une tour; on dirait déjà d'une ruine très ancienne, de quelque vieille mosquée détruite, — et cela ne compte pas trois ans d'existence! C'était la première habitation du résident français, construite en manière de donjon arabe, qui, une belle nuit de l'an dernier, s'est éboulée pendant une inondation descendue tout à coup des montagnes d'Abyssinie.

Un petit village, un hameau africain vient après; il est du même gris roux que la terre et le sable, il a été calciné par le même soleil. Ses huttes en paillassons, toutes basses, ressemblent à des nids de bêtes. De loin, on voit remuer là, comme d'étranges poupées, quatre ou cinq personnages en costumes éclatants, robes de couleur rouge, orange ou blanche d'où s'échappent de longs bras noirs, — et puis d'autres tout nus qui ont des silhouettes de singe.

Et enfin là-bas, sur une espèce de cap, des maisonnettes bien neuves, avec toitures de tuiles rouges; dix ou douze en tout, symétriquement rangées, ayant un air d'usine ou de cité ouvrière. C'est l'Obock officiel, l'Obock du gouverneur et de la garnison, qui détonne bien piètrement sur la désolation grandiose d'alentour.

Nous mouillons en eau très calme, dans ce qu'on appelle le *port d'Obock*. C'est bien un *port*, en effet, un abri assez sûr contre les houles du large; mais on ne le dirait pas à première vue, car la ceinture de corail qui le protège est à fleur d'eau, traçant à peine un cerne verdâtre sur tout le bleu immobile de la mer.

Nous sommes en l'un des points les plus chauds du monde. Il est huit heures du matin à peine, et on éprouve déjà aux joues, aux tempes, une sensation cuisante comme si on était trop près d'un grand feu, — et il y a sur la mer, sur les sables rapprochés qui éblouissent, une terrible réverbération de soleil. Mais c'est une chaleur sèche, presque saine, si on la compare à ces humidités de chaudière que nous avons laissées derrière nous en Cochinchine et en Annam; les vents qui soufflent ici, d'où qu'ils viennent, ont passé sur les grands déserts sans eau de l'Afrique ou de l'Arabie; on sent que cet air est pur et, si l'on peut dire, vivifiant.

. . . .

Un court trajet en canot, sur une eau tiède — au-dessus d'un vrai jardin de madrépores, — et nous mettons pied à terre sur un sol rosé qui brûle; puis par un sentier de sable, nous voici sur une sorte d'esplanade dominant la mer, au milieu des maisonnettes à toits rouges, dans l'Obock des Européens.

L'habitation du gouverneur est au centre; on y monte par un perron en boue séchée, en mortier grisâtre, qui a une intention d'être monumental, de *représenter*, pour les réceptions des chefs noirs.

En haut de ces marches, le logis, qui n'a pour murailles que des barreaux à jour, se dresse avec une prestance de cage à poules : tous les vents peuvent passer au travers. Il y a en face quatre petits canons — une batterie pour rire et un pavillon français qui flotte au bout d'un mât. Les autres cases, pareillement construites à claire-voie, sont rangées avec symétrie de chaque côté de cette imposante demeure et servent à abriter les soixante ou quatre-vingts hommes d'artillerie et d'infanterie de marine qui composent la garnison d'Obock.

Une palissade enfantine est la défense de ce quartier des blancs; on l'a faite avec de ces arbustes en forme de parasol (les seuls qui croissent dans ce pays) couchés tels quels à côté les uns des autres par terre, comme une rangée de larges bouquets épineux.

Dans cet enclos circulent des soldats alertes, empressés, qui s'ocupent pour l'instant de préparer leur repas du matin. Ici ce ne sont plus les figures pâlies et tirées que nous avions coutume de voir en Cochinchine et au Tonkin. Ces hommes ont bonne mine; coiffés tous d'un casque blanc, à peine vêtus d'une brassière sans manche, ils gardent un air de santé sous leur hâle de soleil; leurs bras nus ont bruni comme ceux des Bédouins.

Ils font leur cuisine, épluchent de vraies salades, de vrais légumes — qui étonnent dans ce pays d'aridité absolue. Ils ont réussi à faire un jardin, paraît-il, qu'ils arrosent et où tout cela pousse.

Des négrillons gambadent au milieu d'eux familièrement, des petits êtres croisés d'Arabes ou d'In-

diens, qui ont des yeux allongés, des lèvres fines et de jolis profils. Cet Obock a presque un air de vie.

Un ravin de sable sépare ce quartier militaire du village africain — qui nous paraît très augmenté depuis une année. Et pourtant, d'où viennent-ils, ces gens? Par quels chemins, à travers quelles solitudes ont-ils passé pour se réunir ici, quand il n'y a si loin alentour que d'inhabitables déserts?

Il est certain qu'un centre minuscule de transactions cherche à se former à Obock. C'est presque une petite rue à présent, qui s'ouvre et se prolonge devant nous, tout inondée de lumière, toute dévorée de soleil, entre deux rangées d'une vingtaine de cases ou de tentes. Il y a même, à l'entrée, une maisonnette avec de vrais murs, construite à la mauresque, et un *débit* d'absinthe qu'un colon européen (l'unique du pays) a déjà ouvert à l'usage de nos soldats. Le reste n'est encore composé que de ces huttes indigènes si basses qu'on en touche le dessus avec la main; elles sont soutenues par des morceaux de bois noueux qui ressemblent à de vieux ossements, à de vieilles jambes torses (toujours les branches de ces mêmes arbustes qui ont fourni la palissade du gouverneur) et recouvertes de paillassons cousus les uns aux autres comme des loques rapiécées. Le sol est piétiné, battu, mêlé de détritus qui pourrissent et se dessèchent. Il y a en l'air des légions de mouches.

A notre rencontre arrivent deux jeunes femmes noires, aux lèvres minces, souriant d'un sourire faux et méchant — des « madames dankalies », nous dit, en manière de présentation, un petit nègre

qui passe. — C'est pour nous vendre la pelure fraîchement écorchée d'une panthère, que l'une d'elles porte sur l'épaule. Elles ont de singulières têtes; ces « madames dankalies », et nous font des mines de moquerie sauvage, avec leurs yeux vifs qui roulent. Au soleil, on voit leur peau luire comme de l'ébène frotté d'huile.

Le long de cette rue, ce ne sont que petits cafés, petites échoppes. Sous chacun de ces paillassons, quelque chose se boit ou se trafique. Et le tout a un air d'improvisé, de caravansérail, de marché africain qui commence.

Cafés à l'arabe, où l'on boit dans de très petites tasses apportées d'Aden en fumant dans de très grands narguilés de cuivre d'une forme monumentale; — où l'on consomme des pastèques roses et des cannes à sucre.

Boutiques en extrême miniature, où tout le fonds et l'étalage tiennent sur une table à casiers : un peu de riz dans un compartiment, un peu de sel dans un autre; un peu de cannelle, un peu de safranum, un peu de gingembre; puis des petits tas de graines bizarres, de racines inconnues. Et le même marchand vend aussi des turbans en coton, des costumes à la mode d'Égypte et des pagnes d'Ethiopie.

Acheteurs et vendeurs (deux cents personnes au plus) appartiennent à toute sorte de races. Nègres très noirs, frisés et luisants, au torse nu, à l'attitude superbe. Arabes à grands yeux peints, vêtus de blanc, de vert clair ou de jaune d'or. Hommes fauves, longs et minces, à cou de cigogne, à profil

de chèvre, ayant de longues chevelures teintes en blanc roux qui tranchent sur leurs épaules comme une toison de mouton mérinos sur du bronze. Dankalis portant des colliers de coquillages. Et deux ou trois Malabars égarés, jetant dans ce mélange un souvenir de l'Inde voisine.

Au fond de ces petites niches en paille qui sont des cafés, ces hommes s'asseyent pêle-mêle pour jouer et pour boire. Les uns s'amusent aux dés. D'autres ont choisi un jeu plus simple, du désert, qui consiste à tracer par terre sur le sable des combinaisons de lignes. Deux nègres tout nus, ornés de gris-gris, font avec feu une partie de piquet, en frappant très fort leurs atouts sur la table: ils ont de vraies cartes, qui étonnent entre leurs mains sauvages.

A côté d'eux, trois autres se livrent à un aussi surprenant domino. Ils appartiennent, ceux-ci, à l'espèce des hommes minces et fauves qui se blanchissent la chevelure, la leur est couverte en ce moment de la composition décolorante qu'ils enlèveront demain pour être beaux : c'est comme un mortier qui forme croûte épaisse sur leur tête; on dirait la chaux dont on enduit les momies.

Au-dessus de ces joueurs, les paillassons du toit font à peine un peu d'ombre; le soleil, le terrible soleil, passe au travers comme par les mille trous d'un crible, — et, autour des petites huttes surchauffées, à perte de vue, tout flamboie, tout brûle dans l'immense Afrique....

. . . .

... Après ce quartier c'est fini; tout de suite le

désert commence, profond, miroitant, plein de mirages, sinistre avec un soleil qui tue.

Il y a bien encore, par là, dans un repli du terrain, quelque chose d'un peu vert : le *jardin*, le fameux jardin que les soldats entretiennent à force de soins et d'arrosage. Autrement, plus rien. Nous avons devant nous cette région vide qui, sur les cartes, porte le nom de *Plateau des gazelles*.

A l'extrême horizon, du côté des terres, toujours ce même rideau de nuages et de montagnes bornant l'étendue désolée où nous sommes. Très hautes sans doute, ces montagnes qui se dessinent là-bas partout en silhouettes entassées, d'autant plus confondues avec les obscurités du ciel, d'autant plus noires qu'elles sont plus loin, dans ces zones intérieures où les hommes blancs ne vont pas. Et ces fonds qui se maintiennent aujourd'hui si sombres font ressortir davantage l'éclat doré des sables, l'éblouissement des premiers plans.

A mesure que nous nous avançons sur ce « plateau des gazelles », le tout petit Obock, avec ses tuiles rouges et ses trois maisons, s'abaisse dans le lointain, s'efface, disparaît; la plaine lumineuse et morne s'agrandit uniformément autour de nous.

La mer aussi est hors de vue; cependant le sol est toujours semé de rameaux de corail et de coquilles roulées; on dirait d'un fond sous-marin qu'une énorme poussée d'en bas aurait amené en plein soleil. Il y a çà et là, quelques touffes d'herbes roussies, quelques plantes bizarres, d'un vert extrêmement pâle comme si l'excès de ce soleil en avait mangé la couleur. Et puis, de distance en dis-

tance, posés comme pour faire jardin anglais de ces chétifs arbustes en forme d'ombrelle, au feuillage ténu et clair, comme nous en avions déjà vu du large — espèces de parasols d'épines penchés à droite ou à gauche sur leur tronc grêle : c'est un mimosa triste, l'éternel mimosa des solitudes africaines, le même qui croît dans toutes les régions arides de l'intérieur — jusque là-bas, de l'autre côté des grands déserts, dans les sables du Sénégal; un mimosa qui ne produit rien, ne sert à rien, ne donne même pas d'ombre....

Quels hommes peut nourrir une terre pareille? Ceux-ci, évidemment, ces êtres sveltes et fauves, à l'air félin, au regard sauvage, qu'on nous a désignés tout à l'heure dans le village d'Obock comme étant les Dakalis indigènes; ils sont des personnages cadrant bien avec leur pays; ils y vivent errants, clairsemés au milieu des sables ou des halliers, et l'éternelle chaleur semble avoir desséché, affiné leur corps comme celui des gazelles.

Nous en croisons quelques-uns qui arrivent des contrées de l'intérieur, avec un léger bagage sur le dos. Et un autre groupe de « madames Dankalies » s'arrête à nous comme tout à l'heure, avec les mêmes faux sourires ouverts sur de belles dents blanches : encore une pelure de panthère qu'elles déroulent pour nous la vendre.

De loin en loin dans la plaine, des gens sont campés, tout au ras de la terre brûlante. On se courbe comme les bêtes pour entrer dans leurs huttes. Ils se tiennent assis là, ayant avec eux des ânons, des outres en peau, des gris-gris, des sabres

et des couteaux d'une forme méchante; immobiles, oisifs, venus dans la direction d'Obock pour figurer ou peut-être seulement pour voir. Leur accueil est inquiet et inquiétant; l'entrevue de part et d'autre est pleine d'étonnements et de méfiances.

Il est maintenant onze heures du matin. Avec ces mirages, cette réverbération des sables, tout miroite et tremble; une clarté aveuglante monte de la terre.

Nous voyons de loin deux ou trois amas de choses très blanches qui tranchent sur la plaine rousse. Est-ce un peu de neige tombée là par miracle, ou bien de la chaux, ou bien des pierres? Mais non, cela remue. — Alors des hommes en burnous? — ou des bêtes? — des gazelles? — des chevaux? — Cela ressemble à tout ce qu'on veut, même à des éléphants blancs, car on n'a plus la notion complète des distances ni des grandeurs; toutes les choses un peu lointaines sont déformées et changeantes.

Tout simplement des moutons. — Des moutons drôles, d'une blancheur extrême avec la tête bien noire et la queue élargie en éventail, comme ceux d'Egypte. Rares troupeaux qu'on voit dans le jour brouter je ne sais quelles herbes et que l'on se hâte de ramener vers le village d'Obock au coucher du soleil, avant l'heure des bêtes fauves.

Ce sont les derniers êtres vivants que nous rencontrons en continuant de nous éloigner dans l'immense plaine. Bientôt midi. A cette heure, les hommes blancs ne sortent jamais; il faut notre imprudence, à nous qui arrivons et qui voulons voir. Nous sentons sur nos épaules, à travers nos vêtements de toile blanche, une impression cuisante

de brûlure. En marchant, nous ne projetons plus d'ombre, à peine un petit cercle noir qui s'arrête à nos pieds : le soleil est juste en haut du ciel, au zénith, et tout son feu tombe verticalement sur la terre.

Nulle part rien ne bouge; tout est mort de chaleur; on n'entend même pas ces musiques d'insectes qui, dans les autres pays du monde, sont les bruits persistants de la vie durant les midis d'été. Mais toute la plaine tremble de plus en plus, tremble, tremble d'un mouvement qui est incessant, rapide, fébrile, mais qui est absolument silencieux, comme celui des objets imaginaires, des visions. Sur tous les lointains est répandue une indéfinissable chose qui ressemble à une eau mouvante, ou à une étoffe de gaze remuée par le vent, et qui n'existe pas, qui n'est rien qu'un mirage. Les mimosas éloignés prennent des formes étranges, s'allongent ou s'étendent, se dédoublent par le milieu, comme reflétés dans cette eau trompeuse qui envahit les sables sans faire aucun bruit, qui s'agite sans qu'il y ait dans l'air aucun souffle. Et tout cela étincelle, éblouit, fatigue; l'imagination est inquiétée par le grand développement triste de ce désert.

Au fond, il y a toujours ces montagnes sombres sous des amoncellements de nuages lourds. De ce côté, tout finit en une espèce de désolation indécise, ténébreuse; la vue se perd dans des profondeurs noires; c'est l'intérieur de l'Afrique qui est derrière ces obscurités et ces orages....

(*Propos d'exil. — Obock.*)

V

L'ORIENT

Loti se sent une tendresse particulière pour toutes les vieilles choses. Aussi que de pages exquises lui ont inspirées ses voyages au Maroc et dans les pays d'Orient! Il ne désire point du tout que ces contrées se modernisent, et à son point de vue d'artiste et de poète, tout ce qui parait incroyable anachronisme lui est volontiers sacré. Il ne croit pas que les libres tribus nomades aient beaucoup à gagner au contact de notre civilisation; il se demande si le dernier chamelier arabe, qui après ses courses à travers le désert, meurt un beau jour au soleil levant, n'a pas eu la part plus belle qu'un ouvrier de la grande usine européenne; et, dans les villes, la décrépitude même de ce qui fut le plus éclatant effort de l'Islam ne lui semble pas sans charme et sans douceur. N'a-t-il pas, du reste, l'âme à moitié arabe, ce chantre d'Aziyadé, qui, là-bas, à Stamboul, s'habille comme un Turc! Ce pèlerin qui voyage comme un cheik algérien, hissé sur un chameau et vêtu de draperies de laine? Loti adore tous ces pays d'Orient, leurs ruines croulantes sur lesquelles plane la mélancolie du passé, leur ciel bleu, leur clair soleil — leurs féeries de lumière, les mœurs patriarcales de leurs habitants. — Le pittoresque, le « non vu », voilà ce que recherche ce voyageur dilettante, et c'est ce qu'il a su rendre dans un style qui ne ressemble à celui de personne, qui ne porte aucune trace de travail et de peine, qui ne parait pas avoir été pensé.

LE MONTÉNÉGRO

C'est en courant que Pierre Loti a vu le Monténégro ; mais ce marin, qui a beaucoup circulé par le monde, s'est habitué à se former d'un seul coup une idée de toute une contrée. Du pêle-mêle des choses qui lui sont apparues en quelques jours, il dégage une vue d'ensemble, esquissée à grands traits, — mais très juste.

De cette relation de voyage, nous détachons les pages suivantes :

Le Monténégro, un pays de pierres, où les nuances de toute chose sont grises... Là bas, sur le versant de l'Albanie, du côté d'Antivari et de Dulcigno, on devine bien les teintes plus vertes, les régions moins désolées; mais cela, c'est la zone conquise, le commencement des empiètements slaves. L'ancien, le vrai Monténégro, n'est qu'un grand déchiquetage de pierres, un recoin sinistre dans le monde.

En fouillant du regard cette désolation lunaire, on aperçoit d'abord de loin en loin, les petits ronds de terre noire, — les champs révélant la présence des hommes. En regardant de plus près, on distingue les hameaux, — gris aussi ; les murs et les toits sont faits de pierres brutes, comme certains villages des anciens Celtes. Un air vif et salubre court sur ces rochers : un ciel ordinairement pur s'étend sur tout cela. En s'approchant encore, on

voit les rares habitants, circulant dans leur désert par des sentiers de chèvres; leurs costumes aussi sont grisâtres : hommes et femmes sont vêtus de grandes houppelandes de laine, de la même couleur que les roches. Mais ces longs vêtements, bâillant sur la poitrine, laissent entrevoir en dessous un luxe surprenant d'étoffes éclatantes et de broderies dorées.

De ces hameaux, on entend sortir le soir des sons de guzla à une seule corde, de vieux chants de guerre traînants et nasillards, de tristes hymnes slaves. Les hameaux sont misérables, sordides; mais, dans chaque cabane, il y a quelque part, accrochées au mur, les saintes *icones*, qui ont des vêtements d'or; et puis, pendues aux solives enfumées, au milieu des haillons noirs, les vieilles armes précieuses, tout étincelantes de ciselures d'argent.

Les gens qui habitent là sont singuliers, et n'ont pas la mine avenante.

Les femmes, l'air robuste et farouche, la tournure masculine, les mains épaissies par le travail, des cheveux rudes et dépeignés s'échappant du voile noir qui leur couvre la tête.

Les hommes, grands, beaux, généralement blonds avec les yeux bleus, de longues moustaches, des poses de guerriers ou de bandits.

Les femmes ont, sous leurs longs paletots de laine, des vestes à broderies ou à paillettes; des ceintures de cuir, épaisses comme des harnais, et garnies de grosses pierres rouges; d'énormes agrafes, d'énormes boucles d'oreilles en argent ciselé ou en filigrane; des cercles de métal pour soutenir

les seins, et des gorgerins de cuivre ou d'argent, aussi lourds que des pièces d'armure.

Chez les hommes, un luxe plus grand encore. La traditionnelle houppelande grise s'ouvre sur des gilets de velours chamarrés d'or. Et tout cela surprend, mêlé à ces haillons, mêlé à la misère et à l'aridité de ce pays de pierres.

Ce que ces gens ont de beau surtout, ce sont ces armes dont leur ceinture est garnie comme un musée : des *kandjiars* d'argent ciselé et niellé, avec des perles de corail semées sur le manche comme des gouttes de sang; des pinces d'argent pour allumer le chibouck, et de vieux pistolets merveilleux, tout recouverts de filigranes et d'incrustations précieuses.

Toute la fortune de la famille est là, amassée de génération en génération. Telle arme vient d'un arrière-grand-père, qui y avait mis tout le prix de la laine de ses troupeaux : telle autre vient d'un ascendant plus éloigné encore, qui y avait dépensé toutes les récoltes du champ cultivé par sa femme. Et quelques-uns de ces hommes commencent à vendre à des étrangers ces choses rares, pour acheter des revolvers et des fusils modernes, qui sont laids, mais qui font plus de mal.

Tous portent encore l'ancienne coiffure symbolique, le petit bonnet rouge entouré du large ruban de deuil. Ce ruban noir représente l'oppression étrangère, la domination musulmane; on l'enlèvera quand le peuple slave sera uni et libre (on pourrait presque l'enlever maintenant). Sur le fond du bonnet rouge est brodé un soleil d'or : le soleil des

Slaves; ce soleil est posé de côté, aux trois quarts voilé encore sous le ruban de deuil, comme un astre qui n'est pas levé; plus tard, quand les grands jours seront venus, on le mettra au milieu.

Au centre de ce soleil sont brodés ces deux caractères : H. I. Cela signifie : Nikita Ier (l'*h* est l'*n* de l'alphabet slave). C'est le chiffre vénéré du prince régnant.

(*Fleurs d'ennui. — Voyage au Monténégro.*)

AU CHATEAU DE SINAIA, CHEZ LA REINE ÉLISABETH DE ROUMANIE

La reine Élisabeth de Roumanie a montré dès son jeune age un esprit indépendant, amoureux de la liberté, enthousiaste de la nature, tourmenté d'un incessant besoin d'activité. Son âme, portée à la mélancolie, recélait un fonds de poésie native. Grâce à une étonnante faculté d'assimilation, elle a acquis une instruction supérieure, appris toutes les langues, étudié toutes les littératures. — Après la mort de sa fille, la princesse Maria, la reine, mortellement frappée dans sa tendresse maternelle, s'est vouée avec passion à être la mère de son peuple. Grâce à elle, l'instruction populaire a fait de grands progrès en Roumanie. Mais cette activité sociale n'a pas suffi à sa nature exubérante. Son talent poétique s'est épanoui sous l'aiguillon de la souffrance morale; et, encouragée par le poète Alecsandri, elle a consenti — un peu tardivement — à livrer au public des œuvres exquises, sous le pseudonyme de *Carmen Sylva*, qui rappelle sa passion pour la poésie et pour la forêt.

Loti a consacré quelques pages charmantes à cette grande souveraine, qui occupera dans l'histoire une place d'honneur, et dont les œuvres gracieuses et touchantes sont assurées de gagner les suffrages de la postérité.

Au courant de ma vie errante, il m'est arrivé une fois de m'arrêter dans un château enchanté, chez une fée.

Le son lointain du cor dans les bois a le pouvoir de faire revivre pour moi les moindres souvenirs de ce séjour.

C'est que le château de la fée était situé au milieu d'une forêt profonde dans laquelle on entendait constamment des trompettes militaires au timbre grave se répondre comme de très loin. Ces sonneries étrangères, inconnues, avaient une mélancolie à part, semblaient des appels magiques, dans l'air sonore qu'on respirait là, — l'air silencieux, vif et pur des cimes...

La musique a pour moi une puissance évocatrice complète; des lambeaux de mélodie ont conservé, à travers le temps, le don de me rappeler mieux que toutes les images certains lieux de la terre, certaines figures qui ont traversé mon existence.

Donc, quand j'entends au loin des trompes sonner, je revois tout à coup, aussi nettement que si j'y étais encore, un boudoir royal (car la fée dont je parle est en même temps une reine), donnant par de hautes fenêtres gothiques sur un infini de sapins verts serrés les uns aux autres comme dans les forêts primitives. Le boudoir, encombré de choses précieuses, est d'une magnificence un peu sombre, dans des teintes sans nom, des grenats atténués tournant au fauve, des ors obscurcis, des nuances de feu qui s'éteint; il y a des galeries comme de petits balcons intérieurs, il y a de grandes draperies lourdes masquant des recoins mystérieux dans des tourelles... Et la fée me réapparaît là, vêtue de blanc, avec un long voile; elle est assise devant un chevalet et peint sur parchemin, d'un pinceau léger

et facile, de merveilleuses enluminures archaïques où les ors dominent tout, à la manière byzantine; un travail de reine du temps passé, commencé depuis trois années, un missel sans prix, destiné à une cathédrale.

Le costume blanc de la fée est de forme orientale, tissé et lamé d'argent. Mais le visage, qui s'encadre sous les plis transparents du voile, a ce je ne sais quoi d'adouci, de nuageux qui n'appartient qu'aux races affinées du Nord. Et pourtant il règne dans tout l'ensemble une si parfaite harmonie, qu'on dirait ce costume inventé précisément pour la fée qui le porte. — Pour cette fée qui a écrit elle-même quelque part : « La toilette n'est pas une chose indifférente. Elle fait de vous un objet d'art animé, *à condition que vous soyez la parure de votre parure.* »

Avec quels mots décrire les traits de cette reine? Comme la chose est délicate et difficile! Il semble que les expressions ordinaires, qu'on emploierait en parlant d'une autre, deviennent tout de suite irrévencieuses, tant le respect s'impose dès qu'il s'agit d'elle. L'éternelle jeunesse est dans son sourire, elle est sur ses joues d'un inaltérable velouté rose; elle brille sur ses belles dents, claires comme de la porcelaine. Mais ses magnifiques cheveux, que l'on voit à travers le voile semé de paillettes argentées sont presques blancs!... « Les cheveux blancs, a-t-elle écrit dans ses *Pensées*, sont les pointes d'écume qui couvrent la mer après la tempête. »

Et comment exprimer le charme unique de son

regard, de ses yeux gris limpides, un peu enfoncés dans l'ombre sous le front large et pur : charme de suprême intelligence, charme d'infinie profondeur, de discrète et sympathique pénétration, de souffrance habituelle et d'immense pitié! Très changeante est l'expression de ce visage, bien que le sourire y soit presque à demeure. — « Cela fait partie de notre rôle à nous, me dit-elle un jour, de constamment sourire comme les idoles. »

Mais ce sourire de reine a bien des nuances diverses; quelquefois c'est tout à coup de la gaieté fraîche, presque enfantine; très souvent c'est un sourire de mélancolie résignée, — par instants même, de tristesse sans bornes.

Des chagrins qui ont blanchi les cheveux de cette souveraine, il en est un que je sais, — que je puis mieux que personne comprendre, — et qu'il m'est permis de dire : au milieu du grand jardin d'une résidence royale, on m'a conduit par son ordre au tombeau d'une petite princesse qui lui ressemblait, qui avait hérité de ses traits et de son beau front large.

Sur le tombeau, j'ai lu ce passage de l'Évangile : « Ne pleurez pas, elle n'est pas morte, elle dort ». Et en effet, la petite statue couchée semble dormir paisiblement dans sa robe de marbre.

« Ne pleurez pas. » Pourtant la mère de la petite endormie pleure encore, pleure amèrement son enfant unique. Et voici une phrase d'elle qui souvent me revient à la mémoire, comme si une voix la redisait en dedans de moi-même avec une lenteur funèbre : « Une maison sans enfant est une cloche

sans battant ; le son qui dort serait bien beau peut-être, si quelque chose pouvait le réveiller ».

Oh ! comme je me rappelle les moindres instants de ces causeries exquises dans ce boudoir sombre, avec cette reine vêtue de blanc. — Au commencement de ces notes, j'ai dit une fée. C'était une manière à moi d'indiquer un être d'essence supérieure. Aussi bien, je ne pouvais pas dire : un ange, car ce mot-là on en a abusé au point d'en faire quelque chose de suranné et de ridicule. Et il me semble d'ailleurs que ce nom de fée, pris comme je l'entends, convient bien à cette femme jeune avec une chevelure grise ; souriante avec une extrême désespérance, fille du Nord et reine d'Orient ; parlant toutes les langues et faisant de chacune d'elles une musique ; charmeuse toujours, ayant le don de jeter autour d'elle, quelquefois rien qu'avec son bon sourire, une sorte de charme bienfaisant qui relève, qui rassérène, qui console...

Donc, je revois en esprit la reine avec son long voile (je n'ose plus dire la fée, à présent que je l'ai désignée plus clairement). Elle est devant son chevalet et elle me parle, tandis que les dessins archaïques, qui semblent sortir tout naturellement de ses doigts, s'enroulent sur le parchemin du missel. Auprès de Sa Majesté sont assises deux ou trois jeunes filles, ses demoiselles d'honneur, — jeunes filles brunes, dont le costume oriental est de couleurs étranges, tout doré et pailleté ; elles lisent ou elles brodent sur de la soie de grandes fleurs aux nuances anciennes ; elles relèvent leurs yeux noirs de temps à autre, quand la conversation qu'elles

entendent les intéresse davantage. La place que Sa Majesté me désigne d'ordinaire est en face d'elle, près d'une fenêtre où une glace sans tain d'une seule pièce donne l'illusion d'une large ouverture à air libre sur la forêt d'alentour. C'est que par un raffinement d'artiste, le roi a laissé la forêt sauvage, primitive à vingt pas de ses murs; par les fenêtres des appartements royaux, on ne voit plus que des sapins gigantesques, des dessous de branches, des dessous de bois, — ou bien de grands lointains verts, les cimes boisées des Carpathes s'étageant les unes par-dessus les autres dans l'air étonnamment pur. Et cette forêt, qu'on sent là tout près, répand dans le château magnifique une impression d'enchantement et de mystère...

Des phrases entières de la reine me reviennent en mémoire avec leurs inflexions doucement musicales. Je répondais à demi-voix, car il y avait dans ce boudoir une sorte de recueillement d'église. Je me souviens aussi de ces silences quelquefois, après qu'elle avait dit une chose profonde, dont le sens paraissait se prolonger au milieu de ce calme. Et c'est alors, dans ces intervalles, que j'entendais, venant des extrêmes lointains de la forêt, des sonneries militaires inconnues dont le timbre grave ressemblait à celui du cor. On était en automne et je me rappelle même ce détail infime : les derniers papillons, les dernières mouches, entrés étourdiment pour mourir dans ce tombeau somptueux, battaient de leurs ailes, tout près de moi, la grande glace claire.

J'ai dit que la voix de la reine était une musique,

— et une musique si fraîche, si jeune! Je ne crois pas avoir jamais entendu son de voix comparable au sien, ni jamais avoir entendu lire avec un charme pareil. Le lendemain de mon arrivée, Sa Majesté avait exprimé la curiosité de connaître mon impression sur certain poème allemand, nouveau pour moi. Son secrétaire me mit en garde dans une causerie particulière : « Si la reine vous le lit elle-même, dit-il, vous ne pourrez pas juger ; n'importe ce que lit la reine semble toujours délicieux — comme les morceaux qu'elle chante; mais si on reprend le livre après, pour lire seul, ce n'est plus du tout cela, on a souvent une complète désillusion. »

J'ai pu voir ensuite combien cet avertissement était fondé; ayant eu l'honneur d'assister à une lecture que Sa Majesté faisait aux dames de la cour de certains chapitres d'un de mes livres, je ne reconnaissais plus mon œuvre, tant elle me paraissait embellie, transfigurée.

De tout ce château de Sinaïa, qui semble, au milieu de cette forêt, quelque vision d'artiste devenue réalité par la vertu d'une baguette magique, rien n'est resté si nettement gravé dans ma mémoire que ce boudoir de la reine. Il y a déjà du vague dans les images qui me reviennent de ces longues galeries aux tentures pesantes, aux panoplies d'armes rares; de ces escaliers où circulaient des dames d'honneur, des huissiers, des laquais; de ces salles Renaissance, qui faisaient songer à un Louvre habité, à un Louvre du temps des rois; de cette salle de musique favorable aux rêves, haute et obscure, à merveilleux vitraux, où

était le grand orgue dont la reine jouait le soir... tandis que je retrouve tout de suite d'une manière complète cet appartement où Sa Majesté voulait bien quelquefois m'admettre auprès de son chevalet ou de sa table de travail. Il semblait, quand on avait été autorisé à franchir ces doubles portes et ces draperies d'entrée, qu'on eût pénétré dans une région de haute sérénité où tant de gens et de choses n'avaient plus le pouvoir d'atteindre. Et c'est toujours là de préférence que je me représente en pensée cette reine dont j'ai été l'hôte. Lorsqu'elle marchait à travers le boudoir, la blancheur de son costume tranchait sur le fond sombre des tentures ou des boiseries rares fouillées à tout petits dessins par des armées de sculpteurs. Lorsqu'elle était assise à travailler, de la place qu'elle m'avait indiquée le premier jour et que j'avais coutume de reprendre, je voyais son visage et son voile se détacher en avant d'une grande et superbe toile de Delacroix : *la Mise au tombeau du Christ*. Et toujours, de chaque côté d'elle, assises, les jeunes filles au costume oriental, complétant ce tableau que j'aurais voulu peindre. — De temps en temps elles se remplaçaient, elles changeaient, ces petites demoiselles d'honneur, toutes très différentes les unes des autres par l'aspect et la physionomie. Quand l'une était partie, là-bas à l'entrée, soulevant les portières aux grands plis lourds, il en apparaissait une nouvelle qui s'avançait sans bruit sur les tapis, après avoir fait d'abord le grand salut de cour, puis venait baiser la main de la reine, — et quelquefois s'asseyait par terre à ses pieds, appuyant la tête sur

ses genoux avec une câlinerie respectueuse. — Et la reine alors expliquait, avec un sourire maternel plein de mélancolie : « Ce sont mes filles ». — Je crois que ce qui faisait surtout l'attrait unique de ce sourire, encore plus que tous les autres charmes, c'était l'extrême bienveillance, l'extrême bonté.

Et comme j'ai bon souvenir aussi de toutes ces filles qui, pour le premier bonjour de la journée, me tendaient la main avec une simplicité et une grâce si gentilles, de si bonne compagnie! J'avais été surpris en arrivant à cette cour, de les entendre toutes, malgré leur costume d'Orient, causer en pur français de toutes les choses intelligentes et nouvelles, comme des Parisiennes du meilleur monde, — peut-être même mieux que les vraies Parisiennes de leur âge, avec plus d'acquis, avec moins de convenu et de visible frivolité. On sentait que la reine avait formé à son école cette pépinière de l'aristocratie roumaine, dont le français est la langue usuelle....

(*L'Exilée.*)

CONSTANTINOPLE. — LE VIEUX SÉRAIL ET LE TRÉSOR DES SULTANS

Cette puissance de peinture, qui caractérise le talent de Pierre Loti, ce don de tout décrire avec des moyens à la fois subtils et ingénus, sont admirables dans les pages qui suivent. Quand vous les aurez lues, fermez le livre, et vous reverrez, comme dans une hantise, cette ville immense, moins décrite que suggérée; puis, là-bas, tout au fond du vieux Stamboul, à la pointe extrême de l'Europe orientale,

cette mystérieuse demeure des magnifiques Sultans d'autrefois, sur laquelle plane la mélancolie délicieuse du passé mort.

Oh! Stamboul! De tous les noms qui m'enchantent encore, c'est toujours celui-là le plus magique. Sitôt qu'il est prononcé devant moi une vision s'ébauche : très haut, très haut en l'air, et d'abord dans le vague des lointains, s'esquisse quelque chose de gigantesque, une incomparable silhouette de ville. La mer est à ses pieds; une mer que sillonnent par milliers des navires, des barques, dans une agitation sans trêve, et d'où monte une clameur de Babel, en toutes les langues du Levant; la fumée flotte comme un long nuage horizontal, sur l'amoncellement des paquebots noirs et des caïques dorés, sur la foule bariolée qui crie ses transactions et ses marchandages; l'incessante fumée recouvre tout de son voile. Et c'est là-bas, au-dessus de ces buées et de ces poussières de houille, que la ville immense apparaît comme suspendue. En plein ciel clair, pointent des minarets aussi aigus que des lances, montent des dômes et des dômes, de grands dômes ronds, d'un blanc gris, d'un blanc mort, qui s'étagent les uns sur les autres comme des pyramides de clocher de pierre : les immobiles mosquées, que les siècles ne changent pas; — plus blanches, peut-être, aux vieux âges, ces mosquées saintes, quand nos vapeurs d'Occident n'avaient pas encore terni l'air alentour et que les voiliers d'autrefois venaient seuls mouiller à leur ombre, mais pareilles toujours, et depuis des siècles couronnant Stamboul de leurs mêmes coupoles géantes,

lui donnant cette même silhouette unique, plus grandiose que celle d'aucune ville de la terre. Elles sont l'immuable passé, ces mosquées; elles recèlent dans leurs pierres et leurs marbres le vieil esprit musulman, qui domine encore là-haut où elles se tiennent. Si l'on arrive des lointains de Marmara ou des lointains d'Asie, on les voit émerger les premières hors des brumes changeantes de l'horizon; au-dessus de tout ce qui s'agite de moderne et de mesquin sur les quais et sur la mer, elles font planer le frisson des vieux souvenirs, le grand rêve mystique de l'Islam, la pensée d'Allah terrible et la pensée de la mort....

. . . .

.... Notre cocher nous arrête devant une enceinte effroyable, comme celles des forteresses du moyen âge.

Ces murs enferment un petit recoin de la Terre qui est absolument spécial, unique, un promontoire avancé vers l'Asie voisine, et qui, de plus, fut, pendant des siècles, la résidence des Califes; un lieu d'incomparable splendeur. Avec le saint faubourg d'Eyoub, c'est ce qu'il y a de plus exquis à Constantinople : c'est le « Vieux-Sérail »....

On nous ouvre dans ces murs une porte de citadelle, et alors, sitôt que l'enceinte est franchie, la mélancolie délicieuse des choses intérieures nous est révélée, le passé mort nous prend à lui et nous enveloppe de son suaire.

D'abord du silence et de l'ombre. Des cours vides, désolées, où l'herbe des lieux abandonnés pousse entre les dalles, et où vivent encore des arbres cen-

tenaires, contemporains des magnifiques sultans d'autrefois : cyprès noirs hauts comme des tours, platanes qui ont pris des formes inusitées, tout creusés par le temps, ne se soutenant plus que sur de monstrueux lambeaux d'écorce et s'inclinant comme des vieillards.

Puis viennent des galeries, des colonnades en style turc ancien ; la véranda encore peinte d'étranges fresques, sous laquelle le grand Soliman daignait faire entrer les ambassadeurs des rois d'Europe.... Et ce lieu, heureusement, ne s'ouvre guère aux visiteurs profanes, n'est pas encore une vulgaire promenade de touristes ; derrière ses hautes murailles, il garde un peu de mystérieuse paix, il est tout empreint de la tristesse des splendeurs mortes.

Traversant ces premières cours, nous laissons sur la droite d'impénétrables jardins, où l'on voit émerger, d'entre les bouquets de cyprès, de vieux kiosques aux fenêtres fermées : résidences de veuves impériales, de princesses âgées qui viennent finir là leurs jours dans une retraite austère, au milieu d'un des sites les plus admirables du monde.

Elle est tout ensoleillée, tout éblouissante de tranquille lumière, la dernière partie de ce lieu muré où nous voici parvenus : la pointe finale du Vieux-Sérail — et de l'Europe. C'est une esplanade solitaire, très élevée, très blanche, dominant les lointains bleus de la mer et de l'Asie. Le clair soleil du matin inonde là-bas ces profondeurs d'espace, où des villes, des îlots, des montagnes, s'esquissent en teintes légères au-dessus de l nappe immobile de Marmara.

Il y a autour de nous d'antiques constructions, également blanches, qui contiennent tout ce que la Turquie possède de plus précieux et de plus rare :

D'abord le kiosque, interdit aux infidèles, où le manteau du Prophète est conservé dans une housse brodée de pierreries.

Puis le kiosque de Bagdad, entièrement revêtu à l'intérieur de ces faïences persanes d'autrefois, qui sont sans prix aujourd'hui : les branches de fleurs rouges y étaient faites avec du corail, qu'on liquéfiait par un procédé perdu et qu'on étendait comme une peinture.

Puis le Trésor impérial, très blanc lui aussi sous ses couches de chaux, et grillé comme une prison, dont on m'ouvrira tout à l'heure les portes de fer;

Et enfin un palais inhabité, mais entretenu minutieusement, où nous allons entrer nous asseoir. Des marches de marbre blanc nous mènent aux salons du rez-de-chaussée, qui ont dû être meublés vers le milieu du siècle dernier dans le goût européen d'alors. Ils sont d'un style Louis XV auquel un imperceptible mélange d'étrangeté orientale donne un charme à part. Des boiseries blanches et or, des lampas vieux-cerise ou vieux-lilas à fleurs blanches; rien que des nuances claires, adoucies par le temps.

De grands vases de Sèvres et de Chine, très peu d'objets, mais tous anciens et rares. Beaucoup d'espace, d'air, de clarté; une tranquille symétrie dans l'arrangement des choses — qu'on devine habituées à l'immobilité, à l'abandon.

Et là, dans cette sorte de solitude somptueuse,

assis sur ces fauteuils d'un rose délicieusement pâli, devant les larges fenêtres ouvertes, nous avons, de ce dernier promontoire de l'Europe, la vue splendide qui charma les sultans de jadis. A notre gauche, et très bas sous nos pieds, le Bosphore se déroule sillonné de navires et de caïques; les blancheurs des quais de marbre s'y reflètent; les blancheurs des nouvelles résidences impériales, Dolma-Bagtché et Tchéragan, s'y renversent en longues traînées pâles; la série des palais et des mosquées s'échelonne magnifiquement sur ses rives. En face, c'est l'Asie, encore bleuâtre dans un reste de buée matinale; c'est Scutari, avec ses dômes et ses minarets, avec son immense Champ-des-Morts, sa forêt de cyprès sombres. A droite, les étendues infinies de Marmara; — de lointains paquebots s'y promènent, perdus dans tout ce bleu diaphane, petites silhouettes grises, traînant des fumées....

Comme il était bien choisi, le lieu, pour dominer, pour surveiller de haut cette Turquie, assise superbement sur deux des parties du monde! Et aujourd'hui quelle paix ici et quelle mélancolique splendeur, dans cet isolement si complet des modernes agitations de la vie, dans ce grand silence d'abandon, sous ce clair et morne soleil!...

Lorsque le gardien des Trésors — vieillard à barbe blanche — se dispose, avec ses grosses clefs, à nous ouvrir la porte de fer, vingt personnages assermentés viennent former la haie, dix à droite, dix à gauche, de chaque côté de cette entrée — ce qui est une obligation d'étiquette.

Nous passons au milieu de leur double file, et

nous pénétrons dans des salles un peu obscures, où ils nous suivent tous.

Jamais caverne d'Ali-Baba ne fut remplie de telles richesses! — Depuis huit siècles on a entassé ici des pierres introuvables et les plus étonnantes merveilles d'art. A mesure que nos yeux, reposés du soleil de dehors, se font à la pénombre intérieure, les diamants commencent d'étinceler partout. Les choses sans âge et sans prix sont, à profusion, classées par espèces sur des étagères. Des armes de toutes les époques, depuis Tchengis-Khan jusqu'à Mahmoud; des armes d'argent et d'or surchargées de pierreries. Des collections de coffrets d'or de toutes les grandeurs et de tous les styles, les uns couverts de rubis, les autres de diamants, les autres de saphirs; quelques-uns même, taillés dans une seule émeraude grosse comme un œuf d'autriche. Des services à café, des buires, des aiguières de formes antiques et exquises. Et des étoffes de fées; des selles, des harnais, des houssines de parade pour les chevaux, en brocarts d'argent et d'or, brodés et rebrodés de fleurs en pierres précieuses; des trônes très larges, faits pour s'y asseoir les jambes croisées : celui-ci tout en rubis et perles fines, qui donnent ensemble un éclat rose; celui-là entièrement revêtu d'émeraudes et brillant d'un reflet vert, comme ruisselant d'eau marine.

Dans la dernière salle nous attend, derrière des vitres, une immobile et effroyable compagnie : vingt-huit poupées macabres de grandeur humaine, debout, droites, alignées militairement et se touchant les coudes. Elles sont coiffées toutes de ce

haut turban en forme de poire dont l'usage s'est perdu depuis un siècle et qu'on ne voit plus que posé sur les catafalques des grands personnages défunts, dans le demi-jour des kiosques funéraires, ou bien sculpté sur les tombes — tellement, que ce turban-là est absolument lié pour moi à l'idée de la mort.

Jusqu'au commencement de ce siècle, chaque fois que mourait un sultan, on apportait ici une poupée qu'on habillait avec les vêtements de gala du souverain passé, on lui mettait à la ceinture ses armes merveilleuses, on la coiffait de son turban et de sa magnifique aigrette de pierreries, — et elle restait ainsi, pour jamais, couverte de ces richesses éternellement perdues. Les vingt-huit sultans qui se sont succédé depuis la prise de Constantinople jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, ont dans cette salle leur simulacre debout, en tenue de parade; lentement, la sombre et somptueuse assemblée s'est accrue, les nouvelles poupées funèbres sont venues se ranger dans l'alignement des anciennes qui les attendaient là depuis des centaines d'années, sûres de les voir venir — et ils se touchent les coudes à présent, tous ces fantômes qui ont régné à des siècles d'intervalle, mais que le temps a rapprochés dans le même pitoyable non-être.

Leurs longues robes sont des plus étranges brocarts, aux grands dessins mystérieux, aux nuances éteintes par la durée; des poignards sans prix, aux larges pommeaux faits d'une seule pierre précieuse, se rouillent, malgré les soins, dans les soies des ceintures; il semble même que les énormes dia-

mants des aigrettes aient à la longue adouci leurs feux, brillent d'un éclat jaune et fatigué.

Et ce luxe inouï, saupoudré de poussière, est triste à regarder. Fabuleusement magnifiques, les poupées à haute coiffure, objet de tant de convoitises humaines, surveillées là derrière de doubles portes de fer, inutiles et dangereuses, voient passer les saisons, les années, les règnes, les révolutions, les siècles, dans la même immobilité et le même silence, tout le jour à peine éclairées à travers le grillage des vieilles fenêtres, et sans lumière dès que le soleil se couche... Chacune porte son nom, écrit comme un mot banal sur une étiquette fanée — des noms illustres et jadis terribles : Mourad le Conquérant, Soliman le Magnifique, Mohamed et Mahmoud... Je crois qu'elles me donnent, ces poupées, la plus terrifiante leçon de fragilité et de néant....

(*L'Exilée. — Constantinople.*)

LE SACRE D'UN SULTAN

La cérémonie a lieu dans la mosquée d'Eyoub, située au fond de la Corne d'Or. Ce monument — tout en marbre blanc — fut construit sous Mahomet II, sur l'emplacement du tombeau d'Eyoub, compagnon du prophète. C'est le lieu le plus saint de Stamboul, et l'accès en est de tout temps interdit aux chrétiens.

Aujourd'hui, 7 septembre [1], a lieu la grande représentation du sacre d'un sultan.

Abd-ul-Hamid, à ce qu'il semble, est pressé de

1. 1876.

s'entourer du prestige des Khalifes; il se pourrait que son avènement ouvrît à l'Islam une ère nouvelle, et qu'il apportât à la Turquie un peu de gloire encore et un dernier éclat.

Dans la mosquée sainte d'Eyoub, Abd-ul-Hamid est allé ceindre en grande pompe le sabre d'Othman.

Après quoi, suivi d'un long et magnifique cortège, le sultan a traversé Stamboul dans toute sa longueur pour se rendre au palais du vieux sérail, faisant une pose et disant une prière, comme il est d'usage, dans les mosquées et les kiosques funéraires qui se trouvaient sur son chemin.

Des hallebardiers ouvraient la marche, coiffés de plumets verts de deux mètres de haut, vêtus d'habits écarlates tout chamarrés d'or.

Abd-ul-Hamid s'avançait au milieu d'eux, monté sur un cheval blanc monumental, à l'allure lente et majestueuse, caparaçonné d'or et de pierreries.

Le cheik-ul-islam en manteau vert, les émirs en turban de cachemire, les ulémas en turban blanc à bandelettes d'or, les grands pachas, les grands dignitaires, suivaient sur des chevaux étincelants de dorures, — grave et interminable cortège où défilaient de singulières physionomies! — Des ulémas octogénaires, soutenus par des laquais sur leurs montures tranquilles, montraient au peuple des barbes blanches et de sombres regards empreints de fanatisme et d'obscurité.

Une foule innombrable se pressait sur tout ce parcours, une de ces foules turques auprès desquelles les plus luxueuses foules d'Occident paraîtraient laides et tristes. Des estrades disposées sur

une étendue de plusieurs kilomètres pliaient sous le poids des curieux, et tous les costumes d'Europe et d'Asie s'y trouvaient mêlés.

Sur les hauteurs d'Eyoub s'étalait la masse mouvante des dames turques. Tous ces corps de femmes, enveloppés chacun jusqu'aux pieds de pièces de soie de couleurs éclatantes, toutes ces têtes blanches cachées sous les plis des yachmaks d'où sortaient des yeux noirs, se confondaient sous les cyprès avec les pierres peintes et historiées des tombes. Cela était si coloré et si bizarre, qu'on eût dit moins une réalité qu'une composition fantastique de quelque orientaliste halluciné.

(*Aziyadé.*)

UNE RÉCEPTION CHEZ IZEDDIN-ALI-EFFENDI

Cette « turquerie » veillotte et surannée, Loti a su la rajeunir. Par quel moyen? En se faisant Turc; en prenant — pendant toute la durée de son séjour à Stamboul — l'âme d'un effendi. Et cela lui a été d'autant plus facile, qu'il a toujours eu une sympathie très vive pour ces pays d'Islam. « Je me suis toujours senti l'âme à moitié arabe », dit-il dans la préface du *Roman d'un Spahi*. Ajoutons que l'âme de Loti s'est si bien livrée au monde extérieur, qu'elle est capable de vivre toutes les vies. C'est un Protée qui change de forme en changeant de séjour. De là le charme de ces histoires lointaines, charme d'illusion et de légende — et d'autant plus suave, que la confession et l'autobiographie transparaissent derrière les lignes.
Voici une page d'une couleur bien orientale.

Il y avait réception chez Izeddin-Ali-effendi, au fond de Stamboul : la fumée des parfums, la fumée du tembaki, le tambour de basque aux paillettes de

cuivre, et des voix d'hommes chantant comme en rêve les bizarres mélodies de l'Orient.

Ces soirées qui m'avaient paru d'abord d'une étrangeté barbare, peu à peu m'étaient devenues familières, et chez moi, plus tard, avaient lieu des réceptions semblables où l'on s'enivrait au bruit du tambour, avec des parfums et de la fumée.

On arrive le soir aux réceptions de Izeddin-Ali-effendi pour ne repartir qu'au grand jour. Les distances sont grandes à Stamboul par une nuit de neige, et Izeddin entend très largement l'hospitalité.

La maison d'Izeddin-Ali, vieille et caduque au dehors, renferme dans ses murailles noires les mystérieuses magnificences du luxe oriental. Izeddin-Ali professe d'ailleurs le culte exclusif de tout ce qui est exquis, de tout ce qui rappelle les temps regrettés du passé, de tout ce qui est marqué au sceau d'autrefois. On frappe à la porte, lourde et ferrée; deux petites esclaves circassiennes viennent sans bruit nous ouvrir.

On éteint sa lanterne, on se déchausse, opérations très bourgeoises voulues par les usages de la Turquie. Le chez soi, en Orient, n'est jamais souillé de la boue du dehors, on la laisse à la porte, et les tapis précieux que le petit-fils a reçus de l'aïeul, ne sont foulés que par des babouches ou des pieds nus.

Ces deux esclaves ont huit ans; elles sont à vendre et elles le savent. Leurs faces épanouies sont régulières et charmantes, des fleurs sont plantées dans leurs cheveux de bébé, relevés très haut sur le sommet de la tête. Avec respect elles vous pren-

nent la main et la touchent doucement de leur front.

Aziyadé, qui avait été, elle aussi, une petite esclave circassienne, avait conservé cette manière de m'exprimer la soumission et l'amour.

On monte de vieux escaliers sombres, couverts de somptueux tapis de Perse ; le haremlike s'entr'ouvre doucement et des yeux de femmes vous observent, par l'entre-bâillement d'une porte incrustée de nacre.

Dans une grande pièce où les tapis sont si épais qu'on croirait marcher sur le dos d'un mouton de Kachemyr, cinq ou six jeunes hommes sont assis, les jambes croisées, dans des attitudes de nonchalance heureuse et de tranquille rêverie. Un grand vase de cuivre ciselé, rempli de braise, fait à cet appartement une atmosphère tiède, un tant soit peu lourde qui porte au sommeil. Des bougies sont suspendues par grappes au plafond de chêne sculpté ; elles sont enfermées dans des tulipes d'opale qui ne laissent filtrer qu'une lumière rose, discrète et voilée. Les chaises, comme les femmes, sont inconnues dans les soirées turques. Rien que des divans très bas, couverts de riches soies d'Asie ; des coussins de brocart. de satin et d'or, des plateaux d'argent, où reposent de longs chibouks de jasmin ; de petits meubles à huit pans, supportant des narguilés que terminent de grosses boules d'ambre incrustées d'or.

Tout le monde n'est pas admis chez Izeddin-Ali et ceux qui sont là sont choisis ; non pas de ces fils de pacha, traînés sur les boulevards de Paris, gom-

meux et abêtis, mais tous enfants de la vieille Turquie, élevés dans les Yalis dorés, à l'abri du vent égalitaire empesté de fumée de houille qui souffle d'Occident. L'œil ne rencontre dans ces groupes que de sympathiques figures, au regard plein de flamme et de jeunesse.

Ces hommes qui, dans le jour, circulaient en costume européen, ont repris le soir, dans leur inviolable intérieur, la chemise de soie et le long cafetan en cachemire doublé de fourrure. Le paletot gris n'était qu'un déguisement passager et sans grâce, qui seyait mal à leurs organisations asiatiques.

... La fumée odorante décrit dans la tiède atmosphère des courbes changeantes et compliquées ; on cause à voix basse, de la guerre souvent, d'Ignatief et des inquiétants « Moscov », des destinées fatales que Allah prépare au khalife et à l'Islam. Les toutes petites tasses de café d'Arabie ont été plusieurs fois remplies et vidées.

Le vin blanc d'Ismidt, que le Coran n'a pas interdit, est servi dans un verre unique, où, suivant l'usage, chacun boit à son tour.

On en boit si peu, qu'une jeune fille en demanderait davantage, et que ce vin est tout à fait étranger à ce qui va suivre.

Peu à peu, cependant, la tête devient plus lourde, et les idées plus incertaines se confondent en un rêve indécis.

Izeddin-Ali et Suleïman prennent en main des tambours de basque, et chantent d'une voix de somnambule de vieux airs venus d'Asie. On voit plus vaguement la fumée qui monte, les regards

qui s'éteignent, les nacres qui brillent, la richesse du logis.

Et tout doucement arrive l'ivresse, l'oubli désiré de toutes les choses humaines!

Les domestiques apportent les yatags, où chacun s'étend et s'endort....

... Le matin est rendu; le jour se faufile à travers les treillages de frêne, les stores peints et les rideaux de soie.

Les hôtes d'Izeddin-Ali s'en vont faire leur toilette, chacun dans un cabinet de marbre blanc, à l'aide de serviettes si brodées et dorées qu'en Angleterre on oserait à peine s'en servir.

Ils fument une cigarette réunis autour du brasero de cuivre et se disent adieu.

Le réveil est maussade. On s'imagine avoir été visité par quelque rêve des *Mille et une Nuits*, quand on se retrouve le matin, pataugeant dans la boue de Stamboul, dans l'activité des rues et des bazars.

. . . .

(*Azigadé.*)

L'OUED-EL-AIN

Une fraîche oasis, un coin de paradis, dans le désert arabique. Au fond de la Vallée de la Fontaine (Oued-el-Aïn), court une eau vive, claire comme un pur cristal, dans des bassins de granit rose qui ont le poli du marbre travaillé, et dont le fond transparaît comme celui des artificielles piscines creusées dans les palais d'Orient pour les ablutions des sultanes.

... Sur le soir, nous arrivons à la « Vallée de la Fontaine » (l'Oued-el-Aïn), où nous devons camper.

C'est la première oasis depuis que nous marchons dans le désert, et elle nous paraît un lieu enchanté, quand elle s'ouvre tout à coup, comme un décor qui change, entre deux hauts portants de montagne. Elle est enfermée, murée splendidement par les granits, qui ont reparu là, semblables à ceux du Sinaï, mais plus rouges encore. Au fond et au milieu, s'élève, comme un temple, comme une pagode indoue, une étrange fantaisie géologique, une gigantesque pyramide régulière, flanquée presque symétriquement de clochetons et de tourelles. La base en est d'une couleur si intense qu'on la dirait frottée de sang, tandis que le sommet, d'un granit spécial sans doute, pâlit et tourne au jaune de soufre.

Sur la rougeur sombre de tous ces grands rochers, se détachent des bouquets de palmes d'un vert trop intense et presque bleu, les uns en touffes épaisses sur le sol, les autres s'élançant sur de longues tiges penchées. Et des tamarins, et des roseaux, et de l'eau courante qui bruit sur les pierres! Nos chameaux altérés crient vers l'eau fraîche, courent y tremper avidement leurs têtes chaudes. Et nous, après ces jours de visions funèbres, enivrés tout à coup par la splendeur de cet Eden caché, nous campons joyeusement dans ce triple cirque de rochers sanglants parmi les belles verdures bleues.

C'est le matin, le lumineux matin, et j'explore au hasard l'oasis charmante où notre petite ville de toile blanche va demeurer bâtie pour un ou deux jours. Au plus creux de la vallée coule une eau vive et claire, dans des bassins de granit rose qui ont le

poli du marbre travaillé et qui sont sans une plante, sans une algue, dont le fond transparaît comme celui des artificielles piscines pour les ablutions de sultanes ou de houris. Elle court, l'eau rare, l'eau précieuse, tantôt dissimulée aux derniers replis roses des bassins, tantôt s'épanchant sur sa route en petits marécages sablonneux où croissent les roseaux, les tamarins et les palmiers superbes éployés en panaches bleus.

On admire en passant chacun de ces jardins sauvages. Puis le petit recoin paradisiaque tout à coup vous est masqué derrière les blocs des granits énormes, et on ne voit plus, pour un temps, que les pierres polies où l'eau s'enferme, — jusqu'au moment où le miracle recommence, à quelque détour, et un autre bocage enchanté survient. Le ciel naturellement est d'une limpidité de cristal, comme un ciel d'Eden doit être. Et des oiseaux chantent dans les palmes; des libellules tremblent, posées sur les joncs; des reflets de soleil, malgré les roches surplombantes, se glissent et viennent danser par places au fil de l'eau remuée.

Dans un bassin profond aux parois adoucies, qui semble quelque somptueux sarcophage de roi, j'arrête ma promenade pour me baigner; alors, levant les yeux, j'aperçois de grandes bêtes à tournure antédiluvienne, penchées tout au bord des escarpements d'en haut en me regardant, le cou tendu, d'un air d'intime connaissance : nos dromadaires, qui sans doute réfléchissent au moyen de descendre jusqu'à l'eau convoitée, et qui peut-être aussi goûtent, à leur manière, le matin suave.

Dans l'oasis, on peut circuler partout en babouches légères ou pieds nus; les granits ont été usés si longuement par les siècles tranquilles, qu'à présent ils sont partout sans arêtes vives, luisants et doux. Ou bien, c'est du sable fin, où l'on marche comme sur du velours, ajoutant des traces humaines aux traces des panthères et des gazelles. Du reste, dans cette contrée du monde où sont inconnues la pluie, la fumée, la poussière et la sueur, on ne salit jamais ses vêtements; on peut n'importe où marcher ou s'étendre sur le sol sec et propre, sans tacher les longs voiles de laine blanche dont on s'habille — et sous lesquels passent le soleil ou les vivifiantes brises, pour durcir et bronzer les poitrines.

Il y a une paix spéciale, une incomparable paix dans cette oasis non profanée, que de tous côtés l'immense désert mort environne et protège.

Un seul moment d'agitation dans la journée — à propos d'un serpent de grande taille qui s'est montré dans un palmier. Nos Bédouins, qui l'ont vu autrement que nous, affirment qu'il avait deux têtes, que par conséquent c'était *Barkil*, roi des serpents, et qu'il est nécessaire de le tuer. Alors ils font une battue inutile, à coup de pierres, dans les belles palmes emmêlées.

(*Le Désert.*)

LE SINAÏ ET SON MONASTÈRE

La caravane s'engage dans des défilés sauvages, grimpe aux flancs escarpés de la montagne et arrive au monastère, prodigieux monument, resté debout et intact depuis les origines du christianisme, peuplé de moines aux longs cheveux qui y gardent des richesses incalculables. La description de ce couvent, perché comme un nid d'aigle sur ce pic aride, est une des plus belles pages que Loti ait écrites. Si l'auteur ressent quelque trouble en parcourant les cryptes souterraines du Sinaï, ce n'est point parce que la grande ombre de Moïse plane sur toutes ces choses, — Loti n'a pas l'âme pieuse — c'est parce que ces chapelles sont très vieilles, remplies d'objets précieux, et qu'elles évoquent dans son esprit des époques lointaines, tout un passé mort.

... Au matin, quand nous levons le camp, le ciel est moins bas et la neige ne tombe plus : mais de gros nuages se tiennent immobiles contre des granits géants qui sont partout, qui se dressent, de tous les côtés à la fois, au-dessus des amas de bêtes pétrifiées, et dont nous n'avions pas soupçonné la présence dans les obscurités nébuleuses d'hier.

Nous reprenons notre route ascendante par des gorges d'un aspect effroyable, sortes de couloirs sablés, entre des murailles toujours plus hautes et plus sombres. Nous sortons de la région des formes animales grises, pour rentrer dans les granits bruns aux farouches attitudes droites. Le froid augmente et l'air se fait plus étrangement sonore. A midi, pendant l'heure du repos, quand nos Bédouins passent, caravane transie au milieu de cette ombre glacée, leur clameur se répercute et se prolonge comme la fugue des grandes orgues dans des cathédrales infinies. Il y a des lointains fermés et noirs,

au fond desquels la blancheur morte des neiges éclate çà et là, parmi des nuées mystérieuses qui stationnent.

D'heure en heure, tout devient plus gigantesque. Et sur le soir enfin, parmi des cimes granitiques enténébrées de nuages, les hauts remparts et les quelques cyprès du couvent du Sinaï nous apparaissent, au travers des flocons blancs dont l'air est rayé. Hélas! comme elle est silencieuse, sinistre et froide, cette apparition de la montagne très sainte, dont le nom seul, à distance, flamboyait encore pour nous....

Nos tentes sont là, déjà montées, parmi des éboulements de vieilles murailles, dans une gorge où le vent s'engouffre, et le suaire blanc qui couvre la terre est jonché de nos bagages; notre pauvre campement a un air de désarroi lamentable, sous ces rafales qui le secouent pour l'emporter et sous cette neige qui maintenant tombe en tourmente. Tremblant de froid, dans nos burnous mouillés, nous descendons de nos grandes bêtes, qui souffrent et se plaignent, inquiètes de cette obscurité blanche, de ce vent cinglant, de ces trop hautes montagnes....

Vraiment la situation semble impossible à tenir ici pendant la nuit qui s'annonce, et, par un messager, j'envoie au supérieur du couvent une lettre de recommandation spéciale que le patriarche du Caire a bien voulu me donner pour lui. Je lui fais savoir en même temps notre détresse, lui demandant de nous laisser camper plus près, quelque part à l'abri des rafales, tout contre ses murs.

La réponse nous est bientôt apportée par un

jeune frère en robe noire, qui parle un peu français : « Il n'y a pas, dit-il, de lieu de campement plus rapproché; dans la gorge où le couvent est bâti, on ne trouverait pas la largeur d'une tente entre les roches et les remparts. Mais, si nous voulons, nous pouvons coucher au couvent même et y résider tant que bon nous semblera. »

Nous acceptons l'offre, retenant le moine, pour lui faire partager notre repas du soir, avant de nous rendre là-haut avec lui. Et nous nous mettons à table ensemble, sous un vent glacial, tandis que nos Bédouins font constamment tomber la neige qui s'amoncelle en poids dangereux sur nos tentes.

Mais voici que nous arrive, avec effarement, le frère portier, tenant un grand fanal et des clefs énormes : « Jamais, dit-il en grec, jamais, au grand jamais, la porte du couvent n'est restée si tard ouverte ! Par faveur toute spéciale, on nous a attendus jusqu'à cette heure; cependant il faut venir tout de suite, sous peine d'être abandonnés pour la nuit dans la tourmente du dehors. »

Donc, laissant tout, nous nous hâtons de partir, en cortège, aux lanternes. Il faut retenir à deux mains nos burnous envolés, et tout en enfonçant jusqu'aux chevilles dans les épaisseurs blanches, grimper, grimper, dans la nuit trouble, entre des éboulements de granit.

Un quart d'heure, vingt minutes d'ascension, pieds nus, nos babouches perdues, glissant à chaque pas sur la neige.

Enfin un mur est devant nous, qui semble gigantesque, mais dont le sommet se perd dans l'obscu-

rité, et une petite porte s'ouvre là dedans, toute basse, entièrement bardée de fer, et millénaire pour le moins. — Nous passons. — Deux autres petites portes semblables viennent après, coupant un chemin voûté qui tourne dans l'épaisseur d'un rempart. Elles se referment après notre passage, avec un bruit de heurt d'armures. — Nous sommes entrés.

Et tout cela, nos costumes aidant, est du plein moyen âge : quelque arrivée nocturne de Sarrasins, dans un château de jadis....

Grimpons encore sur des granits vaguement taillés en forme de marches, grimpons par une série d'escaliers croulants, dans l'intérieur de cette forteresse où se superposent et se confondent, aux lueurs de nos lanternes, de bizarres assemblages de maisonnettes arabes. C'est tout en haut que nous devons habiter, dans une sorte d'hôtellerie pour les pèlerins, dont les chambres pauvres et primitives donnent toutes sur un même long balcon aux balustrades déjetées.

Les moines hospitaliers, en robe noire et en longs cheveux de femme, s'empressent de nous réconforter avec un peu de café chaud, avec un peu de braise allumée pour nous dans des vases de cuivre. Tout a un air de misère insouciante et de délabrement oriental, dans ce couvent âgé d'une quinzaine de siècles. Nos chambres, pareilles, sont comme dans les maisons turques les plus humbles : murs à la chaux blanche, plafonds et fenêtres en bois non peint que le temps a noirci, divans larges recouverts de vieilles indiennes aux fleurs fanées. E

chacun de nous a chez soi, sur sa muraille nue, une modeste icone encadrée de bois blanc devant laquelle une veilleuse brûle.

Sur nos divans très durs, qui ont dû servir à coucher des quantités de pèlerins, on étend des draps, des couvre-pieds raides comme du carton, et nous nous couchons là, ravis du logis, écoutant le vent et la neige en tourmente dehors, songeant à nos tentes restées en bas, à nos pauvres Bédouins, à nos pauvres chameaux qu'il a été impossible de faire entrer et qui gisent sans abri, sous un suaire de neige.

Tandis que vient le sommeil, je regarde autour de ma tête les inscriptions dont la chaux du mur est criblée : noms de pèlerins qui sont venus ici de tous les coins du monde, des noms russes, des noms grecs, des noms arabes, et un seul nom français : « Prince de Beauvau, 1866 ».

Peu à peu, le vent s'apaise, — et un silence profond s'épand avec la nuit sur la *demeure de la solitude...*

La petite veilleuse, qui tremblotait devant l'icone, finit par s'éteindre, — au moment où m'éveillent des cloches sonnant matines, en vibrations d'argent dans un absolu silence.

Puis, je reperds conscience de tout, jusqu'à l'heure où je vois filtrer, au travers du bois de ma fenêtre, un jet de clair soleil.

Ouvrir la porte est un instant de surprise, d'émerveillement presque, tant le lieu est étrange.... Les fantastiques choses, entrevues hier à notre arrivée nocturne, sont là, par ce froid matin, debout et

bien réelles, étonnamment nettes sous une implacable lumière blanche, échafaudées invraisemblablement, comme plaquées les unes sur les autres, sans perspective, tant l'atmosphère est pure — et silencieuse comme si elles étaient mortes de leur vieillesse millénaire. Une église byzantine, une mosquée, des maisonnettes, des cloîtres : un enchevêtrement d'escaliers, de galeries, d'arceaux, descendant aux précipices d'en dessous; tout cela en miniature, superposé dans un rien d'espace; tout cela entouré de formidables remparts de trente pieds de haut, et accroché aux flancs du Sinaï gigantesque. La longue véranda sur laquelle nos cellules s'ouvrent fait partie elle-même de cet ensemble de constructions sans âge, déjetées, contournées, caduques, les unes presque en ruine, ayant repris la teinte rouge du granit originel; les autres toutes blanches de chaux avec un peinturlurage oriental sur leurs bois vermoulus. On a conscience, rien qu'en respirant l'air trop vif, d'être à une altitude excessive, et cependant on est surplombé de partout, comme au fond d'un puits; toutes les extrêmes pointes du Sinaï se dressent en l'air, escaladent le ciel, sortes de titanesques murailles, découpées et striées, tout en granit rouge, — mais d'un rouge de sanguine, sans une tache et sans une ombre, — trop verticales et montant trop haut, donnant presque du vertige et de la terreur.

Le peu qu'on voit du ciel est d'une profonde limpidité bleue et le soleil éclaire magnifiquement.

De la neige étincelante saupoudre encore toutes

les choses; elle couronne d'un velours blanc le dessus de tous les vieux murs; elle indique çà et là d'une raie blanche les stries de tous les granits formidables — que l'on suit, en levant beaucoup la tête, dans leur montée vers le zénith éblouissant.

Et toujours le même silence inouï enveloppe ce fantôme de monastère, dont l'antiquité s'accentue encore sous ce soleil et sous cette neige. On sent que c'est vraiment bien là cette « demeure de la solitude » entourée partout de déserts.

Sur notre véranda paisible et ensoleillée, nous nous promenons vêtus comme Aladin, ayant fait apporter du camp, par déférence pour les moines, nos plus belles robes de soie d'Asie. Nous nous disons même que nos costumes, dont les couleurs s'avivent les unes par les autres, doivent faire bien sur le fond des vieilles chaux blanches et des rouges granits. Mais personne n'est là pour nous voir....

De temps à autre un moine à cheveux blancs et à vêtements noirs, d'une allure cassée, monte ou descend par l'un des petits escaliers de ce labyrinthe, puis s'enfonce sous quelque voûte, et disparaît sans bruit dans quelque cellule. Et aussitôt, la paix de la mort retombe.

Cependant l'aimable père Daniel, celui qui a partagé hier au soir notre dîner sous la tente, arrive enfin et nous propose de descendre avec lui à l'église, située en contre-bas de nos logis de pèlerins. Et nous le suivons, dans la série des petits couloirs, escaliers, passages voûtés où s'égouttent ces neiges qui fondent. Tout est contourné, déformé et fruste. Il y a de vieilles portes de style arabe et

de style cophte, les unes sculptées, les autres en marqueterie. Il y a des inscriptions arabes, grecques ou syriaques, dont les plus jeunes ont des siècles....

Au fond d'un creux où nous sommes descendus, voici enfin la basilique. On ouvre devant nous les deux battants d'une porte de cadre, qui fut sculptée il y a treize cents ans, — et nous entrons dans les étonnements de ce lieu, unique au monde, que la situation du désert a préservé des révolutions, des pillages, de toutes les retouches humaines, et qui est à peu près demeuré tel que le fit construire, en l'an 550, l'empereur Justinien.

La vue, au premier instant, est éblouie et déconcertée par la profusion des lustres, des lampes d'argent qui descendent d'en haut, formant, au-dessus des parquets de mosaïques, une sorte de seconde voûte suspendue, compliquée, étincelante.

Et puis, on est saisi de l'archaïsme presque sauvage de ce sanctuaire, plus encore que de sa richesse. C'est une relique des vieux temps, étonnamment conservée; on se sent plongé là dans un passé naïf et magnifique, — si lointain et pourtant si présent, qu'il inquiète l'esprit.

Les lourdes colonnes ont des chapiteaux irréguliers et semi-barbares. Les murs sont couverts de peintures et de dorures byzantines, de mosaïques de marbre, de vieilles broderies éteintes et de vieux brocarts mourants. Tout le fond de l'église est d'un byzantin presque arabe, surchargé naïvement, et le voile qui, suivant le rite grec, masque le tabernacle, est fait d'une de ces merveilleuses étoffes

persanes lamées dont s'habillaient les sultans d'autrefois.

Par une petite porte latérale toute basse, nous pénétrons, derrière ce voile fermé, dans le lieu plus surprenant encore où le tabernacle se tient. Ici, la voûte est de mosaïque d'or comme à Sainte-Sophie, moins intacte, relique sans prix, qu'a préservée le désert d'alentour. Le tabernacle, les chaises pour les évêques, sont en fine marqueterie de marbre; les étoffes, de style à peu près inconnu, ont d'inimitables broderies foncées. Il y a deux châsses, jadis offertes par la Russie pour sainte Catherine, qui sont entièrement en argent repoussé et gravé; sur chacune d'elles, la sainte, en vêtements d'or rehaussés de turquoises, de rubis et d'émeraudes, est couchée, la tête sur un oreiller d'argent dont les ciselures patientes et merveilleuses imitent la trame des vieux lampas. — On comprend qu'il faille de puissantes murailles pour protéger de tels trésors. — A profusion sont accrochées, aux parois de marbre les icones d'argent, d'or et de pierres précieuses. Et, sur des pupitres, sont posés des évangiles, manuscrits sur parchemin qui ont mille ou douze cents ans, reliés de pierreries et d'or...

Derrière le tabernacle est le lieu sacré par excellence, la crypte du « Buisson ardent », où l'un des moines nous conduit par des petites portes encore plus basses, au milieu d'une pénombre de caverne. Dans une sorte de vestibule où les vieux tapis d'Orient ont des épaisseurs de velours, il nous arrête, avant de nous laisser entrer, pour nous

faire quitter nos babouches : par obéissance au commandement de l'*Exode*, on ne pénètre que pieds nus dans ce sanctuaire profond. Et enfin, le seuil franchi, nous nous trouvons en plein VIe siècle, dans les naïves merveilles des vieux temps morts.

Le lieu est sombre, entièrement revêtu de faïences antiques d'un bleu vert ou de mosaïques d'or, lesquelles disparaissent sous les icones d'or et de pierreries accrochées au mur, sous la profusion des lampes d'argent et d'or qui descendent du plafond bas. Des saintes rigides, en robes de vermeil, dont le visage reste dans un effacement sombre sous leurs barbares couronnes étincelantes, nous regardent entrer. Nous avions prévu leurs regards, sans doute, et c'était pour elles nos recherches de costume oriental; vraiment nous nous serions sentis profanateurs envers les artistes enfantins et splendides d'autrefois, peintres, ciseleurs ou orfèvres, si nous étions venus ici dans les vêtements de notre siècle mesquin et impie. Jamais, nulle part, nous n'avions eu si complète encore l'impression d'une revue dans l'antérieur des âges. Les peuples et les empires ont coulé comme des fleuves, depuis que ces petites choses précieuses sont là, tranquilles aux mêmes places, brillant d'un éclat pareil, très lentement terni. Même ce moine qui nous accompagne, avec ses longs cheveux roux couvrant ses épaules, et sa pâle beauté d'ascète, doit être en tout semblable aux illuminés des époques premières.... Même ce vague reflet de soleil, qui arrive par l'antique petite fenêtre, amoindri

dans l'épaisseur du mur, et qui dessine comme un cercle spectral sur les icones et les faïences, a l'air d'être quelque lueur des jours anciens, quelque lueur d'il y a mille ans....

Une sorte de loge, qui est parée d'argent ciselé et où des lampes brûlent, occupe le fond de la crypte : c'est là que, d'après la tradition vénérée, l'*ange de l'Éternel* apparut à Moïse du milieu du buisson en flammes.

Il y a d'autres chapelles encore, où l'on nous mène par les petits escaliers et les petites voûtes; étroites, obscures, mystérieuses, elles sont nichées çà et là dans des recoins du vieux dédale parmi les cellules sordides et les gites de misère. Elles renferment toutes d'étonnantes choses archaïques, dont les années, les vers, la moisissure auront bientôt fait de la cendre.

Il y a des bibliothèques aussi, grandes au plus comme des cabines de navire, mais ne contenant que d'uniques et introuvables œuvres. Celle-ci, remplie de manuscrits syriaques; celle-là, de manuscrits grecs contemporains de Bysance, vieux parchemins sans prix, enluminés patiemment dans le silence des palais et des cloitres, livres écrits de la propre main de saint Basile ou de saint Chrysostome, évangiles calligraphiés par l'empereur Théodose.... Et la poussière les ronge de siècle en siècle; et la neige des hivers, qui fond sur les toits, y desssine des taches noires, en suintant — comme aujourd'hui — à travers la pourriture des plafonds....

... Les jardins, peu à peu gagnés sur l'aridité de

la montagne, sont en terrasses successives, entourés, eux aussi, de grands murs, mais non fortifiés; en cas de siège, évidemment, on les abandonnerait. Il y pousse des cyprès, des oliviers, des vignes, quelques citronniers aux feuilles roussies par la grêle et la neige. Sous de vieux arbres est une sorte d'enclos désolé que le moine, dans son français étrange, appelle la *mortification* : c'est le cimetière de la communauté, où dorment pêle-mête, dans un renoncement suprême, des morts sans personnalité et sans nom. Nous sommes déjà en plein crépuscule ici, tandis que sur nos têtes les granits surplombants et menaçants baignent encore dans le soleil. Il fait si froid qu'il faut rentrer.

Avant de franchir de nouveau les remparts énormes, nous nous arrêtons pour regarder la première des petites portes basses, au-dessus de laquelle s'avancent les guérites de pierre pour jeter sur les assaillants l'eau et l'huile bouillantes; elle est surmontée de deux plaques de marbre, disant, l'une en grec, l'autre en syriaque, que ce couvent fut construit, en l'an 550, sous le règne de *Justinianus, imperator*....

(*Le Désert.*)

BETHLÉEM

J'ai lu des descriptions de Bethléem dans le *Voyage en Orient* de Lamartine et dans l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, de Chateaubriand. Elles sont fort belles, je m'empresse de le reconnaitre; mais c'est Pierre Loti qui nous donne de Bethléem la vision la plus exquise, et, tout à la fois, la plus décevante.

A peine a-t-il franchi les vieilles fortifications, que ses oreilles sont frappées par des cris aigus et des rires grossiers. C'est une société d'Anglais, au milieu desquels courent des *camelots* colportant leur marchandise... Oh! les beaux rêves déçus!

... Tout à coup, là-bas, très haut, en avant de nous, au sommet d'une des plus lointaines montagnes gris perle, s'esquisse une petite ville gris rose, indécise de teinte et de contours comme une ville de rêve, apparaissant presque trop haut au-dessus des régions basses où nous sommes; cubes de pierre rosée, avec des minarets de mosquées, des clochers d'églises — et notre guide nous l'indique de son lent geste arabe, en disant : « Bethléem!... »

Oh! Bethléem! Il y encore une telle magie autour de ce nom, que nos yeux se voilent... Je retiens mon cheval, pour rester en arrière, parce que voici que je pleure, en contemplant l'apparition soudaine; regardée du fond de notre ravin d'ombre, elle est, sur ces montagnes aux apparences de nuages, attirante là-haut comme une suprême patrie... Bien inattendues, ces larmes, mais souveraines et sans résistance possible; infiniment désolées, mais si douces : dernière prière, qui n'est plus exprimable, dernière adoration de souvenir, aux pieds du Consolateur perdu...

Des voitures de l'agence Cook, des fiacres remplis de touristes, pour lesquels il faut se ranger sous les portes. Une odieuse enseigne en français : « Un tel, fabricant d'objets de piété à des prix modérés ». Et enfin nous mettons pied à terre sur la grande place de Bethléem que ferment là-bas les murs sévères de l'église de la Nativité. Il y a des

hôtels, des restaurants, des magasins à devanture européenne, remplis de chapelets. Il y a une station de fiacres et une quantité de ces êtres, d'une effronterie spéciale, qui font métier d'exploiter les voyageurs...

On est admis par petits groupes et à son tour dans l'église et la grotte de la Nativité, qui confinent à un grand couvent de Franciscains, pilotes de ces saints lieux.

Nous sommes reçus là par des moines italiens, à la parole et aux gestes communs, qui nous font asseoir dans une salle d'attente et nous y laissent seuls. Une table à manger occupe le milieu de cette salle; elle est couverte d'une grossière toile cirée et garnie de verres de vin et de « bocks » vidés. Aux murs, des « chromos » représentant des choses quelconques, la reine Victoria, je crois, et l'empereur d'Autriche.

... Où sommes-nous, vraiment, dans quelle auberge, dans quel estaminet de barrière?... Nous avions été prévenus, nous attendions des profanations, mais pas cela!... Ce nom de Bethléem, qui rayonnait, il vient de tomber pitoyablement à nos pieds, et c'est fini; dans un froid mortel, tout s'effondre... Nous demeurons là, silencieux et durs, dans une tristesse sans borne et dans un écœurement hautain... Oh! pourquoi sommes-nous venus; pourquoi n'être pas partis tout de suite, retournés vers le désert, ce matin, quand, du fond des vallées d'en bas, Bethléem encore mystérieuse et douce nous est apparue?...

C'est notre tour, à présent de visiter. On nous

appelle, on va nous conduire dans la grotte où le Christ est né...

Sous les cloîtres, en passant, nous croisons des gens qui en reviennent, des pèlerins russes dont les yeux, il est vrai, sont voilés de larmes, mais surtout des touristes bavards tenant en main leur *Bœdeker*... Mon Dieu! est-ce possible, que ce soit là?... Ce lieu prostitué à tous, c'est l'église de Bethléem?..

Elle est triple, l'église, latine, arménienne, grecque; ses trois parties, distinctes et hostiles, communiquent ensemble; mais un officier et des soldats turcs, constamment armés, circulent de l'une à l'autre pour maintenir l'ordre et empêcher les batailles entre chrétiens des différents rites.

La grotte s'ouvre en dessous, tout à fait souterraine aujourd'hui. Et vraisemblablement elle est bien, comme l'attestent des traditions du IIe siècle, le lieu de la naissance du Christ, car jadis, à l'entrée de la Bethléem antique, elle servait d'abri aux voyageurs pauvres qui n'avaient pas place à l'hôtellerie.

Deux escaliers y descendent, l'un pour les Latins et les Arméniens, l'autre pour les Grecs. La porte étroite en est de marbre blanc. Toutes les parois en sont crassées, usées, par les milliers d'êtres qui y sont venus, en groupes ou en processions, depuis les premiers siècles chrétiens. Elle se compose d'une quantité de petits compartiments, de petits couloirs, où sont des autels et où brûlent des lampes. La voûte irrégulière du rocher, humide et suintante, apparaît çà et là, entre les tentures de

damas fané; partout des dorures communes, des petits tableaux, des « chromos » vulgaires; au moins attendions-nous un luxe archaïque, une splendeur, de l'or entassé, comme dans la crypte du Sinaï; mais non, rien; Bethléem a été pillée et repillée tant de fois que tout y est pauvre, laid, à peine ancien. « Ici, l'enfant est né, explique le moine; ici, il a été posé dans sa couche; ici, les rois mages s'assirent; ici, se tenaient l'âne et le bœuf... » Distraitement, l'esprit fermé et le cœur mort, nous l'entendons sans l'écouter, impatients de partir...

Au-dessus de la grotte, les trois églises, où l'on officie et psalmodie en même temps, suivant des rites divers et avec la haine du voisin, sont banales et quelconques. Dans l'église grecque, devant l'antique tabernacle tout d'or, une furtive impression religieuse, à demi païenne, nous arrête un moment : un très vieux pope est là qui chante, vite, vite, d'une haute voix nasillarde, dans un nuage d'encens, et la foule, à chaque verset, se prosterne et se relève : femmes de Bethléem portant toutes, sur le hennin pailleté, le long voile à la vierge; Arabes convertis, aux yeux de foi naïve, inclinant leur turban jusqu'à terre...

Nous nous échappons par une quatrième église, splendide celle-là, et vénérable entre toutes, mais vide, à l'abandon, servant de vestibule aux premières : basilique commencée par sainte Hélène, achevée vers l'an 330 par l'empereur Constantin, et où, huit siècles plus tard, le jour de Noël 1101, Beaudoin Ier fut sacré roi de Jérusalem. Elle est un des sanctuaires chrétiens les plus anciens du monde;

elle a deux siècles de plus que la basilique du Sinaï; épargnée par Saladin et par tous les conquérants arabes, miraculeusement préservée des destructions d'autrefois, elle n'a subi de réels dommages qu'au commencement de notre siècle de la part des Grecs contemporains, qui en ont muré le chœur pour y faire leur mesquine petite église d'aujourd'hui. Elle est d'une grandeur simple et élégante; elle garde quelque chose de la Grèce antique, avec sa quadruple rangée de sveltes colonnes corinthiennes; et, au-dessus des chapiteaux d'acanthe, sur les murailles des nefs, sont en partie restés les revêtements de mosaïques d'or qu'y fit placer, à la fin du XII[e] siècle, « le seigneur Amaury, grand roi de Jérusalem ». L'encens des sanctuaires voisins l'embaume discrètement, et on y entend le bruit des psalmodies atténué en murmure.

Maintenant, nous n'avons plus rien à voir qui nous intéresse, dans cette Bethléem profanée, et il nous tarde d'en sortir. Sur la place, nous remontons à cheval pour regagner nos tentes, échappant aux vendeurs de croix et de chapelets qui nous tirent par nos burnous, aux guides professionnels qui nous poursuivent en nous offrant leur carte. Et nous nous en allons, emportant l'amer regret d'être venus, sentant au fond de nos cœurs le froid des déceptions irréparables...

(Jérusalem.)

LE SAINT-SÉPULCRE

Cette déception va suivre Loti à Jérusalem. Tous ces lieux, entrevus à travers le prisme des souvenirs, lui semblent enveloppés d'une douce poésie. Dès qu'il en approche, ils prennent un aspect de vulgarité et de laideur, et le charme s'évanouit. L'agence Cook a banalisé toute cette Palestine où flotte encore à chaque pas la grande ombre du Christ. Pourtant son cœur est pénétré d'attendrissement quand il entre dans le Saint-Sépulcre, et ses yeux s'emplissent de larmes en écoutanl les plaintes des fidèles prosternés. Mais ce n'est là qu'un enthousiasme passager, et dans les pages qui suivent, on ne trouve plus la moindre trace d'émotion. Le spectacle l'intéresse, mais le laisse indifférent : il regarde ces lieux comme il regarderait une mosquée turque ou une pagode siamoise, en artiste, non en chrétien. — Les pages qu'il a écrites, dans cette disposition d'esprit, sont les plus franches, les plus vives de ce bel ouvrage.

Oh! l'inattendue et inoubliable impression, pénétrer là pour la première fois! Un dédale de sanctuaires sombres, de toutes les époques, de tous les aspects, communiquant ensemble par des baies, des portiques, des colonnades superbes — ou bien par de petites portes sournoises, des soupiraux, des trous de cavernes. Les uns, surélevés, comme de hautes tribunes où l'on aperçoit, dans des reculs imprécis, des groupes de femmes en longs voiles; les autres souterrains, où l'on coudoie des ombres, entre des parois de rocher demeurées intactes, suintantes et noires. — Tout cela dans une demi-nuit, à part quelques tombées de rayons qui accentuent encore les obscurités voisines; tout cela étoilé à l'infini par les petites flammes des lampes d'argent et d'or qui descendent par milliers des voûtes. — Et partout des foules circulant, confondues comme

dans une Babel, ou bien stationnant, à peu près groupées par nation, autour des tabernacles d'or où l'on officie...

Des psalmodies, des lamentations, des chants d'allégresse emplissant les hautes voûtes, ou bien vibrant dans les sonorités sépulcrales d'en dessous; les mélopées nasillardes des Grecques, coupées par les hurlements des Cophtes... Et, dans toutes ces voix, une exaltation de larmes et de prières qui fond leurs dissonances et qui les unit; l'ensemble, finissant par devenir un je ne sais quoi d'inouï, qui monte de tout ce lieu comme la grande plainte des hommes et le suprême cri de leur détresse devant la mort...

La rotonde à très haute coupole, où l'on pénètre d'abord et qui laisse deviner, entre ses colonnes, le chaos obscur des autres sanctuaires, est occupée en son milieu par le grand kiosque de marbre, d'un luxe à demi barbare et surchargé de lampes d'argent, qui renferme la pierre du sépulcre. Tout autour de ce kiosque très saint, la foule s'agite ou stationne; d'un côté, des centaines de moujiks et de matouchkas, à deux genoux sur les dalles; de l'autre, les femmes de Jérusalem, debout en longs voiles blancs — groupes de vierges antiques, dirait-on, dans cette pénombre de rêve; ailleurs, des Abyssins, des Arabes en turban, prosternés le front à terre; des Turcs, le sabre au poing; des gens de toutes les communions et de tous les langages....

On ne séjourne pas dans l'étouffant réduit du Saint-Sépulcre, qui est comme le cœur même de

cet amas de basiliques et de chapelles, on y défile un à un; en baissant la tête, on y entre par une très petite porte, en marbre fouillé et festonné; le sépulcre est là dedans, enchâssé de marbre, au milieu des icones d'or et des lampes d'or. En même temps que moi y passaient un soldat russe, une vieille pauvresse en haillons, une femme orientale en riches habits de brocart; tous, baisant le couvercle tombal et pleurant. Et d'autres suivaient, d'autres éternellement suivent, touchant, embrassant, mouillant de larmes ces mêmes pierres...

Aucun plan d'ensemble, dans le fouillis des églises et des chapelles qui se pressent autour de ce kiosque très saint; il y en a de grandes, merveilleusement somptueuses, et de toutes petites, humbles et primitives, mourant de vétusté, dans des recoins sinistres, creusés en plein roc et en pleine nuit. Et, çà et là, le rocher du Calvaire, laissé à nu, apparaît au milieu des richesses et des archaïques dorures. Le contraste est étrange, entre tant de trésors amoncelés — icones d'or, croix d'or, lampes d'or, — et les haillons des pèlerins, et le délabrement des murailles ou des piliers, usés, rongés, informes, huileux au frottement de tant de chairs humaines.

Tous les autels, de toutes les confessions différentes, sont tellement mêlés ici, qu'il en résulte de continuels déplacements de prêtres et de cortèges; ils fendent les foules, portant des ostensoirs et précédés de janissaires en armes qui frappent les dalles sonores du pommeau de leur hallebarde... Place! ce sont les Latins qui passent, en chasuble d'or...

Place encore! c'est l'évêque des Syriens, longue barbe blanche sous une cagoule noire, qui sort de sa petite chapelle souterraine... Puis, ce sont les Grecs aux parures encore byzantines, ou les Abyssins au visage noir... Vite, vite, ils marchent dans leurs vêtements somptueux, tandis que, devant leurs pas, les encensoirs d'argent, que des enfants balancent, heurtent la foule qui se bouscule et s'écarte. Dans cette marée humaine, une espèce de grouillement continu, au bruit incessamment des psalmodies et des clochettes sacrées. Presque partout, il fait si sombre qu'il faut avoir, pour circuler, son cierge à la main, et, sous les hautes colonnes, dans les galeries ténébreuses, mille petites flammes se suivent ou se croisent. Des hommes prient à haute voix, pleurent à sanglots, courant d'une chapelle à l'autre, ici pour embrasser le roc où fut plantée la croix, là pour se prosterner où pleurèrent les saintes Marie et Madeleine; des prêtres, tapis dans l'ombre, vous appellent d'un signe pour vous mener par de petites portes funèbres dans des trous de tombeaux; des vieilles femmes aux yeux fous, aux joues ruisselantes de larmes, remontent des souterrains noirs, venant de baiser des pierres de sépulcres...

Dans une obscurité profonde, on descend à la chapelle de Sainte-Hélène, par un large escalier d'une trentaine de marches, usé, brisé, dangereux comme une ruine éboulée, et bordé de spectres accroupis. Nos cierges, en passant, éclairent ces êtres vagues, immobiles, couleur de la paroi du rocher, qui sont des mendiants estropiés, des fous

rongés d'ulcères; sinistres tous, le menton dans les mains, les longs cheveux retombés sur le visage. — Parmi ces épouvantes, un jeune homme aveugle, enveloppé de ses magnifiques boucles blondes comme d'un manteau, beau comme le Christ auquel il ressemble.

Tout en bas, la chapelle de Sainte-Hélène, après la nuit qu'on vient de traverser entre deux rangées de fantômes, s'éclaire de grands rayons de jour, qui arrivent pâles et bleuâtres par les meurtrières de la voûte. C'est un des lieux les plus étranges assurément de tout cet ensemble qui s'appelle le Saint-Sépulcre; c'est là qu'on éprouve, de la façon la plus angoissante, le sentiment des effroyables passés.

Elle est silencieuse quand j'y arrive, et elle est vide, sous l'œil à demi mort de ces fantômes qui gardent l'escalier d'entrée; on y entend à peine, en rumeur indistincte, les cloches et les chants d'en haut. Derrière l'autel, un autre escalier encore, bordé des mêmes personnages à longue chevelure, descend plus bas, dans de la nuit plus noire.

On croirait un temple barbare. Quatre piliers énormes, trapus, d'un byzantin primitif et lourdement puissant, soutiennent la coupole surbaissée d'où retombent des œufs d'autruche et mille pendeloques sauvages. Des fragments de peintures aux murailles indiquent encore des saints et des saintes, nimbés d'or, dans des attitudes raides et naïves, sous l'effacement des humidités et des poussières mortes. Tout est dans un délabrement d'abandon, avec des suintements d'eau et de salpêtre.

Du fond du souterrain inférieur remontent tout à coup des prêtres d'Abyssinie, qui ont l'air d'être les anciens rois-mages, sortant des entrailles de la terre : visages noirs, sous de larges tiares dorées, en forme de turban, longues robes de drap d'or, semées de fleurs imaginaires rouges et bleues... Vite, vite, avec cette sorte d'empressement exalté qui est ici partout, ils traversent les cryptes de Sainte-Hélène et remontent vers les autres sanctuaires par le grand escalier en ruine — éclairés sur les premières marches aux lueurs tombées des meurtrières de la voûte, archaïquement splendides alors dans leurs robes dorées au milieu des gnomes accroupis au pied des murailles, — puis, tout de suite diparus là-haut, dans des lointains d'ombre.

Très loin de là, dans les sanctuaires de l'entrée, près du kiosque du sépulcre, le rocher du Calvaire se dresse; il supporte deux chapelles où l'on monte par une vingtaine de marches de pierre, et qui sont pour la foule le véritable lieu des prosternations et des sanglots...

Du péristyle de ces chapelles, comme d'un balcon élevé, la vue domine un confus amas de tabernacles, un dédale d'églises où s'agite la foule anesthésiée. La plus splendide des deux est celle des Grecs; sur un nimbe d'argent, qui resplendit au fond comme un arc-en-ciel, se détachent en grandeur humaine les pâles images des trois crucifiés, le Christ et les deux larrons; les murailles disparaissent sous les écorces d'argent, d'or et de pierreries. L'autel est érigé à la place même du crucifiement; sous le retable, un treillage d'argent

laisse paraître, dans le rocher noir, le trou où fut plantée la croix — et c'est là qu'on se traîne à genoux, mouillant ces sombres pierres de larmes et de baisers, tandis qu'un bruit berceur de chants et de prières monte incessamment des églises d'en bas.

Et, depuis tantôt deux mille ans, il en est ainsi dans ce même lieu ; sous des formes diverses, dans des basiliques différentes, avec des interruptions pour les sièges, les batailles et les massacres, mais avec des reprises ensuite plus passionnées et plus universelles, toujours résonne ici le même concert de prières, le même grand ensemble de supplications désespérées ou d'actions de grâces triomphantes....

... Oh! le Christ, pour qui toutes ces foules sont venues et pleurent; le Christ, pour qui cette vieille pauvresse, là, près de moi prosternée, lèche le pavé, épand sur les dalles son cœur misérable, en versant des larmes délicieuses d'espoir; le Christ, qui me retient, moi aussi, à cette place, comme elle, dans un recueillement vague, encore très doux... Oh ! s'il fut seulement un de nos frères en souffrance, évanoui à présent dans la mort, que sa mémoire soit adorée quand même, pour son long mensonge d'amour, de revoir et d'éternité... Et que ce lieu soit béni aussi, ce lieu unique et étrange qui s'appelle le Saint-Sépulcre — même contestable, même fictif, si l'on veut — mais où, depuis tantôt quinze siècles, sont accourues les multitudes désolées, où les cœurs endurcis se sont fondus comme les neiges, et où maintenant mes yeux sont près de se voiler

dans un dernier élan de prière — très illogique, je le sais, — mais ineffable et infini[1] . . . .

Le soir, à la nuit tombée, après que j'ai longtemps erré, par les tristes petites rues, dans la ville sarrasine où les couronnes de feux du ramadan viennent de s'allumer autour des minarets des mosquées — une attirance me ramène lentement vers le Saint-Sépulcre.

Il y règne une obscurité différente de celle du jour; les gerbes de rayons, les lueurs blanches ont cessé d'y descendre par les meurtrières des coupoles; mais, plus nombreuses, les lampes y sont allumées, les lampes d'argent et les lampes d'or, les milliers de lampes colorées parsemant les ténèbres de petites flammes bleues, rouges ou blanches. Une sorte d'apaisement s'est fait dans le labyrinthe des hautes voûtes, comme un repos après les ardeurs épuisantes de la journée. Les bruits ne sont plus que des bourdonnements de prières dites tout bas et à genoux, plus que des murmures dans des sonorités de caveaux, où dominent les pauvres voix rauques des moujiks et, de temps à autre, leurs toux profondes. Les portes vont se fermer bientôt et la foule s'est écoulée; mais des groupes de gens prosternés dans l'ombre, visage à terre, embrassent encore les saintes dalles...

(*Jérusalem.*)

1. Loti n'a plus la foi. Les croyances, endormies dans son cœur depuis longtemps, ne se sont pas éveillées au cours de ce saint pèlerinage; et il est désolé de ne plus croire. Il regrette les années heureuses où il récitait, à pleines lèvres et à plein cœur « des prières enfantines. Mais il a gardé de ces ferveurs envolées une sorte de religiosité vague et un grand attendrissement ».

LE TRÉSOR DES ARMÉNIENS

Il est absolument exquis, ce récit de la visite au Trésor des Arméniens. Il transmet miraculeusement au lecteur l'impression de l'écrivain — l'impression initiale de douceur, de silence, de grand calme, à peine troublé du pas souple des diacres, discrètement embaumé d'une senteur de roses, d'un parfum d'encens. Distinctement l'on voit, assis sur son trône, en l'église de faïence et de nacre, Sa Béatitude le Patriarche, — La basilique est pleine de recueillement, d'auguste majesté, d'intimité luxueuse et délicate.

Comme il est joli, ce tableau de mystère et de pénombre sacerdotale, irisé du reflet des émaux, pailleté du reflet des métaux; diapré de la vivante lueur des gemmes, et où, pieusement, froufroute l'onduleux prisme des tissus!

Je dois passer mes heures d'aujourd'hui au milieu des représentants de cette attachante Arménie, dont l'histoire n'a cessé, depuis l'antiquité, d'être tourmentée et douloureuse.

Si le Trésor des Grecs est assez difficilement ouvert aux visiteurs, celui des Arméniens ne l'avait jamais été jusqu'à ce jour, et, pour obtenir qu'il nous fût montré, il a fallu les aimables instances de notre consul général auprès du bienveillant Patriarche.

Les concessions arméniennes, fortifiées comme des citadelles du moyen âge, occupent presque la moitié du mont Sion, dont l'autre partie, celle du levant, appartient aux Israélites.

Avant de commencer notre promenade dans ce quartier très spécial, nous voulons faire une visite de remerciement à Sa Béatitude le Patriarche, et, dans une salle de réception grande comme une salle de palais, on nous fait entrer pour l'attendre.

Il arrive bientôt par une porte dont la tenture est soulevée presque rituellement par deux prêtres en capuchon de deuil noir et il s'assied près de nous sur son trône. Il a une tête admirable sous l'austère capuchon de deuil, des traits fins d'une ascétique pâleur, une barbe blanche de prophète, des yeux et des sourcils d'un noir oriental. Dans son accueil, dans son sourire, dans toute sa personne, une grâce distinguée et charmante, et une nuance d'étrangeté asiatique. Au milieu de ce cérémonial et de ce lieu ancien, il a l'air d'un prélat des vieux temps. Il nous reçoit d'ailleurs à la turque — avec le café, la cigarette et la traditionnelle confiture de roses.

En plus de l'église et des couvents, le quartier arménien renferme une immense et antique hôtellerie capable de contenir près de trois mille pèlerins, entre des murailles de trois ou quatre mètres d'épaisseur, avec des silos à provisions et une citerne pouvant fournir de l'eau pour quatre années : toutes les précautions de jadis contre les sièges, les surprises, les massacres.

L'église, où nous pénétrons en dernier lieu, est une des plus anciennes et des plus curieuses de Jérusalem. Près de sa porte extérieure, se trouve encore, pour appeler les fidèles, l'antique synamdre, avec lequel nous avions fait connaissance au couvent du Sinaï. Intérieurement, elle tient de la basilique byzantine, de la mosquée et aussi du palais arabe par le revêtement de précieuses faïences bleues qui recouvre toutes ses murailles et tous ses massifs piliers. Les trônes pour les patriarches, les petites portes des sacristies et des dépendances sont

en mosaïques de nacre et d'écaille, d'un très vieux travail oriental. De la voûte, descendent des quantités d'œufs d'autruche, enchâssés dans de bizarres montures d'argent ciselé. Sur le maître-autel, pose un triptyque d'or fin à émaux translucides. Des tapis de Turquie, bleus, jaunes ou roses, étendant sur les dalles leur épaisse couche de velours. Et de grands voiles, tombant d'en haut, masquent les trois tabernacles du fond — on les change, nous dit-on, chaque semaine; dans quelques jours, pour la fête de Pâques, figureront les plus somptueux; en ce moment, ceux qui sont en place et sur lesquels se voient des séries de personnages hiératiques, ont été envoyés, il y a une centaine d'années, par des Arméniens de l'Inde.

C'est là, devant le maître-autel, au milieu de ce décor archaïque et superbe, que des prêtres, au beau visage encadré d'un capuchon noir et d'une barbe noire, nous apportent une à une les pièces du Trésor.

Sans contredit, les Grecs possèdent au Saint-Sépulcre une bien plus grande profusion de richesses; mais le Trésor des Arméniens se compose d'objets d'un goût plus rare. Missel à couverture d'or, offert il y a six cent cinquante ans par la reine de Silicie. Tiares d'or et de pierreries, d'un exquis arrangement. Mitres d'évêque garnies de perles et d'émeraudes. Et des étoffes, des étoffes de fées; une surtout, d'un vieux rose cerise, brocart qui semble tout semé de cristaux de gelée blanche, tout givré d'argent, et qui est bordé de feuillages en perles fines avec fleurs en émeraudes et en topazes

roses. De peur que ces choses se coupent à force de vieillesse, on les conserve roulées sur de longues bobines que les prêtres se mettent à deux pour apporter, les tenant chacun par un bout. Après des saluts au maître-autel, répétés chaque fois qu'ils entrent, ils étendent ces brocarts par terre, sur les tapis épais. — Et ce sont des scènes du moyen âge, ces respectueux déploiements d'étoffes, dans cet immobile sanctuaire, au milieu d'un miroitement bleu des faïences murales — tandis qu'autour de nous des diacres, coiffés aussi de l'invariable capuchon noir, s'empressent aux préparatifs séculaires de la semaine sainte, accrochent des tentures aux piliers, font monter ou descendre à l'aide de chaînettes d'argent, des lampes et des œufs d'autruche.



A gauche, en entrant dans la basilique, une sorte de niche en marbre, comme creusée dans l'épaisseur du mur, est le lieu où fut décapité saint Jacques et où sa tête est gardée. (Son corps, comme on sait, est en Espagne, à Compostelle.)

Dans des chapelles secondaires, dans des recoins qui communiquent avec l'église par des petites portes de nacre, on nous fait visiter d'autres curieux tabernacles, d'un aspect singulier et presque hindou, voilés par des portières anciennes en velours de Damas ou en soie de Brousse. On nous y montre même des colonnes arrachées jadis à la mosquée d'Omar, où tout est confusion de débris

et de splendeurs ; ces échanges ne surprennent plus ; au fond de nos esprits, est assise la notion des tourmentes qui ont passé sur cette ville aujourd'hui au calme de la fin, la notion des bouleversements inouïs qui ont retourné vingt fois son vieux sol de cimetière... Dans une sacristie, revêtue d'extraordinaires faïences sans âge, le prêtre d'Arménie qui nous guide, tout à coup s'exalte et s'indigne contre Khosroës II le Terrible, qui, afin de ne rien omettre dans ses destructions, passa cinq années ici à ruiner de fond en comble les églises, à briser tout ce qui ne pouvait être enlevé, qui emmena en captivité plus de cinq mille moines et emporta jusqu'au fond de la Perse la vraie croix. Comme c'est étrange, à notre époque, entendre quelqu'un qui frémit au souvenir de Kosroës !... Plus encore que cette mise en scène dont nous sommes ici entourés, cela nous fait perdre pour un instant toute notion du présent siècle.

Suivant le cérémonial d'Orient, quand nous quittons la vieille basilique si vénérable, un jeune diacre nous attend à la porte pour nous verser, d'un vase d'argent à long col, de l'eau de roses dans les mains.

Vraiment en nous montrant, par exception, leur Trésor, ces aimables prêtres arméniens aux profils de camée nous ont donné là, dans leur église de faïence et de nacre, une très charmante vision de passé...

(*Jérusalem.*)

LA MER MORTE. — LE JOURDAIN

Après avoir quitté Jérusalem, Pierre Loti résolut de visiter les rives du Jourdain et de la mer Morte. Par un beau matin d'avril, il monta à cheval, traversa le village de Béthanie, qui s'élève en amphithéâtre au penchant d'une montagne, et, après une journée de voyage, il parvint au bord de cette mer immobile, au fond de laquelle dorment, dit-on, les villes de Sodome et de Gomorrhe.

L'impression que vous laissent ces pages est funèbre. Ce silence, ces plages désolées, ces montagnes calcinées qui se profilent sur l'horizon, tout cela vous attriste et vous oppresse.

Quant au Jourdain, Loti nous le montre sous son véritable aspect, c'est-à-dire comme une assez piètre rivière qui roule ses eaux limoneuses entre des rives pelées et dépourvues de végétation. — Chateaubriand et Lamartine ont vu un Jourdain tout différent, un Jourdain transfiguré par les souvenirs.

On sait que les géologues font remonter aux premiers âges du monde l'existence de la mer Morte; ils ne contestent pas cependant qu'à l'époque de la destruction des villes maudites, elle dut subitement déborder, après quelque éruption nouvelle, pour couvrir l'emplacement de la pentapole moabitique. Et c'est alors que fut engloutie toute cette « Vallée des bois », où s'étaient assemblés, contre Chadorlahomor, les rois de Sodome, de Gomorrhe, d'Adama, de Séboïm et de Ségor (*Genèse*, *XIV*, *3*); toute cette plaine de Siddim, « qui paraissait un pays très agréable, arrosé de ruisseaux comme un jardin de délices » (*Genèse*, *XIII*, *10*). Depuis ces temps lointains, cette mer s'est quelque peu reculée, sans cependant changer sensiblement de forme, et, sous le suaire de ses eaux lourdes, inaccessibles aux plongeurs par leur densité même, dorment d'étranges

ruines, des débris qui, sans doute, ne seront jamais explorés; Sodome et Gomorrhe sont là, ensevelies dans ses profondeurs obscures.

De nos jours, la mer Morte, terminée au nord par les sables où nous cheminons, s'étend sur une longueur d'environ 80 kilomètres, entre deux rangées de montagnes parallèles : au levant, celles du Moab, éternellement suintantes de bitume, qui se maintiennent ce matin dans des violets sombres; à l'ouest, celles de Judée, d'une autre nature, tout en calcaires blanchâtres, en ce moment éblouissantes de soleil. Des deux côtés, la désolation est aussi absolue; le même silence plane sur les mêmes apparences de mort. Ce sont bien les aspects immobiles et un peu terrifiants du désert — et on conçoit l'impression très vive produite sur les voyageurs qui ne connaissent pas la Grande Arabie; mais, pour nous, il n'y a plus ici qu'une image trop diminuée des fantasmagories mornes de là-bas. On ne perd pas de vue tout à fait, d'ailleurs, la citadelle de Jéricho; du haut de nos chevaux, nous continuons de l'apercevoir derrière nous, comme un vague petit point blanc, encore protecteur. Dans l'extrême lointain des sables, sous le réseau tremblant des mirages, apparaît aussi une vieille forteresse qui est un couvent de solitaires grecs. Et enfin, autre tache blanche, tout juste perceptible là-haut, dans un repli des montagnes judaïques, ce mausolée qui passe pour le tombeau de Moïse et où va commencer dans deux jours un grand pèlerinage mahométan.

Cependant, sur la sinistre grève où nous arrivons,

la mort s'indique, vraiment imposante et souveraine. Il y a d'abord, comme une ligne de défense qu'il faut franchir, une ceinture de bois flottés, de branches et d'arbres dépouillés de toute écorce, presque pétrifiés dans les bains chimiques, blanchis comme des ossements — et on dirait des amas de grandes vertèbres. Puis, ce sont des cailloux roulés, comme au bord de toutes les mers; mais pas une coquille, pas une algue, pas seulement un peu de limon verdâtre, rien d'organique, même au degré le plus inférieur; et on n'a vu cela nulle part, une mer dont le lit est stérile comme un creuset d'alchimie; c'est quelque chose d'anormal et de déroutant. Des poissons morts, gisant çà et là, durcis comme les bois, momifiés dans le naphte et les sels : poissons du Jourdain que le courant a entraînés ici et que les eaux maudites ont étouffés aussitôt.

Et devant nous la mer fuit, entre ses rives de montagnes désertes, jusqu'à l'horizon trouble, avec des airs de ne pas finir. Les eaux blanchâtres, huileuses, portent des taches de bitume, étalées en larges cernes irisés. D'ailleurs, elles brûlent, si on les boit, comme une liqueur corrosive; si on y entre jusqu'aux genoux, on a peine à y marcher, tant elles sont pesantes; on ne peut y plonger ni même y nager dans la position ordinaire, mais on flotte à la surface comme une bouée de liège.

Jadis, l'empereur Titus y fit jeter, pour voir, des esclaves liés ensemble par des chaînes de fer, et ils ne se noyèrent point.

Du côté de l'est, dans le petit désert de ces sables où nous venons de marcher pendant deux heures,

une ligne d'un beau vert d'émeraude serpente, un peu lointaine, très surprenante au milieu de ces désolations jaunâtres ou grises, et finit par aboutir à la plage funèbre : c'est le Jourdain, qui arrive entre ses deux rideaux d'arbres, dans sa verdure d'avril tout fraîche, se jeter à la mer Morte. Encore une heure de route, à travers les sables et les sels, pour atteindre ce fleuve aux eaux saintes.

Les montagnes de la Judée et du Moab commencent à s'enténébrer, comme hier, sous des nuées d'apocalypse. Là-bas, tous les fonds sont noirs et le ciel est noir, au-dessus du morne étincellement de la terre. Et, en chemin, voici qu'un muletier syrien de Beyrouth — grand garçon naïf d'une quinzaine d'années que nous avons loué à Jérusalem, avec sa mule, pour porter notre bagage — se met à fondre en larmes, disant que nous l'avons emmené ici pour le perdre, nous suppliant de revenir en arrière. Il n'avait encore jamais vu les parages de la mer Morte, et il est impressionné par ces aspects inusités ou hostiles; il est pris d'une espèce d'épouvante physique du désert; alors, nous devons le rassurer et le consoler comme un petit enfant.

Quelques ruisseaux, bruissant sur le sable et les pierres, annoncent d'abord l'approche du fleuve. Puis, subitement, l'air s'emplit de moustiques et de moucherons noirs, qui s'abattent sur nous en tourbillons aveuglants. Et, enfin, nous atteignons la ligne de fraîche et magnifique verdure qui contraste d'une façon si singulière avec les régions d'alentour : des saules, des coudriers, des tamarisques, de grands roseaux emmêlés en jungle. Entre ces

feuillages, qui le voilent sous leur épais rideau, le Jourdain roule lourdement vers la mer Morte ses eaux jaunes et limoneuses; c'est lui qui, depuis des millénaires, alimente ce réservoir empoisonné, inutile et sans issue. Il n'est plus aujourd'hui qu'un pauvre fleuve quelconque du désert; ses bords se sont dépeuplés de leurs villes et de leurs palais; des tristesses et des silences infinis sont descendus sur lui comme sur toute cette Palestine à l'abandon. A cette époque de l'année, quand Pâques est proche, il reçoit encore de pieuses visites; des hordes de pèlerins, accourus surtout des pays du Nord, y viennent, conduits par des prêtres, s'y baignent en robe blanche comme les chrétiens des premiers siècles et emportent religieusement, dans leurs patries éloignées, quelques gouttes de ses eaux, ou un coquillage, un caillou de son lit. Mais après, il redevient solitaire pour de longs mois, quand la saison des pèlerinages est finie, et ne voit plus de loin en loin passer que quelques troupeaux, quelques bergers arabes moitié bandits.

(*Jérusalem.*)

NAZARETH

La petite bourgade où Jésus, il y aura tantôt deux mille ans, « croissait en sagesse, en âge et en grâce, devant Dieu et devant les hommes », est aujourd'hui une ville de huit ou dix mille âmes, que Loti trouve modernisée, défigurée — une ville qui ne lui dit plus rien. Et dans ce petit coin du pays de Gâlil, qui fut le mystérieux berceau de l'épopée chrétienne, c'est à peine s'il réussit à évoquer le souvenir de Joseph, de Marie et de leur divins, Jésus « le fil Naza-

réen ». Mais quelles touches rapides, étrangement vives et lumineuses, dans ce tableau que Loti nous a laissé! On y trouve des détails curieux, des finesses, beaucoup de couleur et de pittoresque.

... Il y a une demi-heure environ que nos chevaux montent, lorsque Nazareth, encore un peu lointaine, se découvre à nous. Une bourgade mélancolique, étagée à mi-côte et enfermée, presque sans vue, dominée de partout par des hauteurs pierreuses. Des monastères, des églises, des cyprès : sur les maisons, beaucoup plus de toitures en tuiles rouges que de terrasses arabes, Nazareth, contrairement à Djéninn, étant surtout peuplée de chrétiens. La plaine d'Esdredon, la mer d'herbages que nous avons laissée au-dessous de nous, pénètre jusqu'ici comme dans une sorte de petit golfe fermé, vient étendre au pied de cette patrie de Jésus une immobile nappe verte. Et, depuis des siècles, c'est tout ce que regarde l'antique Nazareth, ces bas-fonds tapissés d'orges, ces champs resserrés entre d'arides collines.

Au bord du chemin, un rocher s'avance comme un toit, forme une sorte de petite caverne qui, depuis des temps incalculables probablement, sert aux passants d'abri contre la pluie ou le soleil; la voûte en est toute noircie par les feux des bergers. Nous nous arrêtons là, nous aussi, pour y prendre, à l'ombre, le dîner du milieu du jour, en attendant que passent nos mulets de charge, attardés dans les terres molles de la plaine. Et, sitôt que nos tapis d'Orient sont étendus sur le sol de la grotte, cela devient un charmant lieu de repos et de songe; les

contours de l'espèce de baie de pierre sont tout liserés d'anémones rouges qui, vues de l'ombre où nous sommes, éclatent au soleil comme du feu; et, par cette ouverture bordée de fleurs, nous dominons un pays de fleurs, des lointains de fleurs; un revêtement de lin rose est jeté sur les tranquilles montagnes qui s'étendent devant nous, immuables depuis les âges historiques — et jadis sans doute longuement contemplées par Jésus...

Nos mulets tardent deux heures — deux heures exquises que nous passons là à les attendre, errant au hasard, nous asseyant sur des pierres, nous étendant sur des lits d'herbes, aux environs de la grotte où notre quartier général est établi. Des roches nous cachent à peu près Nazareth, qui demeure assez lointaine, assez imprécise encore, et auréolée à distance de toute la magie de son nom. Rien que le paysage seul, le paysage presque éternel, qui fut familier à l'enfance du Christ...

Au fond de ce golfe sans eau, que Nazareth regarde si tristement, le velours uni des blés et des orges est d'un vert intense. Mais partout ailleurs, sur les régions hautes d'alentour, une même teinte discrète est répandue; des affleurements de pierrailles grises alternent avec les plantes délicates des lieux secs : lins roses, ou fleurs pâles couleur de soufre. au-dessus desquelles des myriades de très fines graminées jettent comme un immense voile de mousseline. Et pas un arbre ne vient rompre la monotonie de ces plans de montagnes, qui n'ont du reste aucune forme heurtée, dont les courbes sont adoucies comme les nuances. Au delà

des nappes vertes qui simulent à nos pieds une eau profonde, sur le versant de la baie opposé au nôtre, paissent des troupeaux de chèvres : lentes traînées noires — dirait-on d'où nous sommes — qui se déplacent en ondulant, qui peu à peu descendent toutes, comme si elles coulaient, vers les orges d'en bas. De temps à autre les bergers les appellent et nous entendons au loin l'écho prolongé de leurs cris; ou bien ils jouent du pipeau, et alors une petite ritournelle sauvage, un petit turlututu naïvement plaintif monte jusqu'à nous, au milieu du silence de ce lieu presque saint. Le Thabor élève là-bas sa cime un peu bleuie par la distance et, à l'extrême horizon, s'esquissent les monts de Galaad. L'air est suave et léger. De tout petits souffles passent, sans froid et sans chaleur, idéalement purs...

Et c'est en ce recoin pastoral de la terre que Jésus, il y aura tantôt deux mille ans, « croissait en sagesse, en âge et en grâce, devant Dieu et devant les hommes ». Il a connu le printemps d'ici, les tièdes avrils pareils à celui qui nous charme à cette heure, les mêmes tapis de lin rose et de fines graminées. Notre pensée, en ce moment et en ce lieu, est hantée par le mystère de sa rêveuse enfance — mystère encore plus fermé peut-être à notre pénétration humaine que celui de sa vie d'homme, dont un reflet au moins a été transmis jusqu'à nous par les évangélistes. De cette enfance insondable, saint Luc est le seul qui nous ait dit quelques mots vagues, comme osant à peine en effleurer l'énigme : après avoir conté l'étrange anecdote du temple de Jérusalem, la fuite de ce petit Jésus de douze ans

pour aller interroger les docteurs, puis l'inquiétude et les reproches tendres de sa mère, il ajoute, adorablement simple : « Il s'en alla ensuite avec ses parents, et revint à Nazareth ; et il leur était soumis. Or sa mère conservait dans son cœur toutes ces choses ». (Luc, II, 51, 52.)

En esprit, nous voyons maintenant apparaître, se préciser sur ce vieux immuable sol de pierres et de fleurs, un enfant... non plus blond et rose comme celui dont le moyen âge nous a légué la tradition, mais brun et pâle, ayant les longs yeux noirs de sa race, dans lesquels déjà se mêlent et resplendissent ensemble le grand amour et la grande angoisse.... Il différait peu, sans doute, cet enfant qui fut le Christ, de ces petits pâtres, de ces petits garçons solitaires au regard grave, comme on en rencontre dans les champs de Palestine et qui semblent réfléchir à des choses profondes. Presque avec l'inquiétude d'être puérils, ou même d'être profanateurs, nous songeons à ce qu'étaient son aspect, ses humbles petits costumes et ses jeux, ses promenades et ses haltes ici même peut-être, au bord du chemin de Jérusalem, sous ces rochers qui nous abritaient tout à l'heure.

La lumière du ciel, à mesure que le jour s'avance, va de plus en plus s'adoucissant. Un soleil atténué éclaire les tranquilles montagnes sur lesquelles tant de lins roses et de fleurs jaune pâle tracent à l'infini leurs marbrures de deux teintes exquises, fondues sous le voile roux des graminées. Et il y a un tel recueillement partout, en nous-mêmes comme dans le temple immense de la campagne, que, sur

la fin de nos heures d'attente, la petite ritournelle antique des chalumeaux de bergers, toujours intermittente et grêle dans l'air silencieux, arrive à nous sembler une musique religieuse....

Quand nos mulets sont enfin passés et ont pris assez d'avance pour que nous espérions trouver en y arrivant nos tentes montées, nous nous décidons à entrer à Nazareth.

Et, là, c'est d'abord la déception dont nous avions peur. Une petite ville semi-orientale, trop modernisée, où les couvents, les églises ont à peine l'air ancien. Nous y pénétrons par une rue assez large, qui sépare le quartier des latins de celui des musulmans; sur les murs de quelques maisonnettes à contrevents bleus ou verts se lisent des enseignes d'hôtellerie; une caravane est là arrêtée, et il y a même deux ou trois attelages de touristes, venus par la route à peu près possible qui relie Nazareth à Khaïfa; c'était imprévu, ces voitures, pour nous qui arrivions à travers champs, par les vénérables chemins de Sichem et de Béthel familiers à l'enfance de Jésus lors de ses pèlerinages annuels à Jérusalem.

D'ailleurs, il doit rester ici bien peu de chose de la bourgade de jadis qui fut si hostile au Christ et qui en son temps, était si dédaignée. Son nom seul demeure, ce nom qui est pour les Arabes d'aujourd'hui un terme général de mépris servant à désigner les chrétiens.... « Nazaréen ! » Dans le sombre Moghreb, je me rappelle avoir été souvent nommé ainsi, et avec quelle nuance hautaine !

Après le Christ, Nazareth, comme on sait, con-

tinua d'être obscure jusqu'à l'époque de Constantin, où elle vit les premiers pèlerinages et les premières églises. Plus tard, pendant la longue tourmente des croisades, elle reçut Tancrède, Saladin, puis saint Louis; détruite enfin à la chute de l'empire des Francs, elle fut déserte pendant près de quatre siècles, jusqu'aux époques plus tolérantes où les musulmans commencèrent à permettre aux chrétiens d'y revenir et d'y relever les ruines de leurs sanctuaires. Elle est actuellement peuplée de huit ou dix mille âmes, dont les deux tiers au moins appartiennent aux diverses confessions chrétiennes; mais les juifs, en mémoire du forfait ancestral, ont interdiction d'y paraître.

Nous entrons en passant dans l'église franciscaine, agrandie et réparée à neuf avec un mauvais goût notoire, sur l'emplacement de la basilique primitive. Derrière l'autel, de tristes petits souterrains, assez semblables aujourd'hui à des chambres sépulcrales, sont adorés depuis des siècles comme ayant été la maison de Joseph et de Marie.

Ailleurs, dans le quartier musulman, un débris de mur sous une chapelle représente l'atelier de saint Joseph....

Tout cela, bien qu'authentique peut-être, est défiguré, ne dit plus rien. Et nous laissons d'autres lieux encore, que des traditions plus contestables désignent à la piété des foules. Il nous tarde d'être à demain pour voir enfin les bords déserts de ce lac de Gennézareth, qui fut la patrie d'adoption de Jésus, l'ardent et mystérieux berceau de l'épopée chrétienne....

Le long de la petite rue poudreuse que nous continuons de suivre après ces arrêts aux églises, s'ouvrent surtout des boutiques de sellerie, où l'on vend des harnais gaîment peinturlurés dans le goût oriental. Au-dessus des murs bas des jardins, apparaissent des figuiers, des grenadiers, des palmiers que des vignes enlacent. Pas de rues obscures et voûtées, pas de farouches grillages aux fenêtres, comme dans les vieilles villes de l'Islam. Les rares passants, vêtus de longues robes et coiffés de fez rouges, ont la figure jolie, l'air très doux, le sourire ouvert. Nazareth, en somme, malgré la banalité de ses petits monuments et de ses rues, a je ne sais quel attrait accueillant et bon, qui nous repose du grand charme morne des villes musulmanes.

Notre campement est au-dessus du quartier des Grecs, au bord de la route de Tibériade et au milieu des vergers enclos de cactus, sur un sol couvert de graminées courtes, sur un terrain sec, très propice aux nomades. Nous dominons là les tranquilles maisonnettes et les jardins verts, les couvents et les cyprès; alentour et au loin se déploient les montagnes unies et pareilles sous leurs minces tapis de fleurs... Et le délicieux soir descend sur nous, le crépuscule commence, à la fois limpide et indécis, fondant comme avec une estompe les détails transitoires de la terre, n'en laissant que les grandes lignes immuables. L'instant présent, le siècle autant que l'heure nous semblent bientôt perdus dans une sorte de vague synthèse comme en doivent concevoir ces choses quasi éternelles qui sont les montagnes, les roches, les pierres des temples antiques,

ou les souches des plantes renouvelées indéfiniment.... Et, dans cette fusion des âges, alors, c'est l'époque du Grand Souvenir qui s'impose et qui prime; le Christ peu à peu nous réapparaît, comme tantôt dans les champs de fleurs jaune pâle et de lin rose; de nouveau il se précise humainement aux yeux de notre esprit attentif.

Souvent, dans ses rêveries des soirs, il a dû se tenir ici, sur ces hauteurs couronnant sa bourgade isolée, et contempler ces mêmes horizons, promener longuement sa vue sur ces mêmes aspects.... Les aima-t-il? Est-ce qu'il y eut place pour l'attachement humain au sol natal, dans son âme emplie de conceptions tellement plus vastes que nos idées de patrie qui nous paraissent grandes?... La Nazareth de son temps, qui fut pour lui aveuglément dure, parce qu'il était un enfant du pays, et qui le chassa, sans doute il ne pouvait pas s'y être attaché, — mais à ces montagnes, peut-être, à ces mélancoliques étendues, veloutées d'herbe et de lin....

D'ailleurs, le mystère des sentiments terrestres de Jésus demeure enseveli pour nous sous des cendres profondes et, parce qu'il nous a embrassés tous dans le même immense amour et la même infinie pitié, nous ne savons pas nous le représenter particularisant, comme chacun de nous, son affection sur des êtres ou sur des choses. Ses parents, il est vrai, et ses frères semblent l'avoir d'abord méconnu, comme toujours il arrive, et n'être revenus à lui qu'à la suite de l'adoration des multitudes étrangères. Mais l'amitié, l'amitié telle que les plus simples d'entre nous la com-

prennent, lui était habituelle, car souvent dans l'Évangile cette phrase douce est répétée : « Ce disciple que Jésus aimait ».

Nous savons aussi qu'il recherchait le calme des campagnes, qu'il allait se recueillir et prier sur les cimes solitaires; alors, comment ne se serait-il pas attaché à celles d'ici — qui en ce moment même s'assombrissent de tous côtés sous nos yeux. Lui, il est vrai, qui entrevoyait au delà de sa durée terrestre des survivances et des gloires infinies, ne pouvait éprouver notre mélancolique et presque maladif amour pour le recoin natal, pour les lieux toujours connus ou habités longuement — car cet amour-là n'est qu'une forme du sentiment de notre fragilité, suite de la détresse où nous jette la loi de passer si vite et de finir. Mais qui sait pourtant?... Au Gethsémani, sur le Golgotha, quand vint l'heure d'épouvante où tout ce qui était humain en lui s'angoissa devant l'anéantissement prochain, peut-être revit-il, dans sa rêverie dernière — comme eût fait le moindre d'entre nous — les montagnes familières à son enfance, le triste golfe d'herbages au bord de la pleine d'Esdrelon, et les hauts pâturages tranquilles, où s'entendait, pendant les soirs d'autrefois comme aujourd'hui, le rappel des chèvres au chalumeau des bergers — toutes les choses, enfin, que nous contemplons là devant nous, de plus en plus obscurcies, réduites à des silhouettes d'ombre, et sans âge à présent, pareilles à ce qu'elles devaient être il y a deux mille années....

La nuit tout à fait tombée, quand nous sommes assis sous nos tentes, des Nazaréens et des Naza-

réennes arrivent, les uns après les autres, soulevant discrètement notre porte de toile après avoir demandé la permission d'entrer. Les hommes, pour nous vendre des vases de verre irisé trouvés dans les tombeaux ; les femmes, toutes jolies, pour nous offrir des petits voiles de mousseline. brodés par elles, d'après les traditions de dessin particulières à ce pays. Ils sont chrétiens, les vendeurs et les vendeuses, et il y a dans leurs manières je ne sais quoi d'aimable, de franc, de presque fraternel, pourrait-on dire, qui nous change des continuels marchandages et duperies chez les juifs des bazars levantins.

Cependant une clarté de plus en plus blanche, resplendit au dehors, et nous sortons pour voir un peu, avant de nous endormir, la grande pleine lune éclairer la campagne. Elle est toute en argent et rayonne avec une tranquillité infinie.... Une fois de plus, elle est venue, avec sa régularité d'horloge, apporter à ce pays cet éclat périodique très spécial, cet aspect à la fois vague et étrangement précis, qui, au temps du Christ, était déjà connu des hommes depuis des millénaires sans nombre.... De Nazareth, endormie à nos pieds, monte vers nous la clameur des chiens errants, qui est le bruit continuel des nuits dans les villes de l'Orient. Mais nous n'entendons pas chanter les muezzins, car nous sommes ici sur une terre presque chrétienne.. .

(*La Galilée.*)

VI

LE JAPON

Le Japon, comme toutes choses, hélas! se défigure un peu tous les jours : il perd son originalité au contact de la civilisation européenne. Et Pierre Loti garde visiblement un dépit d'artiste contre cette révolution des mœurs nipponnes. Il était si drôle, le vieux Japon, cérémonieux, maniéré, ingénieux, puéril et compliqué à la fois! « Il viendra un temps, dit-il, où la terre sera ennuyeuse à habiter, quand on l'aura rendue pareille d'un bout à l'autre, et qu'on ne pourra même plus essayer de voyager pour se distraire un peu. » Il fallait un artiste comme Loti pour noter les sensations causées par cette métamorphose en train de s'accomplir. Ces temples aux plafonds laqués d'or, aux frises ajourées sculptées par des générations d'ouvriers; ces antiques sanctuaires, abritant des idoles gigantesques, des divinités monstrueuses; ces vieillards majestueux, qui ont conservé le costume national, la robe de soie éclatante, le chignon et les socques à patins; — tout cela évoque un passé lointain, un monde évanoui. Et, comme contraste à ce rêve de jadis, les fils télégraphiques courant sur les vieux temples, les tramways sillonnant les rues, les express menant aux pagodes saintes des pèlerins en chapeau melon ou en gibus; les femmes de fonctionnaires portant par ordre les costumes des meilleurs faiseurs de Paris ou de Londres; le cérémonial européen, adopté avec une gaucherie ridicule; —

tout cela aussi donne l'impression de cette modernité qu'on ne peut s'empêcher de railler un peu.

Avec toutes ces évocations de rêves, au milieu de la réalité baroque et bouffonne d'aujourd'hui *Madame Chrysanthème* et *Japoneries d'automne*, semblent être l'adieu d'un poète au Japon prestigieux qui s'en va.

L'ARRIVÉE DEVANT NAGASAKI

Madame Chrysanthème contient des pages ravissantes. Il suffi de feuilleter ce livre charmant pour y cueillir les fleurs les plus rares. Nous allons en choisir quelques-unes qui donneront au lecteur une idée du talent descriptif de Pierre Loti.

Le volume s'ouvre par un délicieux paysage. L'auteur arrive en rade de Nagasaki. Il n'a pas encore vu le Japon. Il ne connait ce pays féerique que par les livres. Il s'en fait donc une idée très fausse, et il a mille chances d'éprouver une déception. En effet, les côtes diffèrent complètement de celles qu'on lui a décrites. La mer est houleuse, le ciel chargé de nuages. L'orage se dissipe. le ciel se rassérène, la nuit tombe, et, tout à coup ces montagnes, cette mer immobile où dorment les jonques nipponnes et les navires de guerre, prennent un aspect féerique et mystérieux.

Le lecteur retrouvera dans cette page exquise le poète qui s'enivre de la mélancolie des soirs et qui s'abandonne au charme berceur de ces belles nuits d'Extrême-Orient; le sensitif dont l'âme s'ouvre tout entière à ces mille voix de la nature que n'entendent pas les simples mortels.

Au petit jour naissant, nous aperçûmes le Japon.

Juste à l'heure prévue, il apparut, encore lointain, en un point précis de cette mer qui, pendant tant de jours, avait été l'étendue vide.

Ce ne fut d'abord qu'une série de petits sommets roses (l'archipel avancé des Fukaï, au soleil levant). Mais derrière, tout le long de l'horizon, on vit bientôt comme une lourdeur en l'air, comme un

voile pesant sur les eaux : c'était cela, le vrai Japon, et peu à peu, dans cette sorte de grande nuée confuse, se découpèrent des silhouettes tout à fait opaques qui étaient les montagnes de Nagasaki.

Nous avions vent debout, une brise fraiche qui augmentait toujours, comme si ce pays eût soufflé de toutes ses forces contre nous pour nous éloigner de lui. — La mer, les cordages, le navire, étaient agités et bruissants.

Vers trois heures du soir, toutes ces choses lointaines s'étaient rapprochées, rapprochées jusqu'à nous surplomber de leurs masses rocheuses ou de leurs fouillis de verdure.

Et nous entrions maintenant dans une espèce de couloir ombreux, entre deux rangées de très hautes montagnes, qui se succédaient avec une bizarrerie symétrique — comme les « portants » d'un décor tout en profondeur, extrêmement beau, mais pas assez naturel. — On eût dit que ce Japon s'ouvrait devant nous, en une déchirure enchantée, pour nous laisser pénétrer dans son cœur même.

Au bout de cette baie longue et étrange, il devait y avoir Nagasaki qu'on ne voyait pas encore. Tout était admirablement vert. La grande brise du large, brusquement tombée, avait fait place au calme; l'air, devenu très chaud, se remplissait de parfums de fleurs. Et, dans cette vallée, il se faisait une étonnante musique de cigales; elles se répondaient d'une rive à l'autre; toutes ces montagnes résonnaient de leurs bruissements innombrables; tout ce pays rendait comme une incessante vibration de cristal. Nous frôlions au passage des peuplades de

grands jonques, qui glissaient tout doucement, poussées par des brises imperceptibles; sur l'eau à peine froissée, on ne les entendait pas marcher, leurs voiles blanches, tendues sur des vergues horizontales, retombaient mollement, drapées à mille plis comme des stores; leurs poupes compliquées se relevaient en château, comme celles des nefs du moyen âge. Au milieu du vert intense de ces murailles de montagnes, elles avaient une blancheur neigeuse.

Quel pays de verdure et d'ombre, ce Japon! Quel Eden inattendu!...

Dehors, en pleine mer, il devait faire encore grand jour; mais ici, dans l'encaissement de cette vallée, on avait déjà une impression du soir; au-dessous des sommets très éclairés, les bases, toutes les bases, toutes les parties plus touffues avoisinant les eaux, étaient dans une pénombre de crépuscule. Ces jonques qui passaient, si blanches sur le fond sombre des feuillages, étaient manœuvrées sans bruit, merveilleusement, par de petits hommes jaunes, tout nus avec de longs cheveux peignés en bandeau de femme; à mesure qu'on s'enfonçait dans le couloir vert, les senteurs devenaient plus pénétrantes, et le tintement monotone des cigales s'enflait comme un crescendo d'orchestre. En haut, dans la découpure lumineuse du ciel entre les montagnes, planaient des espèces de gerfauts qui faisaient : « Han! han! han! » avec un son profond de voix humaine; leurs cris détonnaient là tristement prolongés par l'écho.

Toute cette nature exubérante et fraîche portait

en elle-même une étrangeté japonaise; cela résidait dans je ne sais quoi de bizarre qu'avaient les cimes des montagnes et, si l'on peut dire, dans l'invraisemblance de certaines choses trop jolies. Des arbres s'arrangeaient en bouquets, avec la même grâce précieuse que sur les plateaux de laque. De grands rochers surgissaient tout debout, dans des poses exagérées, à côté de mamelons aux formes douces, couverts de pelouses tendres : des éléments disparates de paysage se trouvaient rapprochés comme les sites artificiels.

... Et, en regardant bien, on apercevait çà et là, le plus souvent bâtie en porte-à-faux au dessus d'un abîme, quelque vieille petite pagode mystérieuse, à demi cachée dans le fouillis des arbres suspendus : cela surtout jetait dès l'abord, aux nouveaux arrivants comme nous, la note lointaine et donnait le sentiment que, dans cette contrée, les Esprits, les Dieux des bois, les Symboles antiques chargés de veiller sur les campagnes, étaient inconnus et incompréhensibles...

Quand Nagasaki parut, ce fut une déception pour nos yeux : au pied des vertes montagnes surplombantes, c'était une ville tout à fait quelconque. En avant, un pêle-mêle de navires portant tous les pavillons du monde, des paquebots comme ailleurs, des fumées noires et, sur les quais, des usines ; en fait de choses banales déjà vues partout, rien n'y manquait.

Il viendra un temps où la terre sera bien ennuyeuse à habiter, quand on l'aura rendue pareille d'un bout à l'autre, et qu'on ne pourra

même plus essayer de voyager pour se distraire un peu....

Nous fîmes, vers six heures, un mouillage très bruyant, au milieu d'un tas de navires qui étaient là, et tout aussitôt nous fûmes envahis....

Envahis par un Japon mercantile, empressé, comique, qui nous arrivait à pleines barques, à pleines jonques, comme une marée montante, des bonshommes et des bonnes femmes entrant en longues files ininterrompues, sans cris, sans contestation, sans bruit, chacun avec une révérence si souriante qu'on n'osait pas se fâcher et qu'à la fin, par effet réflexe, on souriait soi-même, on saluait aussi. Sur leur dos, ils apportaient tous de petits paniers, de petites caisses, des récipients de toutes es formes, inventés de la manière la plus ingénieuse pour s'emboîter, pour se contenir les uns les autres et puis se multiplier ensuite jusqu'à l'encombrement, jusqu'à l'infini; il en sortait des choses inattendues, inimaginables; des paravents, des souliers, du savon, des lanternes, des boutons de manchettes; des cigales en vie chantant dans des petites cages; de la bijouterie; et des souris blanches apprivoisées dachant faire tourner des petits moulins en carton; des photographies; des soupes et des ragoûts, dans ses écuelles, tout chauds, tout prêts à être servis par portions à l'équipage; — et des porcelaines, des légions de potiches, de théières, de tasses, de petits pots et d'assiettes.... En un tour de main, tout cela, déballé, étalé par terre avec une prestesse prodigieuse et un certain art d'arrangement; chaque vendeur accroupi à la singe les mains touchant les

pieds, derrière son bibelot et toujours souriant, toujours cassé en deux par les plus gracieuses révérences. Et le pont du navire, sous ces amas de choses multicolores, ressemblant tout à coup à un immense bazar. Et les matelots, très amusés, très en gaieté, piétinant dans les tas, achetant de tout, semant à plaisir leurs piastres blanches....

Mais, mon Dieu, que tout ce monde était laid, mesquin, grotesque!

Nous étions de service, Yves et moi, jusqu'au lendemain matin, et, après les premières agitations qui, à bord, suivent toujours les mouillages — (embarcations à mettre à la mer; échelles, tangons *à pousser dehors*) — nous n'avions plus rien à faire qu'à regarder. Et nous nous disions : « Où sommes-nous vraiment? — Aux États Unis? Dans une colonie anglaise d'Australie? — Ou à la Nouvelle Zélande?... »

Des consulats, des douanes, des manufactures; un dock où trône une frégate russe; toute une *concession* européenne avec des villas sur les hauteurs, et, sur les quais, des bars américains à l'usage des matelots. Là-bas, il est vrai, là-bas, derrière et plus loin que ces choses communes, tout au fond de l'immense allée verte, des milliers et des milliers de maisonnettes noirâtres, un fouillis d'un aspect un peu étrange d'où émergent çà et là de plus hautes toitures peintes en rouge sombre : probablement le vrai, le vieux Nagasaki japonais qui subsiste encore.... Et dans ces quartiers, qui sait, minaudant derrière quelque paravent de papier, la petite femme aux deux de chat... que peut-être... avant deux ou trois

jours (n'ayant pas de temps à perdre) j'aurai épousée!... C'est égal, je ne la vois plus bien. cette petite personne; les marchands de souris blanches qui sont ici m'ont gâté son image; j'ai peur à présent qu'elle ne leur ressemble....

A la nuit tombante, le pont de notre navire se vida comme par enchantement; ayant en un tour de main refermé leurs boîtes, replié leurs paravents à coulisse, leurs éventails à ressort; ayant fait à chacun de nous la révérence très humble, les petits bonshommes et les petites bonnes femmes s'en allèrent.

Et à mesure que la nuit descendait, confondant les choses dans de l'obscurité bleuâtre, ce Japon où nous étions redevenait peu à peu, peu à peu, un pays d'enchantements et de féerie. Les grandes montagnes, toutes noires à présent, se dédoublaient par la base dans l'eau immobile qui nous portait, se reflétaient avec leurs découpures renversées, donnant l'illusion de précipices effroyables au-dessus desquels nous aurions été suspendus; — et les étoiles, renversées aussi, faisaient dans le fond du gouffre imaginaire comme un semis de petites taches de phosphore.

Puis tout ce Nagasaki s'illuminait à profusion, se couvrait de lanternes à l'infini; le moindre faubourg s'éclairait, le moindre village, la plus infime cabane, qui était juchée là-haut dans les arbres et que, dans le jour, on n'avait même pas vue, jetait sa petite lueur de ver luisant. Bientôt il y en eut, des lumières, il y en eut partout, de tous les côtés de la baie, du haut en bas des montagnes, des myriades

de feux brillaient dans le noir, donnant l'impression d'une capitale immense, étagée autour de nous en un vertigineux amphithéâtre. Et en dessous, tant l'eau était tranquille, une autre ville, aussi illuminée, descendait au fond de l'abîme. La nuit était tiède, pure, délicieuse; l'air rempli d'une odeur de fleurs que les montagnes nous envoyaient. Des sons de guitare, venant des « maisons de thé », semblaient, dans l'éloignement, être des musiques suaves. Et ce chant des cigales, — qui est au Japon un des bruits éternels de la vie, auquel nous ne devions plus prendre garde quelques jours plus tard tant il est ici le fond même de tous les bruits terrestres, — on l'entendait, sonore, incessant, doucement monotone comme la chute d'une cascade de cristal....

(*Madame Chrysanthème.*)

LES REPAS DE MADAME CHRYSANTHÈME

L'intrigue de *Madame Chrysanthème* est si ténue qu'elle défie l'analyse; mais cette historiette, si touchante dans sa simplicité, sert de cadre à une foule de petits croquis faits d'après nature, de petits tableaux d'une grâce un peu mignarde. Que dites-vous de ces repas en miniature, de ces dînettes composées de mets inattendus? Loti seul pouvait donner l'impression de ces choses et les faire voir aussi nettement que si on les avait devant soi.

Les repas de Chrysanthème sont une invraisemblable chose.

Cela commence le matin, au réveil, par deux petits pruneaux verts des haies, confits dans du

vinaigre et roulés dans de la poudre de sucre. Une tasse de thé complète ce déjeuner presque traditionnel au Japon, le même que l'on mange en bas chez madame Prune, le même que l'on sert aux voyageurs dans les hôtelleries.

Cela se continue dans le courant du jour par deux dînettes très drôlement ordonnées. De chez madame Prune, où ces choses se cuisinent, on les lui monte sur un plateau de laque rouge, dans de microscopiques tasses à couvercle : un hachis de moineau, une crevette farcie, une algue en sauce, un bonbon salé, un piment sucré... A tout cela, Chrysanthème goûte du bord des lèvres, à l'aide de ses petites baguettes en relevant le bout de ses doigts avec une grâce affectée. A chaque mets elle fait une grimace, — en laisse les trois quarts et s'essuie les ongles après, avec horreur.

Ces menus varient beaucoup, suivant l'inspiration de madame Prune. Mais ce qui ne change jamais, ni chez nous ni ailleurs, ni au sud de l'empire, ni au nord, c'est le dessert et la façon de le manger : après tant de petits plats pour rire, on apporte une cuve en bois cerclée de cuivre, une cuve énorme, comme pour Gargantua, et contenant jusqu'au bord du riz cuit à l'eau pure; Chrysanthème en remplit un très grand bol (quelquefois deux, quelquefois trois), en salit la blancheur neigeuse avec une sauce noire, au poisson, qui est contenue dans une fine burette bleue; — brasse ces choses ensemble; — porte le bol à ses lèvres et enfourne tout ce riz, en le poussant avec ses deux baguettes jusqu'au fond de son gosier.

Ensuite on ramasse les petites tasses et les petits couvercles, les dernières miettes tombées sur ces nattes si blanches dont rien ne doit ternir jamais l'irréprochable netteté. La dinette est terminée....

(*Madame Chrysanthème.*)

UN CORTÈGE FUNÈBRE

Ce livre vous donne la sensation d'un rêve d'art capricieux, mais d'un rêve qui garderait la réalité de la vie. Ce Japon est bien le pays des petites choses, maniérées, trop gracieuses, trop apprêtées, où tout se drôlatise, où un éclat de rire est au fond de tout — jusque dans ce cortège funèbre suivi par des *mousmés* qui minaudent sous leurs parasols et étouffent des envies de rire.

... Voici maintenant un cortège, qui nous arrive du bout de la rue là-bas, quelque chose comme un enterrement. Des bonzes marchent en tête vêtus de robes en gaze noire, — un air de prêtres catholiques; le principal personnage du défilé, le mort, vient par derrière, assis dans une sorte de petit palanquin fermé, tout à fait gentil. Suivent une bande de mousmés, cachant leur figure rieuse sous un semblant de voile et portant, dans des vases de forme sacrée, les lotus artificiels à pétales d'argent qui sont de rigueur pour les funérailles; puis de belles dames marchent après, minaudières, étouffant des envies de rire, sous des parasols où sont peints en couleurs gaies des papillons et des cigognes....

Les voici tout près de nous, il faut nous ranger pour leur faire place. — Et Chrysanthème tout à

coup prend un air de circonstance; Yves se découvre, ôte son *nid de pie*....

C'est pourtant vrai, que c'est la mort qui passe! Moi qui oubliais... cela en avait si peu l'air....

Le cortège va grimper bien haut, bien haut, au-dessus de Nagasaki, dans la verte montagne toute peuplée de tombes. Là on déposera dans la terre cet infortuné bonhomme, son palanquin par-dessus lui, et ses vases, et ses fleurs en papier argenté. Enfin!... au moins il sera dans un lieu agréable, ce pauvre mort, et jouira d'une vue charmante....

On s'en reviendra, moitié riant, moitié pleurnichant.

Demain on n'y pensera plus.

(*Madame Chrysanthème.*)

UN BAL A YEDDO

Dans les *Japoneries d'automne*, il y a une page particulièrement exquise, c'est le caractéristique récit d'un bal officiel, où défile tout le Japon moderne, avec sa raideur, qui lui sied si mal, sa correction froide, qui évoque la pensée d'une leçon apprise. Les toilettes de bal et les habits sont d'une élégance toute parisienne; et pourtant on ne peut se défendre d'un sourire en les voyant portés, avec une application laborieuse, par ces petites femmes et ces petits hommes qui seraient si gentils dans ce costume national qu'ils ont dû quitter pour obéir aux ordres de l'empereur. Pauvre petites *mousmés*! Elles valsent et polkent avec une résignation vaillante, mais avec la terreur de perdre la mesure, car ces airs d'opérettes parisiennes les déconcertent par leur rythme. — Et ces « saluts » à l'européenne, et ces « présentations » à la mode occidentale, et ces attitudes guindées, et ce fagotage si contraires au sentiment plastique national, comme tout cela a été bien rendu par M. Pierre Loti! Mais

l'artiste garde un certain dépit contre cette révolution des mœurs japonaises. Il regrette le vieux Japon d'autrefois, le Japon de la légende, auquel — dans ce livre — il envoie son dernier salut.

Le Ministre des Affaires étrangères et la comtesse Sodeska ont l'honneur de vous prier de venir passer la soirée au Rokou-Meïkan, à l'occasion de la naissance de S. M. l'Empereur.

On dansera.

Cela est gravé en français, sur un élégant carton à coins dorés qui m'arrive par la poste, un jour de novembre, en rade de Yokohama. Au revers, il y a cette indication ajoutée à la main d'une courante écriture anglaise : *Un train spécial pour le retour partira de la gare de Shibachi, à une heure du matin.*

Moi, qui suis depuis deux jours seulement dans ce Yokohama cosmopolite, je retourne avec un certain étonnement ce petit carton dans mes doigts : j'avoue qu'il confond toutes les notions de japonerie que mon séjour à Nagasaki m'avait données. Ce bal européanisé, ce grand monde de Yeddo en habit noir et en toilette parisienne, je ne me représente pas cela très bien....

Et puis, au premier abord, cette *comtesse* (de même que ces différentes *marquises* avec noms étranges que j'ai vues mentionnées hier dans une chronique élégante du pays) me fait sourire.

Après tout, pourquoi? Elles descendent de familles seigneuriales, ces femmes; elles n'ont fait que changer leur titre japonais contre une équivalente couronne française; l'éducation et l'affinement aristocratiques n'en sont pas moins réels et héréditaires. Il se peut même qu'il faille remonter beaucoup plus loin que nos croisades pour trouver les origines de ces noblesses-là, perdues dans les annales d'un peuple si vieux....

Le soir de ce bal, il y a foule à la gare de Yokohama, au départ de huit heures trente. Toute la colonie européenne est sur pied, en toilette parée, pour répondre à l'invitation de cette *comtesse*. Les messieurs en claque; les dames encapuchonnées de dentelles et relevant de longues traînes claires sous des pelisses de fourrures : et ces invités, dans des salles d'attente pareilles aux nôtres, s'abordent en français, en anglais, en allemand. Tout ce qu'il y a de moins japonais, ce départ de huit heures trente.

Une heure de route, et ce train de bal s'arrête à Yeddo.

Ici, c'est une autre surprise. Est-ce que nous arrivons à Londres, ou à Melbourne, ou à New York? Autour de la gare se dressent de hautes maisons en briques, d'une laideur américaine. Des alignements de becs de gaz laissent deviner au loin de longues rues bien étroites. L'air froid est tout rayé de fils télégraphiques et, dans diverses directions, des tramways partent avec des bruits connus de timbres et de sifflets.

Cependant une nuée de bonshommes étranges, out de noir vêtus, qui avaient l'air de nous guetter,

se précipitent à notre rencontre : ce sont les *djin-riki-san*, les hommes chevaux, les hommes coureurs. Ils s'abattent sur nous comme un vol de corbeaux, la place en est obscurcie; chacun traînant derrière lui son petit char, ils bondissent, crient, se bousculent, nous barrant le passage comme une armée de diablotins en gaieté. Ils portent culotte collante, dessinant les cuisses comme un maillot; veste collante aussi, courte, à manches pagodes; chaussures d'étoffes, à orteil séparé se relevant en pouce de singe; au milieu de leur dos, une inscription en grandes lettres chinoises blanches tranche sur tout ce noir du costume comme une devise funéraire sur un catafalque. Avec des gestes macaques, ils se tapotent sur les jarrets, pour nous faire admirer combien les muscles en sont durs; nous tirant par les bras, par les manteaux, par les jambes, ils se disputent nos personnes avec violence.

Il y a bien quelques équipages aussi, qui attendent les dames officielles des délégations. Mais la foule s'en écarte avec crainte, comme de systèmes de locomotion nouveaux, un peu risqués; on en tient les chevaux à deux mains comme des bêtes dangereuses.

Nous sautons presque tous dans les petits chars à une place que ces coureurs nous offrent; inutile de leur dire où il faut nous mener : au Rokou-Meïkan, cela va de soi; et ils partent comme des fous, sans attendre nos ordres. Chaque belle invitée, à peine assise sur son siège étroit, avec sa robe de bal relevée sur les genoux, est entraînée séparément, à toutes jambes, par son coureur de louage. Le mari

ou le monsieur protecteur qui l'accompagnait, monté sur un petit char pareil, est entraîné à son côté, à une allure différente. Nous roulons tous dans la même direction, c'est la seule chose rassurante pour les dames seules que ces diablotins emportent; mais cela ressemble à une espèce de débandade échevelée, où il n'y a plus ni familles ni groupes.

Nous nous poursuivons, nous nous dépassons les uns les autres, avec des vitesses inégales et des soubresauts. Nos coureurs poussent des cris et s'emballent. Nous sommes très nombreux, un long cortège affolé; on a multiplié les invitations pour ce bal, où, bien entendu pourtant, le mikado et encore moins son invisible épouse ne doivent paraître; il y aura par exemple tout le grand monde nippon, et je suis très curieux de ces *comtesses* et de ces *marquises* que je vais voir là pour la première fois, et en décolleté de soirée.

Trois quarts d'heure environ cette course dure dans des quartiers de banlieue peu éclairés et solitaires. Autour de nous, cela ne ressemble plus à la gare; c'est bien du vrai Japon qui défile maintenant très vite, de chaque côté de ces maisonnettes de papier, pagodes sombres; échoppes drôles, lanternes saugrenues jetant de loin en loin dans l'obscurité un petit feu de couleur.

Enfin, enfin, nous arrivons. A la file, nos chars passent sous un portique ancien dont la toiture se retrousse par les pointes, à la chinoise; nous voici en pleine lumière, au milieu d'une sorte de fête vénitienne, au milieu d'un jardin prétentieux où

d'innombrables bougies brûlent dans des ballons de papier sur des girandoles et, devant nous, se dresse le Rokou-Meïkan, très illuminé, ayant des cordons de gaz à chaque corniche, jetant des feux par chacune de ses fenêtres, éclairant comme une maison transparente.

Eh bien, il n'est pas beau, le Rokou-Meïkan. Bâti à l'européenne, tout frais, tout blanc, tout neuf, il ressemble, mon Dieu, au casino d'une de nos villes de bains quelconques, et vraiment on pourrait se croire n'importe où, à Yeddo excepté... Cependant de grandes banderoles étranges, aux armes du Mikado, flottent légèrement alentour; maintenues par des cordes invisibles, très éclairées sur le fond sombre du ciel par les mille lumières d'en bas, elles sont de crépon violet (la couleur impériale), semées de ces larges chrysanthèmes héraldiques qui, au Japon, équivalent à nos fleurs de lis. Et puis il y a une note bizarre, donnée aussi par ces arrivées à toutes jambes de coureurs essoufflés, jetant de minute en minute sur le perron d'entrée un danseur isolé, une danseuse toute seule. Singulier bal, où chaque invité, au lieu de se rendre en voiture, est amené dans une brouette par un diablotin noir.

Dans le vestibule où le gaz flamboie s'empressent des valets en habit noir, assez correctement cravatés, mais ayant de drôles de petites figures jaunâtres presque sans yeux.

Les salons sont au premier étage et on y monte par un large escalier que borde une triple haie de chrysanthèmes japonais dont rien ne peut donner

l'idée dans nos parterres d'automne : une haie rose. Dans la haie rose, qui couvre la muraille, les chrysanthèmes sont grands comme des arbres, et leurs fleurs sont larges comme des soleils. La haie jaune placée en avant, est moins haute, et fleurie par grosses touffes, par gros bouquets d'une éclatante couleur bouton d'or. Et enfin, la haie blanche, la dernière, la plus basse, fait comme un parterre tout le long des marches, comme un cordon de belles houppes neigeuses.

En haut de cet escalier, quatre personnages — les maîtres de céans — attendent, avec des sourires, les invités à leur entrée dans les salons. Je prête peu d'attention à un monsieur en cravate blanche, décoré de plusieurs ordres, qui est le ministre sans doute; tandis que je regarde curieusement tout de suite les trois femmes, qui se tiennent debout auprès de lui, la première surtout, qui doit être évidemment la « comtesse ».

En chemin de fer, tout à l'heure, on m'a dit son histoire, à cette dame : une ancienne *guécha* (danseuse de louage pour les fêtes nipponnes) ayant su tourner la tête à un diplomate en voie de passer ministre, s'étant fait épouser, et chargée maintenant de faire les honneurs de Yeddo au monde officiel des légations étrangères.

J'attendais donc une créature bizarre, portant toilette à la chien savant,... et je m'arrête surpris devant une personne au visage distingué et fin, gantée jusqu'à l'épaule, irréprochablement coiffée en femme comme il faut; âge indéfinissable, embrouillé de poudre de riz; longue traîne en satin

d'un lilas très pâle, très discret, ornée de guirlandes de petites fleurs naturelles des bois, d'une nuance délicieusement assortie; corsage formant gaine effilée et couvert d'une broderie rigide en perles changeantes : toilette en somme qui serait de mise à Paris et qui est vraiment bien portée par cette étonnante parvenue. — Alors je la prends au sérieux et lui adresse un salut correct. — Le sien, correct aussi, est gracieux surtout, et elle me tend la main, à l'américaine, avec une aisance de si bon aloi que je me sens tout à fait conquis.

Rapidement, j'inspecte les deux autres femmes au passage. D'abord une mignonne petite, toute en *rose mourant* avec des camélias relevant la traîne. Et puis la dernière du groupe, sur laquelle mes yeux se seraient attardés bien volontiers, c'est la *marquise Arimasen*, jeune personne d'antique noblesse, mariée au *grand maître des cérémonies de S. M. l'Empereur* : cheveux de jais noir, relevés très haut en un chignon à la clown, suivant la mode de cet hiver-là; jolis yeux de velours, air de petite chatte adorable; toilette Louis XV en satin ivoire. C'est d'un effet inattendu, cet alliage de Japon et de XVIIIe siècle français, ce gentil minois d'Extrême Asie portant jupe à paniers et corsage en pointe longue, comme à Trianon.

Oh! très bien, mesdames; mes compliments sincères à toutes les trois! très amusantes les attitudes et très réussis les déguisements.

Encore des vases d'où s'élancent de gigantesques chrysanthèmes, et puis, derrière ces dames, entre des pavillons japonais en trophées, le salon central

s'ouvre tout grand, presque vide — entouré de banquettes, sur lesquelles de rares invités sont assis, avec des maintiens guindés de personnes habituées à s'accroupir par terre. A droite et à gauche, entre des colonnades ouvertes, apparaissent d'autres salons latéraux, un peu plus peuplés, où s'agitent dejà des toilettes, des uniformes; — et deux orchestres complets, l'un français, l'autre allemand, dissimulés dans des coins, exécutant d'irrésistibles contredanses, tirées de nos opérettes les plus connues.

Ils sont vastes, ces salons, mais médiocres, il faut en convenir : une décoration de casino de second ordre. Du lustre partent en rayonnant des guirlandes de feuillages et de lanternes en papier; tandis que sur les murs sont drapés des crépons impériaux violets à grands chrysanthèmes héraldiques blancs, ou des drapeaux chinois jaunes ou verts à dragons horribles. Et ces tentures contrastent avec la banalité des lanternes vénitiennes, de toutes les fanfreluches pendues au plafond, donnent le sentiment d'une Chine ou d'un Japon qui seraient en goguette, en fète de barrière.

Un peu trop dorés, trop chamarrés, ces innombrables messieurs japonais, ministres, amiraux, officiers ou fonctionnaires quelconques en tenue de gala. Vaguement ils me rappellent certain général Boum qui eut son heure de célébrité jadis. Et puis, l'habit à queue, déjà si laid pour nous, comme ils le portent singulièrement! Ils n'ont pas des dos construits pour ces sortes de choses, sans doute; impossible de dire en quoi cela réside, mais je leur

trouve à tous, et toujours, je ne sais quelle très proche ressemblance de singe.

Oh! et ces femmes!... Jeunes filles à marier sur les banquettes, ou mamans rangées en tapisserie le long des murs, toutes sont plus ou moins étonnantes à voir en détail. Qu'y a-t-il en elles qui ne va pas? On cherche, on ne peut trop définir : vertugadins excessifs, peut-être, ou insuffisants, posés trop haut ou trop bas, et corsets d'un galbe inconnu. Pas de figures communes ni grossières cependant, des mains fort petites et des toilettes venues tout droit de Paris.... Non, mais elles sont étranges malgré tout, elles sont invraisemblables au dernier point, avec le sourire de leurs yeux bridés, leurs pieds tournés en dedans, et leur nez plat. Évidemment on nous a montré tout à l'heure à la porte ce qu'il y avait de mieux dans le genre, les grandes élégantes de la capitale, les seules sachant déjà porter nos tenues d'Europe.

A dix heures, entrée de l'ambassade du Céleste-Empire : une douzaine de personnages superbes aux yeux moqueurs, dépassant de la tête toute cette minuscule foule japonaise. Chinois de la belle race du Nord, ils ont dans la démarche, sous les soies éclatantes, une grâce très noble. Et puis ils font preuve de bon goût, ceux-ci, et de dignité, en conservant leur costume national, leur longue robe magnifiquement brochée et brodée, leur rude moustache retombante et leur queue. Avec des sourires contenus, tout en jouant de l'éventail, ils font le tour de ces salons et de cette mascarade, puis s'en vont, dédaigneux, s'isoler en plein air,

s'asseoir sur une terrasse à balcon qui domine le jardin illuminé, la fête vénitienne.

Dix heures et demie : entrée des princesses du sang et des dames de la cour. Par exemple, c'est une entrée surprenante, celle-ci, autant qu'une apparition de gens d'un autre monde, de gens tombant de la lune ou bien de quelque époque perdue du passé.

C'est pendant une pastourelle, sur un air de *Giroflé-Girofla*; on voit apparaître deux groupes de petites femmes, petites, petites, pâlottes et de sang épuisé, s'avançant avec des airs de fées lilliputiennes, ayant des vêtements inouïs et des coiffures qui leur font d'énormes têtes de sphinx. Ces costumes qu'elles portent, on ne les a jamais vus nulle part, ni dans les rues d'aucune ville japonaise, ni sur les écrans, ni sur les images; ils sont, paraît-il, de tradition immémoriale pour la cour et ne se montrent point ailleurs.

Babouches de Cendrillon, d'un rouge merveilleux; pantalons de soie écarlate, larges, bouffants, s'élargissant par le bas d'une manière démesurée et se tenant tout debout, leur faisant à chaque jambe comme une jupe à crinoline dans laquelle leur marche s'entrave avec de grands frou-frous. Par là-dessus, une espèce de camail à la prêtre, blanc ou gris perle, semé de rosaces noires; l'étoffe en est magnifique, lourde et d'une excessive rigidité de brocart. Tout le vêtement tombe, d'un seul pli raide, depuis le cou très mince jusqu'à la base très large de ces femmes-idoles; leurs petits corps mièvres, leurs petites épaules fuyantes, qui sont

probablement dessous, ne se devinent à aucun contour; et leurs petits bras, leurs petites mains frêles, sont perdus dans de longues manches pagodes qui descendent de droite et de gauche, tout d'une pièce, comme des cornets renversés. (Vues de près, ces rosaces noires, semées sur ces camails clairs, représentent des monstres, des oiseaux, des feuillages arrangés en rond; elles varient pour chaque personne, et sont le blason familial, les armes de la noble dame.) Ce qu'il y a de plus inimaginable chez ces femmes, assurément c'est la coiffure. Les beaux cheveux noirs, lissés, gommés, étalés sur je ne sais quelle charpente intérieure, s'éploient autour du petit visage jaune et mort, comme une large roue de paon, comme un large éventail; puis toute la masse soyeuse se replie brusquement, avec une cassure de bonnet égyptien, retombe à plat sur la nuque, et s'amincit en catogan, finit en queue. Il en résulte des têtes tout en largeur, comme les corps; cela accentue davantage l'écrasement des profils, de même que ces vêtements raides exagèrent le manque de saillie des hanches et des poitrines. On dirait des personnes échappées d'entre les feuillets de quelques vieux livres, où on les aurait conservées pendant des siècles, en les aplatissant comme des fleurs rares dans un herbier. Laides peut-être, — encore n'en suis-je pas sûr, — laides, mais souverainement distinguées, et ayant un charme malgré tout. L'air assez méprisant pour cette fête qui tourbillone autour d'elles, gardant un sourire énigmatique dans leurs yeux à peine ouverts, toutes vont s'asseoir ensemble à l'écart, dans

un des salons latéraux, et forment, au milieu de ce bal, un groupe d'aspect mystérieux.

Des officiers japonais fort civils nous font les honneurs de leur pays, nous mettent en relation avec plusieurs danseuses, leurs parentes ou leurs amies : — *Permettez-moi de vous présenter à mademoiselle Arimaska*, — *ou Kounitchiwa*, — *ou Karakamoko, la fille d'un de nos plus vaillants officiers d'artillerie*, — *ou la sœur d'un de nos ingénieurs les plus distingués* (*sic*). — Ces demoiselles Arimaska ou Kounitchiwa, ou Karakamoko, sont en robe de gaze blanche, ou rose, ou bleue, mais ont toutes la même figure : un petit minois comique de chatte, bien rond, bien aplati, avec des yeux bien retroussés en amande, qu'elles roulent de droite et de gauche sous des cils chastement baissés. Au lieu de ce fagotage et de ce bon maintien, elles seraient si mignonnes en japonaises, en *mousmés*, avec des éclats de rire!

Elles tiennent à la main d'élégants carnets de bal, nacre ou ivoire, sur lesquels je m'inscris gravement pour des valses, des polkas, des mazurkas, des lanciers. Mais comment les reconnaîtrai-je, les demoiselles Arimaska des demoiselles Karakamoko, et les Karakamoko des Kounitchiwa, quand il sera temps de venir les prendre, aux premières mesures de la danse promise? Cela m'inquiète beaucoup, tant elles se ressemblent toutes; vraiment je vais être très embarrassé tout à l'heure au milieu de cette uniformité de minois...

Elles dansent assez correctement, mes nipponnes en robe parisienne. Mais on sent que c'est une

chose *apprise*; qu'elles font cela comme des automates, sans la moindre initiative personnelle. Si par hasard la mesure est perdue, il faut les arrêter et les faire repartir; d'elles-mêmes, elles ne la rattraperaient jamais et continueraient de danser à contretemps. Cela s'explique assez bien, du reste, par la différence radicale entre nos musiques, entre nos rythmes et les leurs.

Leurs petites mains sont adorables sous les longs gants clairs. C'est que ce ne sont point des sauvagesses qu'on a déguisées là; bien au contraire, ces femmes appartiennent à une civilisation bien plus ancienne que la nôtre et d'un raffinement excessif.

Leurs pieds, par exemple, sont moins réussis. D'eux-mêmes ils se retournent en dedans, à la vieille mode élégante du Japon; et puis ils gardent je ne sais quelle lourdeur, de l'habitude héréditaire de traîner les hautes chaussures de bois.

On danse avec un semblant d'entrain, et le plancher de la grande bâtisse légère tremble en cadence d'une manière inquiétante; on a tout le temps présente à l'esprit quelque dégringolade possible et formidable sur la tête des messieurs qui sont dans les salons du rez-de-chaussée ou jouant au whist pour se donner un air européen.

Une de mes impressions inattendues est d'entendre des mots japonais sortir de la bouche de ces danseuses modernisées. Jusqu'ici, je n'avais employé cette langue qu'à Nagasaki, avec des petits bourgeois, des marchands, des gens du peuple, tous en longue robe de magot. Avec ces femmes en toilette de bal, je ne trouve plus mes expressions.

Afin de me mettre à la hauteur, j'essaie d'employer les formes élégantes et les conjugaisons honorifiques en *dégosarimas*. (Pour les gens de belles manières, il est d'usage, entre autres préciosités, d'intercaler *dégosarimas* au milieu de chaque verbe après le radical et avant la désinence : c'est d'un effet bien plus pompeux que notre misérable imparfait du subjonctif français.) Et ici, naturellement, ce *dégosarimas* on l'entend partout; — il est la dominante des conversations si extraordinairement polies qui bourdonnent dans ce bal, avec des ris légers.

Mon japonais les étonne; elles n'ont pas coutume d'entendre les officiers étrangers s'essayer à parler leur langue, et elles mettent à me comprendre toute la bonne volonté possible.

La plus gentille de mes danseuses est une petite personne en rose éteint avec bouquets pompadour, — quinze ans au plus, — *la fille d'un de nos plus brillants officiers du génie* (une demoiselle Miogonitchi ou une Karakamoko, je ne sais plus bien). Encore très bébé et sautant de tout son cœur, fort distinguée dans son enfantillage, elle serait vraiment jolie si elle était mieux ajustée, s'il ne manquait à sa toilette le je ne sais quoi d'indéfinissable. Elle me comprend très bien, celle-ci, et corrige avec un charmant petit sourire, chaque fois que je fais quelque énorme faute en *dégosarimas*.

Quand finit la valse du *Beau Danube bleu* que nous dansions ensemble, je m'inscris sur son carnet pour deux valses suivantes : au Japon, cela peut se faire.

A ce rez-de-chaussée, en plus des fumoirs, des

salons de jeu, des vestibules ornés d'arbustes nains et de gigantesques chrysanthèmes, il y a trois grands buffets fort bien servis, — et on y descend de temps à autre par l'escalier que borde la belle haie triple de fleurs blanches, jaunes et roses. Sur les tables couvertes d'argenterie et de pièces montées, gibiers truffés, pâtés, saumons, sandwichs, glaces, tout se trouve en abondance comme dans un bal parisien bien ordonné; des fruits d'Amérique et du Niphon sont rangées en pyramides dans d'élégantes corbeilles, et le champagne est des meilleures marques.

La préciosité japonaise se rappelle, dans ces buffets, par des bosquets de poupée, en treillage doré avec pampres artificiels, où sont accrochés d'excellents raisins : on en détache soi-même les grappes que l'on désire offrir à sa danseuse, et ces vendanges à la Watteau sont du dernier galant.

Bien qu'on m'ait prévenu que c'est une chose contraire à toute étiquette, absolument inadmissible, après avoir dansé avec tant de nipponnes en robe française, je m'en vais là-bas, vers le groupe un peu hiératique dont l'étrangeté m'attire, inviter une belle mystérieure en vieux costume de cour.

Devant l'air un peu moqueur de la dame qui me regarde approcher, me défiant de mon japonais détestable, je fais ma demande en français très pur. Elle ne me comprend pas, naturellement; ne devine même pas, tant c'est inattendu, — et, des yeux, en appelle une autre, assise derrière elle, qui du reste s'était levée d'elle-même en voyant le commencement de ce colloque sans présentation, comme pour

y mettre bon ordre. Et celle-ci, debout maintenant, sa forme de femme perdue dans son vêtement rigide à grandes rosaces blasonnées, fixe sur moi de jolis yeux intelligents, subitement élargis comme au sortir d'une espèce de sommeil, et très éveillés, très noirs :

— Monsieur? dit-elle en français, avec un accent d'une distinction bizarre, monsieur, que lui demandez-vous?

— L'honneur de danser avec elle, madame.

Brusquement ses sourcils minces remontent très haut; en une seconde, toutes les nuances de la surprise passent dans son regard, et puis elle penche vers l'autre le large écran noir de sa tête et lui traduit l'étonnante chose que j'ai demandée.

Sourires, — et leurs deux paires d'yeux étranges se relèvent vers moi. Très gracieuse, très gentille malgré mon audace, celle qui parle français me remercie, expliquant que sa compagne, pas plus qu'elle-même, ne sait nos danses nouvelles. C'est probablement la vérité, mais cette raison n'est pas la seule : le décorum s'y oppose complètement, je le savais. Je le conçois d'ailleurs, car je me figure tout à coup ce camail de prêtre, cette tête énorme, ce catogan, s'avançant en dame seule dans une contredanse sur un air guilleret d'Offenbach, et cette vision rapide me fait rire en moi-même comme une extrême incohérence....

Il ne me reste qu'à m'incliner profondément, en salut de cour. Les deux longs écrans de cheveux noirs s'inclinent aussi, avec de bienveillants sourires, avec des frou-frous de soie, — et je me retire

sur cette défaite, regrettant de ne pouvoir continuer la conversation avec la dame interprète dont le son de voix et l'expression d'yeux m'ont charmé.

Les danses se succèdent, les quadrilles français alternant avec les valses allemandes. Et le temps du bal s'écoule vite; la fin approche, car on se retirera de bonne heure.

Çà et là, dans les cours, des choses comiques se passent. Ici, deux officiers généraux, claque sous le bras et pantalon à bande d'or, s'abordent et s'oublient jusqu'à se saluer à la japonaise, les mains sur les genoux, le corps plié en deux avec le sifflement spécial qu'il est d'usage de faire du bout des lèvres dans ces occasions-là. Ou bien deux élégantes toilettes un peu Louis XV, à long buste, qui sont en train de se *dégosarimasser* des compliments sans fin, se font après chaque phrase des révérences qui s'accentuent de plus en plus, jusqu'à devenir le plongeon du vieux style.

Étonnées, égarées, rêvant au milieu des salons avec des allures de linottes effarouchées mais rieuses quand même, il y a deux ou trois petites Nipponnes, vraies *mousmés*, encore en costume national; — non pas dans le rigide costume de cour, mais dans le costume ordinaire, celui qu'on a vu partout sur les potiches et les éventails : tunique ouverte à manches pagodes, coiffure en grandes coques, sandales de paille et chaussettes à orteil séparé. Très mignonnes, celles-ci, jetant une jolie drôlerie exotique dans l'ensemble de cette immense farce officielle.

Minuit et demi. C'est une troisième et dernière

valse avec ma petite danseuse à bouquets pompadour, *fille d'un de nos plus brillants officiers du génie.*

Vraiment elle est tout à fait habillée comme une jeune fille à marier de notre pays (un peu provinciale, il est vrai, de Carpentras ou de Landerneau) et elle sait manger proprement les glaces avec une cuiller du bout de ses doigts bien gantés. — Tout à l'heure pourtant, en rentrant chez elle, dans quelque maison à châssis de papier, elle va, comme toutes les autres femmes, quitter son corset en pointe, prendre une robe brodée de cigognes ou d'autres oiseaux quelconques, s'accroupir par terre, dire une prière shintoïste ou boudhiste, et souper avec du riz dans des bols, à l'aide de baguettes.... Nous sommes devenus très camarades, cette brave petite demoiselle et moi. Comme la valse est longue, — une valse de Marcailhou — et qu'il fait chaud, nous imaginons d'ouvrir une porte-fenêtre et de sortir par là, afin de prendre l'air sur la terrasse. Nous avions oublié l'ambassade céleste, qui depuis le commencement du bal avait élu domicile dans ce lieu frais, et nous tombons au milieu du cercle imposant qu'elle forme avec ses longues robes et ses moustaches à la mongole.

Tous ces yeux chinois, rendus un peu insolents peut-être par les récentes affaires du Tonkin, nous regardent, étonnés de notre arrivée. Nous les regardons aussi, et nous voilà nous dévisageant les uns les autres, avec ces curiosités froides et profondes de gens appartenant à des mondes absolument différents, incapables de jamais se mêler ni se comprendre.

Au-dessus de cette rangée de têtes, coiffées en bonnets de mandarin et en queues, apparait le jardin, les restes de la fête vénitienne à moitié éteinte; et, enfin, au loin, une grande étendue de nuit noire : la banlieue d'Yeddo où sont clairsemées quelques lanternes rouges.

En l'air flottent toujours les banderoles aux armes du mikado, les crépons violets semés de chrysanthèmes héraldiques blancs. Derrière nous sont les salons ornés de chrysanthèmes naturels mais invraisemblables, et dans lesquels beaucoup d'uniformes, de robes claires, se tiennent alignés, immobilisés en rang, entre deux figures de quadrille.

La petite provinciale de Carpentras ou de Landerneau appuyée à mon bras me dit des choses fort civiles, en *dégosarimas*, sur la fraîcheur du soir, sur le temps qu'il pourra faire demain. Et tout à coup, pour comble de discordance, l'orchestre allemand qui est à l'intérieur, émoustillé par le *pale-ale* américain, attaque à tour de bras le refrain persifleur de la *Mascotte* :« *Ah! n'courez donc pas comm' ça, on les rattrape, on les rattrapera!* » Tandis que, en bas, au bout du jardin, derrière un jet d'eau, éclate une pièce d'artifice, un *bouquet* étrange, éclairant toute une foule japonaise qui était tassée aux abords de ce Rokou-Meïkan, qu'on ne soupçonnait pas dans l'obscurité, et qui jette, par admiration, une bizarre clameur...

A l'orchestre, reprise échevelée : « *On les rattrape, on les rattrape, on les rattrapera!* » Dans ce mélimélo universel et inouï, mes notions sur les choses se voilent d'un brouillard léger. Je presse amicale-

ment contre mon bras celui de mademoiselle Miogonitchi (ou Karakamoko); il me vient en tête une foule de choses, comiques mais innocentes, à lui dire dans toutes sortes de langues à la fois; le monde entier, en cet instant, m'apparaît rapetissé, condensé, unifié, et absolument tourné au drolatique....

Cependant les groupes commencent à s'éclaircir, les salons à se vider. Plusieurs dames ont fait des sorties à l'américaine. Plusieurs danseuses encapuchonnées, plusieurs danseurs à collet relevé se sont abandonnés isolément aux soins des diablotins noirs qui les guettaient à la porte et qui les ont emportés à toutes jambes, dans leur brouette, à travers la nuit noire.

Moi-même, je vais me livrer à l'un de ces *djins* coureurs, afin de ne point manquer ce train spécial de retour à Yokohama qui, d'après ma carte d'invitation, doit partir à une heure du matin de la gare de Shibachi.

En somme, une fête très gaie et très jolie, que ces Japonais nous ont offerte là avec beaucoup de bonne grâce. Si j'y ai souri de temps en temps, c'était sans malice. Quand je songe même que ces coutumes, ces manières, ce cérémonial, ces danses, étaient des choses apprises très vite, apprises par ordre impérial et peut-être à contre-cœur, je me dis que ces gens sont de bien merveilleux imitateurs, et une telle soirée me semble un des plus intéressants tours de force de ce peuple, unique pour les jongleries.

Cela m'a amusé de noter, sans intention bien méchante, tous ces détails, que je garantis du reste

fidèles comme ceux d'une photographie avant les retouches. Dans ce pays qui se transforme si progieusement vite, cela amusera peut-être aussi des Japonais eux-mêmes, quand quelques années auront passé, de retrouver écrite ici cette étape de leur évolution, de lire ce que fut un bal décoré de chrysanthèmes et donné au Rokou-Meïkan pour l'anniversaire de la naissance de S. M. l'empereur Muts-Hito, en l'an de grâce 1886.

(*Japoneries d'automne.*)

VII

TAHITI

Le don de voir et d'aimer l'univers physique ne s'est développé que très tard dans l'aveugle et routinière humanité. C'est J.-J. Rousseau qui, le premier, a mis en honneur le sentiment de la nature. Blasé du monde, tourmenté de ses chimères, Jean-Jacques s'est réfugié dans la contemplation des merveilles de la création, et il nous a laissé des pages d'une fraicheur exquise, d'un charme pénétrant. Bernardin de Saint-Pierre, son élève et son ami, nous a décrit les beautés de la flore tropicale, dont il a eu, le premier, la perception émue. C'est donc ce grand vagabond qui a introduit l'*exotisme* dans notre littérature. L'exemple était donné. Chateaubriand trouvera alors sur sa palette une incroyable variété de couleurs pour peindre les innombrables aspects de la nature, et, créant véritablement la littérature pittoresque, deviendra ainsi l'ancêtre direct de l'école romantique dont le principal rôle est justement de décrire ce que nous n'avons pas coutume de voir, l'Espagne, l'Italie, l'Orient, le moyen âge — l'éloignement dans le temps équivalent à l'éloignement dans l'espace.

Elle est donc née, cette littérature nouvelle que madame de Staël — emportée d'un élan enthousiaste vers l'avenir — réclamait pour la société nouvelle. Le romantisme engendre à son tour le réalisme, plus soucieux encore de la précision, de la vérité plastique.

Mais si intéressantes que puissent être les descriptions de la réalité prochaine, l'exotisme — j'entends l'exotisme *sincère* — garde un charme particulier, un charme pénétrant et languide. Je n'en veux pour preuve que ce *Mariage de Loti*, le chef-d'œuvre, à mon sens, de la littérature exotique.

Il est bien difficile à analyser, ce livre, où coule une large veine de sensualité. Mais que de pages exquises, de descriptions charmantes! Tahiti, qui fut longtemps le lieu des rêves de l'enfance de Loti; Tahiti, l'« île délicieuse », conserve dans ce livre son grand charme poétique. Et pourtant. là-bas comme partout, la sauvage poésie s'en va, avec les coutumes et les traditions du passé. On joue du Meyerbeer à la cour de Pomaré, et les petites maories — en robes de soie — dansent avec des officiers de marine nos valses les plus enivrantes. Mais Loti — avec son âme de poète — a su garder à ce pays des rêves tout son prestige d'autrefois; il a su dégager l'âme de l'antique Tahiti, véritable terre édénique, tiède et parfumée, où la vie s'écoulait, indolente et charmée, dans un rêve de volupté. Il fallait la plume de Loti pour décrire les splendeurs lointaines de ces pays de verdure et de lumière. Il y a, dans ce livre, des tableaux dont les tableaux de nos meilleurs peintres n'égalent pas la magie, des descriptions dont on ne trouverait nul exemple, même dans les œuvres les plus goûtées des écrivains pittoresque de ce siècle.

Loti est — sans contredit — le roi de l'exotisme, comme il est le maître dans l'art de décrire.

LES TAHITIENS

Les Tahitiens semblent les restes oubliés des races primitives. Destinée mystérieuse, que celle de ces peuplades polynésiennes qui vivent là-bas d'immobilité et de contemplation, qui s'éteignent doucement au contact des races civilisées, et qu'un siècle prochain trouvera probablement disparues...

Le caractère des Tahitiens est un peu celui des petits enfants. — Ils sont capricieux, fantasques, — boudeurs tout à coup et sans motif; — foncièrement honnêtes toujours, — et hospitaliers dans l'acception du mot la plus complète....

Le caractère contemplatif est extraordinairement développé chez eux; ils sont sensibles aux aspects gais ou tristes de la nature, accessibles à toutes les rêveries de l'imagination....

La solitude des forêts, les ténèbres les épouvantent, et ils les peuplent sans cesse de fantômes et d'esprits.

Les bains nocturnes sont en honneur à Tahiti; au clair de lune, des bandes de jeunes filles s'en vont dans les bois se plonger dans des bassins naturels d'une délicieuse fraîcheur. — C'est alors que ce simple mot : « Toupapahou! » jeté au milieu des baigneuses, les met en fuite comme des folles.... —

Toupapahou est le nom de ces fantômes tatoués qui sont la terreur de tous les Polynésiens, — mot étrange, effrayant en lui-même et intraduisible....

En Océanie, le travail en lui-même est chose inconnue. — Les forêts produisent d'elles-mêmes tout ce qu'il faut pour nourrir ces peuplades insouciantes; le fruit de l'arbre à pain, les bananes sauvages, croissent pour tout le monde et suffisent à chacun. — Les années s'écoulent pour les Tahitiens dans une oisiveté absolue et une rêverie perpétuelle, — et ces grands enfants ne se doutent pas que dans notre belle Europe tant de pauvres gens s'épuisent à gagner le pain du jour...

(*Le Mariage de Loti.*)

LOTI LACHE DES OISEAUX CHANTEURS DANS LE BOIS DE FATAOUA

On n'entend aucun chant d'oiseaux dans les bois tahitiens : les oreilles des Maoris ignorent cette musique naïve qui, dans d'autres climats, remplit les bois de gaieté et de vie. Un jour, Loti, accompagné de la petite princesse Pomaré et de trois autres personnes, se rendit dans le bois de Fataoua, et là, sous l'ombre épaisse, dans les lianes et les grandes fougères, il lâcha toute une bande d'oiseaux chanteurs.

... Le jour fixé par la petite princesse pour lâcher dans la campagne les oiseaux chanteurs était arrivé.

Nous étions cinq personnes qui devions procéder à cette importante opération, et, une voiture partie de chez la reine nous ayant déposés à l'entrée des sentiers de Fataoua, nous nous enfonçâmes sous bois.

La petite Pomaré, qu'on nous avait confiée, marchait tout doucement entre Rarahu et moi qui, tous deux, lui donnions la main; deux suivantes venaient par derrière, portant sur un bâton la cage et ses précieux habitants.

Ce fut dans un recoin délicieux du bois de Fataoua, loin de toute habitation humaine, que l'enfant désira s'arrêter.

C'était le soir; le soleil déjà très bas ne pénétrait plus guère sous l'épais couvert de la forêt; au-dessus de toute cette végétation, il y avait encore les grands mornes qui jetaient sur nous leurs ombres. Une lumière bleuâtre, qui descendait d'en haut comme dans les caves, tombait à terre sur un tapis de fougères fines et exquises; sous les grands arbres s'étalaient des citronniers tout blancs de fleurs. On entendait de loin dans l'air humide le bruit de la grande cascade; — autrement, c'était toujours ce silence des bois de la grande Polynésie, — sombre pays enchanté, auquel il semble qu'il manque la vie.

La petite-fille de Pomaré, grave et sérieuse, ouvrit elle-même la porte aux oiseaux, et puis nous nous retirâmes tous deux pour ne point troubler ce départ.

Mais les petites bêtes avaient l'air peu disposées à prendre la volée. Celle qui la première passa la tête à la porte, — une grosse linotte sans queue, — parut examiner attentivement les lieux, — et puis elle rentra, effrayée de ce silence et de cet air solennel, — pour dire aux autres sans doute : « Vous vous trouverez mal dans ce pays; le Créateur n'y avait

point mis d'oiseaux; ces ombrages ne sont pas faits pour nous ».

Il fallut les prendre tous à la main pour les décider à sortir, et quand toute la bande fut dehors, sautillant de branche en branche d'un air inquiet, — nous retournâmes sur nos pas.

Il faisait déjà presque nuit. Nous les entendîmes derrière nous jusqu'au moment où nous fûmes hors des grands bois....

(*Le Mariage de Loti.*)

UNE SOIRÉE MUSICALE A LA COUR DE POMARÉ

Il y a, dans le *Mariage de Loti*, une page bien curieuse : c'est la description de cette soirée musicale donnée par la reine Pomaré aux officiers de marine. La vieille souveraine porte une tuniq uede velours cramoisi. Ses suivantes — qui ont des têtes de cannibales — sont en toilettes de bal d'une coupe irréprochable. Un officier est au piano et joue du Meyerbeer. Ces choses d'Europe et ces choses polynésiennes forment un contraste fou.

La scène se passait chez la reine Pomaré, en novembre 1872.

La cour, qui est le plus souvent pieds nus, étendue sur l'herbe fraîche ou sur les nattes de pandanus, était en fête ce soir-là, et en habits de luxe.

J'étais assis au piano, et la partition de l'*Africaine* était ouverte devant moi. Ce piano, arrivé le matin, était une innovation à la cour de Tahiti; c'était un instrument de prix qui avait des sons doux et profonds, — comme des sons d'orgue ou de cloches

ointaines, — et la musique de Meyerbeer allait pour la première fois être entendue chez Pomaré.

Debout près de moi, il y avait mon camarade Randle, qui laissa plus tard le métier de marin pour celui de premier ténor dans les théâtres d'Amérique, et eut un instant de célébrité sous le nom de Randetti, jusqu'au moment où, s'étant mis à boire, il mourut dans la misère.

Il était alors dans toute la plénitude de sa voix et de son talent, et je n'ai entendu nulle part de voix d'homme plus vibrante et plus délicieuse. Nous avons charmé à nous deux bien des oreilles tahitiennes, dans ce pays où la musique est si merveilleusement comprise par tous, même par les plus sauvages.

Au fond du salon — sous un portrait en pied d'elle-même, où un artiste de talent l'a peinte il y a quelque trente ans, belle et poétisée — était assise la vieille reine, sur son trône doré, capitonné de brocart rouge. Elle tenait dans ses bras sa petite-fille mourante, la petite Pomaré V, qui fixait sur moi ses grands yeux noirs, agrandis par la fièvre.

La vieille femme occupait toute la largeur de son siège par la masse disgracieuse de sa personne. Elle était vêtue d'une tunique de velours cramoisi; un bas de jambe nue s'emprisonnait tant bien que mal dans une bottine de satin.

A côté du trône, était un plateau rempli de cigarettes de pandanus.

Un interprète en habit noir se tenait debout près de cette femme, qui entendait le français comme

une Parisienne, et qui n'a jamais consenti à en prononcer seulement un mot.

L'amiral, le gouverneur et les consuls étaient assis près de la reine.

Dans cette vieille figure ridée, brune, carrée, dure, il y avait encore de la grandeur; il y avait surtout une immense tristesse, — tristesse de voir la mort lui prendre l'un après l'autre tous ses enfants frappés du même mal incurable, — tristesse de voir son royaume, envahi par la civilisation, s'en aller à la débandade....

Des fenêtres ouvertes donnaient sur les jardins; — on voyait par là s'agiter plusieurs têtes couronnées de fleurs, qui s'approchaient pour écouter : toutes les suivantes de cour, Faïmana, couronnée de fleurs de datura; Téria, Raouréa, Tapou, Eréré, Taïréa, Tiahoui et Rarahu.

La partie du salon qui me faisait face était entièrement ouverte; la muraille absente, remplacée par une colonnade de bois des îles, à travers laquelle la campagne tahitienne apparaissait par une nuit étoilée.

Au pied de ces colonnes, sur ce fond obscur et lointain, se détachait une banquette chargée de toutes les femmes de la cour, cheffesses ou princesses. Quatre torchères dorées, d'un style pompadour, qui s'étonnaient de se trouver en pareil lieu, les mettaient en pleine lumière, et faisaient briller leurs toilettes, vraiment élégantes et belles. Leurs pieds, naturellement petits, étaient chaussés ce soir dans d'irréprochables bottines de satin.

C'était d'abord la splendide Ariinoore, en tunique

de satin cerise couronné de péia, — Ariimore, qui refusa la main du lieutenant de vaisseau français M..., qui s'était ruiné pour la corbeille de mariage, — et la main de Kaméhaméha V, roi des îles Sandwich.

A côté d'elle, Paiira, son inséparable amie, type charmant de la sauvagesse, avec son étrange laideur ou son étrange beauté, — tête à manger du poisson cru ou de la chair humaine, — singulière fille qui vit au milieu des bois dans un district lointain, qui possède l'éducation d'une miss anglaise et valse comme une Espagnole...

Titaiia, qui charma le prince Alfred d'Angleterre, type unique de la Tahitienne restée belle dans l'âge mûr; constellée de perles fines, la tête surchargée de reva-reva flottants.

Ses deux filles, récemment débarquées d'une pension de Londres, déjà belles comme leur mère; des toilettes de bal européennes, à demi dissimulées, par condescendance pour les désirs de la reine, sous des tapas tahitiennes en gaze blanche.

La princesse Ariitéa, la belle-fille de Pomaré, avec sa douce figure, rêveuse et naïve, fidèle à sa coiffure de roses du Bengale naturelles, piquées dans ses cheveux dénoués.

La reine de Bora-Bora, autre vieille sauvagesse aux dents aiguës, en robe de velours.

La reine Moé (*Moé* : sommeil ou mystère), en robe sombre, d'une beauté régulière et mystique, ses yeux étranges à demi fermés avec une expression de regarder en dedans, comme les portraits d'autrefois.

Derrière ces groupes en pleine lumière dans la grande profondeur transparente des nuits d'Océanie, les cimes des montagnes se découpant sur le ciel étoilé; une touffe de bananiers dessinant leurs silhouettes pittoresques, leurs immenses feuilles, leurs grappes de fruits, semblables à des girandoles terminées par des fleurs noires. Derrière ces arbres, les grandes nébuleuses du ciel austral faisaient un amas de lumière bleue, et la Croix-du-Sud brillait au milieu. Rien de plus idéalement tropical que ce décor profond.

Dans l'air, ce parfum exquis de gardénias et d'orangers, qui se condense le soir sous le feuillage épais; un grand silence, mêlé de bruissements d'insectes sous les herbes; et cette sonorité particulière aux nuits tahitiennes, qui prédispose à subir la puissance enchanteresse de la musique.

Le morceau choisi était celui où Vasco, enivré, se promène seul dans l'île qu'il vient de découvrir et admire cette nature inconnue; — morceau où le maître a si parfaitement peint ce qu'il savait d'intuition, les splendeurs lointaines de ces pays de verdure, et de lumière. — Et Randle, promenant ses yeux autour de lui, commença de sa voix délicieuse :

Pays merveilleux,
Jardins fortunés.
. . . .
Oh! paradis... sorti de l'onde....
. . . .

L'ombre de Meyerbeer dut cette nuit-là frémir de plaisir en entendant ainsi, à l'autre bout du monde, interpréter sa musique.

(*Le Mariage de Loti.*)

UNE VISITE A LA REINE POMARÉ

La cour de Papeete s'était parée pour une demi-réception, le jour où Loti mit pour la première fois le pied sur le sol tahitien. — L'amiral anglais du *Rendeer* [1] venait faire sa visite d'arrivée à la souveraine (une vieille connaissance à lui) — et Loti était allé, en grande tenue de service, accompagner l'amiral.

... L'épaisse verdure tamisait les rayons de l'ardent soleil de deux heures; tout était tranquille et désert dans les avenues ombreuses dont l'ensemble forme Papeete, la ville de la reine. — Les cases à vérandas, disséminées dans les jardins, sous les grands arbres, sous les grandes plantes tropicales, — semblaient, comme leurs habitants, plongées dans le voluptueux assoupissement de la sieste. — Les abords de la demeure royale étaient aussi solitaires, aussi paisibles....

Un des fils de la reine, — sorte de colosse basané qui vint en habit noir à notre rencontre, nous introduisit dans un salon aux volets baissés, où une douzaine de femmes étaient assises, immobiles et silencieuses....

Au milieu de cet appartement, deux grands fauteuils dorés étaient placés côte à côte. — Pomaré, qui en occupait un, invita l'amiral à s'asseoir dans le second, tandis qu'un interprète échangeait entre ces deux anciens amis des compliments officiels.

Cette femme, dont le nom était mêlé jadis aux rêves exotiques de mon enfance, m'apparaissait

1. *Rendeer*, nom de fantaisie donné au vaisseau de l'amiral français

vêtue d'un long fourreau de soie rose, sous les traits d'une vieille créature au teint cuivré, à la tête impérieuse et dure. — Dans sa massive laideur de vieille femme, on pouvait démêler encore quels avaient pu être les attraits et le prestige de sa jeunesse, dont les navigateurs d'autrefois nous ont transmis l'original souvenir.

Les femmes de sa suite avaient, dans cette pénombre d'un appartement fermé, dans ce calme silence du jour tropical, un charme indéfinissable. — Elles étaient belles presque toutes, de la beauté tahitienne : des yeux noirs, chargés de langueur, et le teint ambré des gitanos. — Leurs cheveux dénoués étaient mêlés de fleurs naturelles et leurs robes de gaze traînantes, libres à la taille, tombaient autour d'elles en longs plis flottants.

C'était sur la princesse Ariitéa, surtout, que s'arrêtaient involontairement mes regards. Arritéa à la figure douce, réfléchie, rêveuse, avec de pâles roses du Bengale, piquées au hasard dans ses cheveux noirs...

Les compliments terminés, l'amiral dit à la reine :
— Voici Harry Grant que je présente à Votre Majesté; il est le frère de Georges Grant [1], un officier de marine, qui a vécu quatre ans dans votre beau pays.

L'interprète avait à peine achevé de traduire, que Pomaré me tendit sa main ridée; un sourire bon enfant, qui n'avait plus rien d'officiel, éclaira sa vieille figure :

1. *Harry Grant* et *Georges Grant*, Pierre Loti et son frère.

— Le frère de Rouéri! dit-elle en désignant mon frère par son nom tahitien. — Il faudra revenir me voir... — Et elle ajouta en anglais : — Welcome! » (bienvenu!), ce qui parut une faveur toute spéciale, la reine ne parlant jamais d'autre langue que celle de son pays.

— Welcome! dit aussi la reine de Bora-Bora, qui me tendit la main, en me montrant dans un sourire ses longues dents de cannibale....

Et je partis charmé de cette étrange cour....

(*Le Mariage de Loti.*)

CONSÉCRATION DU TEMPLE D'AFAREAHITU

Vers la fin de l'année 1872, une grande fête fut annoncée dans l'ile de Moorea, à l'occasion de la consération du temple d'Afareahitu. — La reine Pomaré manifesta à l'amiral français l'intention de s'y rendre avec toute sa suite, le conviant lui-même à la cérémonie et au grand banquet qui devait s'ensuivre. — L'amiral mit sa frégate à la disposition de la reine pour transporter là-bas toute la cour.

.... La suite de Pomaré était nombreuse, bruyante et pittoresque; elle s'était augmentée pour la circonstance de deux ou trois cents jeunes femmes qui avaient fait de folles dépenses de *reva-reva* [1] et de fleurs.

Un beau matin pur de décembre, le *Rendeer* ayant déjà largué ses grandes voiles blanches, se vit pris d'assaut par toute cette foule joyeuse.

1. Le *reva-reva* (de *reva-reva*, flotter) complétait la coiffure des fêtes, et s'éployait comme un nuage, au moindre souffle du vent.

J'avais eu mission d'aller, en grande tenue, chercher la reine au palais.

Celle-ci, qui désirait s'embarquer sans mise en scène, avait expédié en avant toutes ses femmes, — et, en petit cortège intime, nous nous acheminâmes ensemble vers la plage, aux premiers rayons du soleil levant.

La vieille reine en robe rouge ouvrait la marche en tenant par la main sa petite-fille si chérie, — et nous suivions à deux pas, la princesse Ariitéa, la reine Moé, la reine de Bora-Bora et moi.

C'est là un tableau que je retrouve souvent dans mes souvenirs.... Les femmes ont leurs heures de rayonnement, — et cette image d'Ariitéa marchant auprès de moi sous les arbres exotiques, dans la grande lumière matinale, — est celle que je revois encore, quand, à travers les distances et les années, je pense à elle....

Lorsque le canot d'honneur qui portait la reine et les princesses accosta le *Rendeer*, les matelots de la frégate, rangés sur les vergues suivant le cérémonial d'usage, poussèrent trois fois le cri de : « Vive Pomaré! » et vingt et un coups de canon firent retentir les tranquilles plages de Tahiti.

Puis la reine et la cour entrèrent dans les appartements de l'amiral, où les attendait un lunch à leur goût composé de bonbons et de fruits, — le tout arrosé de vieux champagne rose.

Cependant les suivantes de toutes les classes s'étaient répandues dans les différentes parties du navire, où elles menaient grand et joyeux tapage,

en lançant aux marins des bananes, des oranges et des fleurs.

Et Rarahu était là aussi, embarquée comme une petite personne de la suite royale; Rarahu, pensive et sérieuse au milieu de ce débordement de gaieté bruyante.

Pomaré avait emmené avec elle les plus remarquables chœurs d'*himéné* [1] de ses districts, et Rarahu étant un des premiers sujets du chœur d'Apiré, avait été à ce titre conviée à la fête.

Ici une digression est nécessaire au sujet du *tiaré miri*, — objet qui n'a point d'équivalent dans les accessoires de toilette des femmes européennes.

Ce *tiaré* est une sorte de dahlia vert que les femmes d'Océanie se plantent dans les cheveux, un peu au-dessus de l'oreille, les jours de gala. — En examinant de près cette fleur bizarre, on s'aperçoit qu'elle est factice; elle est montée sur une tige de jonc, et composée des feuilles d'une toute petite plante parasite très odorante, sorte de lycopode rare qui pousse sur les branches de certains arbres des forêts.

Les Chinois excellent dans l'art de monter des *tiaré* très artistiques, qu'ils vendent fort cher aux femmes de Papeete.

Le *tiaré* est particulièrement l'ornement des fêtes....

Toutes les Tahitiennes avaient ce jour-là des *tiaré* dans les cheveux.

1. *Himéné*, chœur qui fonctionnait régulièrement sous la conduite d'un chef et se faisait entendre dans toutes les fêtes indigènes.

J'avais été mandé par Ariitéa pour lui faire société pendant ce lunch officiel, — et la pauvre petite Rarahu, qui n'était venue que pour moi, m'attendit longtemps sur le pont, pleurant en silence de se voir ainsi abandonnée. Punition bien sévère que je lui avais infligée là, pour un caprice d'enfant qui durait depuis la veille et lui avait fait déjà verser bien des larmes.

La traversée durait depuis deux heures, nous approchions de l'île de Mooera.

On faisait grand bruit au carré du *Rendeer*; une dizaine de jeunes femmes avaient été conviées à une collation que leur offraient les officiers.

Rarahu en mon absence avait accepté d'y prendre part. — Elle était là, en compagnie de Téourahi et de quelques autres de ses amies; elle avait essuyé ses pleurs et riait aux éclats.

Elle ne parlait point français, comme la plupart des autres ; — mais, par signes et par monosyllabes, elle entretenait une conversation très animée avec ses voisins qui la trouvaient charmante....

Comment peindre ce site enchanteur, la baie d'Afareahitu !

De grands mornes noirs aux aspects fantastiques; des forêts épaisses, de mystérieux rideaux de cocotiers se penchant sur l'eau tranquille ; — et sous les grands arbres, quelques cases éparses, parmi les orangers et les lauriers roses.

Au premier abord on eût dit qu'il n'y avait personne dans ce pays ombreux; et pourtant toute la population de Mooréa nous attendait là silencieusement, à demi cachée sous les voûtes de verdure.

On respirait dans ces bois une fraîcheur humide, une étrange senteur de mousse et de plantes exotiques; tous les chœurs d'*himéné* de Mooréa étaient là, assis en ordre, au milieu des troncs énormes des arbres; tous les chanteurs d'un même district étaient vêtus d'une même couleur, — les uns de blanc, les autres de vert ou de rose; toutes les femmes étaient couronnées de fleurs, — tous les hommes, de feuilles et de roseaux. Quelques groupes, plus timides ou plus sauvages, étaient restés dans la profondeur du bois, et nous regardaient de loin venir, à moitié cachés derrière les arbres.

La reine quitta le *Rendeer* avec le même cérémonial qu'à l'arrivée et le bruit du canon se répercuta au loin dans les montagnes.

Elle mit pied à terre, et s'avança conduite par l'amiral. — Nous n'étions déjà plus au temps où les indigènes l'enlevaient dans leurs bras, de peur que son pied ne touchât leur sol; la vieille coutume qui voulait que tout territoire foulé par le pied de la reine devînt propriété de la couronne, est depuis longtemps oubliée en Océanie.

Une vingtaine de lanciers à cheval, composant toute la garde d'honneur de Pomaré, étaient rangés sur la plage pour nous recevoir.

Quand la reine parut, tous les chœurs d'*himéné* entonnèrent ensemble le traditionnel : *Ja ora na oe, Pomaré vahine*! (salut à toi, reine Pomaré!). Et les bois retentirent d'une bruyante clameur.

On eût cru mettre le pied dans quelque île enchantée, qui se serait éveillée soudain sous le coup d'une baguette magique.

Ce fut une longue cérémonie que la consécration du temple d'Afareahitu. Les missionnaires firent en tahitien de grands discours, et les *himéné* chantèrent de joyeux cantiques à l'Eternel.

Le temple était bâti en corail; le toit en feuilles de pandanus, était soutenu par des pièces de bois des îles, que reliaient entre elles des amarrages de différentes couleurs, réguliers et compliqués; c'était le vieux style des constructions maories.

Je vois encore ce tableau original : les portes du fond grandes ouvertes sur la campagne, sur un décor admirable de montagnes et de hauts palmiers; — auprès de la chaire du missionnaire, la reine en robe noire, triste et recueillie, priant pour sa petite-fille, avec sa vieille amie, la cheffesse de Papara. Les femmes de sa suite, groupées autour d'elles en robes blanches. Le temple tout rempli de têtes couvertes de fleurs....

Un grand silence se fit quand l'*himéné* d'Apiré, qui avait été réservé pour la fin, entonna ses cantiques — et je distinguai derrière moi la voix fraîche de ma petite amie, qui dominait le chœur. — Sous l'influence d'une exaltation religieuse ou passionnée, elle exécutait avec frénésie ses variations les plus fantastiques; sa voix vibrait comme un son de cristal dans le silence de ce temple où elle captivait l'attention de tous.

Après la cérémonie, nous passâmes dans la salle du banquet. C'était en plein air, au milieu des cocotiers, que les tables étaient dressées sous des tendelets de verdure.

Les tables pouvaient contenir cinq ou six cents

personnes; les nappes étaient couvertes de feuilles découpées et de fleurs d'amarantes. Il y avait une grande quantité de *pièces montées*, composées par des Chinois au moyen de troncs de bananiers et de diverses plantes extraordinaires. A côté des mets européens, se trouvaient en grande abondance les mets tahitiens : les pâtes de fruits, — les petits cochons rôtis tout entiers sous l'herbe, — et les plats de chevrettes fermentées dans du lait. On puisait différentes sauces dans de grandes pirogues qui en étaient remplies et que des porteurs avaient grand'peine à promener à la ronde. Les chefs et les cheffesses venaient à tour de rôle haranguer la reine à tue-tête, avec des voix si retentissantes et une telle volubilité qu'on les eût crus possédés. Ceux qui n'avaient point trouvé de place à table mangeaient debout, sur l'épaule de ceux qui avaient pu s'asseoir ; c'était un vacarme et une confusion indescriptibles....

Quand la nuit descendit sur les bois d'Afareahitu, la reine rejoignit le *Farehaii* du district où un logement lui était préparé. L'*amiral à cheveux blancs* regagna la frégate, et la *upa-upa* [1] commença....

... A l'horizon une ligne à peine visible commençait à se dessiner du côté du large : c'était l'île de Tahiti. Le ciel blanchissait à l'Orient; les feux s'éteignaient à terre, et les chants ne s'entendaient plus....

Dans l'après-midi, la reine et les princesses s'embarquèrent de nouveau pour retourner à Papeete.

1 Danse tahitienne.

Quand elles eurent été reçues avec les honneurs d'usage, je restai les yeux fixés sur les canots nombreux, pirogues et baleinières qui ramenaient leur suite; la foule s'était augmentée encore d'une quantité de jeunes femmes de Moorea qui voulaient prolonger la fête à Tahiti....

La traversée s'était effectuée par un beau temps calme.

C'était le soir, le soleil venait de disparaître; la frégate glissait sans bruit, en laissant derrière elle des ondulations lentes et molles qui s'en allaient mourir au loin sur une mer unie comme un miroir. De grands nuages sombres étaient plaqués çà et là dans le ciel, et tranchaient violemment sur la teinte jaune pâle du soir, dans une étonnante transparence de l'atmosphère.

A l'arrière du *Rendeer*, un groupe de jeunes femmes se détachait gracieusement sur la mer et sur les paysages océaniens. C'était un groupe dont la vue me causa un étonnement extrême : Ariitéa et Rarahu, causant ensemble comme des amies; auprès d'elles, Maramo, Faïmana et deux autres suivantes de la cour.

Il était question d'un *himéné* composé par Rarahu, et qu'elles allaient chanter ensemble.

En effet, elles entonnaient un chant nouveau en trois parties, Ariitéa, Rarahu et Maramo....

... Ce chant qui vibrait tristement le soir sur l'immensité du Grand Océan, répété avec un rythme étrange par trois voix de femmes, est resté à jamais gravé dans ma mémoire comme un des plus poignants souvenirs que m'ait laissés la Polynésie....

Il était nuit close quand le cortège bruyant fit son entrée dans Papeete, au milieu d'un grand concours de peuple....

(*Le Mariage de Loti.*)

LES MARAÉ

Les *maraé* sont les sépultures des chefs d'autrefois. Tous ces grands tumulus de corail se trouvent sur les plages des îles maories. — Les curieux renseignements que Loti nous donne sur ces tombeaux lui ont été fournis par la reine Pomaré.

En suivant sous les minces cocotiers les blanches plages tahitiennes, — sur quelque pointe solitaire regardant l'immensité bleue, en quelque lieu choisi avec un goût mélancolique par des hommes des générations passées, — de loin en loin on rencontre les monticules funèbres, les grands tumulus de corail.... Ce sont les *maraé*, les sépultures des chefs d'autrefois; et l'histoire de ces morts qui dorment là-dessous se perd dans le passé fabuleux et inconnu qui précède la découverte des archipels de la Polynésie. — Dans toutes les îles habitées par les Maoris, les *maraé* se retrouvent sur les plages. Les insulaires mystérieux de Rapa-Nui ornaient ces tombeaux de statues gigantesques au masque horrible; les Tahitiens y plantaient seulement des bouquets d'arbres de fer. L'arbre de fer est le cyprès de là-bas; son feuillage est triste; le vent de la mer a un sifflement particulier en passant dans ses branches rigides.... Ces tumulus restés blancs, malgré les années, de la blancheur du corail, et surmontés de

grands arbres noirs, évoquent les souvenirs de la terrible religion du passé; c'étaient aussi les autels où les victimes humaines étaient immolées à la mémoire des morts.

— Tahiti, disait Pomaré, était la seule île où, même dans les plus anciens temps, les victimes n'étaient pas mangées après le sacrifice; on faisait seulement le simulacre du repas macabre; les yeux enlevés de leurs orbites, étaient mis ensemble sur un plat et servis à la reine, — horrible prérogative de la souveraineté.

(*Le Mariage de Loti.*)

UNE EXCURSION DANS L'ILE DE TAHITI

Loti a mis dans les pages qui suivent la grande poésie des solitudes polynésiennes; on y sent passer comme le souffle vivifiant du Grand Océan. — Et l'âme de cette petite Rarahu, n'est-elle pas celle de la race maorie tout entière, avec ses grandes mélancolies et sa naïveté d'enfant?

Quelle abondance dans le récit des choses vues! Comme tout cela revit et palpite sous la plume de Loti! Ce charmant écrivain est vraiment un paysagiste inimitable et génial.

Dans l'île de Tahiti, la vie est localisée au bord de la mer, les villages sont tous disséminés le long des plages et le centre est désert.

Les zones intérieures sont inhabitées et couvertes de forêts profondes. Ce sont des régions sauvages coupées par des remparts d'inaccessibles montagnes et où règne un éternel silence. Dans les vallés étrangement encaissées du centre, la nature est sombre et imposante; de grands mornes surplombent les

forêts, et des pics aigus se dressent dans l'air; on est là comme au pied de cathédrales fantastiques, dont les flèches accrochent les nuages au passage; tous les petits nuages errants que le vent alisé promène sur la grande mer sont arrêtés au vol; ils viennent s'amonceler contre les parois de basalte, pour redescendre en rosée, ou retomber en ruisseaux et en cascades. Les pluies, les brumes épaisses et tièdes entretiennent dans les gorges une verdure d'une inaltérable fraîcheur, des mousses inconnues et d'étonnantes fougères.

En sens inverse des cascades du bois de Boulogne et de Hyde-Park, la cascade de Fataoua tombe là-bas, en dessous du vieux monde, troublant de son grand bruit monotone cette nature si profondément calme et silencieuse.

A environ mille mètres plus haut que la case abandonnée de Huamahina et Tahaapaïru, en remontant le cours du ruisseau, dans les bois et les rochers, on arrive à cette cascade célèbre en Océanie, que Tiahoui et Rarahu m'avaient autrefois souvent fait visiter.

Nous n'y étions pas revenus depuis notre installation à Papeete, et nous y fîmes, en septembre, une excursion qui marqua dans nos souvenirs.

En passant, Rarahu voulut d'abord revoir la case de ses vieux parents morts; elle entra, en me tenant par la main, sous le chaume déjà effondré de son ancienne demeure et regarda en silence les objets familiers que le temps et les hommes avaient encore laissés à leur place. Rien n'avait été dérangé dans cette case ouverte, depuis le jour où en était parti

le corps de Tabaapaïru. Les coffres de bois étaient encore là, avec les banquettes grossières, les nattes et la lampe indigène pendue au mur; Rarahu n'avait emporté avec elle que la grosse Bible des deux vieillards.

Nous continuâmes notre route, nous enfonçant dans la vallée par des sentiers touffus et ombreux, vrais sentiers de forêt vierge encaissés dans les rochers.

Au bout d'une heure de marche, nous entendîmes près de nous le bruit sourd et puissant de la chute. Nous arrivâmes au fond de la gorge obscure où le ruisseau de Fataoua, comme une grande gerbe argentée, se précipite de trois cents mètres de haut dans le vide.

Au fond de ce gouffre, c'était un vrai enchantement :

Des végétations extravagantes s'enchevêtraient à l'ombre, ruisselantes, trempées par un déluge perpétuel; le long des parois verticales et noires, s'accrochaient des lianes, des fougères arborescentes, des mousses et des capillaires exquises. L'eau de la cascade, émiettée, pulvérisée par sa chute, arrivait en pluie torrentielle, en masse échevelée et furieuse.

Elle se réunissait ensuite en bouillonnant dans des bassins de roc vif, qu'elle avait mis des siècles à creuser et à polir; et puis se reformait en ruisseau et continuait son chemin sous la verdure.

Une fine poussière d'eau était répandue comme un voile sur toute cette nature; tout en haut apparaissaient le ciel, comme entrevu du fond d'un

puits, et la tête des grands mornes à moitié perdus dans des nuages sombres.

Ce qui frappait surtout Rarahu, c'était cette agitation éternelle, au milieu de cette solitude tranquille : un grand bruit, et rien de vivant; — rien que la matière inerte suivant depuis des âges incalculables l'impulsion donnée au commencement du monde.

Nous prîmes à gauche par des sentiers de chèvre qui montaient en serpentant sur la montagne.

Nous marchions sous une épaisse voûte de feuillage; des arbres séculaires dressaient autour de nous leurs troncs humides, verdâtres, polis comme d'énormes piliers de marbre. — Les lianes s'enroulaient partout, et les fougères arborescentes étendaient leurs larges parasols, découpés comme de fines dentelles. En montant encore, nous trouvâmes des buissons de rosiers, des fouillis de rosiers en fleurs. Les roses du Bengale de toutes les nuances s'épanouissaient là-haut avec une singulière profusion, et, à terre, dans la mousse, c'étaient des tapis odorants de petites fraises des bois; — on eût dit des jardins enchantés.

Rarahu n'était jamais allée si loin; elle éprouvait une terreur vague en s'enfonçant dans ces bois. Les paresseuses Tahitiennes ne s'aventurent guère dans l'intérieur de leur île, qui leur est aussi inconnu que les contrées les plus lointaines; c'est à peine si les hommes visitent quelquefois ces solitudes, pour y cueillir des bananes sauvages ou y couper des bois précieux.

C'était si beau cependant qu'elle était ravie. —

Elle s'était fait une couronne de roses, et déchirait gaiement sa robe à toutes les branches du chemin.

Ce qui nous charmait le plus tout le long de la route, c'étaient ces fougères toujours, qui étalaient leurs immenses feuilles avec un luxe de découpure et une fraîcheur de nuances incomparables.

Et nous continuâmes tout le jour à monter, vers des régions solitaires que ne traversait plus aucun pas humain; devant nous s'ouvraient de temps à autre des vallées profondes, des déchirures noires et tourmentées; l'air devenait de plus en plus vif, et nous rencontrions de gros nuages, aux contours nets et accusés, qui semblaient dormir appuyés contre les mornes, les uns au-dessus de nos têtes les autres sous nos pieds.

Le soir, nous étions presque arrivés à la zone centrale de l'île tahitienne : au-dessus de nous se dessinaient dans la transparence de l'air tous les effondrements volcaniques, tous les reliefs des montagnes ; — de formidables arêtes de basalte partaient du cratère central, et s'en allaient en rayonnant mourir sur les plages. Autour de tout cela l'immense océan bleu ; l'horizon monte si haut que par une commune illusion d'optique, toute cette masse d'eau produisait à nos yeux un étrange effet concave. La ligne des mers passait au-dessus des plus hauts sommets; l'Oroena, le géant des montagnes tahitiennes, la dominait seul de sa majestueuse tête sombre. — Tout autour de l'île, une ceinture blanche et vaporeuse se dessinait sur la nappe bleue du Pacifique : l'anneau des récifs, la ligne des éternels brisants de corail.

Tout au loin apparaissaient l'îlot de Toubouai-manou et l'île de Moorea; sur leurs pics bleuâtres planaient de petits nuages colorés de teintes invraisemblables, qui étaient comme suspendus dans l'immensité sans bornes.

De si haut, nous observions, comme n'appartenant plus à la terre, tous ces aspects grandioses de la nature océanienne. — C'était si admirablement beau que nous restions tous deux en extase et sans rien nous dire, assis l'un près de l'autre sur les pierres.

— Loti, demanda Rarahu après un long silence, quelles sont tes pensées? (*E Loti, e aho ta osé manao ite?*)

— Beaucoup de choses, répondis-je, que toi tu ne peux pas comprendre. Je pense, ô ma petite amie, que sur ces mers lointaines sont disséminés des archipels perdus; que ces archipels sont habités par une race mystérieuse bientôt destinée à disparaître, que tu es une enfant de cette race primitive; que tout en haut d'une de ces îles, loin des créatures humaines, dans une complète solitude, moi, enfant du vieux monde, né sur l'autre face de la terre, je suis là auprès de toi, et que je t'aime.

» Vois-tu, Rarahu, à une époque bien reculée, avant que les premiers hommes fussent nés, la main terrible d'Atna fit jaillir de la mer ces montagnes, l'île de Tahiti, aussi brûlante que du fer rougi au feu, s'éleva comme une tempête, au milieu des flammes et de la fumée.

» Les premières pluies qui vinrent rafraîchir la terre après ces épouvantes, tracèrent ce chemin que

le ruisseau de Fatoua suit encore aujourd'hui dans les bois. — Tous ces grands aspects que tu vois sont éternels ; ils seront les mêmes encore dans des centaines de siècles, quand la race des Maoris aura depuis longtemps disparu, et ne sera plus qu'un souvenir lointain conservé dans les livres du passé.

— Une chose me fait peur, dit-elle, ô Loti, mon aimé (*E Loti, ta u here*); comment les premiers Maoris sont-ils venus ici, puisque aujourd'hui même ils n'ont pas de navires assez forts pour communiquer avec les îles situées en dehors de leurs archipels; comment ont-ils pu venir de ce pays si éloigné où, d'après la Bible, fut créé le premier homme? Notre race diffère tellement de la tienne, que j'ai peur, quoi que nous disent les missionnaires, que notre Dieu sauveur ne soit pas venu pour nous et ne nous reconnaisse point....

. . . .

Le soleil, qui allait bientôt se lever sur l'Europe pour une matinée d'automne, s'abaissait rapidement dans notre ciel; il jetait sur ces tableaux gigantesques ses dernières lueurs dorées. — Les gros nuages qui dormaient sous nos pieds dans les gorges de basalte prenaient d'extraordinaires teintes de cuivre; — à l'horizon, l'île de Moorea s'épanouissait comme une braise, avec ses grands pics rougis, — éblouissants de lumière.

Et puis tout cet incendie s'éteignit par la base, et la nuit descendit, rapide et sans crépuscule, et la Croix-du-Sud et toutes les étoiles australes s'allumèrent dans le ciel profond.

— Loti, dit Rarahu, — ton pays, à quelle hauteur faudrait-il monter pour l'apercevoir?...

... Quand l'obscurité fut venue, Rarahu eut peur, cela va sans dire...

Le silence de cette nuit ne ressemblait à rien de connu. Les brisants, bien loin sous mes pieds, ne s'entendaient plus; pas même un léger craquement de branches, pas même un bruissement de feuilles; l'atmosphère était immobile. — On ne peut trouver de silence semblable que dans ces régions désertes, où les oiseaux même n'habitent pas...

Il y avait toujours autour de nous des silhouettes d'arbres et de fougères, tout comme si nous eussions été en bas, dans les bois bien connus de Fataoua; — mais on apercevait par échappées, à la lueur pâle qui tombait des étoiles, la vertigineuse concavité bleuâtre de l'Océan, et l'on était comme en proie au sublime de l'isolement et de l'immensité.

Tahiti est un des rares pays où l'on puisse impunément s'endormir dans les bois, sur un lit de feuilles mortes et de fougères, avec un *pareo* [1] pour couverture. — C'est là ce que nous fîmes bientôt tous deux, — après avoir choisi toutefois un lieu découvert, où aucune surprise ne fût à redouter de la part des Toupapahous.

... Encore, ces sombres rôdeurs de la nuit, qui hantent de préférence les lieux où les êtres humains ont vécu, ne montent-ils guère aussi haut, dans les régions presque vierges où nous étions couchés....

Longtemps, je restai en contemplation du ciel.

1. Pagne.

Des étoiles et des étoiles... Des myriades d'étoiles brillantes, dans l'étonnante profondeur bleue; toutes les constellations invisibles à l'Europe, tournant lentement autour de la Croix-du-Sud...

... Rarahu contemplait, elle aussi, les yeux grands ouverts et sans rien dire; tour à tour elle me regardait en souriant ou regardait en l'air....

Les grandes nébuleuses de l'hémisphère austral scintillaient comme des taches de phosphore, laissant entre elles des espaces vides, de grandes trouées noires, où l'on n'apercevait plus aucune pousssière cosmique, — et qui donnaient à l'imagination une notion apocalyptique et terrifiante de l'immensité vide...

Tout à coup, nous vîmes une terrible masse noire qui descendait de l'Oroena et se dirigeait lentement vers nous... — Elle avait des formes extraordinaires, des aspects de cataclysme. — En un instant elle nous enveloppa d'une obscurité si profonde, que nous cessâmes de nous voir. Une rafale passa dans l'air, nous couvrant de feuilles et de branches mortes, — en même temps qu'une pluie torrentielle nous inondait d'eau glacée....

A tâtons, nous rencontrâmes le tronc d'un gros arbre contre lequel nous nous mîmes à l'abri, bien serrés l'un contre l'autre, tremblant de froid tous deux, — et elle de frayeur aussi un peu....

Quand cette grande ondée fut passée, le jour se leva, chassa devant lui les nuages et les fantômes. — En riant, nous fîmes sécher nos vêtements au beau soleil, et, après un très frugal repas tahitien, nous commençâmes à redescendre...

... Le soir, harassés de fatigue, et très affamés aussi, nous arrivions au bas du Fataoua sans incident nouveau...

Là se trouvaient deux jeunes hommes inconnus, qui revenaient des forêts; ils étaient vêtus du *pareo* national noué autour des reins; en passant dans la zone des rosiers, ils s'étaient fait de larges couronnes semblables à celle de Rarahu, et portaient au bout de longs bâtons leur récolte sur leurs épaules nues : de beaux fruits de l'arbre-à-pain et des bananes sauvages, rouges et vermeilles.

Nous fîmes route avec eux dans un bas-fond délicieux, sous une voûte odorante de citronniers en fleurs.

La flamme jaillit bientôt entre leurs mains, du frottement de deux branches sèches; un grand feu fut allumé, et les fruits cuits sous l'herbe nous constituèrent un repas excellent dont les deux jeunes hommes inconnus nous offrirent joyeusement la moitié, comme c'est là-bas la coutume....

Rarahu avait rapporté de cette expédition autant d'étonnements et d'émotions que d'un voyage en pays lointains.

Son intelligence d'enfant s'était ouverte à une foule de conceptions nouvelles, — sur l'immensité et sur la formation des races humaines, sur le mystérieux de leurs destinées....

(*Le Mariage de Loti.*)

VIII

LE PAYS BASQUE

Avec *Ramuntcho*, son dernier roman, Loti nous conduit au pays basque, cette petite Bretagne du sud-ouest, sur laquelle plane encore l'esprit des vieux âges. Ces deux pays — le basque et le breton — se ressemblent toujours par le granit qui est partout et par l'habituelle pluie ; par l'immobilité aussi et par la continuité du même rêve religieux.

L'intrigue de *Ramuntcho* est si ténue qu'on ne saurait considérer le nouveau volume de Loti comme un roman, mais plutôt comme le poème du pays basque. Poème admirable, en vérité. Il est impossible de mieux traduire qu'en certaines pages de ce livre la beauté sévère, la grandeur mélancolique et douce pourtant de l'antique pays des Escualdanac. Feuilles mortes, brises de la mer de Biscaye, odeur des automnes et des printemps, séguedilles qu'accompagnent la guitare et le tambourin, danses passionnées, parties de paume héroïques et naïves, toute la nature et toute la vie basques sont dans ce livre, comme toute la Bretagne était dans *Mon frère Yves*. La puissance de cette évocation est si grande qu'en fermant le volume on a encore dans les yeux et dans les narines des couleurs et des parfums, comme si l'on avait réellement vécu là-bas, avec Ramuntcho et Gatchutcha, dans les campagnes d'Etchézar et d'Issaritz.

UNE PARTIE DE PAUME

La paume est le jeu national du pays basque. — Sur la grande place d'Etchézar, à l'issue des vêpres, une partie sérieuse va s'engager. Ils sont tous là, les beaux joueurs de la contrée, la fine fleur des lestes et des forts. Les six champions choisis, divisés en deux camps, seront le vicaire, Ramuntcho et Arrochkoa, contre trois fameux des communes voisines : Joachim, de Mendiazpi; Florentino, d'Espelette, et Irrubeta, d'Hasparren.

La victoire sera vaillamment disputée, au dire de quelques vieillards, champions du temps passé et fiers encore de leurs succès d'antan, qui se sont rendus là avec orgueil, comme au champ d'honneur.

Sur la place du jeu de paume, on commence à arriver de partout, du village même et des hameaux voisins, des maisonnettes de bergers ou de contrebandiers qui perchent là-haut, sur les âpres montagnes. Des centaines de bérets basques, tous semblables, sont à présent réunis, prêts à juger de coups en connaisseurs, à applaudir ou à murmurer; ils discutent les chances; commentent la force des joueurs et arrangent entre eux de gros paris d'argent. Et des jeunes filles, des jeunes femmes s'assemblent aussi, n'ayant rien de nos paysannes des autres provinces de France, élégantes, affinées, la taille gracieuse et bien prise dans des costumes de formes nouvelles : quelques-unes portant encore

sur le chignon le foulard de soie, roulé et arrangé comme une petite calotte; les autres, tête nue, les cheveux disposés de la manière la plus moderne; d'ailleurs, jolies pour la plupart, avec d'admirables yeux et de très longs sourcils... Cette place, toujours solennelle et en temps ordinaire un peu triste, s'emplit aujourd'hui dimanche d'une foule vive et gaie.

Le moindre hameau, au pays basque, a sa place pour le jeu de paume, grande, soigneusement tenue, en général près de l'église, sous des chênes.

Mais ici, c'est un peu le centre, et comme le conservatoire des joueurs français, de ceux qui deviennent célèbres, tant aux Pyrénées qu'aux Amériques, et que, dans les grandes parties internationales, on oppose aux champions d'Espagne. Aussi la place est-elle particulièrement belle et pompeuse, surprenante en un village si perdu. Elle est dallée de larges pierres, entre lesquelles des herbes poussent, accusant sa vétusté et lui donnant un air d'abandon. Des deux côtés s'étendent, pour les spectateurs, de longs gradins — qui sont en granit rougeâtre de la montagne voisine et, en ce moment, tout fleuris de scabieuses d'automne. — Et au fond, le vieux mur monumental se dresse, contre lequel les pelotes viendront frapper; il a un fronton arrondi, qui semble une silhouette de dôme, et porte cette inscription à demi effacée par le temps : « Blaidka haritzea debakatua ». (Il est défendu de jouer au *blaid*.)

C'est au *blaid* cependant que va se faire la partie du jour ; mais l'inscription vénérable remonte au

temps de la splendeur du jeu national, dégénéré à présent comme dégénèrent toutes choses; elle avait été mise là pour conserver la tradition du *rebot*, un peu plus difficile, exigeant plus d'agilité et de force, et qui ne s'est guère perpétué que dans la province espagnole de Guipuzcoa.

Tandis que les gradins s'emplissent toujours, elle reste vide encore, la place dallée que remplissent les herbes, et qui a vu, depuis les vieux temps, sauter et courir les lestes et les vigoureux de la contrée. Le beau soleil d'automne, à son déclin, l'échauffe et l'éclaire. Çà et là quelques grands chênes s'effeuillent au-dessus des spectateurs assis. On voit là-bas la haute église et les cyprès, tout le recoin sacré, d'où les saints et les morts semblent de loin regarder, protéger les joueurs, s'intéresser à ce jeu qui passionne encore toute une race et la caractérise...

Enfin ils entrent dans l'arène, les *pelotaris*, les six champions parmi lesquels il en est un en soutane, le vicaire de la paroisse. Avec eux, quelques autres personnages : le crieur qui, dans un instant, va chanter les coups; les cinq juges, choisis parmi des connaisseurs de villages différents, pour intervenir dans les cas de litige, et quelques autres portant des espadrilles et des pelotes de rechange. A leur poignet droit, les joueurs attachent avec des lanières une étrange chose d'osier qui semble un grand ongle courbe leur allongeant de moitié l'avant-bras : c'est avec ce gant (fabriqué en France par un vannier unique du village d'Ascain) qu'il va falloir saisir, lancer et relancer la pelote, — une

petite balle de corde serrée et recouverte en peau de mouton, qui est dure comme une boule de bois.

Maintenant ils essaient leurs balles, choisissent les meilleures, dégourdissent, par de premiers coups qui ne comptent pas, leurs bras d'athlètes. Puis, ils enlèvent leur veste, pour aller la confier chacun à quelque spectateur de prédilection; Ramuntcho, lui, porte la sienne à Gracieuse[1], assise au premier rang, sur le gradin d'en bas. Et, sauf le prêtre qui jouera entravé dans sa robe noire, les voilà tous en tenue de combat, le torse libre dans une chemise de cotonnade rose ou bien moulé sous un léger maillot de fil.

Les assistants les connaissent bien, ces joueurs; dans un moment, ils s'exciteront pour ou contre eux et vont fréquemment les interpeller, comme on fait aux toréadors.

En cet instant, le village s'anime tout entier de l'esprit des temps anciens; dans son attente du plaisir, dans sa vie, dans son ardeur, il est très basque et très vieux — sous la grande ombre de la Gizune, la montagne surplombante, qui y jette déjà un charme de crépuscule.

Et la partie commence, au mélancolique soir. La balle, lancée à tour de bras, se met à voler, frappe le mur à grands coups secs, puis rebondit et traverse l'air avec la vitesse d'un boulet.

Ce mur du fond, arrondi comme un feston de dôme sur le ciel, s'est peu à peu couronné de têtes d'enfants — petits Basques, petits bérets, joueurs

1. Fiancée de Ramuntcho.

de paume de l'avenir, qui tout à l'heure vont se précipiter, comme un vol d'oiseaux, pour ramasser la balle, chaque fois que, trop haut lancée, elle dépassera la place et filera là-bas dans les champs.

La partie graduellement s'échauffe, à mesure que les bras et les jarrets se délient, dans une ivresse de mouvement et de vitesse. Déjà on acclame Ramuntcho. Et le vicaire aussi sera l'un des joueurs de la journée, étrange à voir avec ses sauts de félin et ses gestes athlétiques, emprisonnés dans sa robe de prêtre.

Ainsi est la règle du jeu : quand un champion de l'un des camps laisse tomber la balle, c'est un point de gagné pour le camp adverse — et l'on joue d'ordinaire en soixante. — Après chaque coup, le crieur attitré chante à pleine voix, en sa langue millénaire : « Le *but* [1] a tant, le *refil* [2] a tant, messieurs ! » Et sa longue clameur se traîne au-dessus du bruit de la foule qui approuve ou murmure.

Sur la place, la zone dorée et rougie de soleil diminue, s'en va, mangée par l'ombre; de plus en plus, le grand écran de la Gizune domine tout, semble enfermer davantage, dans ce petit recoin de monde à ses pieds, la vie très particulière et l'ardeur de ces montagnards — qui sont les débris d'un peuple très mystérieusement unique, sans analogue parmi les peuples. — Elle marche et envahit en silence, l'ombre du soir. Bientôt souveraine; au loin seulement quelques cimes, encore éclairées au-

1. Le *but*, c'est le camp qui, après tirage au sort, a joué le premier au commencement de la partie.
2. Le *refil*, le camp opposé à celui du *but*.

dessus de tant de vallées rembrunies, sont d'un violet lumineux et rose.

Ramuntcho joue comme, de sa vie, il n'avait encore jamais joué; il est à l'un de ces instants où l'on croit se sentir retrempé de force, léger, ne pesant plus rien, et où c'est une pure joie de se mouvoir, de détendre ses bras, de bondir. Mais Arrochkoa faiblit, le vicaire deux ou trois fois s'entrave dans sa soutane noire, et le camp adverse, d'abord distancé, peu à peu se rattrape; alors, en présence de cette partie disputée si vaillamment, les clameurs redoublent et des bérets s'envolent, jetés en l'air par des mains enthousiastes.

Maintenant les points sont égaux de part et d'autre; le crieur annonce trente pour chacun des camps rivaux et il chante ce vieux refrain qui est de tradition immémoriale en pareil cas : « Les paris en avant ! Payez à boire aux juges et aux joueurs ! » C'est le signal d'un instant de repos, pendant qu'on apportera du vin dans l'arène, aux frais de la commune. Les joueurs s'asseyent, et Ramuntcho va prendre place à côté de Gracieuse, qui jette sur ses épaules trempées de sueur la veste dont elle était gardienne. Ensuite, il demande à sa petite amie de vouloir bien desserrer les lanières qui tiennent le gant de bois, d'osier et de cuir à son bras rougi. Et il se repose dans la fierté de son succès, ne rencontrant que des sourires d'accueil sur les visages des filles qu'il regarde. Mais il voit aussi là-bas, au côté opposé du mur des joueurs, du côté de l'obscurité qui s'avance, l'ensemble archaïque des maisons basques, la petite place du village avec ses porches

blanchis à la chaux et ses vieux platanes taillés, puis le clocher massif de l'église, et, plus haut que tout, écrasant tout, la masse abrupte de la Gizune d'où vient tant d'ombre, d'où descend sur ce village perdu une si hâtive impression de soir...

La partie à présent se continue... D'instant en instant, clac! toujours le coup de fouet des pelotes, leur bruit sec contre le gant qui les lance ou contre le mur qui les reçoit, leur même bruit donnant la notion de toute la force déployée... Clac! elle fouettera jusqu'à l'heure du crépuscule, la pelote, animée furieusement par des bras puissants et jeunes. Parfois les joueurs, d'un heurt terrible, l'arrêtent au vol, d'un heurt à briser d'autres muscles que les leurs. Le plus souvent, sûrs d'eux-mêmes, ils la laissent tranquillement toucher terre, presque mourir : on dirait qu'ils ne l'attraperont jamais : et clac! elle repart cependant, prise juste à point, grâce à une merveilleuse précision de coup d'œil, et s'en va frapper le mur, toujours avec sa vitesse de boulet... Quand elle s'égare sur les gradins, sur l'amas des bérets de laine et des jolis chignons noués d'un foulard de soie, toutes les têtes alors, tous les corps s'abaissent comme fauchés par le vent de son passage : c'est qu'il ne faut pas la toucher, l'entraver, tant qu'elle est vivante et peut encore être prise; puis, lorsqu'elle est vraiment perdue, morte, quelqu'un des assistants se fait honneur de la ramasser et de la relancer aux joueurs d'un coup habile qui la remette à portée de leurs mains.

Le soir tombe, tombe, les dernières couleurs d'or s'épandent avec une mélancolie sereine sur les plus

hautes cimes du pays basque... Oh! la tristesse des fins de fête, dans les villages très isolés, dès que le soleil s'en va!...

Cependant Ramuntcho de plus en plus est le grand triomphateur. Et les applaudissements, les cris, doublent encore sa hardiesse heureuse ; chaque fois qu'il fait un *quinze*[1], les hommes, debout maintenant sur les vieux granits étagés du pourtour, l'acclament avec une méridionale fureur.

Le dernier coup, le soixantième point... Il est pour Ramuntcho et voici la partie gagnée!

Alors, c'est un subit écroulement dans l'arène, de tous les bérets qui garnissaient l'amphithéâtre de pierre; ils se pressent autour des joueurs, qui viennent de s'immobiliser tout à coup dans des attitudes lassées. Et Ramuntcho desserre les courroies de son gant au milieu d'une foule d'expansifs admirateurs; de tous côtés, de braves et rudes mains s'avancent afin de serrer la sienne, ou de frapper amicalement sur son épaule...

Un robuste vieillard, aux épaules carrées, aux mâchoires carrées, au visage imberbe de moine, devant lequel on se range par respect, s'approche aussi : c'est Haramburu, un joueur du temps passé, qui fut célèbre, il y a un demi-siècle, aux Amériques, pour le jeu de rebot, et qui gagna une petite fortune. Ramuntcho rougit de plaisir, en s'entendant complimenter par ce vieil homme dif-

1. Il serait trop long d'expliquer cette expression : *faire un quinze*, qui signifie : *faire un point*. C'est une façon de compter du jeu de *rebot*, qui s'est conservée dans le jeu de *blaid*.

ficile. Et là-bas, debout sur les gradins rougeâtres qui achèvent de se vider, parmi les herbes longues et les scabieuses de novembre, sa petite amie qui s'en va, suivie d'un groupe de jeunes filles, se retourne pour lui sourire, pour lui envoyer de la main un gentil *adios* à la mode espagnole. Il est un jeune dieu, en ce moment, Ramuntcho; on est fier de le connaître, d'être de ses amis, d'aller lui chercher sa veste, de lui parler, de le toucher.

Maintenant, avec les autres *pelotaris*, il se rend à l'auberge voisine, dans une chambre où sont déposés leurs vêtements de rechange à tous et où des amis soigneux les accompagnent pour essuyer leurs torses trempés de sueur.

Et, l'instant d'après, sa toilette faite, élégant dans une chemise toute blanche, le béret de côté et crânement mis, il sort sur le seuil de la porte, sous les platanes taillés en berceau, pour jouir encore de son succès, voir encore passer des gens, continuer de recueillir des compliments et des sourires...

(*Ramuntcho.*)

IX

L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Jamais écrivain n'arriva plus rapidement que Pierre Loti à la célébrité. L'effet produit par ses romans fut impérieux, irrésistible. La haute société fut très favorable aux premiers essais de cet officier de marine, qui mettait dans ses livres la sincérité d'une confession. Les salons lui amenèrent ses partisans les plus chaleureux, ses plus ferventes admiratrices. La critique ne le trouva d'abord que charmant; puis elle finit par le trouver prodigieux. L'Académie elle-même tut conquise, et à la mort d'Octave Feuillet elle lui ouvrit ses portes. Loti était bien jeune encore. Mais cette jeunesse avait tant d'éclat, d'élégance et de séduction!

LES DÉBUTS D'OCTAVE FEUILLET

La séance de réception de Pierre Loti à l'Académie fut fort brillante. On ne s'imagine pas l'attrait, cette sorte de fascination qu'exercent certaines réceptions comme celle-ci sur nos élégantes mondaines, et jamais académicien n'eut un auditoire féminin aussi sympathique.

Pierre Loti raconte d'abord les débuts de son prédécesseur dans la carrière littéraire. Rien n'est plus joliment ni plus simplement dit.

... Octave Feuillet est né à Saint-Lô, au printemps de 1821, d'une des plus vieilles familles du pays normand.

Son père, secrétaire général de la préfecture, homme très lettré et distingué, avait joué un grand rôle politique dans la révolution de 1830. Et voici un mot de M. Guizot sur lui : « Feuillet serait ministre, sans ses diables de nerfs ». Il était en effet d'une nervosité maladive qui, après avoir brisé sa carrière, attrista sa vie et celle de tous les siens.

Octave Feuillet avait hérité de cette nervosité extrême — qui, un peu aux dépens de son bonheur, lui valut le talent et la gloire.

Enfant, il était une petite sensitive, souffrant vaguement de tout, inquiet de l'inconnu de la vie et attaché étrangement à la vieille maison paternelle.

La mort de sa mère causa un ébranlement terrible à son cœur et à sa santé. Et quand alors on voulut, malgré ses supplications, l'envoyer dans un collège de Paris, il faillit mourir de sa peine.

Il partit cependant, parce que la volonté de son père était chose toujours inflexible. Et une fois là-bas, comme il était un enfant consciencieux, il se mit au travail; mais il pleurait toutes les nuits, et, pendant ses récréations, il écrivait à tous ceux qu'il avait laissés au pays, même aux domestiques, les priant de ne pas l'oublier, leur recommandant les livres, les jouets qu'il leur avait confiés en quittant la chère maison de Saint-Lô. Peu à peu une fièvre lente prit le petit exilé et, pendant la première année, on eut peur, à deux ou trois reprises, de ne pouvoir plus le sauver.

A la longue sa santé se rétablit et il devint le premier élève de sa classe, — ce que je ne cite point comme une indication de génie pour l'avenir, mais ce qui dénotait déjà chez lui le respect excessif du devoir. Aux joyeux départs des vacances il emportait toujours avec lui quantité de couronnes, et, d'année en année, elles s'entassaient, dans le cabinet de son père, passées au bras blanc d'une grande Diane de marbre qui était là — et qui continua de tenir ces gentils lauriers fanés pendant vingt ou trente ans, jusqu'à une époque où la vraie gloire était déjà venue au pauvre petit lycéen d'autrefois.

Octave Feuillet avait été de tout temps destiné par son père à la diplomatie. Mais d'autres projets venaient de germer dans sa tête d'enfant; en s'en-

tourant de mystère, il s'était mis à écrire, — et un beau jour, vers sa dix-neuvième année, il vint à Saint-Lô déclarer avec crainte sa vocation pour la littérature.

Entre son père et lui, ce fut une scène cruelle; mais tous deux demeurèrent inflexibles. Il s'en retourna donc à Paris, seul, privé de sa pension annuelle, livré à tous les hasards, comme abandonné. Et alors commença pour lui une vie de misère qui dura près de trois ans. On ne se le représente pas bien, lui, l'élégant et le raffiné, recueilli chez de braves commerçants de la rue Saint-Jacques nommés Bocage, s'asseyant à leur table, — et partageant la chambre du fils de la maison, qui avait été son camarade d'études.... Ici, je me rappelle cette pensée de lui que je trouve charmante : « L'âge auquel on partage tout est généralement l'âge où l'on n'a rien... » Quand par hasard il trouvait moyen de glisser quelque pauvre article dans une revue ou dans un journal, il en apportait religieusement le prix à ses hôtes, les dédommageant ainsi, de son mieux, des petites dépenses que leur causait sa nourriture. — Pour qui l'a connu, cette invraisemblable période de sa vie le fait beaucoup plaindre. Bientôt cependant le grand acteur Bocage — qui était l'oncle de l'ami si hospitalier — s'intéressa aux travaux des deux jeunes gens et leur promit de prendre un rôle dans la première pièce qui sortirait de leur intime collaboration.

Ils en composèrent fiévreusement trois [1], qui

1. *Echec et Mat, Palma, la Vieillesse de Richelieu.*

toutes virent le jour et le succès. Les noms de Bocage et de Feuillet furent donc applaudis ensemble, et, du fond de sa province, le vieux père, qui n'avait pas cessé de regarder de loin, se sentit fier ; il tendit enfin les bras au fils répudié — et lui rouvrit sa bourse.

Octave Feuillet entrait ainsi dans la période la plus indépendante et la plus heureuse de sa vie de jeune homme. Libre, installé à sa guise, dans ce Paris qu'il adorait, il écrivit une série de choses déjà très belles, — bien qu'inférieures encore aux chefs-d'œuvre de plus tard. La célébrité lui venait de jour en jour plus incontestée, et vraiment l'avenir devait lui paraître souriant et clair, quand une lettre de Saint-Lô vint de nouveau tout assombrir.

Son père, devenu infirme, perclus, et plongé dans la plus noire hypocondrie, lui écrivait pour se plaindre désespérément de sa solitude et pour le supplier de l'aider à finir ses jours d'une façon moins lugubre, en venant se fixer auprès de lui.

Pour Octave Feuillet, c'était une terrible et mortelle chose, ce sacrifice qu'on lui demandait là. — Il y consentit cependant avec soumission et respect. Il quitta sa vie mondaine, son cher Paris, et vint s'ensevelir pour des années dans ce coin perdu de la Normandie, dans cette maison à la Balzac où le vieillard infirme régnait en maître.

C'était un très ancien hôtel, situé entre cour et jardin pour plus de tristesse, avec un vestibule voûté et un escalier monumental. Des portraits d'ancêtres à lourdes perruques ornaient les murailles.

Les salons, remplis de beaux meubles et de beaux bronzes, avaient un aspect grandiose; mais le maître ne permettait pas qu'on les habitât. Depuis la mort de madame Feuillet mère, il y avait même défense de les ouvrir et tout y sentait l'humidité, la moisissure et l'abandon.

Le frère de M. Feuillet, officier retraité, vieux comme lui et infirme comme lui, vivait dans ce même sombre hôtel; ce frère avait fait toutes les grandes guerres de l'Empire et il en conservait des souvenirs irrités ou amers. C'était une sorte d'hôte mystérieux qu'on ne voyait qu'à certains repas; il apparaissait alors, sanglé militairement dans une robe de chambre, traînant avec peine ses jambes raidies, — et se plaignant de tout, de ses douleurs, de son neveu et de la cuisinière.

Dans ce milieu lugubre, Octave Feuillet s'était attaché à la seule figure jeune du logis, celle d'un ancêtre qui gardait ses yeux de vingt ans dans des cadres accrochés au mur : un poète du XVIIe siècle, favori d'une princesse de Conti, qui avait laissé dans la famille un recueil de mélancoliques poésies délicieuses à lire aux veillées....

Ce retour d'Octave Feuillet à Saint-Lô eut lieu en 1850. Au printemps de l'année suivante, il épousa mademoiselle Valérie Feuillet, sa cousine, qui vint habiter avec lui dans le vieil hôtel familial.

Les salons ne se rouvrirent point pour elle. Aucun rayon de soleil ne pénétra pour lui faire fête dans les appartements humides et obscurs. Pour que rien ne fût dérangé, le triste vieillard pria même les jeunes mariés de se reléguer dans un

petit appartement voisin du pavillon qu'il habitait lui-même. Et c'est là qu'ils vécurent près de huit années. Des treilles, qu'il ne fallait pas couper, de ces tristes vignes sans raisins des pays du Nord, masquaient presque entièrement leurs fenêtres. Entre les branches, ils apercevaient le jardin, aussi abandonné que la maison, avec ses statues couvertes de mousse qui verdissaient à l'ombre, et dont l'une — un petit faune — riait gaiement en jouant de la flûte. — Plus d'une fois, pendant ces huit années de réclusion, les deux jeunes gens, attristés davantage par ce rire du petit Faune, se sont demandé comment il pouvait faire si joyeuse figure à si funèbre lieu.

Et c'est là qu'Octave Feuillet composa le premier de ses livres à grand succès : *le Roman d'un jeune homme pauvre*, et ces autres, ensuite, que je trouve incomparablement plus beaux : *Dalila, la Petite comtesse et le Village.*

Il avait pourtant, dans sa prison de province, des heures de découragement infini, où il lui semblait que son esprit s'enveloppait d'ombre grise, — et alors il pleurait, la tête dans ses mains, disant avec cette sincérité de désespoir que les vrais grands sont seuls à connaître : « C'est fini de mon talent, tout s'en va, je ne vois plus rien ; encore quelques mois d'une vie pareille, et tout sera éteint pour jamais. » Sa jeune femme et sa belle-mère, toutes deux exquises, le réconfortaient doucement : leur affection l'aidait à vivre. Il avait aussi en leur jugement une confiance extrême et les consultait toujours sur ses œuvres avant de les livrer au public.

Les soirs où il leur lisait le nouveau roman terminé étaient des soirs de fête, dans le vieil hôtel sombre, — mais de fête mystérieuse, très drôlement clandestine. C'est qu'il lisait avec la fougue d'un acteur jouant sur la scène, et alors il fallait veiller à ce que les éclats de sa voix ne parvinssent pas jusqu'à son père qu'ils auraient troublé. Il allait donc, en compagnie des deux femmes intelligentes et charmantes, s'enfermer dans une vieille office, située très loin de l'appartement du malade et dont la porte avait été, par surcroît de précaution, masquée d'un paravent.... On ne se représente pas bien ces beaux romans d'élégance, ces fins et fiers dialogues entre marquises et duchesses, lus délicieusement par lui, derrière une cuisine, dans cette cachette comique.

Ensuite venait le jugement de son père, qu'il fallait affronter en dernier ressort. Le vieillard, ennemi du bruit, lisait lui-même, seul dans sa chambre. Et pendant que durait cette lecture, Octave Feuillet vivait dans les plus cruelles angoisses. Il marchait à travers la maison, attendait fiévreusement le coup de sonnette qui l'appelerait auprès du lit du malade, pour y écouter une appréciation toujours sévère et jamais discutable.

Il y eut, entre autres, un manuscrit duquel le vieillard se montra si mécontent, qu'Octave Feuillet faillit le déchirer; les supplications des deux femmes clairvoyantes qui, la veille, avaient entendu lire cette œuvre, réussirent à grand'peine à la sauver.... Et c'était le *Village*, le délicieux *Village*, petit drame d'une soirée qui se joue entre trois vieillards et

qu'on ne peut lire sans que des larmes viennent, une des choses de lui qui resteront éternellement fraîches et ravissantes....

Avec les années, l'habitude aidant, il se faisait mieux à son exil. Et puis deux petits garçons lui avaient été donnés, qui peu à peu devenaient des petits êtres pensants — et qu'il adorait. — De plus en plus donc il se résignait, bercé par mille petites choses douces, quand, un beau jour, il reçut une visite imprévue qui, dans la monotonie de sa vie, prit les proportions d'un événement : à la grille du vieil hôtel, on vit sonner deux voyageurs inconnus, dont l'un était M. de Beaufort, alors directeur du Vaudeville, et l'autre l'acteur Lafontaine, — tous deux venus de Paris pour lui demander de leur faire, avec *Dalila*, une pièce de théâtre!...

Ce fut accepté avec joie, avec enthousiasme. Il se mit à l'œuvre sur-le-champ, et Lafontaine, singulièrement épris du rôle qui se créait sous ses yeux, l'apprenait à mesure, en disait avec passion, devant le petit cénacle intime, les scènes à peine terminées, à peine écrites. En quelques jours la pièce fut finie, et Octave Feuillet, qui avait été le modèle de toutes les soumissions filiales, se décida, par culte pour sa carrière, à faire une chose inouïe, presque un coup d'État : persuadé par les deux visiteurs bouleversants, il consentit à partir avec eux pour Paris afin de surveiller lui-même la répétition de son œuvre. Et, chose plus étonnante encore, son père, qui depuis longtemps ne pouvait plus le perdre de vue pendant une heure, finit, après une scène pénible, par accorder son pardon.

Octave Feuillet se mit donc en route avec un bonheur d'écolier en vacances. Par crainte du chemin de fer, qui fatiguait ses nerfs surexcités, et surtout par fantaisie d'élégant attaché aux choses d'autrefois, il était parti en chaise de poste, avec ses deux compagnons, couchant dans les auberges, de village en village, ayant des aventures et faisant des rencontres à la Topffer. De chaque étape, il écrivait à sa femme des lettres pleines d'un entrain d'enfant : « Je m'amuse tant! disait-il... Je monte gaîment toutes les côtes à pied, et Lafontaine me suit en chantant des chansons. On dirait que nous allons à la victoire. Si la victoire est une chute, tant pis, nous aurons eu au moins de bons moments en route! »

Ce fut une victoire, en effet, que cette représentation de *Dalila*, un inoubliable triomphe.

Et, quelques jours après, au beau mois de juin 1857, Octave Feuillet revint au vieux Saint-Lô, réconcilié avec la vie, rajeuni, la tête pleine de projets.

L'année suivante, il retournait à Paris et faisait jouer, sur la même scène, avec un succès égal, le *Roman d'un jeune homme pauvre.*

Mais sa rentrée au foyer eut lieu cette fois dans les larmes; — en plein triomphe, il avait été rappelé par une dépêche lui annonçant la mort de son père; — de ce père si redouté, et si aimé pourtant, qui avait toujours jeté sur sa vie une ombre oppressante.

Dans le premier moment, il ne songea même pas à l'immense liberté qui commençait pour lui; il pleura son père, pleura comme un petit enfant.

Puis, peu à peu, quand l'inévitable apaisement

se fit, il se rappela qu'il était libre. Alors il sentit de nouveau l'attirance du boulevard; il lui sembla, comme à tant d'autres, qu'il fallait venir habiter là pour être vraiment quelqu'un. Ce surchauffage de Paris, qui est capable, il est vrai, de faire éclore, chez des gens quelconques, des demi-talents très acceptables, — ou, pour mieux dire, de surprenantes habiletés, — n'est cependant pas de nécessité absolue pour ceux qui ont quelque charmant rêve à traduire, quelque plainte d'âme à communiquer à leurs frères, — ou seulement un cri sincère à jeter. Et, lui en particulier, n'en avait certes pas besoin. — Mais il s'imagina le contraire, et, comme il sacrifiait tout à sa carrière dévorante, il fit une chose qui ne lui ressemblait pas, une chose étrange qui bientôt lui causa les plus amers regrets : lui, qui avait écrit *le Village*, il vendit, pour aller habiter Paris, la vieille maison paternelle!...

Un triste matin, il fallut donc se mettre en route. Ils partirent, madame Feuillet et lui, emmenant leurs enfants, leurs Dieux Lares, emportant mille choses qui devaient, là-bas, rappeler un peu le logis héréditaire abandonné pour toujours.

La même chaise de poste, qui avait servi pour les joyeux voyages de *Dalila* et du *Jeune homme pauvre*, avait été commandée pour ce grand départ du pays, qui ressemblait à une fuite en exil. En passant sous le vieux porche de la cour pour la dernière fois, Octave Feuillet sentit son cœur s'effondrer; la tête dans ses mains, il pleura amère-

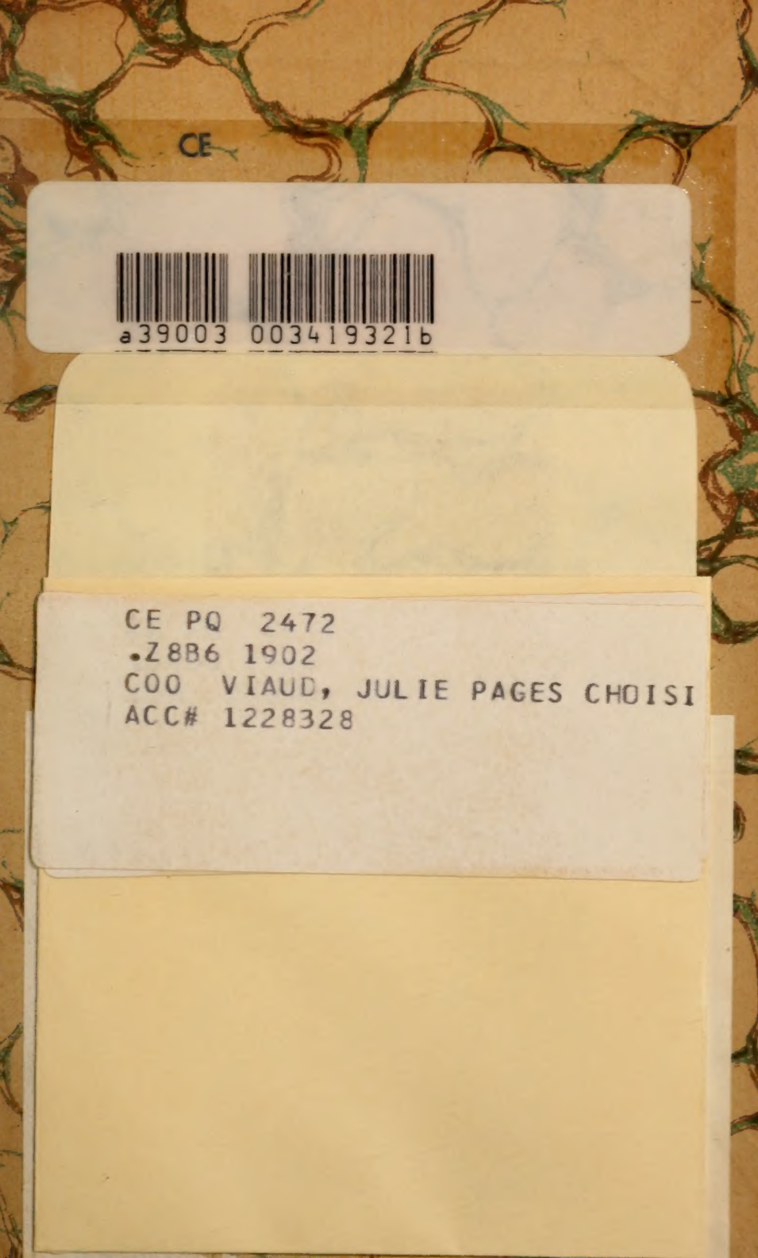
ment, — tandis que son fils aîné, qui avait déjà une petite âme vibrante et souffrante, envoyait, par la portière, des baisers à la chère maison, et suppliait, à travers ses sanglots, qu'on lui promît de revenir....

(*Discours de réception à l'Académie française.*)

FIN

TABLE

Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD. — 565-1902.


CE
a39003 003419321b
CE PQ 2472
.Z8B6 1902
COO VIAUD, JULIE PAGES CHOISI
ACC# 1228328

